MÉMOIRES
RÉCRÉATIFS
SCIENTIFIQUES ET ANECDOTIQUES

DU PHYSICIEN-AÉRONAUTE

E. G. ROBERTSON,

CONNU PAR SES EXPÉRIENCES DE FANTASMAGORIE ET PAR SES ASCENSIONS AÉROSTATIQUES DANS LES PRINCIPALES VILLES DE L'EUROPE, EX-PROFESSEUR DE PHYSIQUE.

Ornés de Planches et Figures.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,

RUE HAUTEFEUILLE, 10 BIS.

18 fr. par an, LE TECHNOLOGISTE, ou *Archives des progrès de l'industrie française et étrangère*, par M. MALEPEYRE.

MÉMOIRES

RÉCRÉATIFS

SCIENTIFIQUES ET ANECDOTIQUES.

TOME II.

OUVRAGE IMPRIMÉ PAR M. RIGNOUX.

Robertson inv.t

Lejeune Sculp.t

MÉMOIRES

RÉCRÉATIFS

SCIENTIFIQUES ET ANECDOTIQUES

DU PHYSICIEN-AÉRONAUTE

E. G. ROBERTSON,

CONNU PAR SES EXPÉRIENCES DE FANTASMAGORIE ET PAR SES ASCENSIONS AÉROSTATIQUES DANS LES PRINCIPALES VILLES DE L'EUROPE; EX-PROFESSEUR DE PHYSIQUE.

Ornés de Planches et Figures.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,
RUE HAUTEFEUILLE, 10 BIS.

1840.

IMPRIMERIE DE POMMERET ET GUÉNOT,
2, rue Mignon.

MÉMOIRES

DE

ROBERTSON.

CHAPITRE PREMIER.

Les œuvres complètes et les événemens.—Révolutions de France, de Belgique et de Pologne. — M. Surlet de Chokier. — La vie de Plombières. — Le jeu et les secrets d'une roulette. — Madame Bonaparte et le trou du capucin. — Le général Ney et le balcon. — Un homme coupé en deux. — Le vieillard de cent dix ans. — Dépérissement de mes fantômes. — Abandon de Fitz-James.—Services des aérostats aux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin. — Montgolfière en Égypte. —Bonaparte et les muphtis. — L'ambassadeur turc près du Directoire. — Première expérience en parachute de Garnerin.

Je ne sais plus quel individu écrivit qu'il se tuerait lorsqu'il aurait fini tel ouvrage, et se tua. Un auteur fait de nos jours ses œuvres complètes sans prendre l'engagement de mourir à la dernière page; négligence impardonnable, qui rend le titre inexact, et promet presque toujours une seconde série de volumes indispensable pour quiconque est jaloux de ne pas garder incomplètes des œuvres complètes. Le temps oblige au même tort envers le public l'homme

qui entreprend d'écrire ses mémoires, en y renfermant des observations sur l'histoire des événemens politiques contemporains : croit-il être arrivé au dernier anneau de la chaîne des faits d'un certain ordre, et pouvoir mettre, par exemple, le mot fin à l'Histoire de la révolution française? Combien il est dans l'erreur! En vain le partage de l'Europe, en 1815, est placé sous la protection d'une *Sainte-Alliance*, et consolidé par quinze ans de paix! l'histoire du mois de juillet 1830 nous montre que, s'il faut quinze ans pour mûrir une révolution, il suffit quelquefois de trois jours pour la réaliser; les vieillards ont appris à ne plus désespérer des illusions de l'avenir, même aux derniers jours de leur existence.

Quelle série d'événemens extraordinaires, depuis le moment où je résolus de parcourir la Russie! On ne connaissait point encore à cette époque de Napoléon empereur, il n'y avait qu'un Bonaparte, premier consul : qui aurait osé rêver alors Moscou, l'île d'Elbe, Gand, Sainte-Hélène et Holy-Rood! Je ne prétends pas certainement dérober les paroles de *la Contemporaine*, qui a eu le courage, bien rare dans son sexe, de prendre son extrait de naissance pour épigraphe : mais les saturnales du directoire, la splendeur et les désastres de l'empire, je les

ai vus aussi; j'ai vu en outre les vicissitudes de la révolution d'Espagne; je ne m'attendais pas, je l'avoue, à être témoin d'un changement de dynastie en France : la fantasmagorie offre seule des disparitions plus rapides. Il a suffi, pour une si grande catastrophe, de l'intervalle nécessaire entre l'impression de deux chapitres de mon premier volume. Alors que je traçais, dans ce premier volume, quelques lignes sur l'ancien département de l'Ourthe, et que je citais une phrase de Grétry, sur la valeur de ses compatriotes, qui m'aurait dit que ma patrie était à la veille de recouvrer son indépendance, et que les Liégeois donneraient sitôt de nouvelles preuves de ce courage pour prix duquel les Hollandais, ou du moins les rédacteurs constitutionnels de quelques journaux, les ont surnommés les *lions du nord*. Qui m'aurait dit qu'un de mes camarades d'enfance et de collége, M. Surlet de Chokier, deviendrait le président du congrès national, puis le régent de toutes les provinces de la Belgique? Qui m'aurait dit encore que cette Pologne, où l'autocrate des Russes trouvait partout une si prompte obéissance au temps de mon séjour à Varsovie et à Wilna, se leverait en un seul jour pour expulser les troupes de l'empereur et le frère du puissant autocrate. Sans doute, à

aucune autre époque, il n'a été donné à un homme de voir s'accomplir tant de prodiges, et l'on conçoit à peine qu'ils aient pu se réaliser dans l'espace d'une seule vie. Telle est pourtant l'histoire qu'ont faite les hommes du dix-neuvième siècle.

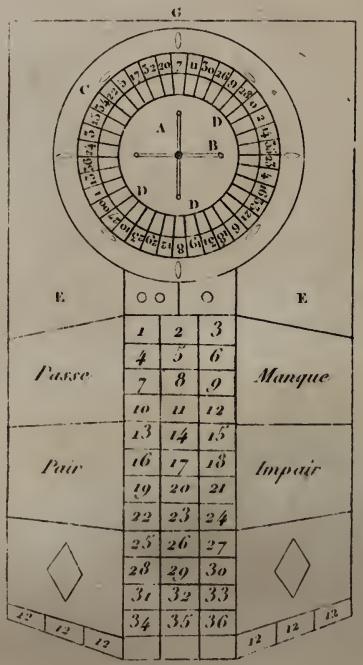
C'est au commencement de ce siècle nouveau que ma narration s'est arrêtée; alors les mœurs des Russes offraient à chaque pas quelques unes de ces singularités remarquables chez les peuples qui n'ont point dépouillé entièrement l'enveloppe de leur première barbarie. Pierre-le-Grand avait, pour ainsi dire, décrété la civilisation dans ses états, mais elle s'arrêta nécessairement au cœur, et ne descendit point très avant dans les autres parties du corps social, où le temps et le frottement avec des peuples très policés peuvent seuls la faire pénétrer. Aussi le séjour des armées russes dans notre capitale a-t-il dû profiter beaucoup aux progrès des idées générales dans la nation moscovite; et il est impossible que la civilisation parisienne, portée dans toutes les classes de l'empire par cent mille Russes qui en ont connu tous les avantages, n'ait point produit des effets très marqués. Je dois avouer que si l'ancien peuple scythe se montre un peu lent à s'instruire, les seigneurs,

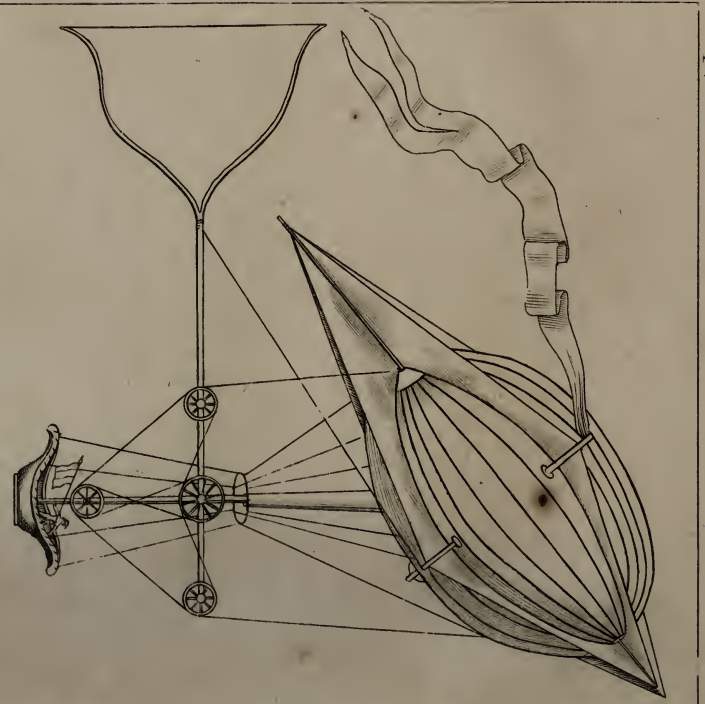
au contraire, semblent imbus des idées du fondateur de Saint-Pétersbourg, et cherchent à hâter, par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, et surtout par l'accueil le plus bienveillant fait à tous les étrangers de mérite, les développemens des sciences et des arts possédés par les autres nations. Ainsi, au nombre des causes qui déterminèrent mon départ pour la Russie, je dois compter pour beaucoup les instances de M. de Marcoff, ambassadeur de sa majesté impériale en France, et les exhortations de M. le chambellan Démidoff.

J'avais déja pris une demi-résolution de risquer ce long voyage, lorsqu'un rhumatisme universel, suite d'un travail excessif poursnivi avec trop peu de ménagemens, vint me lier tous les membres. Loin de pouvoir donner la vie aux ombres, j'avais grand besoin que l'on me rendît la santé et même le simple mouvement; car j'en étais absolument privé, au point même de ne pouvoir pas changer un bras de place. Ma convalescence fut longue. On me prescrivit les eaux de Plombières; et je me déterminai d'autant plus volontiers à les aller prendre, qu'une circonstance particulière favorisait mon absence. Mon frère aîné, possesseur d'un canonicat à Liége, avait essayé de défendre avec trop de

violence les droits de sa place dans un mouvement révolutionnaire : obligé de s'enfuir, il vint se refugier auprès de moi, et consentit à continuer mes travaux et à me suppléer pendant que j'irais rétablir ma santé.

Je ne dirai point comment on passait alors les journées à Plombières : on tâchait, comme aujourd'hui, de chasser la maladie par le plaisir ; on faisait souvent des excursions en voitures et sur des chariots ; on se cotisait pour des *piqueniques* dans les environs ; le soir, au retour de ces courses ou de la promenade ordinaire, on dansait et l'on jouait... surtout on jouait. Il s'en fallait de beaucoup que ce dernier passe-temps en fût un pour moi : je n'avais alors d'autre rôle que celui de spectateur ; et ce n'eût pas été le moins amusant quelquefois, si la pitié ou le dégoût avaient pu laisser place à la moquerie. Quelle rage que celle du jeu, et à quelle degré on la pousse ! Il y a des gens qui ont vingt chances contre eux et qui jouent, qui en auraient mille et qui les braveraient encore plutôt que de ne pas jouer, de ne pas satisfaire une fureur que le désir de la vengeance et la perspective du désespoir accroissent sans relâche. Que n'a-t-on pas fait, par exemple, pour dégoûter du jeu de la roulette ? Je me souviens d'avoir lu avec un


G
C
A
B
D
D
D
E
E
Passe
Manque
Pair
Impair
1 2 3
4 5 6
7 8 9
10 11 12
13 14 15
16 17 18
19 20 21
22 23 24
25 26 27
28 29 30
31 32 33
34 35 36
12 12 12
12 12 12



vif intérêt une petite brochure de M. Lefebvre, couronnée par l'Institut, et où cet ingénieux écrivain montrait, par des combinaisons certaines, que le joueur a des milliers de chances contre lui. Je regrette qu'il n'ait point connu un fait qui aurait pu lui servir d'argument anecdotique. Qui croirait qu'aux États-Unis d'Amérique la perfidie du jeu de la roulette ne suffit pas à l'avidité des *banquiers!* Voici un moyen peu connu dont ils ont le secret, et qui, pour le coup, détromperait bien une foule de malheureuses victimes s'il leur était révélé. Dans la table du jeu, qu'on voit dans la planche ci-contre, est renfermé un mécanisme qui détermine la boule à entrer, à la volonté du banquier, dans les cases pair ou impair. Supposez, cachée dans l'intérieur de la tablette EEG, et immédiatement au dessous des cases DD, disposées en rond, une grande roue qui peut imprimer un mouvement imperceptible, à droite ou à gauche, à toutes les petites palettes D, qui servent de séparation aux cases. La boule part du point G: où s'arrêtera-t-elle? et dans quelle case? Regardez le tapis où sont les gros tas, *pair* ou *impair;* qu'importe, le banquier a la chance dans sa rotule. Le pair est-il chargé d'or? le plus petit mouvement sous la table va resserrer d'un quart

de ligne tous les pairs, et la boule sera bien obligée d'entrer où les portes ne seront pas fermées. Après cela, piquez des cartes et comptez les noires et les rouges, vous verrez ce que peut le sort contre un coup de genou. Pour moi, je le répète, les hasards du tapis vert ne m'ont jamais tenté. Mais je trouvais d'autres distractions à Plombières; et c'en était déja une assez agréable que d'entendre conter çà et là les aventures des différens baigneurs.

Parmi les personnes qu'on remarquait aux eaux, madame Bonaparte, épouse du premier consul, attirait surtout l'attention. Une observation locale me fit soupçonner un motif singulier à son voyage : il est si puéril, en vérité, que je n'oserais point hasarder cette conjecture, si l'on ne savait que l'excellente, mais crédule Joséphine, se confia quelquefois aux prophéties de mademoiselle Lenormand. Il y avait à Plombières un endroit très renommé, appelé le *trou du capucin*, et ce trou, comme bien d'autres en France, opérait des merveilles. On sait que, dans les temples des anciens, le trépied de la prêtresse se plaçait au dessus d'excavations d'où s'exhalaient les vapeurs sacrées qui tourmentaient la prêtresse et enfantaient les oracles; le trou de Plombières faisait bien mieux : il enfan-

tait des enfans, et les femmes, disait-on, y trouvaient une fécondité assurée. Le gardien de ce petit abîme de création, au temps où j'y étais, se nommait Jean. Jean n'avait point la barbe d'un capucin, et ne s'appelait point frère Jean: mais une haute stature, des traits réguliers, une certaine force musculaire, le recommandaient à l'attention des vrai-croyantes; on ne saurait même être surpris que, lorsqu'il s'agissait d'exorciser la fâcheuse stérilité de quelque jolie Lucrèce de condition vulgaire, Jean ne servît beaucoup à accroître la réputation du lieu. Le fleuve du Gange, pour le même motif, ne s'est-il pas fait homme plus d'une fois.

Le général Ney, écuyer de madame Bonaparte, l'avait accompagnée à Plombières; un accident faillit terminer dès lors l'illustre carrière de ce guerrier, à qui une mort prématurée eût épargné du moins une fin bien déplorable. Il voulut se montrer un jour sur le balcon de son hôtel: la maçonnerie, qui n'avait point sans doute été construite pour supporter tant de gloire, s'écroula en partie; le général se retint heureusement après ce qui restait de plus solide, et demeura suspendu; on vint à son secours, et on le retira de cette situation dangereuse et non moins bizarre. Il arriva quelques jours

après un accident bien plus triste. Il se fabrique à Plombières toutes sortes d'ustensiles en fer, et beaucoup de fil de ce métal, au moyen de grandes roues mues par un torrent; une forte tenaille tire continuellement avec force, d'un côté de la filière, le fil que fournit, de l'autre, un homme qui en tient de grandes brasses roulées autour de lui : un de ces malheureux ouvriers ne fut pas assez prompt à se dégager de son entourage, et eut le corps coupé en deux parties, qui formèrent deux tronçons séparés. Je ne pense point sans frémir à cet horrible genre de mort.

Outre les effets que produit certainement l'usage des eaux minérales, j'avais, pour me rétablir promptement, l'habitude du grand air et des longues promenades journalières. Dans une de ces excursions je rencontrai un vieillard âgé de cent dix ans, et d'une santé qu'aurait pu envier un jeune vieillard de quatre-vingts ans; actif et bon marcheur, il faisait régulièrement ses quatre lieues chaque jour. Comme bien des gens qu'on rencontre dans les différents pays du monde, je tiens à la vie, et j'aime assez à me trouver avec les personnes qui en ont fait un si long usage : il me semble qu'ils doivent savoir quelque chose sur le secret de la prolonger.

J'aurai occasion de revenir sur ce sujet dans un autre endroit; je me contenterai donc de dire que je cherchai les occasions de voir ce centenaire et de l'entretenir. Il me parlait souvent d'un déluge qui avait autrefois inondé Plombières; l'eau s'était élevée au dessus des toits des maisons. Je ne doutai point de la vérité de son récit, puisque le village, situé dans une gorge, a toutes ses habitations au pied des montagnes, et court souvent risque de voir se renouveler une telle inondation.

Je quittai Plombières entièrement rétabli, et j'accourus à Paris, sans oublier, en passant à Bar-sur-Seine, de boire, à la source même, du pétillant vin de Champagne, et d'emporter quelques pots de groseilles confites, emplettes de rigueur pour quiconque traverse cette ville champenoise. Si mon frère me revit bien portant, je trouvai au contraire mon spectacle bien malade. Il n'y avait plus de revenants que sur la scène, car la salle était déserte. J'eusse accusé tout autre que mon frère de jésuitisme et d'hostilité contre mes pauvres ombres en faveur des superstitions et des dogmes dont sa profession lui faisait autant de lois; mais il n'y avait de sa part que manque d'habitude et d'habileté. Il me fallut de nouveaux efforts pour

ramener le public, et j'y réussis; cependant il me resta quelques dégoûts, suite de ce premier abandon. Je vis que, pour remplir constamment ma salle, j'aurais besoin de recourir sans cesse à des nouveautés; tandis que dans un pays comme la Russie, où je ne supposais pas, et avec raison, les sciences très avancées, le galvanisme, la fantasmagorie et les ballons, exerceraient tout leur prestige et toutes leurs séductions : d'ailleurs, j'étais jaloux de faire connaître, un des premiers, les belles découvertes de la physique et de la chimie, dans ces contrées où mon nom était déja connu, et où j'avais la certitude d'être bien accueilli. Mon penchant pour les voyages et les pays nouveaux ne me sollicitait pas moins vivement. Un dernier motif me décida : ce fut le départ de Fitz-James pour l'Angleterre.

Quoique tout Paris eût joui déja des illusions de ce ventriloque, le jeu de sa voix gastrique était si divertissant, qu'il attirait constamment du monde : après l'avoir entendu, on était curieux de l'entendre encore; et il n'entrait point dans la capitale un étranger qui ne lui fît plusieurs visites. Le fils de Volanges, acteur alors très en vogue par un naturel parfait dans les rôles de Jeannot, imagina de tirer parti du talent de Fitz-James et de l'emmener à Londres.

Fitz-James ne se piquait pas de reconnaissance : il usa de ruse pour se délivrer de l'engagement qui le liait à moi pour plusieurs années. Volanges lui avait conseillé de s'appliquer à me faire entrer dans quelque grande colère qui pût m'entraîner à déchirer notre contrat; je donnai dans le piége : aussitôt il m'abandonna, et contracta un engagement avec son nouveau protecteur. Mais il n'avait aucune des qualités nécessaires pour faire fortune ni même pour entretenir un commerce régulier avec un associé : il lui fallait quelqu'un qui eût pour lui, quoique par son moyen, l'art d'acquérir; et il avait toujours été étranger à l'art de conserver. A combien de dégoûts et de tracasseries son inconduite ne m'avait-elle point exposé! Toujours pressé par le besoin d'argent, et toujours prompt à s'en débarrasser, cent fois il essaya de me faire capituler au moment de paraître devant le public. Aussitôt que je donnais l'ordre de lever le rideau, j'étais certain d'entendre cette courte et désespérante déclaration : *Je ne jouerai pas.* — Et bien, répondais-je, si votre intention est telle, je vais en avertir les spectateurs. Il me laissait faire quelques pas, et s'élançait sur la scène; puis, par toutes sortes de mots hasardés et de saillies grivoises, me causait de nouvelles tortures. Son

association avec Volanges fut de très courte durée; il ne parut que deux fois à Londres. L'intérêt divisa les deux associés. Fitz-James revint en France par la Hollande, dans un tel état de dénûment, que les Français qui se trouvaient à Amsterdam firent entre eux une collecte pour payer son passage. Au reste, je n'ai jamais eu, depuis, à me plaindre de la manière dont Fitz-James parlait de moi: ce fut toujours en termes convenables.

Quelques jours avant son départ, je cédai à une invitation de M. de Marcoff, ambassadeur de Russie; je le rencontrais fréquemment, et il m'avait engagé plusieurs fois à déjeuner : j'acceptai; et ses nouvelles sollicitations me déterminèrent complétement à partir pour Saint-Pétersbourg. Il m'assura qu'aucune expérience aérostatique n'avait encore eu lieu dans cette ville, l'impératrice Catherine, envieuse de tous les genres de gloire qui ne lui appartenaient pas, n'ayant jamais accordé la permission d'exécuter dans ses états l'expérience due au génie de Montgolfier. Une ascension devait donc exciter l'étonnement et l'admiration des Russes: en effet, ce spectacle, la première fois qu'une assemblée en est témoin, porte dans l'ame une vive émotion, et dans les idées, de la grandeur

et de l'élévation ; sa majesté frappe les personnes même auxquelles il est le plus familier.

Pour quiconque voyage dans le but de faire fortune, l'aérostation est un des plus puissans moyens d'y parvenir, lorsqu'on a d'ailleurs des ressources d'une autre nature pour occuper fructueusement l'intervalle des voyages aériens. Une ascension est visible pour la population la plus nombreuse, et peut d'un seul coup procurer une recette énorme [1] ; mais il faut savoir choisir le lieu, le temps et la circonstance. Les aéronautes trouveront, je l'espère, sur ce sujet quelques indications et quelques exemples utiles dans cet ouvrage.

Je venais précisément, en 1802, d'acheter le ballon de Fleurus, que Bonaparte avait fait vendre à son retour d'Égypte. Dans le livre que j'écris, et qui, sans être précisément une histoire complète de l'aérostation, n'en doit pas moins contenir les articles les plus importans, je ne saurais omettre le récit des services que la machine aérienne rendit aux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin. M. Coutelle, commandant du corps que l'on avait institué sous le nom d'*aé-*

[1] On verra que, dans plusieurs villes où ce spectacle n'avait jamais eu lieu auparavant, quelques unes de mes recettes ont dépassé 25,000 francs.

rostiers, a pu décrire avec plus d'exactitude que tout autre ce qui rappelle ce moment de gloire des aérostats, et c'est de ses propres paroles que je vais me servir :

« Le comité de salut public avait réuni auprès de lui une commission de savans, parmi lesquels on comptait Monge, Berthollet, Guyton de Morveau, Fourcroy, Carnot, etc. Guyton proposa de faire servir l'aérostat aux armées, comme moyen d'observation. Cette proposition fut acceptée par le gouvernement, sous la condition de ne pas employer l'acide sulfurique, le soufre étant nécessaire à la fabrication de la poudre; la commission arrêta alors d'employer la décomposition de l'eau.

« Cette expérience, faite par le célèbre Lavoisier, et répétée dans nos cabinets, n'avait pu donner que de faibles résultats; une expérience en grand était nécessaire : il fallait pouvoir extraire douze à quinze mille pieds cubes de gaz dans l'espace de temps le plus court.

« L'expérience [1] réussit; je retirai cinq à six cents pieds cubes de gaz. Les membres de la

[1] M. Charles, ami de M. Coutelle, assistait à cette expérience. *Voyez*, pour le procédé de la décomposition de l'eau, mon dernier volume, où j'ai réuni tous les détails qui composent la science aérostatique.

commission, qui avaient été témoins de l'opération, furent si satisfaits, que dès le lendemain je reçus l'ordre d'aller en poste à Maubeuge proposer au général Jourdan l'emploi d'un aérostat à son armée.

« J'arrivai à Beaumont, couvert de boue; car j'avais été obligé de faire les six lieues de route à franc étrier, par des chemins si mauvais, que les équipages d'artillerie avaient de la boue par dessus les moyeux des roues. Le représentant auquel je devais présenter mon ordre ne comprit d'abord ni ma mission ni l'ordre du comité de salut public, encore moins un aérostat au milieu d'un camp : il me menaça de me faire fusiller, avant de m'entendre, comme suspect; il finit pourtant par se radoucir, et me fit des complimens sur mon dévoûment.

« L'armée était à Beaumont, six lieues au delà de Maubeuge; l'ennemi, à moins d'une lieue de distance, pouvait attaquer à chaque instant. Le général me fit cette observation, qu'il m'engagea à porter au comité. J'arrivai à Paris après avoir passé deux jours et demi et deux nuits à cette expédition.

« La commission sentit alors la nécessité de faire l'expérience entière avec un aérostat propre à élever deux personnes, et le ministre mit à ma dis-

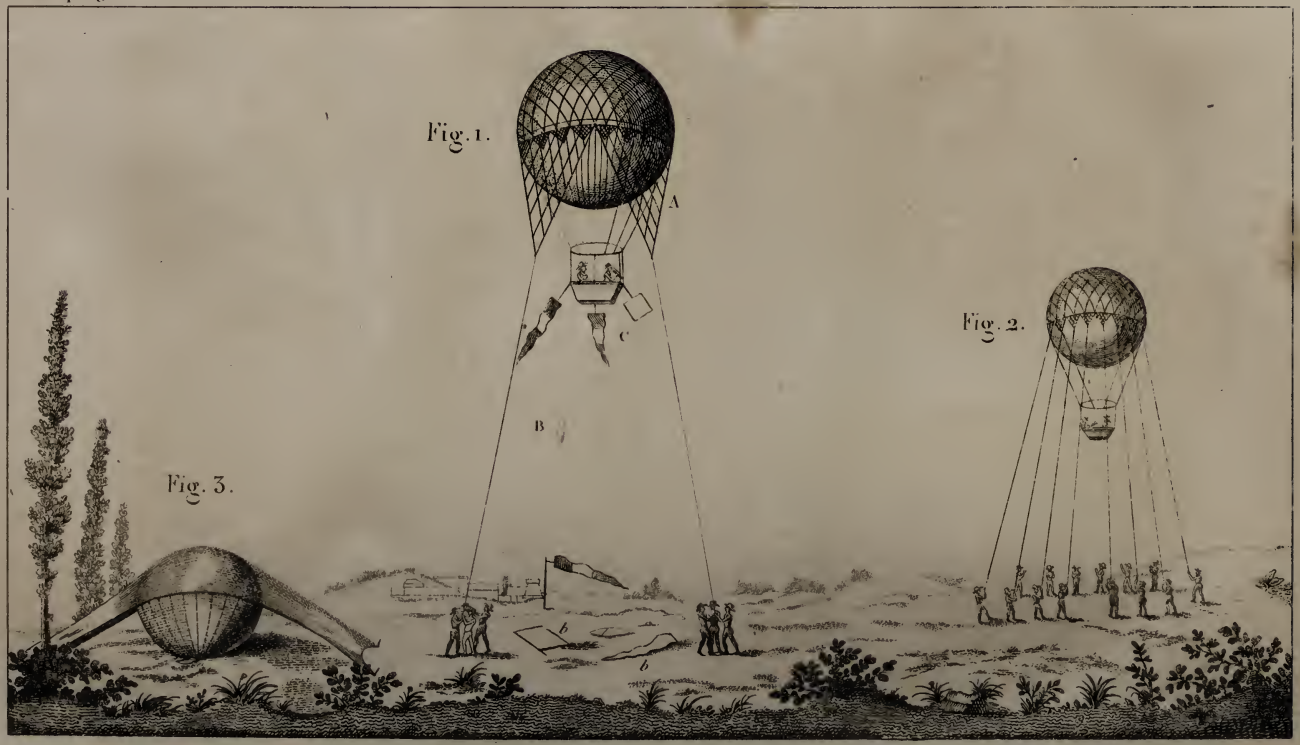
position le jardin et le petit château de Meudon.

« Il fallait inventer un fourneau, dans lequel je crus nécessaire de placer sept tuyaux; imaginer des appareils, des cuves transportables aux armées, et une foule de choses nécessaires, que l'expérience, autant que la théorie, devait indiquer.

« Je proposai aux membres de la commission de m'associer Conté, que je leur avais fait connaître lors de ma première expérience. Conté consentit à venir s'établir avec moi à Meudon, pourvu que j'eusse seul toute la responsabilité, la correspondance avec la commission, et la comptabilité.

« Après quelques mois de travaux, le fourneau construit (en partie par nos mains), les tuyaux mis en place et tous les appareils disposés, l'aérostat fut rempli. J'en donnai avis à la commission; plusieurs de ses membres vinrent présider à la première expérience d'une ascension au moyen d'un ballon tenu par deux cordes.

« Les commissaires m'engagèrent à me placer dans la nacelle, et me donnèrent une suite de signaux à répéter et d'observations à faire. Je me fis élever successivement de toute la longueur des cordes, deux cent soixante-dix toises: j'étais alors à trois cent cinquante toises environ au dessus du niveau de la Seine; je distinguais



Mémoires de Robertson.

parfaitement, avec une lunette, les sept coudes de la rivière jusqu'à Meulan. Rappelé à terre, je reçus des complimens des membres de la commission, auxquels je ne dissimulai pas l'impression que pouvait éprouver celui qui, pour la première fois, se trouverait ainsi isolé à une plus ou moins grande distance de la terre, et je leur fis sentir la nécessité d'être toujours deux, c'est-à-dire, une personne avec celle qui est à la tête de toutes les opérations.

« C'est à tort qu'on a indiqué, dans plusieurs gravures, plus de deux cordes [1] pour retenir le

[1] Ces deux cordes avaient 270 toises, quoiqu'on eût rarement besoin de s'élever à une si grande hauteur, et pesaient 120 livres; elles aboutissaient à des pated'oies attachées à l'équateur du filet (*fig.* 1, A). Les mailles de ces pated'oies glissaient dans des anneaux en bois très solides, afin que l'effort fût partout également réparti.

ballon : continuellement balancé, une troisième corde eût été tantôt trop longue, tantôt trop courte, suivant le mouvement imprimé au ballon, par conséquent inutile. Une corde pour faire passer des avis n'eût été qu'embarrassante. J'avais dans ma nacelle de petits sacs remplis de sable et portant une flamme : j'y plaçais la note ou lettre que je voulais faire passer, et je jetais le sac (*fig.* 1, B), après avoir averti par un signe convenu. Il tombait au dessous de la nacelle.

« Peu de jours après, le comité de gouvernement m'adressa le brevet de capitaine commandant les aérostiers dans l'arme de l'artillerie, attaché à l'état-major général.

« Je reçus en même temps l'ordre d'organiser une compagnie de trente hommes, y compris le capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, un sergent-major faisant fonctions d'officier payeur, des sous-officiers, et de me rendre à Maubeuge dans le plus bref délai.

« Le huitième jour, je partis avec un officier, après avoir dirigé sur Maubeuge le petit nombre de soldats que j'avais pu réunir.

« Arrivé à Maubeuge, mon premier soin fut de chercher un emplacement, de construire mon fourneau, de faire les provisions de combustible, et de tout disposer en attendant l'ar-

rivée de l'aérostat et des appareils qui avaient servi à ma première expérience de Meudon.

« Les différens corps de l'armée ne savaient de quel œil regarder des soldats qui n'étaient pas encore sur l'état militaire, et dont le service ne leur était pas connu. Le général qui commandait à Maubeuge ordonna une sortie contre les Autrichiens, retranchés à une portée de canon de la place. Je lui demandai à être employé avec ma petite troupe dans cette attaque. Deux des miens furent grièvement blessés; le sous-lieutenant reçut une balle morte dans la poitrine. Nous rentrâmes dans la place au rang des soldats de l'armée.

« Peu de jours après, mes équipages étant arrivés, je pus mettre le feu à mon fourneau, et l'aérostat fut rempli dans moins de cinquante heures : alors, deux, et souvent trois fois par jour, je m'élevais, par ordre du général commandant, avec un officier de l'état-major, pour examiner les travaux de l'ennemi, ses positions et ses forces [1].

[1] La manœuvre des aérostiers se faisait en silence, et la correspondance avec les chefs avait lieu au moyen de signaux attachés à la balustrade de la nacelle. Ces signaux, en étoffes blanche, rouge, jaune, avaient 18 pouces environ de largeur, de forme carrée ou triangulaire, et formaient diverses bandelettes (*fig.* 1, C). Les différents signaux servaient à

« Chaque jour nous trouvions des différences sensibles, soit dans les travaux que l'ennemi avait faits pendant la nuit, soit dans ses forces apparentes. Le cinquième jour, une pièce de dix-sept, embusquée dans un ravin à demi-portée de canon, tira sur le ballon aussitôt qu'il fut aperçu au dessus des remparts : le boulet passa par dessus; un second coup fut bientôt préparé; je voyais charger et mettre le feu à la pièce : le boulet cette fois passa si près, que je crus l'aérostat percé. Au troisième coup, le boulet passa dessous. Tous traversaient la ville et allaient tomber au milieu du camp retranché. (J'avais avec moi un aérostier qui avait long-temps servi d'observateur à la tour, et que j'avais enrôlé dans ma compagnie.) Lorsque j'eus donné le signal de nous ramener à terre, ma troupe mit une telle activité pour m'y faire arriver, que la pièce ne put tirer que deux coups. Le lendemain matin la pièce n'était plus en position.

indiquer aux conducteurs les manœuvres pour avancer, descendre, partir à gauche ou à droite. S'agissait-il, par exemple, d'ordonner la descente, des signaux étendus à terre (*fig.* 1, *bb*) avertissaient les observateurs. On se servait de petits sacs de sable surmontés d'une bandelette pour y attacher une note qu'il fallait transmettre du ballon au général en chef. Je tiens ces détails de M. Coutelle.

« Occupé pendant vingt jours à des travaux continuels, de jour et de nuit, ainsi qu'à des observations, rien n'était disposé pour entrer en campagne, pour conduire une voile tendue de vingt-sept pieds et un globe aussi fragile, pour sortir d'une place forte, traverser les fossés, passer par dessus les remparts et les portes, lorsque je reçus à midi l'ordre de me porter le lendemain sur Charleroi, éloigné de douze lieues, par les détours que je serais obligé de faire pour éviter les villages, dont les rues étaient trop étroites.

« L'expérience m'avait appris ce qu'il me fallait de force et d'adresse pour résister au vent ou pour se mettre en garde contre ses atteintes imprévues : j'employai la nuit à disposer vingt cordes autour de l'équateur du filet, que je rendis solides par des attaches très rapprochées (*fig.* 2), et des coulans; chaque aérostier devait porter sa corde, la fixer et la détacher au premier signal; la nacelle se suspendait et se détachait de la même manière : nous pûmes sortir de la place et passer assez près des vedettes ennemies à la pointe du jour.

« Je voyageais avec le ballon à une élévation telle, que la cavalerie et les équipages militaires pouvaient passer sous la nacelle; les aérostiers

qui tenaient les cordes marchaient sur les deux bords de la route.

« La nacelle portait les deux cordes d'ascension, une grande toile [1] pour abattre le ballon lorsque le vent était trop fort, des piquets, des masses et des pioches avec les sacs et les signaux. Le ballon pouvait enlever cinq cents livres [2]; mais le plus faible excès de légèreté suffisait pour s'élever dans le calme : alors je portais dans ma nacelle des sacs de sable de dix et vingt livres, dont je diminuais le nombre suivant la force du vent, ou que je vidais si des coups de vent me surprenaient. A Maubeuge, un coup de vent imprévu me portait sur la pointe d'un clocher; un sac de vingt livres que je jetai brusquement me fit relever.

« Après avoir fait une reconnaissance en route, nous arrivâmes devant Charleroi au soleil couchant. J'eus le temps, avant la fin du jour, de reconnaître la place avec un officier général. Le lendemain je fis une seconde reconnaissance dans la plaine de Jumet; et le jour suivant

[1] Cette toile servait aussi à contenir le ballon sur terre pendant la nuit (*fig.* 3).

[2] Y compris la nacelle, qui pesait 38 livres. Le diamètre de l'aérostat était de 25 pieds.

l'aérostat fut en observation avec un officier général et moi, pendant sept à huit heures.

« A trois heures de l'après-midi (l'attaque avait commencé à trois heures et demie du matin), le général Jourdan me donna l'ordre de m'élever et d'observer un point sur lequel il me fit donner une note. Pendant que j'observais, avec un officier de ma compagnie (le général n'avait point d'officier d'état-major disponible), un bataillon, qu'on faisait porter sur un autre point par le chemin le plus court, passa sous mes cordes : j'entendis plusieurs voix qui répétaient avec humeur qu'on les faisait battre en retraite; je distinguai parfaitement la voix de l'un d'eux, qui leur dit : « Si nous battions en retraite, le ballon ne serait pas là. »

« Plusieurs officiers autrichiens qui étaient à la bataille de Fleurus m'ont assuré, lorsqu'ils étaient en France, qu'il a été tiré sur nous plusieurs coups de carabine. Après quelques autres reconnaissances, nous suivîmes les mouvemens de l'armée.

« Nous étions près des hauteurs de Namur, lorsqu'un coup de vent, que nous n'avions pu prévoir, porta le ballon sur un arbre qui le fendit dans sa partie supérieure; dans un instant il fut vidé.

« Je ne balançai pas pour retourner à Maubeuge, dont nous étions éloignés de douze lieues; nous y arrivâmes le lendemain matin. Un nouveau ballon, que j'avais demandé, n'était pas arrivé; je crus devoir prendre la poste pour en hâter l'expédition : aussitôt que je l'eus reçu, je fis toutes les dispositions pour le remplir.

« Après plusieurs reconnaissances auprès des officiers généraux qui commandaient différens corps d'armée, nous passâmes la Meuse en bateau, pour nous diriger sur Bruxelles. Un nouvel incident nous attendait à la porte de cette grande ville.

« Un coup de vent porta le ballon sur un éclat de bois qui le coupa dans sa partie inférieure; il se perdit une petite quantité de gaz. J'entrai dans le parc, où je formai, avec une simple ficelle, une grande enceinte qui fut respectée par la multitude de curieux de toutes les classes. Bientôt l'accident fut réparé, et je rejoignis l'armée le quatrième jour.

« Arrivé à Borcette, près d'Aix-la-Chapelle, un séjour de quelques mois me permit d'y faire un nouvel établissement. Je l'avais à peine terminé, que je reçus l'ordre de me rendre à Paris pour y former une seconde compagnie ; je fus

chargé de la conduire à l'armée du Rhin, où les reconnaissances eurent le même succès.

« Les généraux autrichiens et les officiers de leur armée ne cessaient pas d'admirer cette manière de les observer, qu'ils appelaient aussi savante que hardie. J'en ai reçu les témoignages les plus honorables toutes les fois que je me suis trouvé avec eux : « Il n'y a que les Français capables d'imaginer et d'exécuter une pareille entreprise », m'ont-ils répété, lorsque je leur ai dit qu'ils pouvaient en faire autant.

« Je reçus l'ordre de faire une reconnaissance sur Mayence : je me postai entre nos lignes et la place, à une demi-portée de canon : le vent était fort; et pour lui opposer plus de résistance, je montai seul avec plus de deux cents livres d'excès de légèreté. J'étais à plus de cent cinquante toises d'élévation, lorsque trois bourrasques successives me rabattirent à terre, avec une si grande force, que plusieurs des barreaux qui soutenaient le fond de la nacelle furent brisés. Chaque fois le ballon s'élevait avec une telle vitesse, que soixante-quatre personnes, trente-deux à chaque corde, étaient entraînées à une grande distance. Si les cordes avaient été fixées à des grappins, ainsi qu'on me l'avait proposé, il n'y a pas de doute qu'elles n'eus-

sent été cassées ou que le filet n'eût été rompu.

« L'ennemi ne tira point. Cinq généraux sortirent de la place, en élevant des mouchoirs blancs sur leur chapeau; nos généraux, que j'en prévins, allèrent au devant d'eux. Lorsqu'ils se furent rencontrés, le général qui commande la place dit au général français : « Monsieur le général, je vous demande en grace de faire descendre ce brave officier; le vent va le faire périr; il ne faut pas qu'il soit victime d'un accident étranger à la guerre : c'est moi qui ai fait tirer sur lui à Maubeuge. »

« Le vent se calma un peu; alors je pus compter à la vue simple les pièces de canon sur les remparts, ainsi que toutes les personnes qui marchaient dans les rues et sur les places.

« Généralement, les soldats ennemis, qui tous voyaient un observateur plonger sur eux et prendre des notes, étaient persuadés qu'ils ne pouvaient pas faire un mouvement sans être remarqués. Nos soldats étaient dans la même opinion, et trouvaient dans les observateurs un genre de bravoure nouveau qui excitait leur admiration et leur confiance. Dans nos marches, toujours pénibles, la surveillance continuelle ne permettant pas à aucun aérostier de quitter la corde qui retenait le ballon, il nous

est arrrivé de trouver sur notre passage des rafraîchissemens préparés pour nous; souvent aussi des soldats des troupes légères nous apportaient du vin.

« Nous étions campés sur les bords du Rhin, devant Manheim, lorsque le général qui nous commandait m'envoya en parlementaire sur l'autre rive. Aussitôt que les officiers autrichiens eurent appris que je commandais l'aérostat, je fus accablé de questions et de complimens; un officier, qui avait passé le fleuve avec moi, observa que si mes cordes cassaient, je pourrais être exposé en tombant dans le camp ennemi. « Monsieur l'ingénieur aérien, répondit un officier supérieur, les Autrichiens savent honorer les talens et la bravoure; vous seriez traité avec distinction. C'est moi qui vous ai aperçu et signalé le premier, pendant la bataille de Fleurus, au prince Cobourg, dont je suis l'aide-de-camp. »

« Je lui observai qu'on ne devait pas, suivant l'usage, m'interdire l'entrée de la place, puisque, en m'élevant sur l'autre rive, je plongeais sur la ville.

« Le général qui y commandait envoya le lendemain l'autorisation de me faire voir la place si notre général consentait à m'y laisser entrer.

« Si le balancement qu'on éprouve, et qui est plus ou moins grand, suivant la force du vent, est souvent un obstacle lorsqu'on est obligé de se servir de lunette (excepté dans les très grands vents, je m'étais accoutumé à m'en servir), je dois faire observer que le plus souvent on distingue à la vue simple les différens mouvemens des corps d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie et leurs parcs : à Maubeuge, devant Mayence et Manheim, je pouvais compter les pièces de canon dans les redoutes et sur les remparts, à la vue simple.

« Ce qui cause une impression à laquelle on a besoin de s'accoutumer, c'est le bruit que fait le ballon lorsqu'il est comprimé par les coups de vent répétés; il s'y forme une concavité plus ou moins grande, suivant la force du vent. Lorsque le coup de vent a passé, le ballon reprend sa forme, par l'élasticité du gaz qui était comprimé, avec une telle vitesse, que le bruit ou coup de fouet du taffetas se fait entendre à une grande distance; ce qui ferait craindre sa rupture s'il n'était pas contenu par le filet. Du reste, cet accident ne m'est jamais arrivé, quoique je me sois souvent servi d'un ballon dont le taffetas avait perdu presque toute sa force.

« Pendant que j'étais à cent cinquante toises

d'élévation, pour une reconnaissance sur les bords du Rhin, un frisson épouvantable me força, pour la première fois, de m'asseoir dans ma nacelle; il fut suivi d'une fièvre violente qui me mit aux portes du tombeau à Frankenthal, où j'avais fait un établissement. Mon lieutenant prit le commandement de ma compagnie et passa le Rhin : dans la première nuit son ballon fut criblé de chevrotines et mis hors de service.

« Celui que conduisait le capitaine L'Homond, commandant la première compagnie, que plusieurs bombes et boulets n'avaient pu démonter devant Erhenbreistein, fut également percé de plusieurs balles près de Francfort. Cette compagnie fut prisonnière de guerre à Wurtzbourg, en Franconie, et fit ensuite partie de l'expédition d'Égypte.

« Forcé de prendre un congé, j'étais à peine en convalescence, lorsque je rentrai à Paris. Je fus élevé, en arrivant, au grade de chef de bataillon, et je repris la suite de mes travaux à Meudon [1]. »

[1] Outre les endroits cités dans ce récit, on a encore fait usage des ballons à Andernach (où Bernadotte refusa de monter à une grande élévation, disant tout crûment « qu'il aimait mieux le chemin des ânes »), à Bonne, à la Chartreuse de Liége, au Coq-Rouge, au siége de Coblentz, à Kiel, à Strasbourg, et à Fleurus, où monta le général Morlot.

Ce récit, qu'un lecteur français ne saurait trouver sans intérêt, renferme d'ailleurs tous les titres de gloire militaire des aérostats. Le rôle qu'ils jouèrent dans l'expédition d'Égypte n'eut rien de belliqueux. Les Anglais s'emparèrent du transport où l'on avait embarqué les appareils et les provisions d'acide nécessaire à la production du gaz; de sorte qu'on ne sait si Bonaparte en aurait fait usage : du moins ne négligea-t-il point de transporter le spectacle merveilleux des expériences aérostatiques chez les peuples des bords du Nil, que l'étonnement ne devait pas moins lui soumettre que la terreur. Quoique j'aie lu quelques récits de l'expédition d'Égypte, où ne se trouve relatée aucune ascension aérienne, M. L'Homond m'a assuré qu'une montgolfière tricolore, en papier, de 45 pieds de diamètre, s'était élevée majestueusement au milieu des fêtes pompeuses célébrées au Caire à l'occasion du 9 vendémiaire. Le genre étranger des costumes égyptiens, mêlés à nos uniformes militaires, devait ajouter encore à l'effet pittoresque du départ d'un ballon au milieu d'une grande multitude.

On voit quel parti Bonaparte savait tirer de la supériorité de nos lumières et du secret de nos découvertes sur l'esprit des plus doctes

muftis, par la conversation qu'il eut avec plusieurs d'entre eux dans la grande pyramide de *Chéops*, le 25 thermidor an VI.

MUHAMED. « Noble successeur de Scander (Alexandre), honneur à tes armes invincibles et à la foudre inattendue qui sort du milieu de tes guerriers à cheval [1]. »

BONAPARTE. « Crois-tu que cette foudre soit un œuvre des enfans des hommes? le crois-tu? Allah l'a fait mettre en mes mains par le génie de la guerre. »

IBRAHIM. « Nous reconnaissons à tes armes, que c'est Allah qui t'envoie. Serais-tu vainqueur si Allah ne l'avait permis? Le Delta et tous les pays voisins retentissent de tes miracles. »

BONAPARTE. « *Un char céleste montera, par mes ordres, jusqu'au séjour des nuées;* et la foudre descendra vers la terre, le long d'un fil de métal, dès que je l'aurai commandé. »

Mais Bonaparte ne prétendait pas traiter les peuples éclairés de l'Europe comme les hommes ignorans de l'Afrique; il savait que les ballons ne devaient pas être des armes de guerre habituelles; que la surprise d'un premier essai en avait fait retirer quelque utilité, mais que l'u-

[1] L'artillerie volante, qui a beaucoup étonné les Mamelouks.

sage des aérostats pouvant devenir commun à toutes les nations, ce serait un embarras de plus pour tous, sans un avantage spécial pour les armées françaises. On peut croire aussi qu'il était assez jaloux de la supériorité de son génie militaire, pour ne vouloir rien de fantasmagorique dans ses succès. A son retour d'Égypte, il fit vendre tous les appareils et ustensiles de Meudon, et je devins ainsi acquéreur du ballon de Fleurus.

Je nourrissais depuis long-temps le désir de m'élever dans les airs et de parcourir, en artiste et en physicien, cette branche nouvelle d'une science qui était toute l'occupation de ma vie. On a vu comment mon espoir avait été trompé à Bordeaux. Quelque temps après, et trois ans avant la vente de Meudon, je m'étais chargé, avec plaisir, de faire monter un ballon d'une forme originale dans une fête donnée à l'ambassadeur turc, au jardin de Tivoli. M. Gérard Dérivière, de l'Assemblée constituante, était alors directeur de cet établissement, et la fête, ou plutôt l'ambassadeur, obtint un tel succès, que la recette ne fut pas moindre de trente mille francs. Turcs, Chinois, Persans, Osages ou Bédouins, seront toujours à Paris les bienvenus, pourvu qu'ils s'y montrent seulement de loin en loin, et pour peu de temps. Qui songe, en

effet, aux Égyptiens depuis qu'il en habite une vingtaine parmi nous ? ils parcourent, dans leur plus brillant costume, la ville d'un bout à l'autre, sans qu'on prenne plus garde à leur veste de velours qu'aux broderies de nos maréchaux de France. La girafe, la prétendue vieille de cent quinze ans, la baleine de M. Kessel, ont eu leur tour de faveur et sont dans l'oubli. Toute la curiosité parisienne, si vive et si avide, s'épuise en un instant sur un objet, et chaque jour en réclame un nouveau : aussi, ai-je eu long-temps pour phrase favorite, que si le soleil, qui fait l'objet de notre admiration parce qu'il est loin de nous, *était sur la terre*, nous le regarderions le premier jour, mais dès le lendemain personne ne daignerait plus y faire attention.

Quoique républicains alors, les habitans de la capitale ne se précipitèrent pas moins sur les traces d'Esseid-Aly-Effendi, qu'ils ne le faisaient, il y a quelques années, sur les pas de l'ambassadeur persan ; ce qui prouve combien notre caractère est nôtre, et que la forme de gouvernement n'y peut rien : sous la toge romaine, ou sous la pelisse turque, nous serions toujours des Français. Esseid-Aly était d'ailleurs beau, jeune et bien fait, plein de politesse, mais affectant une grande gravité, que les fem-

mes lui pardonnaient à cause de ses autres qualités et des cachemires dont il s'enveloppait. Son audience de réception, par le directoire, eut lieu le 10 thermidor an v (1797). On discuta le cérémonial : il fut arrêté qu'il ferait trois révérences et que les directeurs resteraient couverts; un grand gala diplomatique termina la cérémonie.

La fête dont j'ai parlé eut lieu à Tivoli, le 2 juillet ; je m'étais présenté la veille chez Esseid-Aly. pour obtenir qu'il écrivît son nom : il s'y prêta de

Fig. 1.

bonne grace, et le traça sur une feuille de papier en lettres qui avaient deux pouces de hauteur.

Il me fit offrir du café et des confitures, et promit d'assister à cette *parade* (propre terme de l'interprète qui ne trouva probablement pas le terme équivalent de celui qui rendait sa pensée). Je fis peindre son nom en gros caractères sur un ballon de quinze pieds de diamètre, dont la forme était celle d'un croissant, comme on le voit par la figure ci-contre, *fig.* 1. Cette expérience plut beaucoup à l'ambassadeur, et fut très bien accueillie du public.

Jacques Garnerin, qui venait de débuter dans la carrière des aérostiers, en faisant monter une poupée élégante au dessous d'un ballon de papier vernissé, essaya, le 24 août suivant, au jardin de l'hôtel Biron, l'expérience du parachute : l'ambassadeur fut prié d'y assister; mais elle ne put réussir, et Esseid-Aly dit, en sortant : « Qu'il l'avait bien prédit, que l'homme n'était pas fait pour voler; que Mahomet ne le voulait pas. »

CHAPITRE II.

Voyages de Paris à Saint-Pétersbourg, à trente ans d'intervalle. — L'or sous les pieds. — Les habits rouges. — Le barbier négociant. — Prospérité de Hambourg. — Le général Moreau émigré. — Tout pour l'argent. — Garnerin et le conseiller d'Hermbstaedt. — Lettres de ce professeur. — Craintes bizarres du sénat de Hambourg, — Début orageux. — Belle ascension du 18 juillet.

Le voyage de Paris à Saint-Pétersbourg ne se faisait, en 1802, ni aussi lestement, ni à si bon marché qu'en 1831; il suffit aujourd'hui de déposer de quatre à cinq cents francs, suivant la place, au bureau des *Messageries générales*, pour arriver en dix jours à destination, commodément porté et agréablement nourri pendant la route. A l'époque dont je parle, quinze ans à peu près avant l'expédition aventureuse qui jeta quatre cent mille hommes, Français ou confédérés, sur les routes de l'empire Russe, et nous les fit trop bien connaître, on attachait de l'importance à un voyage aussi long et qui n'était pas sans difficulté [1]. Il fallait pour l'entreprendre de

[1] Suivant ma méthode, de placer partout où l'occasion se présente, sous les yeux du lecteur, des renseignemens

la détermination et de la fortune : aussi les artistes, chez qui l'excès de la première de ces deux qualités ne pouvait cependant compenser l'absence trop commune de la seconde, n'osaient-ils, qu'en très petit nombre, risquer à leurs frais une si lointaine migration. Le gouvernement moscovite, qui n'a pas cessé, de-

utiles, je donne ici quelques détails sur la nouvelle facilité de voyager en Russie, par l'exploitation des *Messageries générales de France.*

PRIX EN 1830.

PREMIÈRES PLACES EN DILIGENCE.

	fr.	c.
De Paris à Bruxelles (dans le coupé).	52	«
De Bruxelles à Amsterdam (dans le coupé). . . .	30	50
D'Amsterdam à Hambourg (cajute des dames avec nourriture). .	121	«
De Hambourg à Lubeck.	21	25
De Lubeck à St-Pétersbourg (1re cajute avec nourriture). .	304	15
	528	90

DEUXIÈMES PLACES.

De Paris à Bruxelles (intérieur).	43	«
De Bruxelles à Amsterdam.	30	50
D'Amsterdam à Hambourg (cajute de devant sans nourriture). .	84	65
De Hambourg à Lubeck.	21	25
De Lubeck à St-Pétersbourg (2e cajute avec nourriture). .	228	60
	408	«

puis Pierre-le-Grand, de sentir combien il importe à sa civilisation, neuve et improvisée, de se vivifier par de continuelles émanations de la civilisation du midi, offrait presque toujours de se charger des frais de transport. C'est en facilitant de cette manière, et par d'autres traits de munificence, l'accès de ses états aux étrangers de mérite, que Pierre Ier et Catherine ont peuplé Moscou et Saint-Pétersbourg de beaucoup de Français et d'Allemands, et frayé le chemin du nord à nos arts utiles et à nos beaux arts.

La voie la moins coûteuse était de s'embarquer au Havre ou à Lubeck; mais le premier

Le bateau à vapeur part tous les dimanches d'Amsterdam pour Hambourg.

Départ du bateau à vapeur de Lubeck pour Pétersbourg, en 1830.

DE LUBECK.	DE PÉTERSBOURG.
5 — 20 — mai.	13 — 27 — mai.
3 — 17 — juin.	10 — 24 — juin.
15 — 29 — juillet.	8 — 22 — juillet.
12 — 26 — août.	5 — 19 — août.
9 — 23 — septembre.	2 — 16 — 30 — sept.
7 — — octobre.	14 — — octobre.

Pour être rendu le 6 à Lubeck, il faudrait partir d'Amsterdam le 2.

Cette navigation se fait aussi par *Pyroscaphes* (bateaux à vapeur), dont le prix est de 24 fr. ou bien 18 ducats de Hollande par personne, sans nourriture.

port offrant rarement des occasions, je résolus de faire le voyage par Hambourg. Les mêmes moyens de transport qu'aujourd'hui existaient pour Bruxelles, avec moins de concurrence, et par conséquent moins d'avantages pour le public. En quittant cette ville, l'usage des voitures suspendues se perdait entièrement; quelquefois, confondu avec les marchandises, et souvent sans aucune toile au dessus de votre tête, vous n'aviez d'abri, suivant le temps, que votre parapluie ou votre parasol. Vive l'approche des villes de commerce pour rouler sur l'or! Cette incommodité faisait mon tourment réel, en ce sens que l'or roulait sous moi, et que je ne savais comment me débarrasser des barriques d'argent placées entre mes jambes : je l'avouerai même, puisqu'aussi bien le lecteur suppléerait à mon silence, ce n'était pas sans une petite pointe d'envie et de cupidité que je me représentais le flegmatique Hambourgeois portant le marteau sur la douve protectrice, et retirant les sacs captifs pour les emprisonner de nouveau dans son coffre-fort! Je devais regarder d'ailleurs comme une augure favorable et un heureux début pour un voyage où l'espérance de faire fortune m'avait bien aussi engagé, de me trouver en si bonne compagnie; il m'é-

tait dès lors avéré que l'argent ne manquait pas à Hambourg, et que si les habitans s'en montraient trop économes dans nos relations mutuelles, il y aurait au moins mauvaise volonté de leur part.

En traversant le Hanovre, mes yeux furent frappés, pour la première fois, de l'éclat des habits rouges : ce ne fut point une impression agréable; les dispositions hostiles entre la France et l'Angleterre avaient, pour ainsi dire, individualisé la haine chez les deux nations : je ne m'attendais pas à revoir, quinze ans plus tard, ces uniformes écarlates sur les bords de la Seine.

Les divers changemens de voitures, de langage, de monnaies, de nourriture et d'usages, m'avaient paru autant de tribulations, dont je commençais à me sentir fatigué, lorsque j'arrivai à Hambourg. Je trouvai, comme tout le monde, j'imagine, cette ville mal bâtie, avec des rues étroites et des canaux mal propres, qui exhalent pendant l'été des miasmes fort malsains. Une nombreuse population y rend le mouvement commercial très actif. On trouve encore à Paris des négocians stationnaires au milieu des envahissemens du luxe, toujours en garde contre ses progrès, qui défendent leurs *boutiques* contre le stuc, le cuivre, l'acajou et le gaz,

dont l'éclat embellit chaque jour de nouveaux *magasins*, et s'obstinent à thésauriser derrière de modestes comptoirs; dignes et honnêtes gens! capables même de s'opposer à l'élargissement de la rue Tirecharpe pour lui conserver son parfum d'antique. Eh bien! ce qui est à Paris une exception, m'a paru général à Hambourg.

On a bientôt l'occasion de connaître cet esprit mercantile, dans les premiers rapports que les besoins les plus ordinaires établissent entre vous et les habitans. Alléz-vous au bain? votre baigneur vous offrira du sucre et du café *première qualité*. La gaucherie de votre main droite, l'oubli de votre nécessaire, vous forcent-t-ils d'avoir recours au barbier? vous recevez autant d'offres de services que de coups de rasoirs; et ne croyez pas que ces propositions de négoce aient pour objet seulement ce qui est accessoire à sa partie; ce sont toutes les marchandises qui naviguent sur la mer du Nord dont il vous débite le catalogue. Rendons toutefois justice à leur talent spécial : on les cite dans toute l'Europe pour leur dextérité. Montesquieu, dans son *Esprit des lois*, n'en a point imaginé une dont l'esprit fût d'apprendre à raser un menton avec supériorité : une telle loi existe à Hambourg, où personne ne peut être chirurgien avant d'avoir

été apprenti barbier; il résulte de là, que ceux qui ne parviennent pas à acquérir assez de talent pour s'élever jusqu'à la pratique chirurgicale, en ont toujours assez pour rester passés maîtres dans l'art de tondre proprement les parties barbues du visage.

N'est-ce point aussi une disposition plus particulière aux villes où le commerce est dans les mœurs, que l'usage que je trouvai à Hambourg, et qui, je crois, existe aussi à Londres, de mettre, lorsque l'on dîne en ville, une pièce de monnaie dans la main du domestique qui se trouve immanquablement par hasard sur le seuil de la porte? Cette politesse y est, pour ainsi dire, tarifée : c'est un marc pour le repas; si l'on a couché, c'est un marc huit schellings qu'on remet à la ménagère (*klein mädchen*).

Le lecteur peut déja pressentir que des lettres de recommandation de banquiers solides et d'anciens négocians, sont les moyens les plus efficaces pour être bien accueilli dans cette ville anséatique, où la noblesse est inconnue, où la finance a le pas surtout le reste. Je le savais avant de quitter Paris; aussi, des lettres de recommandation de la maison Richard Parisch, adressées à MM. Mathiesem et Sillem, Bertheau et Meyer, me procurèrent, chez ces divers né-

gocians, un accueil tel que je pouvais le désirer, plein de franchise et de cordialité.

Hambourg, au moment de mon arrivée, était toute florissante, et brillait d'une prospérité que le blocus continental, quelques années plus tard, fit évanouir en grande partie; on peut dire qu'il l'a presque ruinée. Au temps de mon séjour, les émigrés y abondaient. Je citerai entre autres le général Moreau, alors illustre exilé, et depuis, malheureux transfuge! Il habitait Altona, sans doute à cause du voisinage des Français campés à Harbourg, séparé de Hambourg par le fleuve seul, l'Elbe majestueux. Altona, en Danemarck, est tellement contigu à Hambourg, que les faubourgs se touchent : mais quelle différence de physionomie! quel calme, quelle froide tranquillité dans la première! dans la seconde, quelle vie, quel mouvement!

Parmi les émigrés, puisque cette ardeur de fuir sa patrie était devenue épidémique, je rencontrai un de mes anciens camarades de collége, à qui d'ailleurs l'émigration n'avait point mal réussi : M. Lhoëst, musicien distingué, possédait à Hambourg une fort belle propriété; nous renouvelâmes connaissance, et il m'accompagna dans la belle ascension dont je vais bientôt entretenir mes lecteurs.

Les pièces de mon cabinet de physique, enfermées dans des caissses que j'avais préféré confier au roulage, n'arrivaient pas, et j'étais forcé, pour les attendre, de séjourner à Hambourg, ce qui d'abord n'entrait pas dans mon plan. Je débutai donc par des expériences de physique; mais, malgré leur nouveauté, elles parurent peu attrayantes pour des hommes dont l'unique passion était de réaliser chaque jour le but de l'alchimie, c'est-à-dire, de convertir tout en or. D'une tragédie admirable, un mathématicien disait: Qu'est-ce que cela prouve? Les Hambourgeois auraient dit volontiers, des plus étonnans phénomènes de l'électricité : Qu'est-ce que cela rapporte? J'imaginai donc qu'une expérience aérostatique obtiendrait plus de succès et frapperait plus vivement des imaginations si difficiles à émouvoir, des esprits si positifs.

Une fois cette résolution prise, mon premier soin fut de réparer auprès du célèbre professeur Hermbstaedt, de Berlin, les torts d'un de mes compatriotes, dont on aurait pu rendre solidaires tous les artistes de notre nation qui se seraient présentés dans le même pays. Voici ce dont il s'agissait : M. Jacques Garnerin, dont le voyage en Russie à cette époque n'était point étranger à un certain désir de rivalité peu loua-

ble contre moi, s'était trouvé à Berlin peu de temps après mon arrivée à Hambourg. Là, il se hâta d'annoncer une ascencion : M. d'Hermbstaedt lui fit proposer aussitôt de se faire le compagnon de son voyage, et consentit à donner cent frédéricks d'or qui lui furent demandés ; on exigea encore cinquante frédéricks pour le zinc, et ils furent accordés; enfin, l'aéronaute fit naître une nouvelle difficulté : il exigea que M. Hermbstaedt se trouvât à une certaine distance de la capitale, où son ballon descendrait pour le prendre, avec le baromètre et les autres instrumens de physique nécessaires au professeur pour diverses observations, et qu'il aurait été obligé de porter dans la campagne en courant après l'aérostat. On peut croire que les lumières d'un physicien aussi éclairé et d'un aussi grand chimiste alarmaient Garnerin, et qu'il craignait de commettre sa réputation avec un tel compagnon de voyage. Le conseiller du roi de Prusse fut indigné de ces malheureux subterfuges mis en œuvre pour le détourner de son dessein, et la brochure où il exposa la nature de ses relations avec l'aéronaute scandalisa le public contre ce dernier.

Je regardai comme un devoir pour moi, en même temps que j'y voyais un honneur, un

vrai plaisir, et une précieuse occasion pour augmenter mon instruction, de faire, en quelque sorte, les honneurs de ma nacelle à un savant aussi distingué. Les deux lettres suivantes montreront combien M. d'Hermsbtaedt fut sensible à cette offre; elles ne sont pas non plus sans intérêt pour la science. Il est bien certain qu'il ne m'est permis d'accepter les éloges dont j'y suis l'objet, que comme les complimens d'une politesse reconnaissante, et je n'ai pas assez de présomption pour vouloir les présenter ici sous un autre jour.

« Monsieur,

« La lettre dont vous m'avez honoré le 27 avril m'a fait un plaisir infini; la part que vous m'annoncez, monsieur, avoir prise à mes relations avec M. Garnerin, votre désintéressement et la franchise admirable avec laquelle vous avez la bonté de m'offrir une place dans la gondole de votre excellent aérostat, pour faire des observations chimiques, méritent certainement les sentimens de reconnaissance dont je suis pénétré, et l'estime toute particulière que je vous ai vouée.

« Étant vous-même physicien, je n'ai pas besoin de fixer votre attention, monsieur, sur

l'importance de trouver des occasions propres à enrichir les sciences. Pourrait-il s'en rencontrer de plus désirable pour le vrai physicien, que celle de le mettre en état de faire des observations dans les plus hautes régions de l'atmosphère, où l'air, dans son mouvement, n'est entravé par la proximité d'aucune haute montagne: près de terre, il est possible qu'il soit corrompu par les procédés de la végétation, de la respiration, et de la combustion des corps organiques, par les mélanges, les compositions et les décompositions; à 12 ou 15,000 pieds au dessus de ces régions, nous ne pouvons nous faire d'idée de ce qui pourrait avoir lieu. Mais, pour sentir le prix de pareilles observations et les mettre à exécution, il faut être particulièrement zélé, et combiner les progrès qui peuvent en résulter, en général, pour la physique et pour l'humanité.

« Ceci vous démontre en partie, monsieur, quelles vues me faisaient agir lorsque j'étais sur le point d'accompagner M. Garnerin dans son ascension, d'ici à Berlin, en lui accordant 50 louis pour une petite place gênée dans la gondole, et, en outre, encore 12 louis pour subvenir aux frais. De là, vous pouvez conclure aussi quelle peine j'ai ressentie lorsque je découvris qu'il ne s'occupait que de l'amusement

du public; qu'il n'avait point le sens désirable pour des entreprises scientifiques; lorsque même il me traita peu honnêtement en dernier lieu, et me força de renoncer à mes bonnes intentions. Les papiers ci-joints vous mettront au fait de ses procédés à mon égard.

« Quelle différence, monsieur, entre vous et lui! zélé pour les sciences, et désintéressé, vous m'offrez une place franche pour votre voyage aérien, ainsi que l'emploi des instrumens de votre cabinet, et me donnez, en me communiquant les dimensions de votre aérostat, l'espoir de parcourir des régions supérieures, que M. Garnerin n'a peut-être jamais connues, et qui n'ont d'ailleurs aucun intérêt pour lui; car, n'étant point animé par les sciences, il se contente uniquement d'amuser le public.

« Si vous aviez été à la place de M. Garnerin, je me serais trouvé parfaitement heureux de pouvoir entreprendre ce voyage en votre compagnie, et nos efforts, à l'un et à l'autre, auraient certainement couronné mes désirs d'étendre les connaissances physiques. Mais maintenant je dois y renoncer malgré vos offres obligeantes. Mon éloignement de Hambourg, des occupations nombreuses et journalières, et la circonstance, que je n'ose entreprendre un pa-

reil voyage sans la permission expresse du roi, rendent ce projet impraticable.

« Agréez, en attendant, monsieur, l'assurance sincère de ma gratitude pour l'offre désintéressée et obligeante que vous m'avez faite. Je saisirai avec empressement toutes les occasions qui me mettront à même de vous convaincre, monsieur, de mon entier dévouement, et de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur de me dire,

« Votre très humble et très obéissant serviteur et confrère,

« HERMBSTAEDT,

« Conseiller et Professeur du roi. »

« Berlin, le 12 mai 1803. »

« Monsieur,

« J'entrevois, par votre lettre du 21 mai, combien j'ai sujet de regretter que Berlin n'ait pu jouir du plaisir instructif de vous voir, au lieu de M. Garnerin, pour vous marquer l'estime que vous méritiez signalément, et que l'on a prodiguée envers M. Garnerin, qui en effet n'en a pas été digne.

« Avec quel plaisir aurais-je profité de cette occasion favorable pour vous accompagner dans

votre intéressant voyage; avec quel zèle pour les sciences aurions-nous réunis nos observations.

« Il me reste de la peine à croire que le motif qui ait engagé M. Garnerin, de me tromper, moi et mes compatriotes, soit fondé sur un orgueil national, comme le dit le journal que vous avez daigné me communiquer. Du moins votre offre obligeante, monsieur, m'a prouvé que je n'ose vous comparer avec M. Garnerin, vous qui vous êtes élevé au dessus de ces bagatelles. Vous êtes physicien et savez que les savans ne connaissent aucun intérêt national, que les savans de toutes les nations ne font, dès qu'il s'agit d'enrichir nos sciences, qu'une famille, dont tous les membres tâchent de se réunir. Mais que doit-on attendre d'un Garnerin, qui, dès qu'il s'agit de connaissances, n'a rien à prétendre, qui cherche le clair de lune le 13 d'avril, à sept heures du soir, et qui ne fait de telles ascensions que pour gagner de l'argent!

« Vous êtes inconnu ici, monsieur, en personne; mais vos lettres, que j'ai fait lire aux personnes les plus distinguées, ont inspiré tant d'estime pour vous, que je ne désire rien plus ardemment que de pouvoir un jour vous accompagner d'ici dans un de vos voyages aéro-

gnostiques, comme j'ai lieu de l'espérer; sans doute, nous pourrions donner alors des éclaircissemens sur plusieurs objets de physique qui en manquent jusqu'ici.

« Je me vois forcé, *ex officio*, de partir le 10 de ce mois pour Francfort; je ne serai donc pas ici le 9 de juin, jour de votre ascension : mais mes pensées vous accompagneront, et je brûle d'impatience d'avoir des nouvelles concernant votre heureuse descente; je ne manquerai pas alors de faire insérer votre récit dans les gazettes et feuilles publiques; comptant être de retour à Berlin, le 14 ou le 15 de juin, la publication ne tardera pas.

« Si le beau temps, et d'autres circonstances, vous permettent d'atteindre une hauteur de huit à dix mille pieds, et de parcourir un espace de quelques mille pieds dans une direction horizontale, vous m'obligeriez infiniment si vous vouliez vous charger de quelques observations qui m'intéressent, et que je communiquerai (si les résultats en sont favorables, ce qui reste à décider) sous votre nom, à l'Académie royale des sciences ici. Je serais donc très curieux d'apprendre :

« 1° Où, et sous quelle région de l'atmosphère on trouve des traces d'électricité?

« 2° L'électricité positive et négative varie-t-elle

en direction perpendiculaire et horizontale, ou ne trouve-t-on dans les régions élevées que l'électricité d'un genre?

« 3° Des pigeons ou d'autres petits oiseaux peuvent-ils encore voler à dix ou huit mille pieds de distance de la terre, et quel est le maximum de hauteur qui leur permette l'équilibre?

« 4° A quelle température l'eau entre-t-elle en ébullition dans ces régions? Pourrait-on modérer le degré nécessaire de chaleur par la réunion de la chaux vive et de l'eau?

« 5° Les carbonates alcalins et terreux se dissolvent-ils dans ces régions avec effervescence dans les acides?

« 6° Quel est le son des instrumens à vent dans ces régions élevées, et quelle est, approchant, la différence de son intensité comparée à celle produite sur la terre?

« Les expériences sur l'acoustique, la gravitation, les oscillations du pendule, de même que sur l'expansibilité des fluides éthériques, fourniraient en effet des résultats de la plus grande importance; mais ces expériences demandent la réunion de personnes en état de faire des observations correspondantes sur terre.

« De concert avec MM. les lieutenans d'artillerie de Neandre et de Vossi, tous deux gens de mé-

rite et bons mathématiciens, nous étions convenus de faire de telles observations, et ces messieurs avaient instruit près de cent jeunes gens pour cet effet; sa majesté le roi même avait accordé les canons et autres choses nécessaires : mais M. Garnerin, qui paraît prendre peu d'intérêt à de telles recherches, préféra monter seul, du moins sans la compagnie d'un physicien, et anéantir entièrement notre projet.

« Combien avez vous raison, monsieur, de dire, dans votre lettre du 21 de ce mois : « Tous « les Blanchard ont-ils ajouté un ïota à la « science? » Ils ne paraissent avoir pour but que leur bourse et l'amusement des dames.

« Voici ce que j'ai avancé dans ma correspondance avec M. Garnerin, sur la purification du fer : M. Garnerin a rempli son ballon de gaz hydrogène, qu'il s'est procuré en dissolvant du fer dans de l'acide sulfurique affaibli par quatre parties d'eau. Le prix du zinc lui parut trop haut; il choisit donc du vieux fer (de la limaille et des copeaux de mécanicien). Ce fer était en partie oxidé, en partie enduit d'huile grasse desséchée, ce qui aurait nécessairement empêché l'action de l'acide. Je lui ai purifié dix à douxe quintaux de ce fer, en le faisant bouillir avec une lessive alcaline causti-

que, pour changer de cette manière l'huile en savon. M. Garnerin, de crainte que le fer ne lui manquât, demanda encore six quintaux de zinc, exigeant de moi la moitié du montant des frais comme dédommagement. J'y consentis, en lui assurant douze louis. Mais il se passa entièrement du zinc, et garda même les six quintaux de reste. Il paya pour le fer trois à quatre louis par quintal, tandis que le quintal de zinc ne lui serait revenu qu'à vingt écus.

« Je me ferai un plaisir, monsieur, de vous communiquer quelques lettres de recommandation pour Moscou et Saint-Pétersbourg. M. le baron de Munckhausen n'est pas à présent ici, sans quoi je me serais acquitté de mon devoir, en lui demandant des lettres de recommandation pour vous. Soyez assuré, monsieur, et très honorable confrère, de l'estime et de la vénération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur,

« Votre très dévoué serviteur,

« HERMBSTAEDT. »

« Berlin, le 1^er^ juin 1803. »

Dans l'intervalle de cette correspondance, j'avais tenté les démarches nécessaires pour obtenir l'autorisation indispensable des magistrats de Hambourg; il ne fallut pas moins d'un mois

d'efforts soutenus pour avoir la permission que je sollicitais. Le jour fixé, les affiches posées, les circulaires parvenues à leurs adresses, enfin presque tous les préparatifs sur le point d'être achevés, tout à coup une belle peur prit au vénérable sénat de Hambourg : il s'imagina que le ballon pourrait servir de signal aux Français campés à Harbourg, pour entrer dans la ville et s'en emparer ; tant la difficulté de conserver leur indépendance par leurs propres forces rend les petits états ombrageux sur ce qui peut la menacer ! On me défendit donc d'annoncer mon ascension par des affiches ou des journaux, et l'on se réserva de m'indiquer le jour qui serait fixé ultérieurement pour qu'elle eût lieu. Cette remise fut très préjudiciable à mes intérêts, et cette fixation, réservée par le sénat, faillit devenir funeste à ma réputation.

Je l'avoue donc franchement et par avance, cette première ascension fut manquée ; mais je puis dire, comme l'amiral Duperré, ne fût-ce que pour conserver ses belles paroles : *Les élémens étaient contre moi, je n'ai pu leur opposer que des efforts humains* [1]. On m'assigna le 22 de

[1] Dépêche de l'amiral Duperré sur la tempête qui avait forcé la flotte, déja en vue d'Alger, de venir se rallier dans la baie de Palma.

juin, et l'on me prévint seulement trente heures d'avance. Outre l'insuffisance évidente d'un tel délai, un vent d'ouest, qui soufflait depuis huit jours, me fit tout craindre, et néanmoins je précipitai tout. Je passai la nuit sur le *Sternechanse* (champ des étrangers). La pluie nous inondait; l'impétuosité du vent déchirait mon ballon, et semblait près, à chaque instant, de faire lâcher prise à vingt personnes employées pour le retenir; car on avait été obligé de le gonfler pour placer la soupape. Nos espérances d'un changement de temps, par l'effet d'une marée nouvelle au point du jour, s'anéantirent; et toutes nos démarches pour obtenir au moins un délai de vingt-quatre heures n'aboutirent qu'à cette réponse : « Ou aujourd'hui ou jamais. » Dès lors plus d'hésitation; à midi le remplissage s'effectuait et le gaz hydrogène se dégageait avec force.

Le directeur des fortifications avait ranimé mon courage par la promesse d'étendre des toiles pour garantir le ballon contre l'impétuosité du vent, mon plus grand ennemi; mais ces toiles n'arrivèrent qu'à trois heures, et ne purent atteindre une assez grande hauteur, et présentèrent plus d'inconvéniens que d'avantages. Le vent, qui tourmentait le ballon, était à chaque instant

sur le point de le détruire; et tel était l'énergie de sa pression, que le gaz refoulé ne pouvait s'y introduire. Enfin, une nouvelle bourrasque brisa tout-à-fait la soupape, le ballon rompit ses cordes et s'échappa, poussé par un vent si furieux, qu'il parcourut quatorze milles d'Allemagne en moins d'une heure, vitesse qui n'a jamais été donnée par aucun autre; et, en effet, les annales de l'aérostation ne présentent pas l'exemple d'une expérience aussi délicate tentée dans un moment plus orageux.

Me voilà donc, par suite de circonstances indépendantes de ma volonté, arrêté dès mon début au milieu de mes travaux, et après des dépenses considérables faites en pure perte. Cependant, le plus grand nombre de mes souscripteurs, témoins de mes efforts inouïs, me prodiguèrent des encouragemens et des consolations, et tous applaudirent à l'engagement que je pris aussitôt de recommencer l'expérience à mes frais, en ne soumettant pas l'opportunité de mon départ au caprice du magistrat. On verra bientôt avec quel bonheur j'acquittai ma promesse. Toutefois je dois en faire l'aveu, quoique la carrière aérostatique ait été fréquemment celle des insuccès, cet échec me causa beaucoup de peine, et je pus sentir alors combien c'est chose fragile que la

réputation. L'abandon des personnes qui m'avaient le plus fêté, et qui détournaient de moi leurs regards en me rencontrant dans les rues; les attaques de quelques ennemis, ces compagnons de fortune, que l'homme connu par ses succès, dans quelque genre que ce puisse être, voit presque partout sortir de terre; enfin les visites d'une soixantaine de personnes qui vinrent réclamer le montant de leurs souscriptions et se payèrent de l'escompte par le doux plaisir de raisonner, d'argumenter, d'objecter..... tout cela me parut accablant. Je dois citer néanmoins plusieurs personnes dont je reçus alors de nouvelles offres de protection et de nouveaux témoignages de bienveillance. Au premier rang, je place l'ambassadeur de France, M. Reinhard, MM. Jone et Richard Parisch, M. Luis, le sénateur Meyer, M. Gries, M. le bourgmestre Amzinck, M. Reimarus, le docteur Meyer, et M. Bertheau, etc. Je ne dois pas oublier toutefois le nom de mon ami et ancien condisciple, M. Lhoëst, qui me facilita, un mois après, l'occasion d'une si belle vengeance.

Je m'empressai de chercher aussi des consolations auprès de la science bienveillante; je traçai l'histoire de ma déconvenue à M. d'Hermbstaedt, qui ne tarda pas à me répondre, et, par

une noble délicatesse, substitua dès ce moment le nom d'ami à celui de monsieur, à la fin de sa lettre que voici :

« Monsieur,

« J'ai été vivement touché du malheur qui vous est arrivé en chargeant votre ballon, et je ne puis vous exprimer avec quelle surprise douloureuse j'appris cet accident par les gazettes de Hambourg. Ce qui me console cependant, en quelque sorte, c'est que le ballon n'est pas entièrement perdu, car sa perte aurait entraîné une perte de douze mille francs. Je n'ai d'abord pu concevoir comment vous osiez entreprendre, malgré le mauvais temps du 22 juin, une expérience aussi pénible; mais vous m'avez détaillé, dans votre lettre du 29 juin, les motifs qui vous y engagèrent, et je les sens fort bien, ne connaissant que trop l'autorité du magistrat de Hambourg. La cour de Prusse, assurément, aurait agi d'une autre manière, et n'aurait point exposé la vie d'un homme respectable pour exécuter un projet qui n'est que pur caprice.

« Je pars sous peu, d'ici, pour la Silésie, étant de retour depuis quelques jours de mon premier voyage. Dans ma nouvelle marche je compte revoir Berlin dans six ou sept semaines d'ici, et je m'impatiente d'apprendre si vous ferez un se-

cond essai à Hambourg. S'il a lieu, vous m'obligerez infiniment en faisant les expériences que j'ai eu l'honneur de vous marquer, et en m'en communiquant les résultats; chaque remarque que vous y ajouterez ne servira qu'à augmenter nos sciences. Portez-vous bien, mon honorable ami, et soyez assuré de l'estime et de l'affection avec lesquelles je me dis,

« Votre ami et dévoué serviteur,

« HERMBSTAEDT. »

« Berlin, le 12 juillet 1803. »

On voit que mon ballon avait été retrouvé : c'eût été autrement une perte pour moi très considérable; car cette superbe machine était la plus vaste et la plus belle qu'on eût encore remplie par le gaz hydrogène. Le sénat avait d'ailleurs tellement compris la fâcheuse position où son impérieuse volonté m'avait placé, qu'il me fit remettre, par une main discrète, deux cent ducats en dédommagement. La possession de mon aérostat me permit de prendre plus promptement ma revanche. Mais dans quel lieu? Non pas certes à Hambourg, où les magistrats voulaient pouvoir dire : « Partez; » comme s'il s'agissait de donner un simple coup de fouet; à Altona? je ne pus y obtenir de permission; et je

ne fus pas plus heureux à Vansbeck. Au milieu de ces difficultés et de mon impuissance, mon ami Lhoëst vint m'offrir son jardin hors de la ville, et je l'acceptai. Là, nous fîmes tous nos préparatifs; car il fut résolu que M. Lhoëst serait du voyage, et nous montâmes notre appareil. Nous travaillâmes toute la nuit du 17 juillet 1803, et le 18, à huit heures du matin, l'aérostat n'attendait que le signal de notre volonté pour s'élancer dans l'espace.

L'Alster, petite rivière qui se jette dans l'Elbe, forme près de Hambourg un lac charmant, sur la promenade appelée *Jungfernstieg*. Ce fut au milieu de ce lac que dix marins robustes, descendant l'Alster sur un bateau, conduisirent l'aérostat, impatient d'échapper à leurs efforts, quoique M. Lhoëst et moi nous fussions déja placés dans la nacelle. Ce spectacle nouveau, par un temps magnifique, attira toute la ville autour de nous. Les sénateurs eux-mêmes, près d'entrer au conseil, quittèrent leurs stalles en boiserie gothique et accoururent tout costumés, avec leurs grandes fraises à la Henri IV et leurs robes noires en forme de soutane. Les étrangers convenaient n'avoir jamais vu un aérostat d'une masse aussi imposante, d'une aussi belle forme et d'une sphéricité plus parfaite. Le taffe-

tas jaune qui formait son enveloppe, éclairé par les rayons du soleil, alors dans tout son éclat, et placé à l'opposite des spectateurs, présentait l'image d'un globe doré pour les uns, et pour les autres celle d'une planète en feu. Lorsque nous crûmes avoir assez de témoins de notre entreprise, nous détachâmes la corde qui nous retenait à cinq cents pieds de terre et nous nous élevâmes majestueusement aux *vivat* et aux applaudissemens, dont le bruit se confondait pour nous, des habitans de Hambourg et d'Altona. L'aérostat monta presque perpendiculairement; et c'est après l'avoir suivi des yeux pendant deux heures et demie que la foule le perdit de vue.

La plupart des journaux de l'Europe relatèrent cette ascension, remarquable par la hauteur à laquelle nous parvînmes, et par les observations intéressantes pour la physique auxquelles nous pûmes nous livrer. Pour ne point faire de répétition je vais placer ici la relation que j'adressai plus tard de ce voyage aérien au président de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, lors de mon arrivée dans cette ville.

Expériences et observations aérostatiques faites à Hambourg, le 18 juillet 1803, par E. G. Robertson, membre de la Societé Galvanique de Paris, et associé honoraire de celle des Encouragemens des Arts et des Sciences de Hambourg.

A M. LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

« Tout ce qui paraît tenir au développement, au progrès des arts et des sciences, est sûr d'être accueilli par vous. C'est sous ce rapport, et d'après l'intérêt que veut bien accorder à mes travaux son excellence M. le ministre de Forsman, que je viens vous soumettre quelques observations physiologiques et physiques, obtenues à une élévation à laquelle je n'aspirais pas au moment de mon départ.

« Depuis trop long-temps les ascensions, si coûteuses pour les physiciens, ont été sacrifiées à la frivolité et à l'amusement de la multitude, tandis qu'elles pouvaient avoir un but plus noble et plus utile, celui d'ajouter quelque chose à nos connaissances météorologiques et physiques. Pour obtenir des résultats utiles et pouvoir s'élever dans les régions les plus hautes de

l'atmosphère, il fallait un aérostat dont la capacité fût assez grande pour se prêter à l'effet de la dilatation et de la raréfaction de l'atmosphère, sans perdre son gaz hydrogène. Je trouvais tous ces avantages dans un ballon sphérique de 30 pieds 6 pouces de diamètre, que des circonstances particulières m'avaient procuré à Paris. Ce ballon a été construit avec les plus grands soins à Meudon, sous la surveillance de M. Conté; il était destiné pour les armées.

«L'expérience fixée au 22 de juin fut contrariée par un ouragan; le 18 juillet, par un temps calme, un ciel pur et le plus beau jour de la nature, je la répétai à mes frais dans le jardin d'un ami. Pour obtenir mon gaz, j'employai le zinc pour utiliser le résidu, le sulfate de zinc étant alors très recherché à Hambourg. Je commençai l'opération à cinq heures du matin, et à huit heures l'aérostat était plein aux deux tiers, et pouvait enlever 455 livres, sans compter le poids de la machine et du filet.

«Je partis à neuf heures du matin, accompagné de M. Lhoëst, mon condisciple et compatriote français, établi dans cette ville; nous avions 140 livres de lest. Le baromètre marquait 28 pouces o'", le thermomètre de Réaumur 16 degrés. Malgré un faible vent de nord-ouest

l'aérostat monta si perpendiculairement et si haut, que dans toutes les rues chacun croyait l'avoir à son zénith. Pour accélérer notre élévation, je détachai un parachute en soie, d'une forme parabolique, et ayant dans sa périphérie des cases dont le but était d'éviter les oscillations. L'animal qu'il soutenait, enfermé dans une corbeille, descendit avec une lenteur de deux pieds par seconde, et d'une manière presque uniforme. Dès l'instant où le baromètre commença à descendre, nous ménageâmes notre lest avec prudence, afin d'éprouver d'une manière moins sensible les différentes températures par lesquelles nous allions passer.

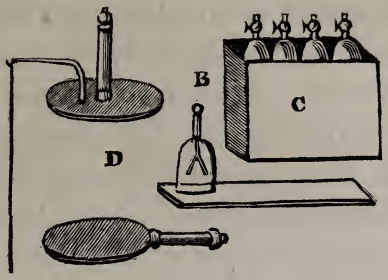
« A dix heures quinze minutes le baromètre était à 19 pouces et le thermomètre à 3 au dessus de zéro. Sentant arriver graduellement toutes les incommodités d'un air trop raréfié, nous commençâmes à disposer quelques expériences sur l'électricité atmosphérique. Mes premiers essais ne réussirent pas; mais je ne tardai pas à en trouver la cause : j'observai que l'aérostat étant un corps isolé dans l'espace, et que faisant moi-même partie de ce corps isolé, j'aurais beaucoup de peine à connaître le degré de l'électricité de l'atmosphère, ainsi que sa nature vitrée ou résineuse. Pour opérer, il fallait au

moins que mes instrumens pussent sortir de la sphère d'activité, et j'y parvins de cette manière. Je disposai comme en A, *fig.* 2,

Fig. 2.

la tige d'un électromètre à feuilles d'or, je le fis communiquer en dessous de la gondole, et j'obtins la divergence; je disposai à peu près de la même manière un *condensateur* très sensible, de six pouces de diamètre, dont je me sers pour mes expériences galvaniques, et qui ne diffère de celui de Volta que par le vernis, qui sert de substance cohibante entre les deux plateaux. Le chapeau supérieur portait un fil métallique et pendulaire de 400 pieds; en retirant l'appareil, j'enlevais subitement ce fil avec un isoloir. Le condensateur communiquant avec l'électromètre, comme en D et B, *fig.* 3,

Fig. 3.



me donnait non seulement le degré d'électricité, mais sa nature vitrée ou résineuse; ce que j'obtenais facilement en approchant un bâton de cette cire d'Espagne frottée. Dans cette élévation, que j'ai supposée être toujours celle des nuages, l'électricité que j'ai obtenue trois fois a toujours été vitrée.

« Nous fûmes souvent détournés dans ces différens essais, par la surveillance qu'il fallait accorder à l'aérostat, dont le taffetas se distendait avec violence, quoique l'appendice fût ouvert : le gaz en sortait en sifflant et devenait visible en passant dans une atmosphère plus froide; nous fûmes même obligés, crainte d'explosion, de donner deux issues au gaz hydrogène en ouvrant la soupape. Comme il restait encore beaucoup de lest, je proposai à mon compagnon de monter encore : aussi zélé et plus ro-

buste que moi, il m'en témoigna le plus grand désir, quoiqu'il se trouvât fort incommodé. Nous jetâmes du lest pendant quelque temps; bientôt le baromètre indiqua un mouvement progressif; enfin, le froid augmenta, et nous ne tardâmes pas à le voir descendre avec une extrême lenteur. Pendant les différens essais dont nous nous occupions, nous éprouvions une anxiété, un malaise général; le bourdonnement d'oreilles que nous souffrions depuis long-temps augmentait d'autant plus que le baromètre dépassait les 13 pouces. La douleur que nous éprouvions avait quelque chose de semblable à celle que l'on ressent lorsque l'on plonge la tête dans l'eau. Nos poitrines paraissaient dilatées et manquaient de ressort; mon pouls était précipité; celui de M. Lhoëst l'était moins : il avait, ainsi que moi, les lèvres grosses, les yeux saignans; toutes les veines étaient arrondies et se dessinaient en relief sur mes mains. Le sang se portait tellement à la tête, qu'il me fit remarquer que son chapeau lui paraissait trop étroit. Le froid augmenta d'une manière sensible; le thermomètre descendit alors assez brusquement jusqu'à 2 degrés, et vint se fixer à $5\frac{1}{2}$ au dessous de glace, tandis que le baromètre était à 12 pouces $\frac{4}{100}$. A peine me trouvai-je dans cette atmosphère, que

le malaise augmenta; j'étais dans une apathie morale et physique; nous pouvions à peine nous défendre d'un assoupissement que nous redoutions comme la mort. Me défiant de mes forces, et craignant que mon compagnon de voyage ne succombât au sommeil, j'avais attaché une corde à ma cuisse, ainsi qu'à la sienne; l'extrémité de cette corde passait dans nos mains. C'est dans cet état, peu propre à des expériences délicates, qu'il fallut commencer les observations que je me proposais [1].

« Ranimés par un peu de vin, nous répétâmes d'abord avec l'électromètre et le condensateur l'expérience détaillée plus haut, et nous n'obtînmes aucun atome d'électricité.

PREMIÈRE EXPÉRIENCE.

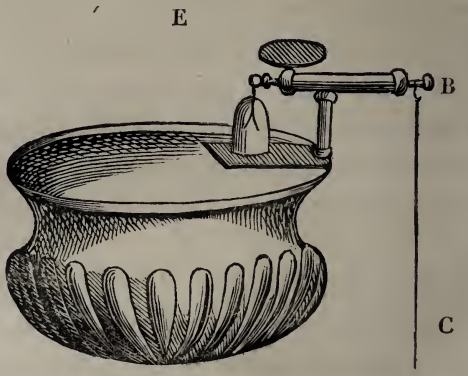
« A cette élévation, le verre, le soufre et la cire d'Espagne ne s'électrisent pas d'une manière sensible par le frottement; du moins je n'ai pu recueillir de cette électricité sur des corps conducteurs ou sur l'électromètre. J'attribue la difficulté d'accumuler l'électricité dans cette cir-

[1] Pour recueillir de l'air atmosphérique nous avions emporté une boîte contenant huit flacons avec leurs robinets en acier. Le mercure était destiné à remplacer l'air atmosphérique. Voyez C, *fig.* 3.

constance à l'isolement du corps électrisant, dans lequel l'électricité ne peut être restituée par le réservoir commun.

« Pour opérer d'une manière efficace, voici la disposition que je donnai à mon appareil. Comme le plateau supérieur du condensateur de Volta ne peut acquérir qu'autant que le plateau inférieur perd, *et vice versâ*, j'attachai, comme en B, *fig.* 4,

Fig. 4.



à un conducteur isolé et fixé au bord de ma gondole, un fil d'or dont se servent les brodeurs; ce fil, au bout duquel était attaché un peu de plomb, descendait très bas au dessous de nous : de cette manière je pouvais perdre ou acquérir de l'électricité par ce canal. J'avoue que tant que nous fûmes dans cette élévation, l'appareil ne donna aucun signe

d'électricité; mais j'en retirai les plus grands avantages lorsque le baromètre remonta au dessus de 18 pouces, à peu près à l'élévation de 1,500 toises : alors, par la descente de l'aérostat, le fil métallique C, *fig.* 4, arrivant le premier dans les plages inférieures, recevait l'électricité, qui se communiquait à mon conducteur B et faisait diverger mon électromètre E; je distinguai la nature positive ou négative de ce fluide, en approchant un morceau de cire d'Espagne frotté, qui arrêtait la divergence de l'électricité si elle était positive, et la rendait plus sensible si elle était négative.

DEUXIÈME EXPÉRIENCE.

« J'avais emporté dans ma nacelle une pile de Volta, composée de 60 paires argent et zinc : elle fonctionnait très bien à notre départ, et donnait, sans condensateur, un degré à l'électromètre de Volta. A notre plus grande élévation la pile ne donnait plus que $\frac{5}{60}$ de degré au même électromètre. L'éclair galvanique m'a paru beaucoup plus sensible que sur la terre; cet effet semble contradictoire. Je me propose de faire une série d'expériences relatives à tous ces effets dans ma première ascension.

TROISIÈME EXPÉRIENCE.

« Une aiguille d'inclinaison, suspendue avec soin, indiquait à notre départ 42 degrés; elle a abandonné insensiblement sa position. Ses oscillations, d'abord peu sensibles, ont graduellement augmenté. Les oscillations de l'aiguille se sont ralenties à mesure que l'aérostat se rapprochait de la terre; et au moment de notre arrivée elle se trouva fixée au même point qu'elle indiquait au moment du départ.

QUATRIÈME EXPÉRIENCE.

« J'ai fait détonner 10 grains de muriate oxygéné de potasse : l'explosion n'a produit qu'un éclat aigu et perçant, sans être fort ; mais il affectait l'oreille d'une manière insupportable et douloureuse. La remarque que je fis, que j'entendais avec peine la voix de mon compagnon de voyage, quoiqu'il me parlât assez haut, m'engagea à faire quelques essais sur le son : tous ceux que j'ai cherché à produire, en frappant différens corps métalliques, étaient peu sensibles pour nous; leurs vibrations étaient cependant de longue durée. Il serait sans doute intéressant de connaître quelle vibration éprouverait le diapason; mais quel moyen emploierait

le physicien pour servir de mesure au ton qu'il adopterait dans l'air raréfié.

CINQUIÈME EXPÉRIENCE.

« Pour connaître à quel degré l'eau entrait en ébullition à cette élévation, je me suis servi de chaux vive afin de produire la chaleur ; mais, par une distraction pardonnable dans l'état où je me trouvais, je plaçai mon thermomètre dans le vase qui produisait la chaleur, au lieu de l'introduire dans celui qui devait la recevoir. L'instrument fut saisi si subitement, au moment même où je m'aperçus de l'erreur, que je ne pus le sauver.

Il est constant que lorsqu'elle entra en ébullition je pouvais y mettre la main.

SIXIÈME EXPÉRIENCE.

« Une goutte d'éther vitriolique s'évapora en quatre secondes ; son odeur nous affecta d'une manière douloureuse, mais utile. Cette circonstance me fit sentir qu'il est indispensable, dans un voyage à cette élévation, de se munir d'une fiole d'alkali volatil et de vinaigre très fort, enfin de quelque stimulant qui, en excitant la fibre, détourne l'assoupissement et le sommeil qui ac-

cablent le physicien et lui ôtent l'aptitude nécessaire à ses recherches. A ce point élevé, l'état où nous nous trouvions était celui de l'in différence : là, le physicien n'est plus sensible à la gloire et à la passion des découvertes; le danger même qui résulte dans ce voyage de la plus légère négligence ne l'occupe guère; ce n'est qu'à l'aide d'un peu de vin fortifiant qu'il parvient à retrouver des intervalles de lumière et de volonté.

Comme je ne veux rien omettre de ce qui peut jeter quelque jour sur les fonctions de l'économie animale et les opérations de la nature, à cette élévation, je dois faire remarquer que lorsque le baromètre était encore à 12 pouces, mon compagnon m'offrit du pain : je fis de vains efforts pour l'avaler; je ne pus jamais y parvenir. Si l'on considère attentivement l'état de l'atmosphère où j'étais, et dont la grande rareté n'offrait qu'une légère résistance à ma poitrine qui se dilatait; si l'on considère la petite quantité d'oxygène que doit contenir le fluide dans lequel je nageais, on pourra croire que mon estomac, déja plein d'un air plus dense, et appauvri par la perte de l'oxygène, n'était point propre à recevoir des alimens solides, et encore moins à les digérer. Je dois ajouter que

les sécrétions naturelles ont été suspendues chez mon ami et chez moi pendant les cinq heures de voyage, et qu'elles n'ont eu lieu que trois heures après notre retour sur la terre.

SEPTIÈME EXPÉRIENCE.

« J'avais emporté deux oiseaux : au moment de l'expérience j'en trouvai un mort, sans doute par l'effet de la raréfaction de l'air; l'autre paraissait assoupi. Après l'avoir placé sur le bord de la gondole, je cherchai à l'effrayer pour lui faire prendre la fuite; il agita ses ailes, mais ne changea pas de place : alors je l'abandonnai à lui-même, et il tomba perpendiculairement, et avec une extrême vitesse. Il n'y a point de doute que les oiseaux ne pourraient se maintenir à cette élévation. Je regrette beaucoup que trois pigeons qui m'étaient destinés n'aient pu être déposés à temps dans ma nacelle pour cette expérience. A ma première ascension, je me propose bien de la répéter, en emportant avec moi un émouchet ou d'autres oiseaux de proie qui paraissent être favorisés de la nature pour s'élever dans les plus hautes régions de l'atmosphère.

HUITIÈME EXPÉRIENCE.

« Les carbonates alkalins se dissolvent avec une très grande effervescence dans les acides. Il a paru que l'action était plus vive et plus forte dans l'acide muriatique. Ces acides étaient au même degré de saturation.

NEUVIÈME EXPÉRIENCE.

« Des faits nouveaux relatifs à l'optique s'offrent aussi au physicien dans les régions supérieures. L'atmosphère inférieure était d'une pureté parfaite, tandis que celle qui était au dessus de nos têtes était grise et brumeuse; de manière que ce beau bleu d'azur, alors visible pour l'homme qui se trouvait sur la terre, n'existait plus pour nous. (Il faut observer que le temps était calme et serein, et le jour le plus beau de la nature.) Le soleil ne nous paraissait pas éblouissant; sa chaleur avait diminué en raison de notre élévation; elle était nulle lorsque l'on portait la main en dehors de la gondole; elle était faiblement sensible dans l'intérieur, où les rayons éprouvaient une légère réflexion.

« Il reste beaucoup d'expériences à faire dans cette élévation, sur les effets du prisme, de la lumière et de la chaleur du soleil, sur le pen-

dule, le son, et quelques opérations chimiques. Je regrette de n'avoir pas emporté avec moi un miroir concave et un verre caustique pour concentrer les rayons solaires sur différentes substances, afin de comparer ses effets avec ceux que nous obtenons à la surface de la terre.

« A onze heures et demie le ballon n'était plus visible pour la ville de Hambourg, du moins personne ne nous a assuré nous avoir observés à cette heure-là. Le ciel était si pur sous nos pieds, que tous les objets se peignaient à nos yeux dans un diamètre de plus de 25 lieues, avec la plus grande précision, mais dans la proportion de la plus petite miniature. A 11 heures 40 minutes, la ville de Hambourg ne paraissait plus que comme un point rouge à nos yeux; l'Elbe se dessinait en blanc, comme un ruban très étroit. Je voulus faire usage d'une lunette de Dollon; mais ce qui me surprit, c'est qu'en la prenant, je la trouvai si froide que je fus obligé de l'envelopper de mon mouchoir pour la maintenir. Lorsque nous étions à notre plus grande élévation, il s'éleva du côté de l'Est quelques nuages sous nos pieds, mais à une distance telle, que mon ami crut que c'était un incendie dans quelque ville. La lumière étant différemment réfléchie par les nuages que sur la

terre, leur fait prendre des formes plus arrondies, et leur donne une couleur blanchâtre et éblouissante comme la neige ; beaucoup d'objets, tels que des habitations, des lacs ou des bois, nous paraissaient des concavités.

« Ne pouvant supporter aussi long-temps que nous l'aurions désiré la position pénible où nous nous trouvions, nous descendîmes après avoir perdu beaucoup de gaz et de lest. Notre descente nous offrit le spectacle de la terreur que peut inspirer un aérostat aussi grand que le nôtre, dans un pays où l'on n'a jamais vu de semblables machines : elle s'effectuait justement au dessus d'un pauvre village appelé Badenbourg, placé au milieu des bruyères du Hanovre; notre apparition y jeta l'alarme, et l'on s'empressa de ramener les bestiaux des campagnes.

« Pendant que notre aérostat descendait avec assez de vitesse, nous agitions nos chapeaux, nos banderolles, et nous appelions à nous les habitans; mais notre voix augmentait leur terreur [1]. Ces villageois couraient en désordre, je-

[1] Nous avons su depuis que les villageois nous avaient pris pour un oiseau qu'ils croient invulnérable, et que le préjugé leur fait connaître sous le nom d'*oiseau de fer* ou *aigle d'acier*.

tant des cris affreux; ils abandonnaient leurs troupeaux, dont les beuglemens augmentaient encore l'alarme. Lorsque l'aérostat toucha la terre, chacun s'était renfermé chez soi. Ayant appelé inutilement à plusieurs reprises, et craignant que la frayeur ne les portât à quelques violences, nous jugeâmes qu'il était prudent de remonter, et je m'y déterminai avec d'autant plus de plaisir que je désirais faire un troisième essai sur l'électricité, que deux fois j'avais obtenue positive.

« Cette seconde ascension épuisa tout-à-fait notre lest : nous en pressentions le besoin, car le ballon ayant long-temps nagé dans une atmosphère très raréfiée, était flasque et avait perdu beaucoup de gaz; nous fîmes cependant encore dix lieues. Je prévis que notre descente serait extrêmement accélérée : comme il ne me restait plus de lest, je rassemblai tout ce qu'il y avait dans la nacelle, tels que les instrumens de physique, le baromètre même, le pain, les cordes, les bouteilles, les effets, jusqu'à l'argent que nous avions sur nous; je déposai tous ces objets dans trois sacs, qui avaient contenu le sable, je les attachai à une corde que je fis descendre à 100 pieds au dessous de la gondole. Ce moyen nous préserva de la secousse. Le poids

parvint à terre avant l'aérostat, qui se trouva allégé de plus de 30 livres. Il descendit plus lentement, sur la bruyère entre Wichtenbeck et Hanovre, après avoir parcouru 25 lieues en 5 heures et demie.

« Le procès-verbal relaté par le correspondant de Hambourg fut signé par M. Land, M. le commissaire Weihe, et M. le candidat Raven, qui eurent la bonté de nous prêter leur voiture pour transporter l'aérostat jusqu'à la première poste.

« Le baromètre dont je me suis servi a été fait en partie par moi; la cuvette avait 4 pouces, afin que le niveau variât moins. Je n'ai pu employer que le thermomètre de Réaumur, quoique j'eusse préféré celui de Fahrenheit.

Le baromètre était, sur la terre, avant mon départ, à.....	28 p. = 336''' = log. 2,5263393
Dans l'atmosphère supérieure.....	12 p. = 144''' = log. 2,1583625
Différence =	0,3679768
multiplié par....	10,600
Donne en toises	0,36797680000
ou multiplié par	6
	22078608 pieds.

« On pourrait ajouter les $\frac{600}{1000}$ de pied.

« Je sais que M. Deluc ne se servit pas du thermomètre de Réaumur : il divisa le sien d'après

la proportion suivante, 215 : 509 = 80 : 186; la quatrième proportion lui indiqua combien il pouvait accorder de parties entre le point de glace et celui d'eau bouillante. En tenant compte de ces différentes corrections, et suivant les proportions qui ont été données par M. Fastner, on peut évaluer l'élévation de l'aérostat à 3,679 toises.

« Quelque zèle que j'aie mis dans cette ascension pour obtenir quelque résultat utile, je crois qu'il me reste beaucoup de choses à faire pour confirmer et établir d'une manière stable l'exactitude de plusieurs faits qui se sont présentés à moi. Livré à mes faibles moyens, dans un pays étranger, mais bien propre aux observations, je serai heureux de m'être montré digne des encouragemens qu'on m'y a prodigués.

CHAPITRE III.

Stations dans l'air. — Jusqu'où peut s'élever un aérostat. — Forme et aspect supérieur de nuages. — Expériences atmosphériques. — Analyse de l'air rapporté. — Guerre aux paratonnerres de Hambourg. — Les petits jardins et les jolies *madchen* — Mes expériences, répétées par MM. Biot et Gay Lussac. — Hors de l'Institut point de salut. — *Briquets pneumatiques*, malgré l'Académie des sciences. — Pourquoi M. Gay Lussac plutôt que moi?

Mon ascension du 18 juillet avait enthousiasmé les Hambourgeois; le sénat, le corps diplomatique et les principaux habitans témoignèrent à l'envi le désir de jouir une seconde fois de ce ravissant spectacle. Une souscription fut ouverte dans la ville et remplie en moins de huit jours. Les savans se promirent de me proposer des questions et de compléter, par leurs travaux et leurs observations particulières, les expériences nouvelles que je voulais tenter. Parmi les lettres qui me furent adressées de différens côtés, quelques unes renfermaient des aperçus ingénieux ou utiles; plusieurs exigeaient des expériences inexécutables. M. Land, dont on a vu la signature dans le procès-verbal de ma descente, avait eu l'idée de tenter des sta-

tions aériennes et de caractériser les différentes hauteurs auxquelles on s'arrêterait, par l'observation de tous les phénomènes qu'on pourrait examiner; mais ce qui était l'essentiel, c'est-à-dire le moyen même de faire ces stations, n'offrait aucune possibilité d'exécution. M. Land croyait qu'après s'être élevé avec le moindre excédant de lest possible, l'aérostat allait se mettre en équilibre avec l'air environnant et cesserait de monter; il engageait l'aéronaute à jeter un sac de lest d'un poids déterminé : ce point d'arrêt se retrouvait ensuite, et le jet d'un nouveau sac conduisait à une nouvelle élévation, et ainsi de suite. La descente se mesurait par la sortie successive d'autant de gaz qu'on aurait jeté de lest, la quantité de gaz étant donnée par la capacité d'un conduit en forme d'appendice, qu'on aurait ajouté au ballon.

L'erreur de M. Land provenait de ce qu'il ne tenait pas compte de la nature des enveloppes dont on forme un aérostat. Sans doute, si l'on pouvait enfermer le gaz dans une capacité à laquelle on pût assurer un volume constant, et qui, d'ailleurs, fût infrangible à la force expansive de ce gaz, les choses pourraient se passer comme M. Land l'avait conçu, car le ballon serait nécessairement stationnaire quand il arri-

verait au point où son poids se trouverait exactement égal au poids du volume d'air dont il tiendrait la place. Mais, avec une machine dont le volume varie par la dilatation du gaz qu'on y renferme, et quand l'enveloppe qui le contient est d'une faiblesse qui doit tenir en éveil l'attention de l'aéronaute, pour obvier à ce qu'elle ne soit pas rompue par la force expansive du gaz, on voit bien que les choses doivent se passer tout autrement ; que l'expérience que M. Land proposait présente des difficultés insurmontables, et que l'aérostat ne se trouvera, sans danger, stationnaire que lorsqu'il sera parvenu au point d'élévation où la force expansive du gaz se trouve en équilibre avec celle de l'air ambiant ; ce qui nous porte aux dernières couches de l'atmosphère.

M. Pfaff, savant et célèbre professeur de physique et de chimie à Kiel, m'écrivait à cet égard, quelques jours après mon ascension de Hambourg, d'une manière conforme à mon opinion : « Vous parlez, me disait-il, d'une certaine hauteur à laquelle le gaz inflammable (hydrogène) se trouvera probablement en équilibre dans l'atmosphère. Je crois que cette hauteur est l'extrémité de l'atmosphère elle-même ; car, comme le gaz inflammable a une élasticité spécifique beaucoup

plus grande que l'air atmosphérique, il se dilatera successivement en montant dans les régions plus hautes de l'atmosphère, et sa pesanteur spécifique diminuera dans le même rapport que la pesanteur spécifique de l'air atmosphérique : il sera donc toujours et constamment spécifiquement plus léger que l'air atmosphérique, et il ne cessera de monter que quand il sera arrivé au dessus de l'atmosphère elle-même. C'est pour cela qu'un aérostat rempli de gaz inflammable arrivera jusqu'à une hauteur indéfinie, si deux conditions peuvent être complétement remplies : 1° la condition que le gaz inflammable puisse se dilater sans sortir de l'aérostat à mesure qu'il monte; 2° la condition que le gaz inflammable contenu dans le ballon ne se mêle pas du tout avec l'air atmosphérique. »

M. Pfaff m'avait proposé d'être mon compagnon de voyage si je faisais une seconde ascension, et j'avais accepté avec joie l'offre du savant professeur, bien persuadé que nous rapporterions d'en-haut d'utiles observations.

Ce fut le 14 août que je fixai pour l'exécuter. Mon fer se trouvant très oxydé, je fis usage d'un moyen particulier pour lui ôter cette qualité : je plaçai un tonneau suspendu entre deux axes; je le remplis à moitié de vieille ferraille et

d'une petite quantité d'eau; je fis imprimer au tonneau un mouvement de rotation assez prolongé, et le frottement répété des morceaux de fer les uns contre les autres rendit le métal au point de pureté nécessaire pour que l'acide le trouvât plus attaquable.

Le temps, moins beau qu'au 18 juillet, était cependant favorable et la multitude des spectateurs fut immense.

M. Pfaff, malgré son vif désir de prendre place dans mon aérostat, ne put satisfaire cette envie. Les instances, la tendresse, les inquiétudes d'une épouse et d'une mère, le forcèrent d'abandonner sa résolution. Je partis donc avec mon ami Lhoëst, à 12 heures 42 minutes, le baromètre indiquant 27 pouces 11 lignes et le thermomètre 21 degrés. Parvenu à une certaine élévation, j'abandonnai deux parachutes de différens diamètres, avec des poids égaux, pour évaluer la résistance de l'air.

A 12 heures 51 minutes nous montions entre deux nuages majestueux qui semblaient s'entr'ouvrir pour nous offrir un passage. La forme de ces masses de vapeurs blanchâtres est allongée et présente des lambeaux longs et perpendiculaires à la terre. Leurs parties supérieures n'offrent pas dans leur ensemble une surface

unie comme nous le voyons de la terre, mais elles se terminent en forme conique ou pyramidale. Cet effet est sans doute dû au calorique, qui en fait des espèces de ballons ou montgolfières, dont l'élévation est en rapport avec la densité de l'atmosphère. Ces masses imposantes de vapeur semblaient se précipiter avec impétuosité vers la terre, comme pour s'abîmer. Mais cette illusion d'optique était due à l'immobilité apparente de l'aérostat, qui parcourait environ 20 pieds par seconde.

La crainte de perdre de vue la mer Baltique, que nous apercevious par intervalles entre les nuages, nous obligea de renoncer au projet de nous élever aussi haut que la dernière fois. Le baromètre était à 15 pouces et le thermomètre à un degré au dessous de zéro. J'abandonnai deux pigeons : l'un descendit dans une diagonale peu inclinée, les ailes entr'ouvertes et sans les agiter, avec une vitesse qui ressemblait à une chute; l'autre voltigea un instant, et vint se fixer auprès de nous et ne voulut pas nous quitter. D'après l'invitation du docteur Reimarus, je fis le même essai sur des papillons : l'air se trouva trop raréfié; ils tentèrent en vain de s'élever, mais ils n'abandonnèrent pas la gondole.

Avec un verre convexo-convexe de six pouces

de foyer, j'essayai de brûler l'amadou, le soufre, etc.; je n'y parvins qu'au bout de plusieurs minutes. Je transvasai le mercure d'une bouteille pour recueillir l'air de la région qui m'entourait.

D'après l'invitation de M. le docteur Rheitre, j'avais emporté des vessies remplies d'air atmosphérique, à moitié, à un tiers, à un quart: elles se sont distendues dans les proportions de l'air qu'elles contenaient. La première était crevée avant que le baromètre eût atteint 20 pouces. J'ai observé que la lumière réfractée par un prisme n'offre plus cette coloration vive et distincte: elle est fade et confuse. Les poids suspendus à un peson à ressort perdent de leur gravité; l'aiguille d'inclinaison me parut recommencer ses oscillations.

Au moyen d'un instrument ingénieux, exécuté par M. Hetz, mécanicien, j'emprisonnai avec du mercure 4 pouces de l'air ambiant : le niveau fut établi, et à mon retour sur la terre le mercure remplissait le syphon à un dixième près.

Le vent continuant à me porter vers la mer, je résolus de terminer mes observations. J'effectuai ma descente dans une prairie à côté d'une forêt, près du village de Rehorst, dans le

Holstein, après avoir parcouru environ 16 lieues de France en 65 minutes. Nous fûmes reçus avec bonté par M. Balemann, curé à Reinfeld, homme instruit, qui nous accorda l'hospitalité et tous les secours qui dépendaient de lui.

L'air que j'avais rapporté fut analysé par M. le docteur Schmeisser. Son analyse ne donne pas les mêmes résultats que celle de M. Gay-Lussac, car il trouva une diminution sensible dans les proportions de l'oxygène, ce qui est très probable, et même très conforme à l'opinion de plusieurs physiciens distingués qui ont porté leur investigation hors des laboratoires.

Le succès des deux ascensions que je viens de décrire me rendit le séjour de la ville de Hambourg fort agréable, et m'attira de nombreuses connaissances. Parmi celles-ci, je distinguai plusieurs savans, dont les lumières et l'affabilité effacèrent en partie l'impression peu avantageuse que le caractère spéculatif de leurs compatriotes avait produite sur moi. Je dois en particulier un souvenir à M. le chanoine Meyer, auteur d'un ouvrage très estimé sur la France, à M. Bertheau, et à M. le docteur Schuthz, habitant quelque peu phénoménal de la noble ville anséatique, puisque, étant éminemment éclairé, il portait le désintéressement aussi loin

que la science; enfin à M. le docteur Reymarus, que, outre son mérite très distingué, une petite discussion à peine scientifique ne me permettrait point d'oublier; en voici le sujet :

Les maisons de Hambourg sont en grand nombre garnies de paratonnerres; j'avais remarqué que les habitudes parcimonieuses des Hambourgeois les avaient conduits à marchander même avec la foudre, et qu'ils paraissaient avoir partout regretté le fer : non seulement les petites flamberges de gascons qui recouvraient leurs édifices étaient trop courtes pour s'étendre en longueur sur toute l'habitation, puisqu'on sait qu'un paratonnerre préserve seulement l'espace compris dans la circonférence dont il serait le rayon; mais encore les fils conducteurs, tous à peu près d'une longueur égale, sans égard à la hauteur inégale des maisons, ne plongeaient dans les canaux qu'au temps de la marée haute; le reflux laissait à nu le pied des édifices à quinze ou dix-huit pieds d'élévation : l'électricité n'étant plus conduite au réservoir commun, devait s'échapper, se répandre d'un côté ou de l'autre, et causer de grands dégâts, surtout si l'on considère que l'espace laissé à nu par le reflux, entre l'extrémité inférieure de ses conducteurs et la terre,

est précisément celui où se trouvent les caves et magasins contenant des matières très inflammables, huiles, esprit de vin, etc. J'exposai publiquement ces observations dans mes leçons de physique. Le quartier que j'habitais s'en émut; plusieurs médecins, et entre autres le savant docteur M. Reymarus, soutinrent vivement dans les feuilles publiques l'honneur des paratonnerres de Hambourg; le journal intitulé *La Minerve*, rédigé par M. D'Hachenhole d'Altona, fit surtout valoir ces réclamations. L'issue de la querelle fut que j'avais jugé les mauvais et non les bons paratonnerres de la ville; on me prouva qu'il en existait deux ou trois dont la construction n'était pas vicieuse. Je donnai ainsi trois fois raison à mes adversaires, à condition qu'ils me la donneraient eux-mêmes cent fois, et le débat finit là.

J'ai déja dit que de ces canaux s'échappaient, pendant les grandes chaleurs, des exhalaisons pestilentielles : une des causes les plus évidentes de ces miasmes, c'est l'habitude où l'on est à Hambourg de jeter par les fenêtres, dans les canaux, toutes les ordures grossières que l'on dépose au coin des bornes dans les villes où la salubrité publique est mieux surveillée, et même de faire pis encore. Le mouvement du flux et

du reflux de la mer ne suffit point pour les purger de ces matières fétides entassées chaque jour; elles y croupissent des années entières, se boursoufflent à l'ardeur du soleil, et dégagent des gaz d'une nature délétère : aussi l'instinct, plus encore que le calcul d'une sage prévoyance, semble-t-il avoir inspiré à tous les Hambourgeois le goût et la recherche de la végétation; leurs plus petites rues sont bordées d'arbres, toutes leurs fenêtres tapissées de plantes ou d'arbustes, et en général leurs jardins magnifiques. Ces beaux jardins, quoique les plus renommés, ne sont pas peut-être les plus dignes de l'attention des étrangers; il en est de plus petits où le négociant, devenu bourgeois à certaines heures de la journée, va goûter souvent de douces jouissances : il semble, en effet, de bon ton, qu'un négociant un peu famé possède en propre son petit jardin, où il puisse tantôt recevoir ses amis en partie fine, tantôt réunir sa famille, le dimanche ou le jour du sabbat, suivant sa religion. Ce ne serait point cependant laisser soupçonner tous les genres d'agrémens et d'utilité de ces charmantes retraites, si l'on n'ajoutait que les servantes de Hambourg, assez généralement jeunes et jolies, et ordinairement de la campagne, mettent pres-

que toutes une condition à leur engagement, celle de pouvoir disposer d'une heure dans la journée pour leurs propres affaires : voilà pourquoi l'on rencontre fréquemment ces jolies *mädchen*, un panier au bras, sur le *Jungfernstieg* et autres promenades à la mode; leur jeunesse, leur fraîcheur et leurs vêtemens coquets ne les y font paraître nullement déplacées.

Après six mois de séjour dans cette ville je fis mes préparatifs pour me rendre enfin à Saint-Pétersbourg. Mais avant de quitter Hambourg, théâtre de mes deux premières ascensions, de celle surtout qui m'a fait le plus d'honneur, et dont, pour cette raison, les souvenirs me sont le plus agréables, j'enfermerai dans ce chapitre l'exposé de ses résultats scientifiques, pour lesquels j'aurais à revenir sur mes pas si j'en remettais le récit à l'époque où ces résultats eurent lieu. J'espère que cet exposé ne sera pas sans intérêt pour ceux qui entrent dans la carrière des sciences. Ils y verront quelle justice ils doivent attendre de ces savans qui, constitués, appointés même pour exciter et entretenir l'émulation de ceux qui se livrent à des recherches utiles, ne font, pour la plupart, servir cette auguste mission qu'à faire de la science un domaine exclusif pour eux et leurs cliens.

On a vu tout l'intérêt qu'avaient pris à mes ascensions les physiciens les plus distingués, et surtout M. Pfaff, professeur de physique et de chimie à Kiel, et MM. les conseillers et professeurs de Berlin, Hermbstaedt et Klaproth. On a vu avec quel zèle ces savans m'avaient communiqué leurs vues pour faire tourner mes ascensions au profit de la science, et avec quel empressement j'avais mis tous mes soins à correspondre à leurs désirs. Les résultats de mes expériences avaient fixé l'attention de la plupart des sociétés savantes de l'Europe; les journaux scientifiques en avaient recueilli le récit, et les autres feuilles périodiques l'avaient répété. Or, voici maintenant ce qui s'ensuivit à Paris.

J'avais adressé à la Société Galvanique, dont mes premiers travaux sur la découverte du galvanisme m'avaient fait nommer membre, une copie du Mémoire présenté à l'académie impériale de Saint-Pétersbourg, tel que je l'ai donné plus haut, page 65. Celui que cette société chargea de lui faire un rapport sur mon Mémoire était professeur des sciences physiques à l'un des lycées de Paris; il était bien connu à la classe des sciences physiques de l'Institut, par deux ouvrages qu'elle avait très favorablement accueillis : on peut en voir la preuve par deux

rapports qui furent faits à cette classe, l'un par M. Vauquelin, sur la *Lithologie atmosphérique*, l'autre, par M. Hallé, sur le *Manuel du Galvanisme*. Dans son rapport sur mon Mémoire, après quelques considérations générales, où il recherchait pourquoi les cieux, la terre et les mers avaient été l'objet de l'étude des philosophes de tous les siècles, tandis que ce qui est compris entre la terre et les cieux n'a commencé pour ainsi dire que de nos jours à faire partie des connaissances humaines, ce professeur ajoutait : « L'aérostation sera, pour les connaissances que nous avons à acquérir dans « l'atmosphère, ce que fut la navigation pour « celles que l'on a acquises sur ce mélange solide « et liquide qui constitue le globe que nous habitons; avec cette différence, néanmoins, que « les progrès de l'aérostation semblent devoir « être beaucoup plus lents. Comme il n'y a dans « les régions de l'air aucun appât pour la cupidité des hommes, le capitaliste n'ouvrira pas « ses coffres pour les faire parcourir; la munificence du gouvernement pourrait seule tenter « ces grandes et utiles expériences.

« Dans cet état de choses, ajoutait-il, que ne « devra-t-on pas aux physiciens qui sauront se « procurer les moyens de se livrer à leur zèle-

« et d'aller, par leurs propres forces, au devant « des découvertes qui semblent ne devoir ap- « partenir qu'aux races futures ! Tel est l'exemple « que leur donne notre collégue Robertson, et, « sous ce rapport, il méritera d'être placé à côté « des Montgolfier, des Charles et des Pilâtre [1].

Entrant ensuite dans l'examen de mon Mémoire, le rapporteur disait : « Les premières « observations que notre collégue nous com- « munique sont déjà d'un grand intérêt. Quel- « ques unes appartiennent à la physiologie ; les « autres, à quatre parties distinctes de la physi- « que, savoir : à la pression de l'air, à l'optique, « au magnétisme et à l'électricité. Tel est l'ordre « dans lequel je vais en présenter les résultats. » Suivait l'analyse des faits exposés dans mon Mémoire, et le rapport se terminait par cette conclusion.

« M. Robertson nous promet d'autres expé- « riences sur cette partie et sur plusieurs autres « points de physique. Il est à désirer qu'il les « renouvelle souvent, et la Société Galvanique « ne peut que l'y engager, en le remerciant des

[1] L'auteur du rapport ne se trompait pas, s'il voulait exprimer mon amour pour les découvertes et mon zèle pour les progrès de la physique. C'est seulement dans ce sens que j'oserai interpréter son jugement.

« communications qu'il lui a faites de ses pre-
« miers essais. »

Après cette lecture, M. le sénateur d'Aboville, qui présidait à cette séance, prit la parole et dit : « Que si la Société était aussi pénétrée que « lui des avantages que la science pouvait retirer « des faits dont elle venait d'entendre l'analyse, « et des réflexions dont ils étaient accompagnés « dans le rapport, elle en ordonnerait l'impres-« sion ; » ce qui fut unanimement délibéré ; et, en effet, ce rapport fut publié en entier dans le *Moniteur* du 4 pluviose an XII (25 janvier 1804.)

Dans une des séances de l'Institut (classe des Sciences) qui suivirent la publication de ce rapport, M. de Laplace proposa de profiter des moyens offerts par l'aérostation pour vérifier à de grandes hauteurs certains points de phyque, et notamment ceux qui concernent la propriété magnétique dont Saussure avait cru reconnaître un affaiblissement sensible dans ses expériences sur le *col du géant;* il ajouta que le gouvernement ayant alloué certains fonds à l'Institut, pour des expériences utiles, il lui paraissait bien à propos de les employer à de telles recherches. M. Berthollet, et plusieurs autres membres qui avaient aussi des expériences ou vérifications à proposer, appuyè-

rent l'avis de M. de Laplace. Cette proposition ne pouvait être faite dans des circonstances plus favorables, puisqu'un des membres les plus distingués de cette classe de l'Institut, M. Chaptal, était alors ministre de l'intérieur. Aussi la décision fut-elle aussitôt prise, et MM. Biot et Gay-Lussac furent désignés pour l'exécution. On ne pouvait faire un meilleur choix, ces deux savans étant les plus jeunes et les plus ardens professeurs de l'époque.

Le soin de préparer l'aérostat fut confié à ce même M. Conté, que Coutelle s'était associé, comme on l'a vu page 16, quand il fut nommé commandant d'une compagnie d'*aérostiers* au service des armées. C'était en cette même qualité de commandant d'*aérostiers* que M. Conté avait suivi l'armée d'Égypte. On ne pouvait donc mettre en de meilleures mains tout ce qui concernait la préparation de l'aérostat. Aussi, le jour fixé pour l'ascension, les nouveaux aéronautes n'eurent qu'à monter dans la nacelle avec leurs instrumens et leurs projets d'expériences.

Il n'est pourtant pas exact de dire au jour fixé, car il survint uu petit accident qui en nécessita la remise. L'aérostat s'était trouvé plutôt prêt que les aéronautes, qui crurent pouvoir le faire attendre, retenu qu'il était à des piquets

par ses cordages. Mais ces piquets avaient été plantés sur le terrain tout récemment remué, et par conséquent peu solide, du Luxembourg : une pluie abondante tombée la veille, ou dans la nuit, avait détrempé ce terrain, de sorte que les piquets ne purent tenir contre la force ascensionnelle de l'aérostat. Les aéronautes arrivant furent fort étonnés de le voir en l'air, et bien des gens occupés à ramener le fugitif, dont très heureusement on avait saisi les lisières. On décida qu'il fallait l'établir dans un local plus convenable, et remettre l'ascension à un autre jour. Ce fut dans le jardin du Conservatoire des arts, et par un temps très favorable, qu'elle se fit, belle, majestueuse et sans le moindre accident.

D'après ces faits et cet enchaînement de circonstances, mes lecteurs auront jugé sans doute qu'il est au moins probable que mon Mémoire et le rapport dont la société Galvanique avait ordonné l'impression, furent la cause occasionnelle de l'ascension de MM. Biot et Gay-Lussac. Cette probabilité devient une certitude quand on lit la relation que M. Biot a faite de ce voyage aérostatique, laquelle fut lue à la classe des Sciences physiques et mathématiques de l'Institut national, le 9 fructidor, et publiée dans le

Moniteur du 12 (30 août 1804). On y voit évidemment que ce sont les expériences faites dans mon ascension de Hambourg que les deux aéronautes de Paris s'étaient proposé de vérifier. Les résultats ne furent pas les mêmes; ce qui n'a rien de surprenant pour ceux qui savent que l'on peut être très savant en théroie dans les sciences physiques, et très peu propre à faire les expériences, sans lesquellee pourtant la théorie est vaine, puisqu'elle ne peut être bien fondée que sur des faits bien constatés. M. Brisson en avait souvent donné des preuves, et M. Biot lui-même en a fourni quelques unes, par exemple, dans un fait dont j'ai pleine mémoire, et que voici.

M. Pictet, de Genève, associé correspondant de l'Institut, avait lu, dans une des séances de la classe des Sciences, une lettre de M. Molet, professeur de physique à Lyon. Il lui mandait, qu'ayant appris d'un ouvrier armurier que, par une forte compression de l'air dans le canon d'un fusil, le feu avait pris au chiffon qui bouchait la lumière, il avait fait répéter l'expérience, et qu'on avait constamment obtenu l'effet énoncé. Ce fait était nouveau pour les physiciens de la classe; M. Biot fut chargé de répéter l'expérience, car il était de règle, parmi ces messieurs

qu'il n'y aurait de vrai que ce que l'un d'entre eux aurait reconnu tel. Je ne sais comment s'y prit l'expérimentateur; mais l'expérience ne réussit pas, et il fut décidé que le professeur Molet s'était fait illusion; ce qui n'empêcha pas que peu de temps après cette décision on vit vendre sur le Pont-Neuf de nouveaux briquets qu'on appelait *briquets pneumatiques,* parce qu'ils servaient à allumer l'amadou par la seule compression de l'air.

Il n'entre pas dans le plan de mes *Mémoires* de me livrer à des discussions scientifiques pour rechercher comment les mêmes expériences, faites par M. Lhoëst et moi, à Hambourg, répétées par M. Sacharof à Saint-Pétersbourg, et par MM. Biot et Gay-Lussac à Paris, ont eu les mêmes résultats dans les deux premiers endroits, et non dans l'autre. Je me bornerai à mettre sous les yeux des lecteurs que ces questions intéressent, quelques passages de la relation de M. Biot avec quelques passages correspondans du rapport fait à la Société Galvanique, sur le Mémoire que je lui avais adressé.

Relation de MM. Biot et Gay-Lussac.

« Nous avons observé nos animaux à toutes les hauteurs; ils ne paraissaient souffrir en aucune manière. Pour nous, nous n'éprouvions aucun effet, si ce n'est cette accélération du pouls, dont j'ai déja parlé. A 3,400 mètres de hauteur nous donnâmes la liberté à un petit oiseau que l'on nomme un verdier; il s'envola aussitôt, mais revint presque à l'instant se poser sur nos cordages; ensuite, prenant de nouveau son vol, il se précipita vers la terre, en décrivant une ligne tortueuse, peu différente de la verticale. Nous le suivîmes des yeux jusque dans les nuages, où nous le perdîmes de vue. Mais un pigeon, que nous lâchâmes de la même manière, à la même hauteur, nous offrit un spectacle plus curieux : remis en liberté sur le bord de la nacelle, il y resta quelques instans, comme pour mesurer l'étendue qu'il avait à parcourir; puis il s'élança en voltigeant d'une manière inégale, en sorte qu'il semblait essayer ses ailes; mais après quelques battemens il se borna à les étendre tout-à-fait : il commença à descendre vers les nuages, en décrivant de grands cercles, comme tous les oiseaux de proie. Sa descente fut rapide, mais

réglée; il entra bientôt dans les nuages, et nous l'aperçûmes encore au dessous. »

Quant aux voyageurs eux-mêmes, voici comment ils parlent de leur situation à 2,724 mètres de hauteur, suivant leur estime :

« Vers cette élévation, nous observâmes les animaux que nous avions emportés; ils ne paraissaient pas souffrir de la rareté de l'air : cependant le baromètre était à 20 pouces 8 lignes; ce qui donne une hauteur de 2,622 mètres. Une Ébulle violette, à qui nous avons donné la liberté, s'envola très vite. Le thermomètre marquait 13 degrés de la division centigrade (10 4 de Réaum.). Nous étions très surpris de ne pas éprouver de froid; au contraire, le soleil nous échauffait fortement : nous avions ôté les gants que nous avions mis d'abord, et qui ne nous ont été d'aucune utilité. Notre pouls était fort accéléré; celui de M. Gay-Lussac, qui bat ordinairement 62 pulsations par minute, en battait 80; le mien, qui donne ordinairement 79 pulsations, en donnait 111. Cette accélération se faisait donc sentir pour nous deux à peu près dans la même proportion. Cependant notre respiration n'était nullement gênée, nous n'éprouvions aucun malaise, et notre situation nous semblait extrêmement agréable. »

Rapport à la Société Galvanique.

« Nous savons depuis long-temps qu'un animal ne peut passer impunément d'un air auquel il est habitué dans un air beaucoup plus dense ou plus rare. Dans le premier cas, il à a souffrir de l'effort de l'air extérieur, qui le presse outre mesure; dans le second, ce sont les liquides ou les fluides élastiques faisant partie de son système, qui, moins pressés qu'ils ne doivent l'être, se dilatent et agissent contre leurs enveloppes. Dans l'un et l'autre cas, ce sont à peu près les mêmes effets, anxiété, malaise général, bourdonnement d'oreilles, et souvent des hémorragies; l'expérience de la clolche du plongeur nous avait depuis long-temps indiqué ce qui arriverait aux aéronautes. Notre collégue et son compagnon de voyage ont éprouvé ces effets dans une grande intensité : ils avaient les lèvres gonflées, les yeux saignans; les veines arrondies se dessinaient en relief sur leurs mains, et, ce qui est très remarquable, ils conservèrent l'un et l'autre un teint brun et rougeâtre qui étonnait ceux qui les avaient vus avant leur ascension. Cette distention des vaisseaux, dans leurs ramifications extrêmes, doit nécessairement produire un embarras, une gêne dans

tous les mouvemens musculaires; et c'est principalement à cette cause que je crois qu'il faut attribuer les vains efforts que fit notre collégue pour avaler le pain que son compagnon de voyage lui présenta lorsqu'ils étaient encore à une hauteur marquée par 12 pouces du baromètre. »

On ne disconviendra pas que tout ce que dit ici l'auteur du rapport ne soit fondé sur les principes les moins contestés de la science. Je ne crois pas qu'il y ait professeur de physique et de physiologie qui n'ait parlé à ses auditeurs du poids de la colonne d'air qui correspond à la surface du corps d'un homme, et qui n'ait démontré que ce poids énorme est rendu insensible à ce corps par l'équilibre établi entre la pression de l'air extérieur et la réaction des fluides élastiques qui font partie de son système intérieur. Il n'en est pas qui n'ait démontré quels doivent être les effets de la rupture de cet équilibre : les expériences à ce sujet ont été variées de tant de manières, que ce point de doctrine n'est pas moins évident que celui de l'ascension de l'eau dans les corps de pompe, ou du mercure dans le baromètre, par la pression de l'air; et je ne pense pas que M. Biot ait changé tout cela. On ne peut donc se refuser à

conclure que les effets éprouvés par M. Lhoëst et par moi, puis par M. Sacharof, n'ont rien que de très rationnel, et qui ne soit conforme aux lois de la nature; tandis que ceux éprouvés par MM. Biot et Gay-Lussac y dérogent au point qu'ils ont besoin d'être expliqués. Or, la seule explication admissible, c'est que ces aéronautes ne sont pas montés assez haut, ou bien qu'ils sont montés si lentement, qu'il n'y a pas eu pour eux rupture d'équilibre, sans quoi l'on ne voit pas ce qui aurait pu les préserver d'éprouver les effets qui en sont la suite inévitable.

Relation de M. Biot.

« Nous n'avions pas encore essayé l'électricité de l'air, parce que l'observation de la boussole, qui était la plus importante, avait absorbé presque toute notre attention ; d'ailleurs, nous avions toujours eu des nuages au dessous de nous, et l'on sait que les nuages sont diversement électrisés. Nous n'avions pas alors les moyens nécessaires pour calculer leur distance d'après la hauteur du baromètre, et nous ne savions pas jusqu'à quel point ils pouvaient nous influencer. Cependant, pour essayer au moins notre appareil, nous tendîmes un fil métallique de 80 mètres de longueur (240 pieds), et

après l'avoir isolé de nous, nous prîmes de l'électricité à son extrémité supérieure, et nous la portâmes à l'électromètre : elle se trouva résineuse. Nous répétâmes deux fois cette observation dans le même moment : la première, en détruisant l'électricité atmosphérique par l'influence de l'électricité vitrée de l'électrophore; la seconde, en détruisant l'électricité vitrée tirée de l'électrophore au moyen de l'électricité atmosphérique. C'est ainsi que nous pûmes nous assurer que cette dernière était résineuse. Cette expérience indique une électricité croissante avec les hauteurs, résultat conforme à ce que l'on avait dèja conclu par la théorie. »

Rapport à la Société Galvanique.

« De toutes les observations que notre collégue nous a communiquées, il n'en est pas, à mon avis, de plus importantes que celles dont il me reste à parler, et qui concernent l'électricité. Elles tendent à rectifier une erreur qui m'a paru générale dans une question qui occupe depuis quelque temps les physiciens : je veux parler des masses pierreuses et métalliques que l'on sait être tombées de l'atmosphère. Il en est bien peu, parmi ceux qui ont écrit sur ce phénomène, qui n'aient eu recours à l'électri-

cité pour expliquer les effets lumineux et les détonations dont la chute de ces corps est constamment précédée.

« En examinant ces différentes explications dans ma *Lithologie atmosphérique*, j'avais dit, page 375 : les explosions électriques ne peuvent avoir lieu qu'autant qu'on force le fluide accumulé à se faire jour à travers un milieu élastique isolant pour aller d'un réservoir particulier (un conducteur isolé et chargé) sur un excitateur qu'on lui présente à distance convenable : il faut de plus que l'excitateur présenté communique avec le réservoir commun, ou bien avec une surface dépouillée d'électricité.

« D'après cela, ajoutai-je, les physiciens qui, avec Chladni, font venir ces masses métalliques d'au-delà de l'atmosphère, doivent admettre qu'elles s'y trouvent éparses et mêlées avec l'air atmosphérique. Dans ce dernier cas, point d'explosion, parce que ce fluide, ainsi répandu, n'a point d'entraves à briser; dans l'autre cas, il n'y en a pas davantage, parce que la masse métallique ne peut être considérée que comme un excitateur parfaitement isolé, et par conséquent très impropre à produire une décharge électrique.

« On sait que tout corps idio-électrique donne

de l'électricité quand on le frotte. De là on a conclu que ces masses métalliques, en frottant l'air, devaient le rendre électrique, et se charger elles-mêmes de cette électricité; mais une substance, quelque idio-électrique qu'elle soit, le verre lui-même, ne donne d'électricité par frottement qu'autant qu'on le fait communiquer avec le réservoir commun; sans cela on le frotterait inutilement : or, les couches d'air que parcourt la masse métallique dans les régions supérieures sont, je pense, trop bien isolées pour que le frottement y produise l'effet ordinaire.

« Les expériences de notre collègue confirment en entier ces assertions, que je ne donnais que d'après un examen approfondi de la manière dont se comporte le fluide électrique par les divers moyens que nous avons de le mettre en jeu : « Dans cette élévation, dit-il, le verre, « le soufre et la cire d'Espagne ne s'électrisent « pas d'une manière sensible par le frottement; « du moins n'ai-je pu recueillir de cette électri- « cité sur des conducteurs ni sur l'électromè- « tre. » Ce physicien ne tarda pas à reconnaître la cause de l'inutilité du frottement, en considérant que le corps frotté et le corps frottant étaient isolés l'un et l'autre. L'expérience à la-

quelle cette observation le conduisit nous en dit plus que nous ne pourrions en apprendre dans nos cabinets. »

Je laisse à ceux de mes lecteurs qui se sont spécialement occupés de phénomènes électriques, à comparer cet article du rapport avec celui de la relation. Je leur laisse à se faire, s'ils le peuvent, une idée nette de tout ce remue-ménage d'électricité *prise à l'extrémité d'un fil métallique parfaitement isolé dans l'atmosphère, et qui, portée à l'électromètre, se trouve résineuse; de la destruction de l'électricité atmosphérique par l'influence de l'électricité vitrée de l'électrophore; et enfin de la destruction de l'électricité vitrée tirée de l'électrophore, au moyen de l'électricité atmosphérique*; le tout pour conclure que cette expérience indique une électricité croissante avec les hauteurs : *résultat conforme*, ajoute-t-il, *à ce que l'on avait déja conclu par la théorie!...* Par quelle théorie? Probablement par celle des membres de la classe, mais non certainement par celle de tant d'autres physiciens distingués qui se sont particulièrement occupés de ces matières, et moins encore par celle de l'auteur du rapport, qui avait déja remporté le prix sur cette question proposée par Bénédict Prévôt, de Genève : *Quel parti peut-on tirer des affi-*

nités chimiques pour une théorie d'électricité?

En citant ce passage de la relation de M. Biot, ma première intention était de constater que les savans de l'Institut en étaient encore à cette vieillerie de l'électricité vitrée et résineuse, dont tant de physiciens avaient déjà fait justice à cette époque, et d'ajouter cette preuve à tant d'autres, que ces savans, dont la mission était de faire avancer la science, sont bien plus disposés à la rendre stationnaire. Cela provient uniquement des vices de l'institution. Tout porte à croire que M. Biot n'a tenu ce langage que parce qu'il s'est trouvé dans l'obligation de jurer *in verba magistri.*

Je n'irai pas plus loin pour ce qui concerne la science, considérée en elle-même, et je reviens à mon premier objet, qui est de montrer ce qu'en font les savans à qui le gouvernement en a donné inconsidérément le monopole.

« Notre but principal, disait M. Biot dans sa relation lue à l'Institut, était d'examiner si la propriété magnétique éprouve quelque diminution appréciable quand on s'éloigne de la terre. Saussure, d'après des expériences faites au *Col du Géant*, à 3,434 mètres de hauteur, avait cru y reconnaître un affaiblissement très sensible, qu'il évaluait à un cinquième. *Quel-*

ques physiciens avaient même annoncé que cette propriété se perd entièrement quand on s'éloigne de la terre dans un aérostat. »

Si vous voulez savoir quels sont ces physiciens, cherchez-en le nom parmi ceux que vous savez s'être élevés dans un aérostat. Ce n'est pas Montgolfier, ni Charles, ni Pilâtre Durosier; ils ne s'occupèrent nullement de l'expérience dont il s'agit. Serait-ce M. Garnerin? il s'est assez souvent élevé dans un ballon; on sait bien comment il rançonna le savant professeur de Berlin: mais personne n'a dit qu'il se fût occupé, dans ses ascensions, d'expériences et de recherches scientifiques. Il en est de même de M. et de madame Blanchard; bien entendu que je ne les mets sur la ligne de M. Garnerin qu'en leur qualité d'aéronautes, et nullement pour son procédé envers M. Hermbstaedt. Il ne restera donc que M. Lhoëst et moi, et puis M. Sacharoff, à qui l'on puisse appliquer ce que disait M. Biot, de ces *quelques physiciens*, dont il avait voulu vérifier les expériences. Mais pourquoi donner à ses lecteurs l'embarras d'en chercher le nom? Il a bien nommé M. Saussure, qui avait plus erré que nous; car, faisant ses expériences en terre ferme, il avait positivement annoncé un affaiblissement de la propriété magnétique, et

l'avait même évalué à un cinquième pour la hauteur du *Col du Géant;* tandis que nous, qui observions dans un lieu très mobile et peu sûr, nous nous étions bornés à énoncer consciencieusement ce que nous avions vu; savoir : que les oscillations allaient croissant à mesure que nous nous élevions; qu'elles s'étaient ralenties à mesure que nous nous rapprochions de la terre, et qu'à notre arrivée, l'aiguille était revenue au point où elle était au moment du départ; et c'est ce que l'expérience même de M. Biot a prouvé devoir se passer ainsi, en démontrant la cause de tous ces mouvemens de l'aiguille aimantée.

M. Biot savait fort bien le nom de ces quelques physiciens; le mien ne lui était pas plus inconnu que ma personne; car il suivait en même temps que moi les cours de M. Charles; et, comme on l'a vu dans le premier volume de ces *Mémoires*, page 256, il était venu me chercher pour exécuter des expériences galvaniques à l'Institut, devant le premier consul.

Il n'en est pas moins vrai que mon ascension et mes expériences datent d'un an avant les leurs; que si MM. Laplace et Berthollet n'avaient pas plus tôt profité de l'excellente occasion que leur offrait le ministère de M. Chaptal, c'est

que l'idée ne leur en était pas venue, et qu'elle ne leur vint, cette idée, qu'après la publication du rapport fait à la Société galvanique, sur le Mémoire que je lui avais transmis.

J'avais d'ailleurs également adressé ce Mémoire à l'Institut; M. Reinhart, ambassadeur à Hambourg, et, je crois, membre correspondant de ce corps, avait été chargé d'en faire le rapport. A cette occasion, le célèbre Lalande m'écrivait en ces termes :

Au Professeur Robertson.

« J'ai lu avec un vif intérêt, mon cher con-« frère, le rapport que vous m'avez fait re-« mettre par notre membre, M. Reinhart; si « vous êtes le premier aéronaute qui cherche à « utiliser des voyages coûteux et qui ne sont « pas sans dangers, vous avez aussi la gloire « d'être monté à une élévation où n'a atteint « encore aucun mortel.

« Je vous admire, mais il n'y a pas moyen de « vous imiter.

« Il y a dans votre rapport quelques imper-« fections qui viennent sans doute de l'indispo-« sition que vous avez éprouvée à cette éléva-« tion, et tiennent aux grandes occupations qui

« suivent une semblable entrepreprise, ou pro-
« viennent de la faute du copiste.

« Il faudra répéter à l'avenir, et avec plus de
« soin vos expériences sur l'aiguille d'inclinaison,
« car je vois que vous avez quelques doutes sur
« l'instrument qui vous a servi, et surtout sur
« le mouvement imperceptible que peut avoir
« le lieu de l'observation.

« Dans le temps, je voulus faire une ascension
« semblable à la vôtre, mais je fus mal secondé
« par Blanchard dans ce projet.

« Agréez, mon cher collègue, etc.

« LALANDE. »

Cependant M. Biot a imprimé dans son Traité de physique, et ne manque pas de répéter dans ses cours, au collége de France, que M. Gay-Lussac s'est élevé à la plus grande hauteur où l'homme soit parvenu jusqu'à ce jour. Cette assertion, toute fausse qu'elle est, s'accrédite parmi la jeunessse, parce que je n'ai personne qui puisse dire chaque année à quelques centaines d'auditeurs, que plus d'un an avant l'ascension de M. Gay-Lussac, je m'étais élevé à 3,630 toises; et viendra bientôt le temps où personne ne saura ou ne se souviendra qu'a-

vant l'ascension de MM. Biot et Gay-Lussac j'en avais fait une semblable, et, comme la leur, dans l'intérêt de la science, mais pendant laquelle l'air de ces hautes régions s'était montré pour moi bien moins hospitalier que pour ces Messieurs.

CHAPITRE IV.

Paul Ier et la métamorphose des bêtes. — Le rob de Laffecteur et la croix de Sainte-Anne. — La navigation sur la glace. — La ville d'un siècle. — Mort de Paul Ier. — L'autocrate et le républicain. — Le grand-duc et l'acteur. — Paul Ier décoiffé. — Amours du Czar. — Le sérail de Bonaparte. — Les rues de Paris et de Saint-Pétersbourg. — Émaux de Henri II. — Le peintre Caraffe. — Le premier consul sans tête. — M. Lovitz et l'eau filtrée. — Ascension avec M. Sacharoff.

Le lecteur trouvera peut-être que je chemine un peu lentement dans mes voyages, et, après la dissertation passablement sérieuse que la fin du chapitre précédent lui a fait endurer, n'aura pas moins d'impatience que moi de s'embarquer pour la ville de Pierre Ier. Mais quoi? ce nom même va me retenir encore quelques instans à Hambourg. C'est là, en effet, que Pierre Ier vit un spectacle dont sa curiosité fut vivement piquée, celui d'un vrai Protée, tantôt avec une tête humaine, tantôt avec celle d'un veau, d'un lion, d'un tigre ou d'un ours : c'était toute une ménagerie passant sur les épaules d'un homme. Le Czar était intrigué : il voulut deviner et perdit patience ; désir d'autocrate ne marchande guère ; l'apprenti de Saardam trancha le nœud gordien à sa manière : il s'élança contre la cloison, y fit brèche à coups de pied, et surprit le sanglier

au moment où il se faisait loup. Je veux faire partager à mes lecteurs ce dernier plaisir de Sa Majesté russe, et s'il leur prend fantaisie de mettre en pratique la *métamorphose des bêtes*, leur en donner le moyen.

Supposons qu'une personne comme une autre, et avec une figure quelconque, veuille se changer en tel animal que l'on désignera d'après une liste arrêtée d'avance. Le cabinet où va s'opérer le prodige a environ huit pieds carrés. Voyez *fig.* 5, pag. 121. Le nécromancien y fait entrer le spectateur, qui n'y trouve absolument qu'une chaise placée contre le mur : la cloison opposée à cette chaise est percée, à hauteur des yeux, d'une petite fente longue de trois pouces trois quarts, et large de quatre lignes à peu près. Du côté de sa paroi intérieure glisse dans des rainures, devant cette fente, une coulisse garnie elle-même de deux autres fentes de la longueur chacune de quatre pouces et demi. Sur l'une est appliquée simplement un verre plan, et sur l'autre un prisme de *flint-glas*. A l'endroit où on le place la coulisse est excavée selon la figure du prisme équilatéral, dont chaque face comporte une hauteur de treize lignes. Cette disposition d'optique est facile à reconnaître dans la *fig.* 6, ci-après, p. 124, tracée d'après

des proportions qui sont la moitié de celles que doivent avoir le prisme, la fente et la coulisse.

Fig. 5.

Dans cette situation, le prisme renverse toute la chambre, met le plancher au plafond, ou le plafond sur le plancher, de sorte qu'une chaise, dont les quatre pieds touchent le plafond, paraît droite sur le parquet. L'opérateur a deux chaises parfaitement semblables et à dessus mobiles qui puissent s'enlever et se remplacer avec la plus grande facilité, et, en outre, huit, dix, douze dessus pour la même chaise.

Les spectateurs ont examiné le local et sont dans l'attente, l'œil fixé à chaque coulisse, au dehors, devant la chaise vide; l'opérateur s'y

place, et demande qu'on lui dise : Fais-toi belette, écureuil, chat, cigogne, chouette, singe ou renard; etc. Il a eu soin, bien entendu, d'annoncer quelles métamorphoses il a le pouvoir de subir lorsqu'on lui en indique l'ordre, celui que je viens de désigner, par exemple; et il invite le public à prendre garde, car la transformation va s'effectuer. Par une trappe de plafond, que la peinture doit dissimuler habilement, une belette, toute placée sur un dessus de la chaise mobile, est venue se poser sur cette chaise, et au moment où l'opérateur s'écrie : Me voilà belette, le prisme, tiré par un aide, au moyen d'un fil, remplace le verre plan, et les regards, par ce mouvement, quittent le plancher à leur insu, pour être tout à coup dirigés vers le plafond; par conséquent l'opérateur disparaît, et l'animal demandé devient seul visible à la place qu'il occupait. Le verre plan ramène au commandement la première disposition, et les tableaux se succèdent ainsi à volonté.

Désire-t-on qu'il n'y ait que la tête de changée, et que le buste de l'homme en supporte tour à tour de plus ou moins bizarres? l'intelligence trouve facilement un moyen pour satisfaire à ce vœu : il suffit d'un mannequin acéphale, vêtu comme l'opérateur, et dont l'encolure soit

disposée pour s'adapter à plusieurs têtes. Exige-t-on enfin que le magicien disparaisse tout-à-fait? Rien de plus simple : il reste en place tandis que le prisme montre la chaise vide du plafond, et il assure, avec sincérité, qu'il faut que les spectateurs aient les regards fascinés, qu'il est toujours au même endroit, et que sa prétendue invisibilité va cesser à l'instant même ; ce qui a lieu, comme on le comprend sans doute aisément, par la substitution du verre plan au prisme.

Quelques observations sont encore nécessaires pour assurer le succès de cette expérience fort agréable et toute neuve à présenter. On prendra garde, par exemple, que les fentes de la cloison ne laissent point apercevoir les extrémités des pieds de la chaise, autrement le parquet serait vu sans le prisme, pendant que le prisme montrerait le plafond ; qu'il n'y ait aussi de visible, à travers la fente, que moitié de la hauteur de l'appartement, sans cela le haut de la figure renversée pourrait être aperçu. Enfin, on sent la nécessité de rendre toutes les parties de la chambre parfaitement uniformes, de même couleur et sans lambris : une porte, une fenêtre qui ne seraient point dissimulées par un rideau tombant du plafond jusqu'au parquet, suffirait pour dévoiler le mystère, car le prisme les renverse-

rait à l'œil. On pourrait, si l'on possédait une grande pièce, exécuter cette expérience avec plusieurs prismes, de manière à intéresser plusieurs spectateurs en même temps. Voici, pour ne rien laisser à désirer, l'explication positive des différentes parties des figures 5, 6 et 7 :

Fig. 6.

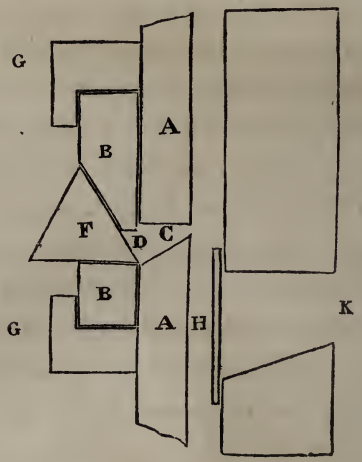


Fig. 7.

AA La cloison, *fig.* 6.

BB La coulisse.

C Fente dans la cloison, côté du spectateur.

D Fente de la coulisse pour le prisme.

F Le prisme.

GG Les rainures pour la coulisse.

H Verre plan, *fig.* 7.

K Fente dans la cloison ; elle est ici tracée de la grandeur qu'elle doit être.

Les détails de cette illusion d'optique, que le nom et l'aventure de Pierre-le-Grand m'ont fourni l'occasion de placer ici, viennent de me retenir quelques instans de plus à Hambourg. Je quitte enfin cette ville après un séjour d'un an, n'ayant exercé que peu d'attraction sur les espèces métalliques de cette ville libre, mais y laissant du moins des souvenirs pour recommander mon nom, et emportant l'espoir d'un succès que l'éclat de mes débuts aérostatiques me donnait le droit de présager.

La traversée de Lubeck, où je m'embarquai pour Saint-Pétersbourg, se fit en douze jours. Je n'ai rien à dire ici de la mer Baltique, que je trouvai paisible, et que j'aurai plus tard l'occasion de peindre courroucée; mais je dirai quelques mots d'un passager qui, plus tard aussi, se courrouça contre moi. C'était un médecin français, embarqué sur le même navire, et allant chercher fortune en Russie, bonne terre alors pour les étrangers. Il était Lorrain, et se nommait Bigel; il avait pour son talent une très grande estime, et, sous ce rapport, il était sans rival: aussi ses ressources médicales ne lui produisirent-elles long-temps que de faibles ressources pécuniaires, et il se voyait réduit à végéter dans Saint-Pétersbourg, lorsqu'il imagina de faire

usage du *Rob* de M. Laffecteur. Les Russes, fort ignorans dans l'art de traiter les maladies auxquelles cette liqueur est destinée, furent émerveillés de son effet sur quelques malades. On ne tarda pas à confier au docteur Bigel un hôpital tout entier; et comme les grandes villes offrent toujours un vaste champ pour ce genre d'essais, le docteur vit un jour sa boutonnière décorée d'une large croix de Sainte-Anne, et amassa 15,000 livres de rente, grâce à Colomb, qui découvrit le foyer d'un mal inconnu en Europe, et à M. Laffecteur, qui en inventa le remède. Je dois ajouter qu'il avait su d'ailleurs deviner, dès son arrivée, l'esprit russe, et tout le cas que ce peuple fait d'un grand étalage : aussi ce même compatriote, auquel j'avais eu le plaisir d'offrir, sur le navire même, le prix des visites que des maux à venir pourraient me mettre un jour dans le cas de réclamer, je le rencontrai, peu de temps après le débarquement, enveloppé dans une grosse pelisse d'ours noir, et tiré par deux chevaux de belle encolure dans un élégant traîneau. Quelle efficacité le *Rob* ne dut-il point par la suite à cette riche fourrure!

M. Bigel était donc médecin accoucheur avant de se faire débitant de *Rob*. Je ne sais ce qu'il en put coûter à ma famille pour me faire venir

au monde : assurément ce dut être beaucoup moins que je n'eusse été contraint de donner pour appeler mon second fils à la lumière, si M. Bigel eût obtenu devant le juge les 100 roubles qu'il me demandait pour les soins d'un accouchement. Je lui avais cependant offert un prix au dessus de ce que ces sortes d'opérations se paient d'habitude. Heureusement Pierre Ier, qui a soumis dans ses états presque tous les actes de la vie, plaisirs ou besoins, à un tarif précis, avait décidé que l'homme qui aiderait à son semblable à voir le jour ne recevrait qu'un nombre fixe de *copecks*, et M. Bigel n'eut pas gain de cause. Les règlemens de cette nature, pour paraître étranges dans nos mœurs, n'en sont pas moins sages; et c'est pour avoir occasion de les rappeler que je me suis souvenu de l'Esculape lorrain.

Nous étions partis de Travemonde, près de Lubeck; la traversée jusqu'à Cronstadt ne dura que onze jours. Si elle se fût prolongée davantage, ou si la contrariété des vents nous eût retardés seulement d'une semaine, nous aurions pu nous trouver réduits à un jeûne forcé sur un navire vraiment sans aucune commodité, sur lequel nous étions obligés de pourvoir nous-mêmes à notre nourriture : mais les vents nous

furent propices, et le navire avança rapidement. Cette marche, vive et prompte, me donna lieu de remarquer, par le mouvement plus prononcé qu'elle imprimait à l'air, que nous avancions chaque jour sous un climat dont l'âpreté devenait plus sensible, quoique nous fussions alors en plein été; je ne crains pas d'affirmer que le changement graduel de l'atmosphère ne saurait échapper à l'observation du voyageur attentif. Au reste la mer Baltique est la plus dangereuse de toutes celles de l'Europe; elle est fréquente en naufrages, et le resserrement des côtes y rend les tempêtes affreuses. On pourrait presque y naviguer sans boussole, tant les phares, les îles, les côtes successives de la Suède, de la Finlande et de la Russie offrent aux marins de moyens naturels de s'orienter.

C'est à Cronstadt que nous débarquâmes d'abord, car c'est à Cronstadt qu'il faut d'abord débarquer; les règlemens de la police russe vous y obligent: du moins en était-il ainsi à l'époque dont je parle, et qui remonte à près de trente ans. Je saisis cette occasion de prévenir mes lecteurs que dans ce que je pourrai avancer sur les mœurs ou les usages de ce pays, je ne chercherai point à rien faire concorder avec les usages d'aujourd'hui dans le même empire; je m'atta-

che, au contraire, à offrir la peinture de ce qui était, comme un point de comparaison avec ce qui est peut-être maintenant. Il est difficile, en effet, que ce grand mouvement d'une civilisation qui s'est tant accélérée dans ces quinze dernières années, se soit arrêté aux frontières de la vieille Moscovie, tandis que le but de tous les souverains, depuis Pierre-le-Grand, semble avoir été de l'introduire dans le sein de leurs États.

On était donc contraint de séjourner à Cronstadt, et de se présenter devant le commandant de la forteresse. Les deux ou trois jours qu'on devait y passer avant d'obtenir la permission de continuer sa route pour la capitale, étaient probablement mis à profit par l'autorité pour se procurer des renseignemens sur les voyageurs, sur le but qui les amenait en Russie, et peut-être, dans les cas douteux, pour recevoir des ordres de Saint-Pétersbourg. C'est dans le port de cette île qu'arrivent des vaisseaux de tous les points du globe : elle est distante seulement de sept lieues de Saint-Pétersbourg, et cet espace, si animé alors que les bateaux s'y pressent pour porter les voyageurs, n'offre pas dans l'hiver, alors qu'il n'existe plus qu'un chemin de glace, un spectacle moins pittoresque. Pendant nos trois jours de quarantaine, je puis les nommer ainsi,

on me donna, en effet, des détails sur une navigation singulière, que je pus voir par la suite en pleine activité. On sait que Pierre-le-Grand, qui créa tout dans sa nation, qui en fit même une nation nouvelle, créa la marine russe. Tel était son zèle pour avoir de bons matelots, qu'il les voulait infatigables comme lui, et que l'hiver même ne devait point leur laisser de relâche. Aussi, tandis que les seigneurs russes et les grands vont en traîneau à Cronstadt, les matelots continuent d'y aller sur des navires auxquels sont attachés des patins : les vents soufflent dans les voiles que dirigent les hommes de l'équipage; et telle est la rapidité de cette navigation mécanique, sans autre aide que les moyens que je viens de décrire, et de plus un gouvernail pareillement muni d'un patin de fer, que cet espace de sept lieues se trouve ordinairement franchi en une heure. Les barques consacrées à cet exercice ingénieux se nomment *Bouers*.

Après trois jours de station à Cronstadt, on me délivra la permission de me rendre à Saint-Pétersbourg. On fait ordinairement ce trajet dans une grande chaloupe conduite par huit rameurs dont le costume uniforme est une chemise courte, serrée à l'entour de la taille par une ceinture de laine rouge. Ces rameurs ont coutume de char-

mer l'ennui de la traversée par des chants nationaux, sans aucun rapport avec les airs connus: le rythme en est tout-à-fait étrange, moins gai que plaintif, mais ne laisse pas d'offrir un certain charme à l'oreille du voyageur.

A mesure que j'avançais vers la plage, et j'en étais alors peu éloigné, quoique jusqu'alors je n'eusse encore rien aperçu, une espèce de phénomène semblait se réaliser sous mes yeux. Une ville immense paraissait sortir du sol, et s'élever au niveau de la mer, pour ne point le dépasser; c'est ce qui l'empêche d'être vue de loin. Les fondations de cette cité sont, en effet, peu élevées : aussi est-elle exposée à des inondations périodiques dans toutes les marées extraordinaires; à chaque demi-siècle la mer menace de la submerger entièrement, et lui prépare peut-être pour un temps plus ou moins reculé une catastrophe inévitable. On n'a point négligé de chercher tous les moyens d'obvier à un si grave inconvénient : mais l'art y perdrait ses ressources; l'architecture restera toujours impuissante contre la planimétrie d'un terrain qui présente, dans un espace de plus de cent cinquante lieues, une même surface horizontale. La mer a pu seule balayer et niveler une si grande étendue. Je n'y connais réellement qu'une seule éléva-

tion un peu remarquable : celle formée par la Moscowa, en arrière de Moscou, et appelée la *Montagne des Moineaux;* j'estime qu'elle aura été produite par le coude de cette rivière, à laquelle elle sert de point d'appui, pour changer son cours en cet endroit.

En approchant du rivage, je me livrais à des réflexions qui doivent naître sans doute dans l'esprit de tout voyageur un peu au courant de l'histoire de Russie : comment ne point admirer, en face de son œuvre, le génie d'un homme qui un jour imagina de fabriquer une ville au fond du golfe de Finlande, comme il avait fabriqué des navires sur les chantiers de Saardam, et réussit; et cette ville devait être le centre du mouvement politique et de la vie des plus vastes États de l'Europe! Je me représentais l'aspect inanimé de la plage il y avait cent ans, car c'est en 1703 que fut commencée Saint-Pétersbourg, et c'est en 1803 que j'allais y aborder. Il me parut singulier de me trouver, après un siècle précis, année pour année, en présence d'un tel travail, et de penser que si Pierre-le-Grand n'eût pas mis son pays en communication avec le reste de l'Europe, et s'il n'en eût point fait pour les arts et les sciences du Midi une terre de promission, je n'aurais certainement jamais connu les bords

de la Néva; mon arrivée même était un indice de la fructification des germes que ce fort semeur avait réunis dans cette contrée du Nord. Combien, en effet, c'était prendre les mœurs loin de celles qui l'obligeaient à faire couper les barbes et les habits aux portes des villes, que d'y apporter les combinaisons les plus délicates et les plus nouvelles de la Physique et de la Chimie, de ces deux sciences dont l'une ne venait, pour ainsi dire, que de naître dans notre patrie, et de fonder, en les y apportant, des espérances presque certaines de fortune sur mes succès! Mettre des Scythes en présence des phénomènes de la lumière et de l'électricité, c'était une merveille des progrès de la civilisation. Eh bien! j'aime à le proclamer dès à présent : dans mes nombreux voyages, je n'ai point trouvé de nation plus avide de s'instruire que la nation russe. Qu'elle doive produire un grand nombre d'hommes profonds, avoir à citer un jour de ces savans qui font l'orgueil de l'Allemagne et de l'Angleterre, et que la légèreté des Français n'a point exclus de leur terroir, parce qu'elle tient plus à leur humeur qu'à leur esprit, je ne le pense pas; je ne crois même pas cette nation très propre à des études trop soutenues; elle me paraît légère et inappliquée : mais elle aime les

abords de la science; elle se plaît à connaître un peu de tout, à tout effleurer, à se parer de ce qu'elle sait, et à se persuader qu'elle sait tout ce dont elle sait quelque chose. Entamez devant un de ces demi-savans une question quelconque, et entrez dans des développemens pour la soutenir, il vous arrête tout court et vous désespère par ces mots, qui seront répétés vingt fois si la conversation se prolonge : *is naye, je sais;* c'est là une réponse péremptoire.

L'étranger admire dans Saint-Pétersbourg une ville d'un aspect nouveau : elle est bâtie sur un grand plan, et dessinée sur un terrain largement distribué. On n'y trouve point, comme dans notre France, une population pressée et superposée à chaque pas : chaque maison n'y est point, comme à Paris, une arche de Noé, enfermant des familles de toutes les classes, et allant toucher le ciel; le peuple, d'une allure moins vive que le Parisien, a une démarche plus paisible, un caractère plus doux, et présente un ensemble moins bruyant; son costume, sa longue barbe et sa toque, en font comme une tribu distincte parmi les peuples européens. Ce qui frappe d'abord dans le mouvement général, c'est le grand nombre des voitures; tout noble, et la classe des nobles est nombreuse, attache une sorte de honte à l'obli-

gation d'aller à pied, et se croirait deshonoré si on le voyait marcher dans les rues de Saint-Pétersbourg. La voiture est aussi un puissant moyen de considération pour l'étranger, pour l'artiste; que dis-je? c'est un moyen indispensable : aussi n'ai-je pas plus manqué à cette loi de l'étiquette que la plupart des Français recommandables que j'ai eu occasion de connaître dans ce pays.

A l'époque de mon arrivée, on s'entretenait beaucoup de la mort toute récente de Paul Ier. On sait que la catastrophe violente qui mit fin à la vie de cet empereur, après un règne de cinq ans, eut lieu le 23 mars, et la première année du siècle actuel. C'était deux ans avant que je ne partisse pour la Russie. Les détails de cette mort, bien moins connus qu'aujourd'hui, et que plusieurs révélations n'avaient pas encore éclaircis, étaient le sujet d'une foule de conversations et de conjectures entre amis. On a cru reconnaître, depuis, la main anglaise qui avait préparé cette trame criminelle, et il ne reste plus de doute aujourd'hui, pour les arrêts de l'histoire, que l'influence des Français, et surtout de Bonaparte sur l'esprit de Paul Ier, et les liens d'amitié qui semblaient devoir s'établir entre les deux peuples au préjudice de la Grande-Bretagne, n'aient

été les véritables motifs des instigateurs de la conspiration; on prétend que l'écharpe qui étrangla Paul Ier fut tissue de fils anglais, et servit de lacet à la barbarie russe.

M. Balachoff, chez qui je dînais un jour à Moscou, me raconta qu'au moment de l'assassinat de Paul, il était gouverneur de Revel; que quelques jours avant l'événement, Nelson, en station dans le golfe de Finlande, était venu lui demander à déjeuner, en le priant de le laisser visiter le port, permission qui ne put lui être accordée, et que lui M. Balachoff, lui ayant demandé s'il resterait long-temps dans ces parages, Nelson lui avait fait entendre en termes très vagues qu'il attendait un événement. Cet amiral s'éloigna le lendemain du jour où Paul perdit la vie.

Paul avait eu long-temps d'avance le pressentiment du sort qui lui était réservé, ou plutôt il avait eu la pensée de la fin qu'un souverain russe pouvait redouter de la part d'un peuple encore si barbare. L'immense palais impérial cessa de lui paraître une habitation assez sûre; il voulut faire bâtir le palais Saint-Michel, et la construction de cet édifice annnonça moins le goût d'un prince qui voulait se loger magnifiquement, que la crainte d'un despote qui cher-

chait à se fortifier. Ce palais, situé près du jardin d'Été, ressemble, sinon à une prison, du moins à une forteresse : il est entouré de fossés remplis d'eau, et l'on n'y arrive que par des ponts-levis; le soleil n'y pénètre que difficilement par des croisées fort étroites; les avenues en sont gardées comme celles d'un fort en état de siége. Malgré tant de précautions, c'est dans cette espèce de bastille volontaire que l'assassinat vint confirmer ses sinistres prévisions.

Il est très vrai que Paul, si antipathique à la révolution française, alors qu'il envoya contre nous, si loin de ses climats glacés, ses armées commandées par Souwaroff et Kutusoff, avait conçu, par un retour contraire, une grande prédilection pour les Français : lui-même, souverain très spirituel, il aimait l'esprit de notre nation, et accordait une grande faveur à nos artistes; il avait détesté les principes de notre révolution, et n'en avait pas moins conçu l'idée de la dignité qu'elle devait rendre aux hommes. En voici un exemple. Ce fut sous son règne que vint à Saint-Pétersbourg un acteur parisien, bien connu en Russie par la faveur singulière, et poussée à un excès peu ordinaire, dont il a joui auprès des deux souverains Paul et Alexandre, et du grand-duc Constantin. On avait inspiré d'avance

des dispositions bienveillantes à l'empereur pour M. Frogère, l'acteur dont je veux parler. Lorsqu'il fut admis à une première audience, il se crut obligé de se conformer à l'usage sans lequel il n'était point permis de se présenter devant l'autocrate, celui de s'agenouiller en entrant; mais Paul l'avertit aussitôt de se relever, et lui dit : « Comment, monsieur Frogère, vous venez de Paris, et vous vous agenouillez devant un homme ! » Il s'informa ensuite de toutes sortes de particularités sur la capitale d'un pays libre, prit l'acteur en affection, et ne le voyait plus sans l'aborder par cette formule républicaine : « Vous voilà, citoyen Frogère? eh bien ! salut et fraternité. »

M. Frogère avait été acteur du Théâtre-Français, et rival de Dazincourt, dont les facéties et les bons mots sont connus. Ayant lui-même l'esprit très-vif, la mémoire ornée et l'humeur très-gaie, M. Frogère excellait par-dessus tout à mystifier les personnes qui ne le connaissaient pas, et quelquefois même celles qui vivaient dans son intimité. J'en citerai quelques exemples, dont l'un m'est personnel. Après ma première ascension à Saint-Pétersbourg, le régisseur du théâtre impérial avait cru remarquer, en venant à la répétition, que le clocher de l'Amirauté

avait perdu sa dorure : cette illusion était due à la brume du matin. Il rencontre M. Frogère, et lui fait part de son observation. « — Vous ne vous êtes point trompé, répond aussitôt celui-ci, de l'air du monde le plus sincère; eh ! ne savez-vous pas que notre compatriote Robertson est sous les verroux ! le malheureux s'est rendu coupable d'un vol auquel on ne se serait jamais attendu : il a enlevé la dorure du clocher à l'aide de son ballon. C'est un cruel accident pour sa famille. » Le régisseur, avec lequel j'étais fort lié, s'empressa de se rendre chez moi pour consoler ma femme et lui offrir ses services : on peut imaginer comme il resta décontenancé lorsque je vins moi-même lui ouvrir la porte.

Les tours plaisans que M. Frogère se permettait envers le grand-duc Constantin, et que ce prince autorisait, toutefois à charge de revanche, prouvent à quel degré il jouissait de sa faveur. Un jour le grand-duc se promenait sur le chemin de Pétrowski : une pauvre femme l'approche timidement et lui demande l'aumône; il se retourne vers un des officiers de sa suite, et lui dit de donner à cette femme une pièce d'or. Le soir, au milieu d'un salon de la cour, le grand-duc aperçoit cette vieille femme, dans son accoutrement de mendiante : il lui demande brusque-

ment comment elle s'est introduite, et ce qu'elle vient faire? Monseigneur, répond la vieille, j'ai craint que l'on ne vous trompât; l'officier à qui vous avez ordonné de me faire l'aumône vous comptera sans doute une pièce d'or, mais, à moi, il ne m'a remis qu'une pièce d'argent. Cette femme dit-elle vrai? demanda Constantin en se retournant vers l'officier. Celui-ci répond que la vieille en impose, et qu'il en appelle au témoignage de M. Frogère. Mais M. Frogère n'était point avec nous, reprend le duc, et il n'est pas ici. Pardonnez-moi, monseigneur, dit aussitôt la mendiante, j'atteste que la vieille a menti. Et le grand-duc, en reconnaissant M. Frogère dans la vieille femme, de s'abandonner à un rire fou, partagé par tous ceux qui l'entourent.

C'était à qui des deux, du prince et de l'acteur, se rendrait dupe des meilleures mystifications. A un grand dîner, Constantin s'adresse à M. Frogère, et lui montrant un seigneur russe placé à quelque distance de lui : « — Mon cher Frogère, lui dit-il, voici M. Chouvalof, qui n'entend pas un seul mot de français, et qui désire vivement étudier votre langue; je serai charmé qu'il devienne votre élève, et que vous lui donniez des leçons. — Volontiers, monseigneur, répond M. Frogère; tout ce qui vous est agréa-

ble me le devient à l'instant même. — Je dois cependant, mon pauvre Frogère, vous informer des difficultés : M. Chouvalof ne comprend pas, comme je vous l'ai dit, un seul mot de français, et de plus il a une tête extrêmement dure; regardez un peu si sa physionomie n'annonce pas une intelligence inattaquable. — J'essaierai d'y faire brèche. — On reconnaît à cette figure un esprit borné, n'est-ce pas, Frogère? — C'est vrai, monseigneur. » Alors le grand-duc se retournant vers M. Chouvalof : « — N'êtes-vous pas très-flatté, monsieur, de la bonne opinion que M. Frogère vient d'exprimer sur votre compte? — Il ne me reste qu'une ressource, monseigneur, c'est de penser que M. Frogère est très-mauvais physionomiste. » A ces mots, prononcés en bon français, le grand-duc ne se contient pas, et dit à M. Frogère, au milieu du rire de tous les convives : « — Vous vous êtes compromis, mon pauvre Frogère; cette fois, convenez-en, vous voilà mystifié, profondément mystifié! — L'un de nous deux l'est, en effet, réplique M. Frogère; je crains bien que ce soit votre altesse qui ait encore ici cet avantage; car je dois vous avouer que le nom de Chouvalof, qu'il a plu à votre altesse royale de donner à M. le comte de N***, ne m'en a nullement

imposé ; que je connais M. le comte de N*** depuis deux ans, et qu'il y a peu de temps j'ai passé deux mois avec lui dans une de ses terres. » A ce revirement inattendu, la surprise fut grande et le rire interrompu; mais le grand-duc convint qu'il s'était enferré, trouva l'aventure piquante, et les éclats de rire recommencèrent.

Je dois ajouter que cette familiarité, due à des rapports d'humeur et de gaîté, a été souvent plus utile à de malheureux proscrits que n'eût pu l'être une faveur établie sur des titres autrement sérieux : plus d'un banni est revenu de la Sibérie parce que M. Frogère s'est chargé de faire valoir son placet, et qu'il a su choisir le moment favorable ; plus d'un homme dans la détresse l'a chargé avec succès de sa requête, et lui a dû des secours. M. Frogère se plaisait d'ailleurs à rendre justice au caractère libéral de Constantin, et à l'empressement avec lequel il prodiguait ses largesses pour obvier aux maux qui lui étaient signalés [1].

[1] M. Frogère est mort dans le premier mois du règne de l'épidémie, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans; il était impossible de trouver un vieillard qui eût mieux conservé l'allure, sinon de la jeunesse, du moins de l'âge moyen. Il marchait lestement et mettait beaucoup de vivacité dans ses gestes et de clarté dans son débit. Sa mémoire était prodigieuse; il n'avait point oublié le nom d'un seul des seigneurs russes

M. Frogère n'avait pas moins su se rendre agréable à l'empereur Paul qu'à ses fils; il lui plaisait surtout lorsqu'il s'amusait à contrefaire les raccoleurs du quai de la Ferraille dans tous leurs moyens de séduction auprès des recrues; il saisissait à merveille le pittoresque de leur tournure, de leurs gestes et de leur langage. « Faites-nous le raccoleur, mon cher Frogère, lui criait-il dans ses momens de gaîté. — Mais, sire, la chose est impossible, mon uniforme est incomplet : il n'y eut jamais de raccoleur sans un chapeau à cornes, et je n'en vois qu'un ici. — Prenez-le, Frogère, et faites-nous le racco-

qu'il avait connus à la cour, ou des Français qu'il avait rencontrés en Russie. Je crains qu'il n'ait pas évité l'écueil des vieillards, dans la jouissance qui devient chez eux d'autant plus vive qu'elle survit à toutes les autres; je veux parler du péché de gourmandise. M. Frogère buvait facilement de tous les vins et mangeait de tous les mets d'un repas; il digérait aisément : mais une seule indisposition suffit, en ce genre, pour conduire fort loin. Quinze jours avant sa mort je me rappelle lui avoir entendu réciter, sans en manquer un seul, une pièce inédite de deux cents vers d'un poète connu, dont le nom m'échappe; c'est un poète qui ne vit plus. M. Frogère avait dessein d'écrire un ouvrage, auquel il aurait donné pour titre : *Mes dix-huit ans en Russie.* Il a éprouvé jusqu'à la fin de sa vie les bienfaits de la cour de ce pays; en outre, M. Demidoff père lui faisait une pension assez considérable, que les fils de ce riche seigneur lui ont toujours continuée.

leur. » Ce chapeau était celui de l'empereur lui-même. M. Frogère ne se le fit pas répéter, prit le chapeau du Czar et s'en couvrit le chef. Il disait souvent depuis, avec beaucoup de philosophie : « Tel que vous me voyez, j'ai porté la coiffure d'un souverain; heureusement ce n'était point la couronne. »

Il entrait dans le plan du parti opposé à Paul de rendre son joug insupportable par l'invention d'une foule de taquineries et de vexations qu'on lui faisait décréter. Je ne sais si l'habitude de s'agenouiller devant le prince existait avant lui; mais un usage qu'il avait introduit, et qui blessait vivement toutes les classes un peu éclairées, était l'obligation, quelque temps qu'il fît, et dans toute saison, de s'arrêter la tête découverte sur le passage du souverain, de descendre même de voiture, et de se tenir debout jusqu'à ce que le carrosse impérial se fût éloigné : les femmes n'étaient point exemptées de ce devoir, et la galanterie n'avait rien obtenu en cette occasion, en faveur de leur chaussure ou de leur toilette et de la délicatesse de leur sexe, sous un ciel si rigoureux. Une telle nécessité paraissait dure aux étrangers, et affectait si profondément les Russes, que je les vis, long-temps après la mort de Paul, en garder rancune à sa mémoire. J'en dirai au-

tant de l'ordre bizarre de ne point passer devant le palais sans avoir la tête nue; ce qui valait bien le salut prescrit en Suisse devant le bonnet de Gesler. Un mot, une démarche innocente, mal interprétés, vous enlevaient à votre famille, à votre patrie, et vous alliez au fond de la Sibérie, expier, souvent pour tout le reste de votre vie l'erreur du plus soupçonneux et du plus impérieux des monarques; car ce qu'il y avait peut-être de plus redoutable dans le caractère de Paul, c'était la promptitude d'exécution qui suivait sa parole.

Avec des formes si âpres, un caractère si despotique, et une figure d'une laideur prononcée, Paul devenait, du moins me l'a-t-on assuré, fort aimable lorsqu'il le voulait; il fallait donc qu'il le voulût fortement. Quant à l'esprit, j'ai dit qu'il en avait beaucoup, et l'on citait de lui une foule de mots heureux qui ne laissent point de doute à cet égard. Toutes les femmes avaient des yeux, sinon pour sa personne, du moins pour sa puissance, et les plus jolies se disputaient ses regards. Dans le commencement de sa passion pour une madame B***, il causa long-temps avec elle en présence des autres dames de sa cour, mais assez loin du groupe pour n'en être point entendu : lorsqu'ils se séparèrent, il la suivit des yeux jus-

qu'au salon des dames, dont les visages révélaient des mouvemens d'envie non équivoques; puis, la rappelant : « Relevez donc votre robe, lui dit-il, ces dames vont vous déchirer. »

Une des femmes que Paul aima le plus longtemps et avec le plus d'ardeur, fut madame Chevalier, la première actrice de l'Opéra-Comique. Cette dame était Française, et son mari fournissait les vins de la cour. Elle avait une beauté remarquable. La passion qu'elle sut inspirer à l'empereur a été connue de toute l'Europe. On peut juger de l'empire qu'elle exerçait sur lui, par la hardiesse qu'elle eut un jour de s'asseoir sur un canapé entre les deux grandes duchesses. Paul sentit toute l'inconvenance de cette action, et l'atteinte qu'elle portait à la dignité de sa famille. Il ne le souffrit pas; il s'ensuivit entre lui et son imprudente maîtresse un refroidissement qui ne l'empêcha pas néanmoins de l'adorer et de la combler de bienfaits tant qu'il vécut. A sa mort, elle sortit de l'empire avec des richesses immenses. Cet exil de la favorite après le décès du souverain vient d'être renouvelé il y a quelques années : lorsqu'Alexandre est mort, la belle princesse de Naviskin s'est éloignée aussitôt, et a quitté l'empire russe [1].

[1] Elle habitait, il y a peu de temps encore, un hôtel de la rue de Rivoli.

Telles étaient les amours déclarées de Paul; mais il en cultivait de plus modestes et peut-être de plus heureuses. Il aperçut un jour dans une cour du palais Saint-Michel une jeune fille du peuple fort jolie; il la regarda plusieurs fois: fantaisie de souverain lui vint en tête, puis amour au cœur. C'était la fille d'un de ses vassaux. La pauvre enfant fut aussi faible qu'une grande dame pour le Czar. Bientôt le sang de la branche impériale mêlé au sang des mougisks anima un petit être dont la naissance fut connue de l'impératrice. En effet, malgré le mystère dont Paul essaya de s'environner dans cette sorte d'aventure subalterne, où le souverain descendait du trône pour se placer sur le marchepied, Federowna sut la deviner. Ne voulant point laisser croire à sa petite rivale qu'elle ignorait le moins du monde sa bonne fortune auprès de l'empereur, elle se présenta un jour chez elle, et lui remit des pantoufles et un bonnet de nuit pour S. M. Cependant l'excellente Federowna ne dédaigna point par la suite de donner elle-même des soins au fruit de l'infidélité de son époux.

Si l'on se proposait, en rendant Paul haïssable à ses sujets, de reporter, comme il a été dit dans plusieurs ouvrages, leur affection sur son fils

Alexandre, on avait réussi peut-être plus qu'à souhait. Je n'ai jamais vu de souverain autant aimé de ses peuples; cet amour, chez une nation à demi-civilisée, pouvait être regardé, sans exagérer les termes, comme de l'adoration. Il rendait cet amour à ceux qui l'avaient pour lui, bien qu'il n'appréciât l'esprit des Russes que ce qu'il valait, et qu'il fît grand cas de l'esprit français; on peut dire qu'il était complétement prévenu en faveur de nos compatriotes.

Au temps où l'on comblait les fossés de l'amirauté, remplis auparavant d'une eau toujours bourbeuse, je causais un jour avec quelques seigneurs, non loin de l'empereur, qui examinait les travaux; quelqu'un vint lui demander l'autorisation d'établir un beau café sur les glacis : « Et qui veut établir ce café? demanda l'empereur; est-ce un Russe? — Non, sire, un Français! — A la bonne heure, car les Russes n'ont pas le savoir-faire. »

Alexandre était loin alors d'avoir pour Bonaparte les sentimens qu'il éprouva bien long-temps après pour Napoléon. Les anecdotes les plus scandaleuses sur le premier consul étaient accueillies à sa cour, et c'était même un moyen de succès que d'en débiter de nouvelles. Bonaparte, y disait-on, avait rapporté d'Égypte l'indolence

d'un satrape; il ne menait plus qu'une vie de pacha, et se livrait à toutes les habitudes et à toute la mollesse orientales; on ne voyait dans ses appartemens que des femmes légèrement vêtues, lui faisant respirer des parfums : c'était madame Tallien, les pieds nus, et étalant des bagues précieuses à tous les doigts de pieds; c'était telle autre dame simulant une sultane favorite, et enfin un sérail au petit pied, moins le mystère, puisqu'on en nommait à tort et à travers toutes les odalisques. De si ridicules inventions passaient pour des vérités authentiques, tellement que des personnages de la cour me demandèrent très sérieusement des détails de cette nature. Une inadvertance, qu'un louable empressement me fit commettre, m'apprit, à mes dépens, à quel point la haine contre Bonaparte était de mode : on le verra plus tard.

Mon premier soin, après quelques jours de repos, dut être de chercher un logement convenable; car il s'en fallait de beaucoup que les hôtels garnis m'offrissent les commodités des hôtels de Paris; ils en étaient, au contraire, totalement dépourvus, et je ne pus pas même y trouver un interprète. Je sais que depuis ce temps de riches hôtels se sont établis jusque sur la place du Palais; mais les Russes n'avaient point

encore séjourné sur les bords de la Seine, et n'étaient point venus faire leur éducation dans notre pays. J'avais toutefois une haute idée de la nation chez laquelle je venais habiter. Je crus que je devais y garder des dehors convenables, et m'installer dans le local le plus vaste et le plus beau de la ville. Je me logeai donc, moyennant 12,000 francs par année, dans la maison de M. le conseiller Kousofnikoff, au pont de Cazan. Ma fantasmagorie occupait les salles appelées auparavant *les Mascarades de Lyon*. La rue que je choisis, et qu'on appelle *la Perspective*, est assurément la plus belle de Saint-Pétersbourg. J'y vis bâtir, par la suite, la belle église de Cazan, dont le péristyle est une colonnade demi-sphérique, miniature de la colonnade de Saint-Pierre de Rome.

La rue de la Perspective est une sorte d'imitation de nos boulevards, et offre plus de vie que le reste de la ville; car cette cité, de 300,000 habitans, avec ses larges rues, ses vastes places, et son aspect d'abord imposant, ne tarde pas à paraître monotone, surtout pour un Parisien; le mouvement des piétons lui manque : on n'est point, comme dans nos rues populeuses, à s'y coudoyer sans cesse, à se trouver à chaque pas en vis-à-vis avec vingt visages dif-

férens, à *flaner*, s'il faut dire le mot, devant de superbes boutiques et d'élégans étalages de marchandises; tout cela n'est qu'à Paris, et à Paris seul sont ces tournures vives et ces physionomies animées qui donnent à l'ensemble de la population un air d'activité presque enjoué.

A Saint-Pétersbourg, sans le bruit des équipages, les rues seraient silencieuses comme des réfectoires de chartreux. Le gamin de Paris y serait mal à l'aise; car un gamin qui s'aviserait de chanter, de crier, de siffler, serait certainement rappelé à l'ordre par les *boutersnick*, préposés aux coins de plusieurs rues pour y maintenir la paix. Un baladin, un escamoteur, un spectacle en plein vent, paraîtraient des phénomènes si on ne les regardait point comme des monstruosités; du moins il en était ainsi de mon temps. Et alors personne au théâtre n'aurait osé manisfester son mécontentement de la pièce ou des acteurs : le vers si connu de Boileau n'eût été là qu'un paradoxe. On achetait en entrant le droit de voir, de jouir, d'être satisfait, de s'ennuyer même, à condition de se taire : le sifflet était une arme prohibée, ou plutôt inconnue. Avec de telles habitudes d'ordre, peu d'amusemens publics et de curiosités dans les rues, point de ces sujets de réunion qui grou-

pent les passans les uns après les autres, et offrent autant de petits drames qui abrègent les journées de travail du peuple. J'ai parlé du gamin de Paris : vous y chercheriez vainement un autre type de notre capitale ; vous n'y trouveriez point la grisette parisienne. Ces guinguettes, ces cabarets, cette gaieté, cet abandon, tous ces lieux de plaisirs, cette vie, cet entrain de nos classes ouvrières, y sont inconnus. Mais ce que l'on ne rencontre point à Paris, et ce qu'on voit à Saint-Pétersbourg, en plusieurs endroits, ce sont des enseignes philosophiques, des emblèmes parlans, par exemple des guirlandes de cercueils élégamment suspendus aux portes des confectionneurs : vous avez toutes les dimensions au choix, en long et en large ; êtes-vous grand, gros, gras, épais, mince, fluet, chétif, maigre et rabougri ? mesurez-vous, choisissez, faites emplette de votre dernier habillement, disputez sur vos proportions, et marchandez. Je vois d'ici l'étalage de ce genre placé au coin de la rue que j'habitais, et qui m'obligeait à prendre un détour toutes les fois que je sortais avec ma femme et mes enfans. C'était, il en faut convenir, des jouets trop sérieux.

Le lecteur se rappelle que j'étais venu en Russie sur l'invitation de l'ambassadeur russe et de

M. Demidoff; je n'y arrivais donc pas sans lettres de recommandation : je m'empressai de les porter. Ma première visite fut pour M. le baron de Nicolaï, président de l'Académie des sciences : une lettre de M. le comte de Marcoff me valut de sa part un accueil plein d'obligeance; je n'eus pas moins à me louer de celui que me procura une recommandation de M. Sage, professeur à l'Hôtel-des-Monnaies, auprès du vieux comte de Strogonoff, président de l'Académie des beaux arts, et le plus aimable des hommes, du moins le plus aimable des Russes : il avait habité Paris fort long-temps, et en avait rapporté une urbanité qu'on ne trouve à Paris même que dans les sociétés du meilleur ton. L'on ne peut mettre plus de bienveillance qu'il ne fit dans la manière dont on reçoit un étranger qui a besoin de votre protection. Il m'adressa aussitôt à son neveu, M. de Novosiltsoff, secrétaire particulier de l'empereur, et qui succéda, deux mois après mon arrivée, à M. de Nicolaï dans la présidence de l'Académie des sciences. J'eus le bonheur d'agréer à ce savant, qui m'accorda un vif intérêt; rien ne fut négligé de ma part pour le mériter. Une circonstance, peu importante d'ailleurs, vint y contribuer plus que je ne devais m'y attendre. Un Allemand, nommé Hoppé, horloger méca-

nicien, avait annoncé hautement la découverte du mouvement perpétuel, et s'était adressé à l'Académie des sciences, qui me parut lui avoir accordé quelque bienveillance. Ce n'eût pas été, il en faut convenir, une chose peu honteuse pour le corps savant de Saint-Pétersbourg, que d'avoir pris sous sa protection le ridicule que cet homme allait se donner : je lui épargnai cette petite honte en écrivant dans les journaux que je promettais 1,000 ducats à quiconque présenterait à l'Académie un mécanisme qu'on placerait pendant une année entière sous les scellés, et dont le mouvement continuerait encore après cette épreuve. L'auteur de la prétendue découverte ne voulut point s'y soumettre : il me gratifia d'une lettre d'injures, et me fit payer ainsi les sarcasmes dont je frustrais les savans qu'il avait trop facilement séduits. M. de Novosiltsoff m'en sut beaucoup de gré.

Je fis ces diverses visites avec promptitude, et me disposai ainsi un auditoire. Aussi une liste de souscriptions pour les six premières séances que j'annonçai devoir consacrer à des explications sur toutes les parties de la physique, fut-elle couverte incontinent des noms les plus honorables ; j'y vis figurer ceux de tous les ministres des puissances étrangères, de M. de

Kotchoubeï, ministre des relations extérieures, de M. de Romanzoff, ministre du commerce, de M. Strogonoff, et d'une infinité d'autres seigneurs et de savans; les démonstrations que j'étais à même de leur offrir semblaient bien dignes, d'ailleurs, d'exciter leur curiosité. Plusieurs découvertes toutes récentes étaient à peine parvenues à la connaissance de l'Académie, et encore, tout en entrevoyant la théorie de ces expériences, il lui restait à voir la pratique les réaliser. Ainsi j'allais soumettre, pour la première fois, aux regards de la société russe, les effets merveilleux du galvanisme, le bélier hydraulique de Montgolfier, l'invention télégraphique, les illusions magiques des panoramas, le thermolampe de M. Thilorier, le floscope, le gaz approprié à l'usage domestique, et les évocations si frappantes de la fantasmagorie.

Je possédais encore, pour attirer les amateurs et pour occuper agréablement l'attention dans les entr'actes et dans les momens d'attente, une foule d'objets intéressans sous le rapport des sciences et des arts. Je citerai entre autres neuf émaux d'un grand prix, non seulement à cause de leur mérite, mais aussi de leur dimension, qui est peut-être un mérite supérieur à tous les autres : du moins, six hommes d'une grande ré-

putation, le célèbre David, MM. Vincent, Darcet, Fourcroy, Sage, et Percier, maintenant architecte de sa majesté Louis-Philippe, chargés de faire, en l'an VI, un rapport au ministre de l'intérieur sur la valeur de ces tableaux, avancèrent-ils qu'un artiste ayant reçu la commande d'un portrait de Louis XIV sur émail, et sur des proportions beaucoup moindres, dépensa 40,000 francs sans pouvoir réussir. Mes émaux représentaient des sujets mythologiques ; ils avaient été commandés par Henri II, qui fut tué dans un tournoi, et exécutés à Limoges, en 1500, par le peintre Courtois; de sorte qu'ils comptent plus de trois siècles d'existence, sans avoir perdu de leur éclat. François Ier en orna la prison qu'il s'était fait construire à Madrid dans le bois de Boulogne; ils passèrent ensuite dans les mains d'un sieur Cave, émailleur, qui les vendit au Directoire pour être placés dans le Musée des monumens français; mais la crainte d'être payé en assignats l'empêcha de les livrer. Pour n'avoir plus à en reparler dans la suite, je dirai que ce sont les seuls objets que j'aie rapportés en France. Le gouvernement russe était sur le point d'en faire l'acquisition et de me les payer très avantageusement, lorsque je fus desservi par un peintre nommé Caraffe. Cet artiste fran-

çais avait rapporté en France, au retour d'un voyage d'Égypte, des dessins relatifs aux usages et aux costumes de cette contrée; le gouvernement n'en avait point fait le cas qu'il désirait. M. Caraffe, très mécontent, emporta ses dessins à Saint-Pétersbourg, et y porta son ressentiment. Dans les dispositions de la cour de Russie à l'égard du premier consul, c'était arriver en veine de faveur, que de se trouver en veine de dénigrement. Cette voie fit réussir le peintre, qui témoigna presque autant de malveillance à ses compatriotes en pays étranger, qu'il en avait montré sur le compte du gouvernement dont il avait à se plaindre. J'aurais pu souffrir, en d'autres circonstances, de cette fâcheuse prévention, si je n'eusse trouvé des auxiliaires constans dans la bonté du souverain et dans la protection toute spéciale du grand-maréchal de la cour, de M. le comte de Tolstoïe.

Mon Cabinet de physique méritait la faveur dont il jouit bientôt auprès de la noblesse russe, orné, comme il l'était, de toutes sortes d'objets de prix; car je n'évalue pas à moins de 50,000 francs les richesses renfermées dans mes caisses lors de mon arrivée. M. le comte de Romanzoff, ministre du commerce, m'avait donné, relativement à ces caisses, une marque

de la protection que son gouvernement accordait aux sciences, en ordonnant qu'elles sortissent intactes de la douane, et que la visite en eût lieu seulement dans mon domicile. Les physiciens savent quel prix on attache à des instrumens si fragiles pour la plupart; ils sentiront quel gré je dus en savoir au ministre.

S'il fallait une preuve du succès qu'obtinrent généralement mes expériences de physique, je citerais cet aveu que firent les opticiens et les fabricans d'instrumens, qu'ils avaient plus vendu dans les deux premiers mois de mes expériences, qu'ils ne faisaient auparavant dans l'espace de dix années. On peut s'applaudir, je le crois, de faire naître ainsi autour de soi le désir de s'instruire, et d'être assez heureux pour donner quelque attrait à la science. Un indice d'une autre nature ne me manqua point : ce fut la jalousie de plusieurs Allemands. Les Russes n'ont véritablement la prééminence en aucune partie, dans leur propre pays : si les Français y possèdent celle du goût, des lettres et des arts, aux Allemands est réservée celle des sciences à Saint-Petersbourg. La faveur dont je jouissais leur parut donc une usurpation, et l'affluence toujours croissante de mes auditeurs ne leur permit plus de céler leur malveillance. Ils me firent

attaquer (je n'entends parler que de quelques anonymes) dans un journal avec les armes qui convenaient à la pesanteur habituelle de leur esprit et à leurs habitudes hiérarchiques. Pouvait-on regarder comme physicien, disaient-ils, un homme qui voyageait, et un physicien ne doit-il pas posséder des emplois civils? Ces deux grandes objections ne diminuèrent point la vogue de mes exercices à Saint-Pétersbourg et ne m'embarrassèrent pas beaucoup, comme on peut le croire. Après avoir répondu que ce n'était ni le lieu ni le rang qui faisaient le physicien, mais bien les connaissances et les travaux, je me contentai de leur demander s'ils ne croyaient pas aussi que, pour posséder l'esprit français, il fallût être baron allemand?

M. de Novosiltsoff, entre autres, fut peu touché des argumens éclos des cerveaux germaniques, et me vit avec plaisir me rendre assidument dans sa bibliothèque tous les dimanches. Le dimanche était son jour de réception, et tout ce qui dépendait de son administration ne manquait pas de venir lui faire sa cour. On y trouvait également réunis les savans nationaux et étrangers, surtout des Français et des Allemands, et tous les émigrés de notre patrie qui s'occupaient d'arts ou de sciences. Rien

de si étranger à la politique, on le sait, que les gazettes de Saint-Pétersbourg, toutes consacrées aux nominations nouvelles et aux ukases relatifs à l'empire. Ce n'était donc pas pour moi un faible attrait que de trouver sur une tablette spéciale, derrière une rangée d'*in-octavo*, un grand nombre de journaux anglais déposés là à chaque envoi; je ne sais si c'était mystérieusement: je le soupçonnai du moins ainsi, peut-être parce que je les avais découverts sans les chercher, et que je continuai à profiter de cette découverte sans en parler. Je dus à cette légère indiscrétion de connaître les publications anglaises les plus hostiles à notre premier consul. Je me souviens d'un journal qui portait pour frontispice un sphynx avec le profil de Bonaparte; par la suite, il ne parut plus qu'avec la tête coupée. Le rédacteur, émigré français à Londres, et auteur *des Actes des apôtres*, disait, à propos de cette suppression : « Nous avons fait justice de ce sphynx qui ne peut être défini; ce journal paraîtra désormais sans une tête d'hydre, si fatale à l'Europe. » Cependant, on apercevait toujours sur le reste de la gravure le collet brodé du premier consul. En un lieu où les sarcasmes et les traits de médisance contre Bonaparte étaient si bien accueillis, n'eût-ce pas

été un trait de courtisan habile, que d'avoir toujours à débiter du nouveau en ce genre, sans en faire connaître la source ?

Je dus à la bienveillance de M. Novosiltsoff une faveur précieuse, celle d'exécuter une ascension aux frais de l'empereur, et sur l'invitation de l'Académie des sciences, à qui son président en fit la proposition. L'Académie des sciences approuva parfaitement les services que l'aérostation pouvait rendre à la physique, et conçut l'espoir qu'à l'aide d'expériences faites avec soin, il serait possible un jour d'établir une loi relative à *la densité décroissante de l'atmosphère*. Elle décida qu'il serait réservé des fonds, sur ceux qu'elle tenait de la munificence impériale, pour les frais d'une ascension, et chargea, pour suivre avec moi tous les apprêts du ballon et m'accompagner dans l'air, le savant professeur M. Lovitz.

Les Parisiens ignorent sans doute que c'est à un Allemand, à M. Lovitz même, qu'ils doivent l'avantage de boire l'eau de la Seine purgée des substances plus ou moins nuisibles qu'elle tient en dissolution, de boire de l'eau filtrée. Ce professeur imagina le mode d'épuration, de désinfection et de conservation des substances alimentaires par le charbon, et l'idée de cette

découverte, il la dut à une circonstance assez singulière, si elle est vraie, comme on me l'a assuré; mes souvenirs ne sont pas d'ailleurs assez présents pour que je puisse dire si je tiens du professeur même cette particularité. Un jeune homme, employé au transport du charbon de bois, s'était endormi un jour près d'un monceau de charbon, sur le bord sans doute de quelque fondrière : pendant son sommeil un éboulement eut lieu, et le jeune homme fut totalement enseveli. On connut bien sa disparition, mais le lieu et la cause en restèrent ignorés; ce fut seulement huit ans après l'événement que le hasard le fit retrouver, dans un état de conservation surprenant et préservé de toute décomposition. Un Anglais, instruit du fait, le redit à M. Lovitz, qui conçut le projet de tenter quelques essais, et réussit parfaitement. M. Lovitz était Allemand. J'ai déjà fait remarquer que les savans de cette nation avaient la prépondérance à Saint-Pétersbourg; la plupart des membres de l'Académie des sciences se recrutaient parmi eux: l'orgueil national, le désir de paraître au niveau de la civilisation des autres pays de l'Europe, faisaient bien admettre des Russes dans ce corps, souvent avec justice, quelquefois avec indulgence; mais on peut

dire qu'en général il leur était difficile de soutenir la concurrence. Je fis quelques expériences en commun avec M. Lovitz, toutefois sans quitter la terre; par exemple, il voulut bien m'aider à congeler le mercure. Quant au voyage où il devait être mon compagnon de nacelle, l'incertitude du temps, causée par le solstice (c'était au mois de juin), et la contrariété des vents qui portaient à la mer Baltique, ayant forcé de l'ajourner, la mauvaise santé de M. Lovitz, devant d'ailleurs le faire remettre de nouveau, l'Académie prit la résolution de désigner un autre de ses membres pour remplacer ce professeur. Cette fois son choix tomba sur un Russe, M. Sacharoff, chimiste distingué, qui accepta cette mission avec un vif empressement.

Le 30 juin, notre appareil fut monté dans le jardin des Cadets, et à quatre heures nous étions prêts à partir. L'empereur désirait honorer cette ascension de sa présence; nous l'attendîmes vainement jusqu'à sept heures. Un grand nombre de seigneurs et de savans avaient été invités à assister à notre départ, qui eut lieu à sept heures un quart. Nous avions lancé auparavant deux petits ballons précurseurs : un vent nord-est les porta d'abord dans les terres; mais, parvenus à une plus grande élévation, ils

prirent une direction différente, et furent chassés par un vent d'est vers la pleine mer. Nous ne doutâmes pas que le grand aérostat ne dût obéir à la même impulsion; mais il n'était plus possible de tarder à se mettre en route, et nous montâmes dans la gondole.

J'avais fait établir sur le bord une petite table, sur laquelle M. Sacharoff étala aussitôt des papiers qu'il se mit à parcourir; on coupa les cordes sans qu'il levât les yeux : nous étions à vingt toises au dessus de la Neva qu'il ne s'apercevait point encore que nous avions quitté la terre. Je l'engageai alors à promener ses regards autour de nous, et je jouis de sa surprise et de son ravissement à la vue du tableau immense qui se déroulait sous nos pieds. C'était l'ensemble des environs de Saint-Pétersbourg, dans un diamètre de trente werstes; l'horizon qui leur servait de cadre n'avait de bornes que les vapeurs d'un gris foncé qu'on voit se former vers la fin d'un beau jour.

Nous ne tardâmes point à être portés, comme nous l'avions prévu, vers la mer Baltique. Un procédé nouveau nous permit de déterminer avec précision l'instant de notre arrivée à l'embouchure de la Neva. On sait qu'à une très haute élévation l'aéronaute peut prendre pour

zénith tout ce qui est au dessous de lui, puisque les distances terrestres entre les objets s'effacent complétement; pour lui, l'espace d'une lieue sur le globe n'est qu'un point, et privé, d'ailleurs, d'objets de comparaison, il se croit dans l'immobilité la plus absolue. Une fois perdu dans l'espace, il lui importe donc de posséder un moyen de découvrir la route qu'il suit, et j'indiquerai en son lieu celui que j'imaginai alors; il lui importe encore de pouvoir constater sa position géographique, c'est-à-dire la position relative des objets terrestres et le point fixe au dessus duquel plane le ballon. Nous adaptâmes, dans ce but, au fond de notre nacelle, une forte lunette achromatique, qui, fixée au moyen d'un aplomb, nous permit de plonger perpendiculairement à l'horizon, et de connaître distinctement à quel point sur la terre correspondait l'aérostat.

C'était assez pour nous de braver gaiement les périls de l'air : nous n'avions nullement dessein de nous placer dans la position d'Icare, entre l'eau et le ciel; malheureusement le gouvernail aérien n'est pas encore inventé : nous ne pouvions éviter le danger qu'en mettant à profit la double direction des vents à des hauteurs différentes. Nous redescendîmes en ouvrant la

soupape, dans l'espoir de retrouver le courant inférieur et opposé [1]. En effet, nous nous vîmes

[1] Le lecteur trouvera sans doute intéressant de rapprocher de cette expérience celle du même genre, faite par mon fils aîné à Lisbonne, le 8 avril 1822, et que M. Eugène Roch a décrite de la manière suivante, dans un ouvrage qui a pour titre : *Essais sur les Voyages aériens d'Eugène Robertson, en Europe, aux États-Unis d'Amérique et aux Antilles :*

« L'expérience la plus curieuse de son voyage fut certainement celle que voici : le vent l'avait porté au-delà du Tage, à environ trois lieues de Lisbonne, lorsqu'il remarqua au dessus de sa tête des nuages qui suivaient une route opposée à la sienne. Il lui parut singulier d'atteindre leur hauteur, et de revenir avec eux au dessus de la ville, en suivant le courant d'air que leur imprimait cette marche. Il jeta du lest et parvint à une élévation de 16,000 toises. Là son thermomètre se trouva au dessous de zéro : il éprouvait un froid très sensible, et respirait difficilement; l'air inflammable sortait avec force de l'appendice; l'hygromètre indiquait une température sèche; car l'air devient si subtil à cette hauteur, qu'il absorbe rapidement l'humidité des corps qu'il environne.

« La conjecture de M. Robertson était fondée, et sa tentative réussit pleinement : il repassa au dessus du Tage, et revint planer au dessus de Lisbonne, où il eut d'abord l'intention de descendre; mais il apprécia tout le danger d'un tel essai, et effectua sa descente au delà de la ville, dans une belle plaine, près des aquéducs, de sorte que les mêmes personnes qui avaient été témoins de son départ purent assister à son retour.

« Cette expérience de navigation aérienne, par le moyen des courans opposés, est du plus haut intérêt. »

bientôt portés dans les terres, plus au sud, et notre lunette nous permit de préciser exactement l'heure à laquelle nous sortîmes du golfe : il était alors huit heures quarante-cinq minutes. Nous n'avions plus rien à craindre; trente livres de lest furent jetées à différents intervalles, et à neuf heures neuf minutes, par un abaissement du mercure à vingt-quatre pouces, nous allâmes nous attabler dans le ciel. La gaieté rendit cette petite collation fort agréable. Un peu buveur, comme tous ses compatriotes, M. Sacharoff ne voulait pas faire grace au dernier verre de Champagne, et il m'engageait à montrer de la sympathie jusqu'à la fin pour un compatriote, ajoutant que le vin de Champagne ne s'était peut-être jamais trouvé à pareille fête. En pilote prudent, je sus résister; je fis remarquer à mon hôte que nous avions une barque à diriger, et que, s'il nous arrivait de chavirer, il ne nous serait nullement facile d'échapper à la nage.

Toutefois M. Sacharoff en était à son sixième flacon... je veux dire qu'il emprisonnait en ce moment de l'air pour la sixième fois; opération qu'il avait répétée à chaque pouce d'abaissement du mercure. Les flacons, numérotés, étaient enfermés dans une boîte matelassée avec soin, et qui offrait, lorsqu'elle était refermée,

les dehors de ce qu'on appelle aujourd'hui une *cave*. Je dois le dire, un Russe, même un savant, aurait préféré l'avoir garnie de liquides plutôt que de gaz, dût la physique en souffrir quelque peu.

J'oubliais de mentionner ici notre première expérience; elle se fit en débouchant notre vin de Champagne. Le gaz acide carbonique se dégagea par un jet extrêmement rapide, et à l'instant même où il fut mis en contact avec l'air atmosphérique, il excita une effervescence très marquée. Une bouteille d'eau offrit à peu près le même phénomène, par l'expansion subite de l'air qu'elle renfermait; mais ce dernier phénomène ne fit que nous émerveiller et ne nous affligea pas.

L'observation que j'avais faite à Hambourg sur l'aiguille aimantée se confirma pleinement aux yeux de M. Sacharoff, qui répéta l'expérience avec beaucoup de soin. L'aiguille de déclinaison étant dérangée, il consulta celle d'inclinaison : il ne la trouva plus horizontale; le pôle nord était relevé d'environ dix degrés, et le pôle sud s'abaissait vers la terre. Je pris la place de M. Sacharoff, et le résultat de mon expérience fut entièrement conforme à la sienne. Le dérangement de l'aiguille, par le fait, et in-

dépendamment de toute cause exceptionnelle propre à l'expliquer, fut de la dernière évidence. Aussi n'hésitai-je point à dire, dans mon rapport à l'Académie : « Peut-être à l'avenir cette « observation sur une matière qui jusqu'à pré- « sent n'a point eu d'hypothèse satisfaisante, « peut-être l'attraction de l'aimant, diminuant « comme le carré des distances, fournira-t-elle « aux physiciens un nouveau moyen de se gui- « der dans le ciel et de connaître leur élévation « sans le secours du baromètre ! Il faut tout at- « tendre, tout espérer des phénomènes nou- « veaux qui se présentent dans ce nouveau « domaine, dont la physique vient encore de « s'enrichir. » On a vu précédemment l'explication plus ou moins plausible de cette anomalie.

Nous voulûmes tenter à cette élévation une foule d'expériences; mais le soleil, qui nous avait éclairés une heure encore après s'être rendu invisible pour les habitans de la terre, venait de disparaître tout-à-fait pour nous, *cœlicoles !* et l'humidité nous contrariait. Contraints de nous abstenir, nous prîmes une résolution assez héroïque : ce fut de passer la nuit dans les nuages et d'y attendre le retour du soleil; personne n'eût jamais été mieux placé pour assister à son

lever. M. Sacharoff m'en fit la proposition : j'acceptai, et nous nous donnâmes la main pour sceller le traité; nous fîmes même, à cette occasion, le sacrifice d'une victime aux dieux dont nous étions si près : un malheureux pigeon, placé sur le bord de la nacelle, fit de vains efforts pour battre des ailes; nous le précipitâmes, et sa véritable chute nous donna lieu de croire qu'il n'était point parvenu vivant dans la région des colombiers.

Cependant l'extrême distension de l'aérostat, par le dégagement d'une quantité peu ordinaire de gaz acide carbonique, mêlé au gaz hydrogène [1], l'accumulation de vapeurs noirâtres autour de la nacelle, l'obscurité complète où nous allions être plongés, la terre ayant totalement disparu à nos yeux depuis une demi-heure, le défaut de lest, qui ne nous aurait point laissé la possibilité d'éviter le courant vers la mer; enfin le dommage qu'une atmosphère

[1] Il faut observer que les matières, pendant vingt jours, restèrent distribuées dans les appareils; ce qui dut donner beaucoup d'oxide. Je ne pus trouver, d'ailleurs, au moment de l'expérience, assez de chaux vive pour me débarrasser du gaz acide carbonique, et je fus obligé de laver mon gaz dans une eau dont la chaux était en partie entrée en effervescence.

très humide causait à nos instrumens de physique; toutes ces causes nous forcèrent de renoncer à notre dessein et de voyager décidément vers la terre, au grand regret de M. Sacharoff.

Arrivés aux couches inférieures de l'atmosphère, il parla dans un porte-voix présenté perpendiculairement à la terre; la voix revint à nous, réfléchie avec une extrême pureté, et sans paraître avoir rien perdu de son intensité : interrogée à diverses élévations, elle mit plus ou moins d'intervalle entre son retour, et chaque fois une légère ondulation de l'aérostat rendait sensible la percussion imprimée à l'air par le son. « Cette fluctuation, disais-je dans « mon rapport à l'Académie, semble devoir « confirmer que l'homme a sur la terre la puis- « sance de détourner la pluie ou un nuage ora- « geux, au moyen de secousses répétées, im- « primées à la colonne atmosphérique par le « bruit du canon ou par d'autres procédés. « Dans une de nos expériences, la voix ne fut « réfléchie qu'après dix secondes. Selon la théo- « rie de Newton, le son ne doit se propager « que dans la progression de 900 pieds dans une « seconde; cependant des expériences exactes « ont déterminé sa marche à 1,038 pieds de

« Paris par seconde. D'après cette loi, la voix « des aéronautes aurait parcouru 10,580 pieds « en dix secondes : or, comme il ne faut tenir « compte que de la moitié du chemin pour le « retour de la voix dans sa réflexion, il resterait « à l'aérostat un éloignement de la terre de « 8,190 pieds de France; mais il est probable « que l'ascension du son diffère de sa progres- « sion horizontale. Les essais sur cette nouvelle « loi à établir pourraient être curieux et procu- « rer de nouvelles données sur les différentes « couches et densités de l'atmosphère, sur l'ac- « tion sonore selon les divers états thermomé- « trique ou hygrométrique. Puisqu'il n'existe pas « de moyens plus commode, plus sûr que celui « d'un aérostat pour tenter des expériences sur « le son, il serait facile, avec le secours de deux « montres à tierces, de déterminer sa progression « verticale et sa vitesse ascensionnelle. Il s'agirait, « par un temps calme, de tirer, toutes les 30 se- « condes, un canon disposé perpendiculairement « dans une grande plaine : les observateurs sur « terre et les aéronautes tiendraient compte de « l'instant de l'expérience, du départ et de l'ar- « rivée du bruit. Par là on établirait une loi « sûre et invariable. » Je ferai remarquer que, dans l'expérience du porte-voix, le son ne fut

pas réfléchi lorsque nous parlâmes dans une direction opposée à la terre.

Après avoir traversé plusieurs couches vaporeuses, toutes de température différente, nous vîmes le thermomètre sauter assez brusquement de divers degrés : ce fut l'instant où nous découvrîmes la terre, quoique d'une manière assez confuse. Nous appelâmes en vain, l'écho nous répondit seul. Il eût été commode d'aborder dans un village devant nous, mais un bois épais pouvait embarrasser notre descente; un superbe jardin se présenta, nous saisîmes l'occasion. Je remarquai bientôt des femmes de chambre qui fermaient précipitamment les fenêtres, des jardiniers qui se mettaient à genoux, et des dames élégantes qui accouraient sur le perron pour jouir du spectacle paisible de notre descente : elle eut lieu juste vis-à-vis d'elles, et avec tant de calme, que la nacelle rasa une corbeille de fleurs sans en briser aucune, et vint se poser sur une belle pelouse. Nous nous trouvâmes devant le château de S. Exc. le général Peter Gregoritsch Demidoff, à Sivoritz, distant de 61 werstes (20 lieues) de Saint-Pétersbourg. S'il y avait eu fête au château ce jour-là, notre descente aurait eu l'air préméditée; il eût été impossible, en effet, de couronner une journée de

plaisir par un plus beau tour de féerie. Nous eûmes lieu de nous féliciter, comme on le pense bien, d'être tombés en si bonne terre d'hospitalité.

CHAPITRE V.

Le Czar en jacobin. — Équipée de M. Garnerin. — Appétit de bouts de chandelles. — Les Russes grands mangeurs. — Petit repas avant le dîner. — Voyage à Riga. — Portrait de Kotzebue. — Description de l'ascension de Riga. — Nouvel aspect des nuages. — Ancres de nacelles. — Le maître de psste et l'actrice — Triste aspect des routes. — Maisons portatives. — La poste endormie. — Visite à M. Cobentzel. — Le crucifix qui parle. — Le trou qui se rouvre. — L'ange qui se tue. — La croix de Migue. — Le curé, ses ouailles et les moutons.

Parmi les phénomènes que j'exposais à la curiosité des Russes, les prestiges de la fantasmagorie ne furent pas ceux qui excitèrent le moins leur étonnement. Mes apparitions, que je variais par toutes sortes de sujets, étaient toujours applaudies. Cependant un excès de zèle m'avait fait commettre un jour, dans le temps de mes débuts, une maladresse qui m'apprit combien il importe de sonder le terrain partout où l'on veut s'établir, et de savoir d'abord où l'on marche. A Paris, mes séances fantasmagoriques se terminaient ordinairement par l'exhibition, tantôt de la Victoire, tantôt de Minerve couronnant un héros sous les traits duquel on ne manquait point de reconnaître Bonaparte. Je

dois l'avouer ingénument : à Paris Bonaparte était le saint du pays, à Saint-Pétersbourg c'était Alexandre; et, en vérité, sans que cette assertion puisse tirer à conséquence en matière plus sérieuse, le patron qu'il faut chômer est celui de l'endroit où l'on se trouve. Je n'avais garde, dans des expériences qui ne pouvaient avoir lieu sans l'agrément continuel du pouvoir, de manquer à cette loi de la prudence; d'ailleurs tel était, comme je l'ai dit, l'amour général pour Alexandre, que je devais me rendre agréable aux spectateurs en leur montrant son image. Par malheur pour moi, Alexandre portait constamment un habit d'un vert foncé; cette couleur réfléchissait si peu de lumière, que je fus contraint de l'habiller autrement. J'eus la maladresse d'y substituer la couleur écarlate, comme la plus éclatante. Aussitôt, voici la police en rumeur : elle ne vit plus que la carmagnole et le bonnet rouge! le Czar en jacobin! A quoi pensais-je! Rien que la Sibérie ne pouvait expier mon crime! Ce fut là du moins ce que me promit le gouverneur de la ville, en cas de récidive. On se contenta, pour cette fois, de fermer mon spectacle pendant quelques jours, et d'exiger la liste de mes évocations factices, avec la défense de jamais m'attaquer à la figure du monarque,

figure si sacrée, que personne ne devait se permettre de copier ses traits sans sa permission. Mes fantômes perdirent ainsi leur liberté individuelle, et une censure préventive s'exerça dès lors sur des ombres.

L'interdiction ne fut pas de longue durée; mes salles se remplirent comme auparavant, au grand mécompte de M. Garnerin, qui se trouvant alors, comme je l'ai dit, à Saint-Pétersbourg, n'aurait pas été fâché de voir naître quelque incident propre à me brouiller plus sérieusement avec la police, dût-il y aider un peu de sa petite personne. Un jour, en effet, que j'avais salle pleine, et que le public, composé de l'élite de la société, attendait, dans une obscurité complète, des émotions de sépulcres et de revenans, un cri soudain fit tressaillir tout le monde. Il n'était point parti de la tombe qu'un spectre docile allait soulever aux yeux de l'assemblée, mais du fond de la salle où ne se trouvaient que des gens qui n'avaient jamais été morts. La voix criait : *Finissez, finissez; on m'insulte, on m'assassine.* Le trouble se mit parmi les assistans; mais au premier cri je prononçai le fameux *fiat lux!* et en un clin d'œil la lumière fut rendue aux vivans. Chacun se regardait; l'étonnement était général, de ce qu'on ne lisait sur

tous les visages qu'une surprise mutuelle de ne point deviner le mot de l'énigme. Le calme se rétablit. Je m'avançai alors avec une lanterne pour questionner chaque personne; un jeune seigneur russe, de mes amis, me pria d'aller de son côté, en me montrant la personne qui avait fait entendre des plaintes. A la taille, je devinai mon homme, quoique enseveli jusqu'au nez dans une vaste pelisse : « Comment, dis-je, c'est vous, monsieur Garnerin, qui venez de donner une telle alerte! Que vous a-t-on fait? par qui avez-vous été insulté? » M. Garnerin balbutia quelques mots. Mais l'assemblée, qui n'ignorait point son mauvais vouloir envers moi, exigea qu'il sortît de la salle; et peu de jours après cette singulière équipée la police lui intima l'ordre de quitter Saint-Pétersbourg, en lui délivrant un passe-port très sévère, dont M. Kotzebue a dit un mot dans un récit que j'aurai bientôt l'occasion de citer.

Je pourrais réserver pour la suite quelques détails sur l'excessif appétit des Russes, constaté par tous les historiens, et qui mériterait de devenir proverbial; mais mes expériences de fantasmagorie m'en fournissent ici un exemple assez bizarre. Les avenues de mon escalier et de mon cabinet de physique étaient éclairées par un

certain nombre de chandelles, qui ne manquaient point de disparaître après l'entrée du public; de sorte qu'on était contraint de les renouveler pour la sortie. Je supportai patiemment pendant quelques jours ce petit déficit; cependant il ne discontinuait pas, et finit par devenir encore plus incommode qu'onéreux. J'en fis mes plaintes à M. Hertels, intendant de police, qui plaça des surveillans; le coupable fut pris en flagrant délit: c'était un mougik, exerçant le métier de maçon. « Voici, me dit M. Hertels, en se servant d'une de nos expressions populaires, un homme qui vous doit une fière chandelle, car c'est lui qui a mangé toutes celles que vous avez perdues. » On avait fait fouetter ce pauvre mougik, et il avait confessé que depuis mon arrivée il faisait chaque jour, à mes dépens, un excellent déjeuner.... un déjeuner de suif!

C'est là, sans doute, l'appétit du peuple des dernières classes, ne faisant point grâce aux alimens les plus grossiers, et n'ayant d'autre régal que des navets crus; mais les classes plus élevées, et même les premières de la nation, en se nourrissant de mets délicats et succulens, ne montrent pas moins de penchant à manger soir et matin, et à toute heure. Je n'appelle point cela

de la voracité, ainsi que l'a fait l'auteur d'un *Résumé de l'Histoire de Russie* : c'est un simple besoin de la nature sous un climat piquant, où l'air, excessivement vif, seconde et accélère sans cesse le travail de la digestion. Telle est la cause que lui donnent les physiologistes et les médecins. J'oserai en ajouter une autre qui mettrait en défaut, je l'avoue, cette nature, dont je me plais tant à admirer la prévoyance, que j'ai vue si souvent placer le remède à côté du mal, et une ressource à côté d'un besoin : je dirai donc que la nourriture, soit végétale, soit animale, est loin d'être aussi succulente, aussi substantielle, en avançant vers le nord, que dans les contrées méridionales ou même intermédiaires. Les fruits et les légumes n'y ont presque point de saveur; je n'y ai jamais mangé une perdrix avec ce fumet exquis qui en fait le mérite; et le gibier m'y a toujours paru sans goût. Les mets qui constituent les repas y sont, par conséquent, plus facilement et plus promptement digérés, et l'estomac, moins bien alimenté par une égale quantité de nourriture, a plus fréquemment besoin de réparation. L'usage de dîner à deux heures, qui semble avoir été celui de toute l'Europe, s'était maintenu plus long-temps en Russie. La mode française a enfin prévalu : on dîne à quatre heures; mais

pour ne point laisser aux invités de regrets du passé, on leur offre, sous le nom de *lachale*, un petit repas transitoire, pour calmer une exubérance d'appétit, qui tout en promettant au grand festin des convives pleins de feu, tournerait en boulimie sans ces préliminaires. On peut donc choisir entre le bœuf de Hambourg, le *caviar* où œufs d'esturgeons, production du Volga, très échauffante et très substantielle, et le fromage de différens genres; car tous ces *hors-d'œuvre* sont offerts aux gourmets et ne restent jamais intacts; l'eau-de-vie surtout ne cesse de remplir les verres, qui sont vidés lestement.

Dans un long séjour à Saint-Pétersbourg, j'ai pu sans doute me livrer à quelques autres observations sur ce que les mœurs de ce pays offrent d'étranger à nos habitudes; mais je les laisserai se placer à mesure que l'occasion les amenera, sans interrompre la suite de mes voyages ou de mes excursions. Après les premiers succès de mes expériences, de mon premier voyage aérostatique, et ma première moisson, il me parut prudent de ne point épuiser la curiosité d'un seul coup, et de ne pas languir au milieu de Saint-Pétersbourg lorsque les campagnes retenaient toute la noblesse. Un voyage à Vienne,

que je ferais en poste, et qui me permettrait d'être de retour à l'entrée de l'hiver, me séduisit; je courus donc d'un trait à Riga, où je résolus de m'arrêter quelque temps, la population de cette ville (50,000 âmes) me donnant lieu d'espérer qu'une ascension y serait fructueuse, puisqu'un tel spectacle n'y avait pas encore eu lieu. Par un hasard dont j'eus à me féliciter, le célèbre Kotzebue se trouvait dans cette ville; il parcourait alors cette partie de la Russie qui lui a fourni les observations qu'il a publiées dans son livre intitulé *Souvenirs d'un Voyage en Livonie et en Italie.* Le gouverneur de Riga eut l'obligeance de me présenter à cet écrivain, dont les pages ont parfois quelque chose de la causticité de Voltaire, mais abondent presque toujours en détails traînans, défaut ordinaire de l'école allemande. Au reste, il ressemblait plus à Voltaire par sa physionomie que par sa plume: il était, comme le philosophe de Ferney, d'un tempérament sec, d'une figure maigre, et avait dans les traits un peu de ce sardonisme qui est tout le masque de notre grand écrivain. On a lu dans le premier volume de ces Mémoires plusieurs descriptions de ma fantasmagorie par Poultier, Ducray-Duminil, Mercier, et d'autres écrivains connus. J'aurai trop peu souvent le bon-

heur de trouver, pour décrire mes ascensions, une plume aussi célèbre que celle de Kotzebue, pour ne point mettre sous les yeux de mes lecteurs le chapitre qu'il a daigné me consacrer, dans le livre que je viens de citer, sous ce titre, *Ascension de Robertson.*

« J'ai vu à Riga une ascension aérostatique de Robertson. Je ne doute pas un instant qu'on ne parvienne à diriger les ballons, et je suis certain qu'on y aurait déjà réussi, si le besoin, ce grand maître, avait fait entendre sa voix, comme probablement il l'a fait aux navigateurs qui ont parcouru le vaste Océan. Tant que les voyages dans l'air ne seront destinés qu'à donner un spectacle à l'avide curiosité, on n'aura d'autre but que d'aller au gré des vents; mais que le génie d'un hardi mécanicien soit inspiré par le désir de s'élever au-dessus du besoin, ou même par l'amour, et vous verrez bientôt les ballons d'air inflammable voguer en aussi grande quantité que les hirondelles. C'est cette idée qui me fait trouver un voyage en ballon doublement intéressant. Je m'imagine que peut-être un jeune homme amoureux quittera de nuit son palais et les gens qui l'environnent, pour visiter son amante éloignée d'une centaine de milles; ou bien qu'un tendre père, dont la femme et les enfans

souffriront la faim dans une ville assiégée, s'élevera hardiment dans les airs, planera dans le camp ennemi, déposera dans la ville le pain qui servait de lest à sa gondole, et s'en retournera joyeusement au bout de quelques heures. Si je veux passer à des objets plus gais, je m'imagine un jeune et vigoureux Faublas qui descend dans le jardin d'un couvent de filles, au grand étonnement de la vieille supérieure. Ah ! que ce champ nouveau est immense pour les romanciers ! Les chevaliers et les revenans ne tarderont point à disparaître devant les aéronautes.

« J'aime la hardiesse et la tranquillité de Robertson : il faisait ses préparatifs avec autant de sang-froid que de promptitude; il avait tellement inspiré la sécurité à son épouse, qu'elle vit approcher, sans émotion visible, le moment où une mer immense et sans rochers devait la séparer de son époux. Son fils, joli enfant, courait en se jouant au milieu des spectateurs. Quand le globe fut enflé, Robertson monta dans la gondole, fit le tour du cercle, et donna le signal du départ. On lâcha les cordages; mais le ballon retomba, et Robertson, pour l'alléger, de jeter du sable sur les spectateurs qui étaient au-dessous de lui; il s'éleva, mais pas bien haut : le vent, qui était assez fort, lui donna une forme

oblique, et il balança quelque temps sur le toit d'une maison, ce qui nous effraya beaucoup. Il était sur le point d'échouer sur ce rocher, lorsqu'il échappa à ce danger en jetant, fort à propos, le reste de son lest, et même son manteau; alors il s'éleva majestueusement au bruit des applaudissemens du public. Il descendit heureusement à quelques milles de Riga, sur la route de Pétersbourg, et quitta un élément peu sûr pour se retrouver sur terre.

« Ce qui rendit cette ascension plus remarquable, ce fut la présence de Garnerin, son émule. Ce petit homme a fait parler partout de sa cupidité; peut-être même les oiseaux qu'il a visités en savent-ils quelque chose. On s'aperçut bien ce jour-là, à son air moqueur, qu'il cachait le désir qu'il avait de voir échouer l'entreprise de Robertson. S'il avait eu de la foi, comme le grain de sénevé dont il est parlé dans l'Évangile, et qu'il eût pu d'après cela transporter les montagnes, il n'aurait pas manqué d'opposer à son rival, au lieu de maisons, une des montagnes des Alpes. On dit qu'il a été obligé de faire, en quittant la Russie, la promesse de ne jamais y revenir; du moins un maître de poste a assuré avoir lu cette clause flatteuse sur son passeport. »

En prenant le récit de M. Kotzebue au point

où il a été obligé de m'abandonner, puisqu'il restait sur terre, j'ajouterai quelques détails pour la suite de l'ascension. Je n'étais point très élevé lorsque les spectateurs me perdirent de vue, mais seulement à une hauteur de 600 toises; les nuages avaient déjà tiré leur rideau mobile au-dessous de moi. Je recueillis, à cette élévation, de l'air qui ne put pas être soumis à une analyse bien exacte, car la nue qui m'environnait était sur le point de se résoudre en pluie; les vésicules d'eau qui la composaient étaient visibles, et semblaient se mouvoir. J'ai donné précédemment une description des nuages, qui a été répétée plusieurs fois par des aéronautes venus après moi; mais je ne saurais me borner à ce que j'en ai dit : on sent bien que les nuages subissent dans leur forme, leur vitesse, leur transparence, ou leur opacité, une foule de variations atmosphériques, et doivent offrir des aspects diversifiés à l'infini au voyageur qui va fréquemment s'aventurer au-dessus d'eux. Observées de quelque distance dans l'ascension dont je m'occupe, leurs masses vaporeuses éprouvaient de continuelles transformations, et paraissaient rouler lentement sur elles-mêmes. Cette situation, parmi ces montagnes légères et progressives, par un temps sombre, et au milieu

d'un silence dont aucune solitude ne peut donner une idée sur la terre, a quelque chose d'imposant pour l'esprit autant que pour les yeux : une imagination poétique verrait dans le spectacle qui lui est offert alors une sorte d'image du chaos.

En peu d'instans je me sentis couvert d'eau, sans que j'eusse pu dire néanmoins qu'il pleuvait. Le mouvement de rotation du ballon, ordinairement imperceptible, quoique habituel, me devint sensible plusieurs fois ; je crus le voir obéir au courant des nuages, et céder à leurs ondulations. Les travaux scientifiques n'étant point praticables, je m'appliquai principalement à observer aussi mon aérostat. Je cherchai s'il y avait quelque moyen de le faire dévier d'un côté ou de l'autre, quelque manœuvre praticable pour le tenir à telle ou telle élévation, quelque procédé pour connaître dans l'air la direction, calculer la vitesse et la diagonale qu'il affecte, alors qu'il s'agit d"effectuer sa descente dans un lieu déterminé. Ces essais, ces tâtonnemens m'étaient d'ailleurs nécessaires dans le moment même pour terminer ma course aérienne avec bonheur. En effet, je m'étais rapproché de terre, et je planais sur d'immenses forêts de sapins qui me présentaient des milliers de dards, comme

s'ils sortaient de terre pour en défendre l'approche à un ennemi. Un espace circulaire, dépourvu d'arbres, ayant deux fois le diamètre de mon ballon, n'échappa point à mon attention. Je fus assez heureux pour manœuvrer de manière à venir m'abattre dans cette clairière du bois. Des harpons, qui se fichent en terre, en attachant au sol le fond de la gondole, moyen dont personne ne s'était encore servi avant cette ascension, me furent d'un grand secours ; ils me permirent de terminer, sans assistance étrangère, une excursion dont l'issue devient toujours si difficile dans des endroits déserts.

J'eus lieu de réfléchir combien une pratique plus répétée des expériences aérostatiques pourrait apprendre à l'aéronaute observateur de détails utiles sur la conduite des ballons. Si les progrès de *l'enfant*, suivant le nom que lui donne Franklin, sont restés stationnaires, comparés aux moyens de locomotion employés sur la terre et sur l'eau, n'est-ce pas parce que les hommes mènent sur ces deux élémens une vie de tous les jours, et que les essais, en raison de leur facilité et du peu qu'ils coûtent, y sont multipliés à l'infini; au contraire, l'aérostation est inabordable, par les dépenses qu'elle exige,

à la plupart des hommes dont le courage n'a point l'appui de la fortune, et, par les dangers qu'elle présente, à ceux que leur fortune mettrait à même de suivre les inspirations du courage.

Mon ballon était à moitié plié, lorsqu'un pâtre [1] et deux enfans accoururent à ma voix. Ils furent suivis, un quart d'heure après, de

[1] L'ascension de Riga eut lieu le 18 août (1er septembre 1804), à six heures de l'après midi. Le baromètre marquait sur terre 28 pouces 3 lignes, et 23 pouces à ma plus grande élévation.

Dimension du ballon :	Diamètre.....	20 pieds de France.
	Circonférence.	62 pieds.
	Superficie....	1240 pieds.
Capacité :	de.....	4135 pieds cubiques.
	Plus.....	4 pouces d'air.
Poids :	Le ballon.....	47 livres.
	La nacelle.....	30
	M. Robertson.....	110
	Accessoires, ancre, etc.	8
	En tout.....	195 livres.

Remplissage de 12 tonneaux qui avaient contenu du vin de Malaga.

500 livres d'eau.....
110 livres de clous de fer. . } par tonneau.
150 livres d'acide.....

Le remplissage, commencé à une heure, fut terminé à cinq heures et demie.

M. Ernest de Berg, du conseiller de cour Blandkerchauzen, du directeur du théâtre Meyer, et du secrétaire Jean Schwart. Ces messieurs signèrent tous le procès-verbal de ma descente sur un rond de prairie, près la petite rivière Kreuppe, qui signifie en langue russe, *ruisseau russe*, à 20 werstes de Riga.

Pressé d'arriver à Vienne, pour retourner ensuite à Saint-Pétersbourg, je n'avais pas trop de temps à prodiguer à Riga : aussi ne restai-je dans cette ville que huit ou neuf semaines, espace nécessaire pour y donner quelques séances, préparer mon ascension et l'effectuer. Ce séjour, de peu de durée, avait suffi pour que je gagnasse deux fois au moins les frais de mon voyage. Il ne faut point perdre de vue qu'il était de plus de mille lieues, en y comprenant l'allée et le retour, entre la capitale de la Russie et celle de l'Autriche. Peu d'hommes, je crois, ont autant que moi sillonné les plaines et battu les grands chemins des diverses contrées. J'ai toujours eu besoin d'aller vite; mais j'ai trouvé, en Russie surtout, peu de maîtres de poste qui aient compati à cette nécessité de mes occupations. N'êtes-vous point chamarré de décorations qui annoncent en vous un personnage en crédit, tout au moins un homme

de la classe des seigneurs, attendez-vous à subir une attente sans fin; car, lorsqu'on voyage en poste, les heures perdues sont des jours; et qu'est-ce donc, lorsque cette perte s'étend à trois ou quatre jours! On aurait peine à le croire, mais rien de plus réel. Vous visitez les registres, vous voyez des chevaux à l'écurie : qu'importe! ils sont retenus par ordre supérieur, pour un service extraordinaire, et peuvent être réclamés à chaque instant. Allez vous plaindre, dira-t-on; mais à qui? La plupart de ces postes sont isolées, loin de toute habitation, et servent aussi d'auberges aux voyageurs qu'elles rançonnent: l'autorité loge à cinq ou six lieues de là; et lorsqu'on est enfin remonté en voiture, on souhaite de bon cœur que le diable torde le cou au maître de poste; mais on ne perd pas son temps à lui nuire en ce monde, et l'on ne cherche qu'à regagner le temps perdu. Il arriva, quelques années après mon départ, qu'une actrice fort aimée en Russie, et qui jouissait à Saint-Pétersbourg d'une grande célébrité, obtint un congé de quinze jours pour aller donner un concert à Riga. Se mettre en voiture, arriver pour chanter et remonter en poste, tout cela devait s'exécuter à point nommé, car le délai était calculé avec précision. Qui compte sans

son hôte compte deux fois, disons-nous en France; qui compte en Russie sans les maîtres de postes, peut bien compter dix fois. Un de ces messieurs, voyant madame Dangeville (car c'est d'elle dont je parle) seule et sans l'appui d'un homme décoré, lui refusa nettement des chevaux, malgré ses instances : elle fit des offres, on les refusa pour en avoir de meilleures encore; cette comédie durait depuis vingt-quatre heures. Madame Dangeville, contrariée au dernier degré, allait enchérir sur ses premières propositions et se décider à sacrifier de nouveaux roubles, lorsqu'arriva, comme dans un roman, un de ses plus grands admirateurs, un haut personnage. Il fut émerveillé de rencontrer, dans un tel lieu, ou par un tel hasard, son actrice favorite. « Hé que faites-vous donc ici, madame? — Hélas! monseigneur, je vous attends; je dois le croire, du moins, car je ressemble beaucoup à la Belle-au-bois-dormant, et qui ne peut se réveiller jusqu'à ce qu'un prince vienne la délivrer; seulement, je ne dors pas, mais j'enrage; je ne puis partir, point de chevaux : il y a vingt-quatre heures que le maître de poste m'en refuse. — Vingt-quatre heures! le coquin s'en repentira. » Dix minutes plus tard madame Dangeville courait au grand galop sur

la grande route en un sens, le prince dans un autre, et le soir même monsieur le maître de poste était en prison pour apprendre pendant quinze jours, par sa propre expérience, quels sont les ennuis d'une station forcée.

Je ne rencontrai point, quant à moi, de seigneur pour me faire rendre justice, et je passai deux jours à accabler de malédictions un homme infernal, qui mettait à ma disposition sa cuisine et ses lits, et tout ce dont on pouvait user dans sa maison, excepté des chevaux. Je cédai à l'esprit de vengeance, bien légitime, qui me dominait, en m'en tenant toutefois à la peine du talion. Un instant avant de partir je trouvai le moment favorable de saisir tous ses registres et de les placer sur le haut d'une armoire ; j'imagine que le malheureux aura passé des heures cruelles d'anxiété, la police pouvant lui faire un assez mauvais parti s'il ne les représentait pas : mais comme il y avait au même endroit des objets d'un usage journalier, il en aura été quitte, je pense, pour une mauvaise nuit. Je m'exposais d'ailleurs moi-même, pour satisfaire mon ressentiment, à me faire emprisonner : aussi respirai-je beaucoup plus librement lorsque je me sentis à un quart de lieue de cette malencontreuse bicoque.

La route m'offrit bien peu de distraction. Généralement, en Russie et en Pologne, on doit s'attendre à rencontrer bien peu de ces jouissances que procurent les voyages. On sait tout ce qu'un repas un peu soigné cause de plaisir, après de longues lieues d'un mouvement uniforme, quoique rapide, d'une voiture : il refait le corps et délasse presque autant l'esprit en ravivant le cerveau. Ne comptez, dans ces deux pays, que sur une nourriture rare, nullement choisie, nullement apprêtée : des œufs et du café, voilà ce qui vous sera offert; on croirait voyager en carême. Les yeux ne sont guère plus satisfaits que l'estomac : l'aspect du site est triste et monotone. Ces maisons charmantes des hommes riches ou de propriétaires aisés, dont sont parsemées les campagnes de France, qu'on entrevoit, malgré la vitesse de la marche, sur des hauteurs, dans des fonds, près d'une petite rivière, ou à quelque distance d'un bois, on ne les rencontre nulle part dans ces contrées. Rien de plus gai que l'aspect de nos villages, offrant, à quelques provinces près, des habitations assez propres, ou peintes, ou toutes blanches, avec des couvertures de tuiles rouges : là-bas, au contraire, ce ne sont que des maisons de bois qui n'annoncent ni l'aisance ni le bonheur.

Peut-être n'est-ce point une particularité des moins singulières en Russie, que le commerce de ces maisons de bois que l'on voit en grand nombre sur les places publiques de Moscou, que l'on vous vend toutes construites, que l'acquéreur fait démonter, placer dans une voiture, et transporter où bon lui semble, pour devenir l'habitation d'une famille entière : tout un village pourrait ainsi disparaître et être transporté à telle distance que l'on voudrait de son emplacement primitif. Cet usage ne dément point l'origine des Moscovites; ils ont seulement perfectionné la méthode des Scythes, leurs ancêtres, qui ne se servaient que de chariots et de tentes dans leur vie nomade. Je ne fus pas médiocrement surpris, je l'avoue, la première fois qu'un paysan, me voyant examiner sa maison avec quelque attention, vint me proposer de l'acheter; elle était dans un pays perdu : je me mis à rire, croyant que telle était à lui-même son envie. « Je ne suis point disposé, dis-je, à demeurer ici; autrement votre maison me conviendrait assez. — Vous l'emporterez, me dit-il. Et comme j'ouvrais de grands yeux, il me détailla comment on allait acheter une maison au marché ou à la foire.

Les habitations de ce genre sont presque les

seules qui se présentent sur les routes que je décris, et dont je ne fais point une peinture séduisante. Le seul avantage que je puisse leur reconnaître, en réalité le premier de tous, c'est d'être exemptes des voleurs de grands chemins: nuit et jour j'y ai constamment voyagé en pleine sécurité. Cependant il m'est souvent arrivé, après quelques heures d'un sommeil profond, que le ralentissement ou l'accélération de la voiture n'interrompt pas chez moi, de me retrouver à peu de distance de l'endroit d'où j'étais parti, surtout pendant une nuit obscure. Je me frottais les yeux, me persuadant avec peine que je ne changeais pas de place; puis, la tête hors de la portière, je distinguais les chevaux étendus et se passant fort bien de litière, tandis que le postillon, réfugié sous ma chaise de poste, y faisait un somme délicieux. Il me fallait toutes sortes d'exhortations et de menaces pour décider le jeune paysan à se remettre en route; car ils sont tous adonnés à la superstition, craignent les ténèbres, et se signent continuellement, ce qui ne les empêche point de filouter toutes les fois qu'ils le peuvent. Je crois avoir été contraint de renouveler vingt fois, de Saint-Pétersbourg à Vienne, la clef des roues et le pot qui sert à les graisser. Au moins le mougik qui

s'en prenait à mes chandelles avait-il la faim, si ce n'était plutôt la friandise, pour excuse.

Après de tels voyages et de si longs jours d'ennui, combien le cœur s'épanouit à l'entrée d'une ville comme Vienne ou Varsovie! On y retrouve la vie et le mouvement qui vous avaient fui; c'est un spectacle presque nouveau que ce contentement peint sur les visages, ce plaisir qui brille dans les regards, et dont la source est dans le bien-être des villes. La vue d'une femme élégamment parée vous fait sourire d'aise, lorsqu'une seule figure, qui vous rappelle agréablement ce sexe, ne s'est point offerte à votre vue pendant le voyage. A Vienne, surtout, rien ne vous récrée en arrivant comme la vue de ce petit bonnet phrygien, en étoffe toute d'or, et qui orne la tête de quelques jolies soubrettes : j'ai remarqué que les étrangers ne regardaient jamais avec indifférence cette riante coiffure et les minois agaçans qui en étaient parés.

Le plaisir de me retrouver au milieu de la civilisation, après quinze jours de monotonie et de privations de tout genre, était tel, que j'eus bien de la peine, malgré mes fatigues, à ne pas aller au théâtre le soir même de mon arrivée.

Dès le lendemain matin, le secrétaire de M. le comte de Cobentzel, ministre secrétaire

d'état, que j'avais eu l'honneur de connaître à Paris, M. le baron Hoppé, vint à mon hôtel de la part de son excellence. Mon premier mouvement fut de la surprise. « Comment, dis-je, M. le comte sait-il déjà que je suis à Vienne? — La liste des arrivans lui est communiquée chaque jour, me dit M. Hoppé, et le ministre vous fait prier de le venir voir demain à quatre heures. » Je m'empressai de me rendre à cette invitation. Je fus aussitôt introduit dans son cabinet, où je ne remarquai pas sans une sorte d'étonnement le buste de Napoléon sur la cheminée. Le comte donna plusieurs signatures, et lorsqu'il eut fini, il vint à moi avec des témoignages d'amitié. « Et d'où venez vous, me dit-il, mon cher Robertson? quel chemin d'écolier avez-vous pris pour venir de Paris à Vienne, par Saint-Pétersbourg? Grand Dieu! c'est du fond de la Russie que nous vient un Parisien! Comment avez-vous pu quitter le pays des délices, le paradis de l'Europe, pour vous expatrier vers le pôle, pour aller dans un pays sauvage, où personne ne doit vous comprendre? Et ici même, que venez-vous faire? Des ascensions? Étourdi! ne deviez-vous point prendre d'abord des informations avant d'arpenter tant de chemin? Quoi donc! ne savez-vous pas

que les aérostats sont prohibés à Vienne depuis celle que M. Blanchard a manquée il y a vingt ans, et qui faillit causer une insurrection ? » — Cela se peut-il ! dis-je aussitôt d'un air consterné. Mais quel rapport une ascension manquée a-t-elle avec une ascension qui réussit ; je réponds sans hésiter de la mienne. M. de Cobentzel me témoigna tout le désir qu'il avait de m'obliger, me promit d'écrire à l'empereur, qui était au camp de Prague, et releva mon courage en me flattant de l'espoir assuré de réussir dans la demande en ma faveur.

En attendant l'effet de ces démarches, je m'occupai à parcourir la ville et à en connaître les curiosités.

Les remparts, qui forment de la ville proprement dite une espèce de forteresse au milieu des autres habitations, excitèrent avant tout ma surprise. Ces remparts empêchent la ville de prendre des développemens et de se confondre avec les faubourgs ; ils sont en même temps un obstacle et une bizarrerie inutile. Cependant, depuis que les Français ont prouvé, en arrivant dans la capitale de l'Autriche à marches forcées, pour ainsi dire, que ces fortifications n'étaient que ridicules, on commence à transformer les glacis et les fossés en jardins

beaucoup plus agréables. C'est dans ces mêmes fossés que le gouverneur de la ville avait juré de s'ensevelir avant que de se rendre : les Français, à ce qu'il paraît, ne lui en donnèrent pas le temps; car trois jours après ils se promenaient sur le *graben*, et aucune inscription, que je sache, n'y rappelle de mort désespérée.

Moins bruyante que Paris et Londres, cette ville, qui ne contient d'ailleurs qu'environ deux cent cinquante mille habitans, emprunte un charme particulier de la douceur et des mœurs paisibles de ses habitans : l'existence y est moins rapide, et l'on y sent mieux la vie, en quelque sorte, que dans ces deux autres capitales, où l'homme le plus désœuvré n'a pas le temps de vous répondre. Nulle part les femmes ne sont plus douces, plus compatissantes, ni les hommes plus probes et plus laborieux. J'ai eu à me féliciter de l'obligeance et de la bonté de toutes les personnes auprès desquelles j'ai eu besoin de chercher des renseignemens, et je me plais à louer ici jusqu'à la bonhomie et la bienveillance du père capucin qui conduit les étrangers dans le vaste souterrain de l'église de son ordre, où sont les sépultures royales de la maison d'Autriche.

Vienne est certainement la rivale de Paris et

de Londres pour tout ce qui concerne les beaux-arts, les sciences et les lettres, et pour les collections de tout genre. On a cité la bibliothèque comme la plus nombreuse de l'Europe; mais elle est bien loin, sous ce rapport, de la bibliothèque nationale de Paris : celle de Vienne renferme, dit-on, trois cent mille volumes et douze mille manuscrits; celle de Paris contient soixante-douze mille manuscrits et huit cent mille volumes. Ce qui me parut le trésor le plus précieux de ces archives littéraires, ce fut le manuscrit original de la Jérusalem délivrée du Tasse.

Je ne citerai point la foule de monumens et d'édifices que je visitai, et que tout le monde connaît : je n'oubliai pas, comme on le pense bien, de voir dans l'arsenal bourgeois la tête de *Kara Mustapha*, ce grand visir turc qui avait commandé au dernier siége de Vienne. L'année d'après il fut étranglé à Belgrade, et les Viennois ne manquèrent pas de se procurer un trophée aussi important que celui de la tête du général turc.

Parmi les églises belles et nombreuses, celle qui attira surtout mon attention fut l'église de Saint.-Etienne, monument admirable, dont la tour a 425 pieds de hauteur, et est, je crois,

moins élevée de quelques pieds que celle de Strasbourg, que j'ai visitée aussi. Cette dernière a 4 mètres de moins que la grande pyramide d'Egypte. Je m'extasiai aussi vingt fois devant la plus belle œuvre de Canova : c'est le mausolée de l'archiduchesse Christine, qu'on voit dans l'église des Augustins.

Comme demi-magicien, j'ai toujours entendu parler avec intérêt des miracles, que j'ai constamment trouvés faciles à réaliser à l'aide de quelques connaissances particulières, ou de quelques supercheries habiles de la part du faiseur, et d'une certaine dose d'ignorance ou de crédulité de la part des dupes. Les bons Autrichiens ne sont point, certes, rivaux des Espagnols en superstition : quoique un peu pareils toutefois, ils ont une foi moins enthousiaste, mais une confiance plus naïve; aussi les jésuites s'y trouvent-ils en terre-sainte, et de tout temps y ont fait des prouesses. Ne me montra-t-on point, à la trésorerie de Vienne, conservé précieusement, le crucifix en bois qui parla, au commencement du dix-septième siècle, à l'empereur Ferdinand II, en lui disant très distinctement : *Ferdinande non te deseram.* Ce crucifix avait fait des études, puisqu'il parlait latin, disait vrai, d'ailleurs : les jésuites

n'abandonnent jamais les princes qui croient, comme celui-là, aux paroles des crucifix. L'interprète est traité avec un grand respect; et pour montrer quel prix on y attache, on le plaça, lors des funérailles de Marie-Thérèse, sur le sarcophage de cette impératrice.

L'empereur Joseph II, qui avait le malheur d'être philosophe, n'était point doué d'une foi aussi confiante. De son temps il existait encore dans l'église des Minimes un trou qui, selon la tradition, n'avait jamais pu être bouché. Les moines assuraient que, chassé par un exorcisme, du corps d'un possédé, le diable s'était échappé par là. « Fort bien, dit l'empereur qui connaissait cette anecdote, raison de plus pour parvenir à boucher ce trou; le diable n'en sortira plus. » Un maçon en vint à bout sans s'y prendre à deux fois. Mais le lendemain le trou se trouva débouché; le diable parut avoir des griffes à l'épreuve du ciment; par trois fois il gratta si bien, que la brique n'y put tenir. Enfin l'empereur se facha; il y mit une sentinelle : « Si le diable sort, dit-il, la sentinelle tirera dessus, et au lieu de l'enfermer nous le tuerons. » Pour le coup, le diable eut peur et resta sous la chaux vive; le drôle craignait les balles!

Joseph I^er^ n'avait pas eu pour les bons Pères

plus de défiance, si l'on en juge par l'anecdote suivante, que l'on me raconta alors, et qu'une tradition qui paraît bien fondée a conservée dans cette ville et même dans tout le royaume. Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, n'étant alors que prince de Saxe, fit un voyage à Vienne, où il se lia de la plus étroite amitié avec l'archiduc, depuis empereur sous le nom de Joseph Ier. Ils étaient tous deux grands chasseurs, et passionnés pour les exercices du corps, dans lesquels ils excellaient. Cette conformité de goût les avait rendus inséparables; on les voyait rarement l'un sans l'autre. Ils vivaient depuis assez long-temps dans cette intimité, lorsque le prince de Saxe remarqua tout à coup un refroidissement sensible dans les manières de l'archiduc. Celui-ci, pressé d'en expliquer les raisons, résista long-temps; mais cédant enfin aux instances de son ami : « C'est le ciel, lui dit-il un jour, qui veut que nous nous séparions. La religion que vous professez en est sans doute la cause. » (La famille régnante de Saxe n'avait pas encore embrassé la religion catholique.) « Quoi qu'il en soit, voilà plusieurs nuits que je reçois l'ordre de me séparer de vous. C'est un ange qui me le transmet. J'ai cru long-temps que c'était une erreur de mes sens, ou que cet avis

était l'effet d'un vain songe; mais il ne m'est plus permis de douter que ce ne soit la volonté du ciel qui m'est ainsi manifestée. Une plus longue résistance serait un manque de foi et un acte de révolte. » Joseph Ier fut étrangement surpris de cette révélation. « Que la volonté de Dieu se fasse, dit-il à son ami, si telle est la volonté du ciel; mais pour que nous n'ayons rien à nous reprocher, permettez-moi de m'assurer que le ciel parle réellement, et d'attendre la visite de l'ange. » Auguste y consentit. La nuit venue, ils attendirent l'ange, qui ne manqua point de se présenter et de répéter l'ordre d'enhaut. Joseph Ier se précipita aussitôt vers l'envoyé céleste au milieu des ténèbres, le saisit d'une main robuste, l'entraîna vers une fenêtre ouverte, et lui dit : « Si tu as des ailes, eh bien! vole. » Le lendemain matin on trouva dans la cour un jésuite mort : c'était le démon sous le déguisement d'un ange.

Une apparition miraculeuse, qui fit grand bruit en France il y a peu d'années, montra bien que les enfans d'Ignace n'avaient pas dégénéré, et n'avaient rien perdu, dans leur exil, de l'art qui leur est propre, de servir le ciel par des fraudes pieuses. On pourrait même imaginer que la secte jésuitique est bien plus ancienne qu'on ne le

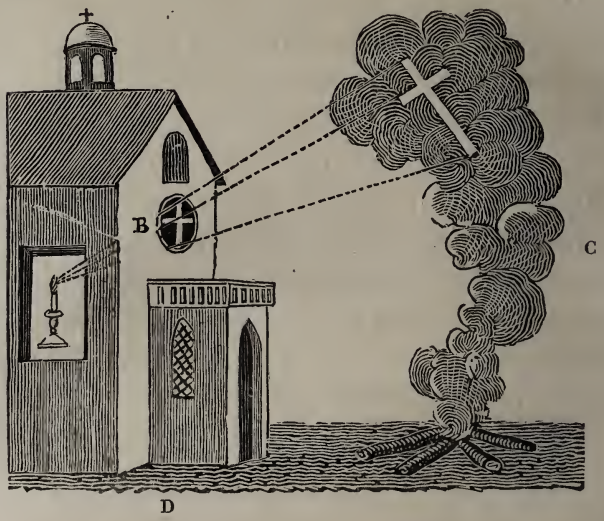
croit, et que Loyola n'en fut que le restaurateur. Il semble, en effet, qu'au temps de Constantin elle fût toute organisée, puisque les prêtres jouèrent sans doute à cet empereur le même tour à l'aide duquel ils ont essayé de séduire dernièrement de pauvres villageois : le fameux *labarum* n'était probablement que la première représentation de la croix de Migné, et l'on peut assurer, je crois, que ce dernier miracle est tout simplement renouvelé des Grecs. On se souvient, sans doute, que l'apparition d'une croix lumineuse au-dessus de l'église du village qui a donné son nom au miracle fit une vive sensation parmi les assistans; les âmes pieuses et les bonnes gens crurent avec dévotion à la manifestation d'un signe céleste; d'autres en glosèrent comme d'une supercherie de prêtre. Peut-être, si la croix eût été moins bien formée, et si elle s'était montrée moins long-temps, aurait-on pu soupçonner dans ce prodige quelque phénomène d'électricité atmosphérique; mais elle s'explique beaucoup mieux par des effets d'optique des plus faciles à produire. A commencer par le Père Kircher, qui possédait à Rome, il y a un siècle environ, le cabinet le plus curieux et le plus magnifique de l'univers, cabinet connu sous le nom de *Museum Kir-*

kerianum, et dont la description ainsi que les figures occupent un volume in-folio, tous les révérends Pères se sont adonnés à la connaissance de la physique expérimentale. J'ai pu m'en assurer au collége de Polosk, où j'ai vu de près les jésuites. Je parlerai de cette visite en son lieu.

Quant au miracle de la croix de Migné, ce peut être un passe-temps pour les amateurs d'illusions que de l'exécuter eux-mêmes, et de se rendre compte du procédé très simple qu'on put employer pour convertir Constantin au christianisme. Un premier moyen serait, comme dans le premier volume, de demander cet effet au fantascope. L'image, dessinée en petit et transparente, s'agrandit par les verres d'optique, et vient se peindre sur une fumée projetée à propos et convenablement dirigée.

Voici un second moyen. Plaçons-nous dans une chambre ou dans une église : nous n'avons dans l'intérieur qu'une seule lumière, mais vive et intense, et pour apparaître au dehors elle n'a qu'une seule ouverture en B. Cette ouverture, découpée à jour en forme de croix, aura de douze à quinze pouces. On conçoit qu'elle doit aller se réfléchir sur le premier corps qui s'offrira : alors supposez un fort brouillard, un

temps obscur, un nuage épais et peu élevé, la vapeur d'un jet d'eau, ou seulement une fumée produite en C, ou sur une terrasse D, les dispositions des lieux peuvent déjà faire la moitié du miracle, au point que, sans l'aide et l'intention de qui que ce soit, le hasard pourrait le produire en entier.



Comment les miracles ne seraient-ils pas en discrédit dans un siècle où on les a tous expliqués, tous réalisés, tous surpassés, où l'apparence la plus spécieuse, vue de près, s'évanouit. J'ai dit dans mon premier volume que les lieux où la misère est plus générale, où ni la fécondité

de la terre ni l'industrie des habitans n'offrent de ressources pour l'existence, sont ordinairement les plus fertiles en miracles, qui deviennent l'unique source de secours pour la contrée. Je citerai l'expédient d'un curé, que sa portion congrue mettait bien près du besoin. Il se plaignait de sa détresse à un confrère riche et bien pourvu : « Je vous tirerai d'embarras, » lui dit ce dernier, et il lui explique son dessein. Ces deux hommes de Dieu prirent aussitôt un crucifix et une livre de sel. Le crucifix fut enterré à une petite profondeur, et l'on mêla le sel à la terre qui le recouvrit. Au printemps, quand les bergers conduisirent leurs troupeaux dans la campagne, ils observèrent que les moutons venaient les uns après les autres s'arrêter au même endroit, et ne le quittaient qu'avec peine. On sait que le sel est un excellent engrais, et les moutons trouvaient là d'ailleurs une saveur particulière ; puis ils grattaient le sol ; le berger approcha enfin, et gratta aussi la terre.... Quels signes de croix et quelles dévotions, on doit le penser, lorsqu'il aperçut l'image du Rédempteur ! Il courut tout émerveillé au village, et le village tout entier sut au même instant comment Jésus-Christ venait de faire reconnaître son image par le pieux instinct d'un troupeau de moutons,

les plus innocens d'entre les animaux. Curé, croix, bannière, cierges, bénitier, marguilliers, chantres, enfans de chœur, femmes et filles, jeunes et vieux, tout s'empressa d'aller en procession déterrer le crucifix qui s'était venu loger sous le gazon, l'on ne savait trop comment, mais par la volonté de Dieu; on le porta en triomphe, et on le déposa en grande cérémonie dans une chapelle *ad hoc* de la pauvre église. Ce que le village avait su en un moment, toutes les contrées environnantes l'apprirent en quelques jours : chacun vint apporter son offrande; l'évêque fut des premiers (tout évêque est habile); il s'établit des cabarets et des auberges, et l'aisance se répandit dans le pays.

J'aurais force miracles à raconter, plus piquans les uns que les autres; mais aujourd'hui tout le monde en fait... Retournons à Vienne.

CHAPITRE VI.

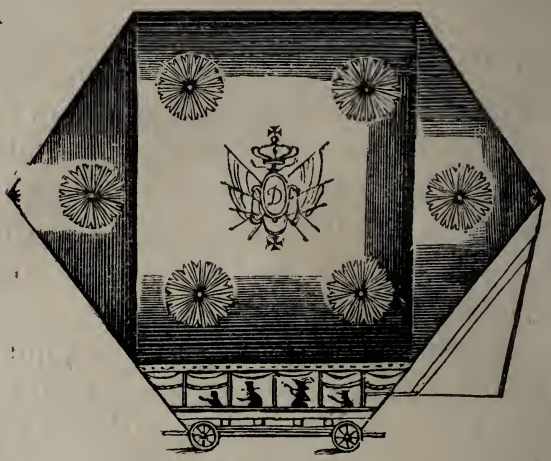
Première montgolfière à Vienne. — Deux échecs de Blanchard sur trois essais. — Lettre datée du ciel. — Environs de Vienne. — Bonhomie de l'empereur. — Belle voile inutile. — Vocation de M. Degen. — Essais disgracieux de M. Mayer. — Vengeance en couplets. — Double parachute. — Chambre de fantasmagorie. — Le temple de la Nuit. — Beau tonnerre. — Rotonde mobile. — Le *trémophore*. — La verse et l'auberge improvisée. — Messieurs les Cosaques des frontières. — Le coup de barrière. — Le roi de Mittau. — Un site du nord au mois de janvier.

M. le comte de Cobentzel ne m'avait point bercé d'une vaine espérance. La réponse de l'empereur arriva huit jours après le départ de la lettre que le ministre lui avait écrite en ma faveur: elle accordait gracieusement ma demande, et je pus me livrer dès lors à mes préparatifs pour une ascension prochaine.

Il y avait bien près de trente ans que les Viennois n'avaient point joui de ce beau spectacle; encore n'était-ce point un ballon à gaz qu'ils avaient vu monter en 1781, mais une montgolfière, dont voici l'aventure. C'était la première expérience aérostatique exécutée dans cette ville; elle fut entreprise par un nommé Gaspard Stuver. Il construisit sa montgolfière sur une

longueur de soixante-douze pieds; elle était en toile; son intérieur était garni d'un fort papier collé; il lui donna la forme d'un cylindre, dont les extrémités étaient fermées par deux cônes. Trois autres personnes devaient monter avec lui, et l'accompagnèrent en effet; en voici les noms : Daniel Hagmuller, Michel Schmaltz et Georges Hammersmith. Ils prirent pour gondole un bateau du Danube, disposé comme on le voit dans la *fig.* A, qui représente cette immense machine.

A



Les voyageurs s'embarquèrent d'autant plus résolument, qu'ils n'avaient point l'intention d'abandonner la montgolfière à elle-même, mais de la faire retenir captive par une grosse corde. Cette

corde, assez forte pour qu'elle ne pût être rompue que par une force évaluée 1,800 livres, ne le fut cependant point assez. A peine tendue elle cassa; l'équipage aérien partit avec la rapidité qu'on peut imaginer, non sans faire courir le plus grand péril aux passagers qu'elle portait. La secousse fut si violente, que le bateau pencha tout d'un seul côté; le feu se renversa sur la toile et l'enflamma. Par une heureuse précaution, les voyageurs s'étaient munis d'eau et de longs bâtons, à l'extrémité desquels étaient attachées de grosses éponges; ils éteignirent ce commencement d'incendie. Le voyage ne fut pas long. La machine descendit en rasant une grande charpente préparée pour un feu d'artifice, effleura les arbres du *Prater*, et alla s'abattre sur le sable de l'autre côté du Danube.

Dix ans après cette expérience, en 1791, Blanchard, précédé d'une immense réputation, se présenta pour offrir aux habitans de Vienne, dans toute sa majesté, un spectacle dont ils n'avaient vu que l'ébauche; car une des plus grandes jouissances des spectateurs est certainement de voir l'aéronaute s'élever avec sérénité au sein des airs, sans être rassuré par aucun lien qui l'attache ici-bas, et par lequel on puisse, une fois parti, le rappeler à la terre; de n'apercevoir au-

cune trace de travail et d'œuvre humaine dans le pouvoir invisible et presque magique qui l'emporte ; et enfin de le contempler au milieu des nues, sous lesquelles il plane d'abord pour aller bientôt s'y perdre. Les vœux et les efforts de Blanchard furent trompés : il prit mal ses mesures ; et l'on s'accorde à dire que de toutes ses expériences, ce fut celle où il commit le plus de fautes et de bévues. La foule, qui était incalculable, se montra courroucée, et peut s'en fallut que l'on ne vît les paisibles Autrichiens poussés à la sédition, non point par le vent de la discorde, mais par le gaz hydrogène. On assure qu'il dut la vie au roi de Suède, ou au prince de Ligne, qui le prit dans sa voiture. Il manqua l'expérience une seconde fois. Enfin, plus heureux au troisième essai, il prit son essor et s'enfuit loin du théâtre de ses premiers revers. Un des détails les plus piquans qui se rapportent à cette excursion, est certainement celui que le hasard m'a fait connaître. Un M. Jonatasio trouva le jour même la lettre suivante, ornée à chacun des angles d'un ruban jaune et d'un ruban noir de la longueur d'un pied. L'adresse et la lettre étaient écrites au crayon ; sur l'adresse on lisait :

A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR ET ROI.

Le contenu de la lettre était ainsi :

SIRE.

« Un foible mortel, qui plane actuellement dans « les airs, ose déposer ses hommages aux pieds « du plus grand et du plus magnanime des rois. « C'est aux royales bontés de Votre Majesté que « je dois mon existence et ma céleste jouissance « actuelle! Confus de tant de bienfaits, je me « prosterne humblement devant Votre Majesté, « de laquelle je suis

« le plus soumis et le plus respectueux « serviteur,

BLANCHARD. »

En l'air, ce 6 juillet 1791.

La lettre ne fut point remise à son adresse. Cette négligence de la part de M. Jonatasio n'eût pas été pardonnable, si la conduite peu régulière de Blanchard n'eût excité, malgré sa disgrâce, une vive indignation. Et encore est-ce là plutôt une explication qu'une justification suffisante de cette quasi-infidélité.

D'après ce qu'on vient de lire, les Viennois ne pouvaient donc pas se glorifier d'avoir vu encore une ascension bien exécutée, lorsque j'obtins la permission de leur offrir ce spectacle. Je me pré-

sentais d'ailleurs devant une génération toute nouvelle, et qui n'avait recueilli de renseignemens sur l'ascension d'un aérostat que par tradition. Je puis dire que la cour et la ville, la noblesse et le peuple, se montrèrent également avides de le contempler : une recette de vingt-cinq mille francs environ attesta ce vif empressement.

Cette expérience eut lieu le 29 octobre, au *Prater*, en présence des grands archiducs Charles, Jean, Louis, de l'archiduc Ferdinand, de la noblesse et du concours de public qu'on peut imaginer ; celle-ci fut réellement magnifique. Mon fils aîné, alors fort jeune enfant, et dont Kotzebue avait remarqué la gentillesse à Riga, devait m'accompagner dans ce voyage ; il était déjà placé près de moi, et tout joyeux, dans la nacelle, lorsque M. de Cobentzel vint me conjurer de le laisser à terre, et l'emporta dans ses bras. Je partis à quatre heures, aux acclamations universelles. En peu d'instans le Danube, allongeant son cours et déroulant au loin ses sinuosités et ses rives pittoresques à mes regards, sembla rapprocher ses bords et rétrécir son lit. Les îlots, peut-être au nombre de cent, disséminés dans ce fleuve, se resserrèrent, et ne furent plus dessinés pour moi que par de légères lames blanches :

c'était comme une charmante broderie d'argent sur une même île. En m'élevant, j'avais promené délicieusement mes regards sur l'amphithéâtre verdoyant du jardin de Schœnbrunn et sur son bâtiment du joli nom de *Gloriette*, au sommet de la colline; puis à deux lieues de là, sur l'autre château impérial de Laxembourg, qui renferme le *château des Caprices*, nom que je pouvais fort bien appliquer à mon palais volant, malgré la voile que M. Éberlé m'y avait fait adapter, comme on va le voir. J'avais cherché à distinguer aussi la terrasse en rocher du couvent des Camaldules, rocher qui semble menacer le Danube d'interrompre son cours s'il venait à se détacher de sa base, et que le prince de Ligne possédait alors, ou a possédé depuis; car ma mémoire est peu fidèle sur ce point. J'avais reconnu tout de suite la montagne de Kahlenberg, promenade très-fréquentée le dimanche, et qu'il faut une heure pour gravir: c'est là que demeurait M. Jonatasio, à qui je devais la lettre de Blanchard, datée du ciel. Placé en un assez beau poste pour voir du pays, je découvris à quatre lieues la ville de *Baaden*, si connue par ses eaux minérales, et que l'on a appelée le *Bristol* de l'Autriche. A six heures et demi, avant que je pusse savoir si j'apercevais d'une telle distance le feu des trois mille lan-

ternes de Vienne, puisqu'elles n'étaient point encore allumées, j'allai descendre à six lieues de cette ville, dans la vallée de *Tressdorfer*. Je rentrai à Vienne le lendemain.

Je n'eus point l'honneur de voir l'empereur François à cette ascension, bien qu'on m'ait assuré qu'il y soit venu, mais simplement en calèche, et il n'était point descendu. La simplicité de ton et de manières de la famille impériale d'Autriche a été citée comme s'alliant très bien d'ailleurs à la noblesse d'une race qui n'a besoin ni de morgue ni de hauteur pour faire voir qu'elle est sur un trône. Ainsi, la veille de mon expérience, me trouvant chez l'artificier M. Stuver, je vis s'arrêter devant la porte la voiture de l'empereur, qui descendit et vint en personne s'informer, avec autant de bonhomie qu'aurait pu le faire un simple bourgeois de Vienne, si mon départ en ballon était toujours fixé au lendemain.

J'ai parlé d'une voile qui n'empêcha point mon ballon d'obéir au vent avec la plus parfaite docilité; voici à quelle occasion je l'avais adaptée. Lorsque le projet de mon voyage aérien fut annoncé, un M. Éberlé, directeur du cabinet impérial, rendit publiques certaines idées de direction qui me parurent impratica-

bles; je démontrai facilement, par de simples considérations théoriques, l'inutilité de sés moyens, entre autres du secours, suivant lui très efficace, d'une grande voile. J'hésitai d'autant moins à lui prouver cette inutilité par le fait, que le déploiement de cette voile me parut devoir augmenter la beauté du spectacle d'un voyage aérostatique. Elle produisit réellement un effet merveilleux sur le public : il n'eût tenu qu'à moi de laisser croire que le ballon résistait au vent pour ne suivre que ma volonté; malheureusement c'est le contraire qui avait lieu. Le vent saisissant la voile en plein, la poussait avec plus de rapidité vers la région où il soufflait. Le moyen de louvoyer et de présenter la voile transversalement, lorsqu'on n'a pas sous ses pieds la résistance de l'eau pour s'appuyer! La direction serait bien loin d'éclore si l'on n'avait point pour y arriver de théorie plus ingénieuse et plus rationnelle.

La polémique des journaux à ce sujet vint troubler le repos d'un honnête et paisible horloger. Il réglait la marche du temps, il crut pouvoir asservir de même l'espace, et se mit à imaginer des ressorts. Il ne cessa, pendant son séjour à Vienne, de s'attacher à moi, afin de pouvoir chaque jour me faire part de ses rêveries. Homme de talens

et mécanicien habile, M. Jacob Degen fit des tentatives qui ne furent point heureuses, mais qui n'étaient pas méprisables. On imita son exemple en France, et d'autre projets furent essayés, plus ou moins dépourvus de mérite. Mes lecteurs peuvent voir à la page 7 un modèle qui, parmi ces essais, s'appuya du moins sur quelque principe : c'était une sorte de combinaison du cerf-volant avec l'aérostat. Un plan incliné qui se porterait à droite ou à gauche, au moyen d'un gouvernail, devait offrir à l'air une résistance et un centre d'action à l'aéronaute. L'expérience démentit ce qu'il y avait de spécieux dans cette invention, dont je donnerai, quand il sera temps, une description plus détaillée, ainsi que des autres procédés demeurés infructueux jusqu'à ce jour. Les expériences malencontreuses de Degen à Paris seront relatées au même endroit.

Il m'est impossible de passer sous silence les marques de bonne foi et de confiance que je reçus, à l'occasion de cette expérience, de la part des Viennois et du gouvernement. L'autorité me permit de placer d'avance mes billets, et les habitans se les procurèrent tous de cette manière.

Charmé de ce premier succès, et le but de

mon voyage à moitié atteint, il ne me restait plus, pour réaliser toutes mes espérances, qu'à réussir avec le même bonheur dans l'expérience d'une descente en parachute : mon dessein était d'offrir ce spectacle peu de temps après l'ascension. L'effet d'un amour-propre individuel, encouragé par l'amour-propre national, me força de l'ajourner, à mon grand déplaisir. Un sieur Mayer mit dans sa tête allemande la résolution de renouveler lui-même devant ses concitoyens le spectacle qui venait d'exciter parmi eux un si vif intérêt. Il allait proclamant de tous côtés qu'un Allemand était tout aussi capable qu'un Français de *voler à la gloire*, c'était son mot, non le mien : il est vrai qu'alors les Français volaient à la gloire, dans toute l'acception du terme; mais il ne s'agissait pas d'exploits dans les nuages. Les jeunes gens de l'ambassade française et quelques autres de nos compatriotes se piquèrent d'honneur avec des jeunes gens des salons de Vienne, pour savoir quelle serait l'issue de la tentative de M. Mayer, encouragé et secondé par deux académiciens. Son projet, quant à moi, me contrariait vivement, car il retardait d'un mois ou de six semaines mon retour en Russie. J'allai donc trouver M. Mayer; je lui proposai, s'il voulait me laisser exécuter

ma descente en parachute, de lui abandonner mes tuyaux, mes tonneaux, et de diriger le remplissage de son ballon. Il me répondit fièrement qu'il n'avait nul besoin de mon secours. Ce qu'on m'en avait dit ne me donnait pas néanmoins grande foi dans sa capacité; l'événement sut justifier mes prévisions. Le jour tant désiré par ses compatriotes arriva. J'étais encore couché lorsqu'un des chefs de la police vint chez moi me prier, en grâce, de me transporter un instant au *Prater*, pour prêter aide à M. Mayer, dont le ballon ne se remplissait pas, le gaz s'échappant probablement par quelque petit trou inaperçu. Je bouchai en effet, pour lui complaire, un fort petit trou, bien innocent de la déperdition dont on l'accusait; car si le gaz avait mis, pour entrer dans le ballon, le temps qu'il aurait fallu pour qu'il en sortît par une telle issue, le remplissage aurait pu commencer à Noël pour être prêt à l'Assomption. On me fit des instances pour que je restasse jusqu'à la fin de l'opération; mais je persistai à me retirer, ne voulant point risquer de partager la responsabilité d'un échec facile à prévoir d'après les mesures déjà prises. L'expérience, en effet, manqua complétement : non seulement M. Mayer ne pensa pas à quitter le sol, mais il ne put pas même produire assez de

gaz pour mettre son ballon debout. Les jeunes gens de la légation française s'amusèrent beaucoup de son embarras, et célébrèrent leur triomphe, comme cela se fait toujours en France, par des chansons [1].

[1] Ces messieurs firent courir dans le monde quelques couplets qu'on va lire : ils sont un peu comme la chanson du *Bon Henri*, peu brillans de style, mais assez bien sentis. S'il est permis de faire quelque part des vers français négligés, quoique agréables, c'est parmi les Allemands, et surtout lorsqu'il s'agit de couplets :

A l'exemple de Robertson
Mayer veut monter en ballon :
Mais c'est hors de sa sphère,
Eh bien,
D'abandonner la terre,
Vous m'entendez bien.

Près d'honorer sa nation,
Par une belle ascension,
Mon Dieu ! comme il barbotte !
Eh bien,
Il reste dans la crotte,
Vous m'entendez bien.

Est-ce sa faute, dira-t-on,
Si son *esprit* lui fait faux bon,
Et si sa tête est vide,
Eh bien,
D'un précieux fluide,
Vous m'entendez bien.

Consolez-vous pourtant, Viennois,
Vous le verrez une autre fois,
D'autre esprit faire emplette,
Eh bien,
Pour acquitter sa dette,
Vous m'entendez bien.

Peu de temps après cette déconfiture, j'obtins la permission d'offrir une descente en parachute, expérience audacieuse, plus digne encore de piquer la curiosité qu'une simple ascension. Mais le patriotisme nuisit à l'empressement : on me garda rancune, comme si je devais être responsable des revers d'un ignorant. Je n'eus pas, à beaucoup près, un concours aussi nombreux qu'à ma première expérience.

Je cédai, dans cette occasion, aux instances d'un jeune homme qui, s'étant constitué mon élève, me supplia de le laisser débuter devant une assemblée encore nombreuse, et qui plusieurs fois dans la suite occupa une place dans ma diligence aérienne. J'avais imaginé un perfectionnement au parachute : la gondole, très-petite, était entourée d'un drap de soie qui devait, au moment où l'aéronaute se précipiterait, se déployer aussi, opposer sa surface à l'air, et former ainsi comme un second parachute. Quoique le temps fût contraire à l'expérience, les spectateurs ne manquèrent pas, et eussent été plus nombreux encore sans la bouderie dont j'ai parlé.

Je conduisis tous les préparatifs avec bonheur. M. Michaud (c'est le nom de mon élève), n'eut qu'à se placer dans la gondole, et à se laisser

emporter par cette force d'ascension dont l'on se rend compte si facilement, et qui n'en est pas moins toujours si admirable. Des applaudissemens et des acclamations s'élevèrent de toutes parts. On ne perdit pas de vue le voyageur. Il avait déjà fui à neuf cents pieds de la terre, lorsque le signal de se détacher du globe aérostatique lui fut donné par un coup de canon. Il coupa les deux cordes qui le retenaient à son conducteur, et lui permit de continuer seul, au milieu de ces hautes contrées, un essor vagabond. Pour lui, la loi de la gravitation le rappelait en bas. La chute fut d'abord rapide; mais les deux parachutes s'ouvrirent bientôt simultanément, et offrirent un ensemble majestueux. En quelques secondes l'aéronaute eut parcouru l'intervalle qui le séparait de l'assemblée, et se trouva comme posé sur le sol à peu de distance du lieu d'où il était parti, dans le *Prater* et au milieu des plus vifs témoignages de satisfaction.

Ce spectacle avait paru extraordinaire; il m'attira des complimens de tous côtés, et de riches présens de la cour. On loua beaucoup mon genre de parachute, et pour l'effet d'optique et pour l'accroissement de sécurité qu'il offrait. Il était fait de taffetas, n'avait que vingt pieds de diamètre, et ne pesait que douze livres.

On conçut très-bien qu'il pourrait, dans un cas d'incendie, être d'un véritable secours pour qui se trouverait à un étage élevé, si tout autre passage était intercepté par la flamme. On serait certain, en l'entr'ouvrant suffisamment avant de s'élancer, d'arriver en bas presque sans aucun mal.

Enchanté des Viennois, du plaisir que je leur avais procuré, je me hâtai néanmoins, après cette ascension, de me livrer aux préparatifs de mon départ, afin d'arriver à Saint-Pétersbourg avant que l'hiver ne fût trop avancé. Il m'avait d'ailleurs été impossible d'obtenir le seul théâtre où il eût été convenable et fructueux de donner des expériences de fantasmagorie. Ne pouvant l'exécuter, je pus du moins la voir et devenir spectateur de ma propre invention. Ce fut, en effet, la connaissance que M. Melzer eut des perfectionnemens d'optique auxquels j'avais dû le succès de ma fantasmagorie, qui engagèrent ce riche fabricant de soierie, amateur d'ailleurs éclairé, à réunir chez lui une société nombreuse, et à rendre hommage, disait-il, au premier des fantasmagores. Les effets ne répondirent ni à cet empressement ni à mon attente. Je trouvai son art très borné; toute sa puissance n'allait qu'à faire grandir ou décroître les objets. Il

m'assura cependant qu'il possédait un tube pour les redresser : je dus croire alors qu'il n'en savait point faire usage. Ce tube est passé plus tard dans les mains de M. Maëlzel, mécanicien ingénieux, qui fit l'acquisition du cabinet de M. Melzer, dont il ne sut tirer aucun parti.

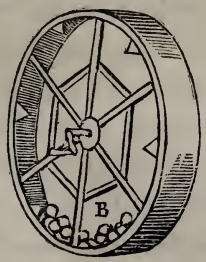
Il ne faudrait point conclure de ce que je viens de dire, que les Allemands ne sont pas très avancés dans l'art de produire des résulats brillans, mystérieux, fantastiques, par la combinaison des effets de lumière; peu de nations au contraire y excellent autant qu'eux : leur caractère rêveur, leur âme tendre, leur imagination mystique, les portent naturellement à ce genre de recherches. Une des curiosités de Vienne où l'on pouvait le mieux se convaincre de cette disposition d'esprit et de cette science des effets, c'était le *Temple de la Nuit* à Schenau, appartenant à M. le baron de Braun, directeur des théâtres de Vienne. Une enceinte spacieuse offrait au centre d'un beau jardin, de manière à produire une charmante illusion, cette demi-obscurité de la nuit que la lune vient plutôt éclairer que dissiper. Les étoiles tapissaient le firmament, et, par leur éclat étincelant, ajoutaient au prestige de cette demi-clarté nocturne. Pour obtenir d'abord l'effet de

lune, je pratiquerais au dôme de l'édifice, ou dans la partie élevée de la salle où l'effet devrait avoir lieu, une capacité de quelques pieds, dont le côté visible pour le public serait rond, et offrirait un verre blanc dépoli, puis, à la distance de 4 ou 5 pouces, et dans une disposition parallèle, un verre convexe des deux côtés, de 12 à 15 pouces de foyer, et de 12 pouces de diamètre. La grandeur du diamètre rend ce verre difficile à établir, mais de sa perfection dépend la perfection de l'expérience. Quant aux étoiles, elles sont saillantes, et faites de cuivre, semi-boules dorées, empruntant, par réflexion, leur éclat à la lune et à d'autres lumières placées dans des vases d'albâtre. L'ensemble produit une illusion complète et une impression ravissante.

Si ce n'était point le calme d'une belle nuit dont on eût voulu reproduire l'image, et qu'au contraire on eût cherché à représenter dans un édifice de ce genre une nuit orageuse, rien certes n'aurait pu contribuer autant à l'illusion que le tonnerre de M. Michel. Ce M. Michel allait de ville en ville, faisant entendre les bruyans éclats de la foudre, ses crépitations et ses roulemens plus ou moins sourds, plus ou moins rapprochés. On restait stupéfait de tant de ressem-

blance avec la nature, et je ne doute pas que les personnes peureuses n'en eussent été effrayées comme d'un tonnerre véritable. Son procédé consistait dans l'action d'une roue de douze pieds de diamètre et d'un pied de largeur A. Cet espace d'un pied entre les deux chassis C est fermé avec du fort parchemin de cheval, et une soixantaine de balles de fer ou de plomb B, dont la plus grosse est comme un œuf, suffisent pour rendre des sons aussi intenses. Voici la représentation de la machine, telle que je l'ai vue.

Fig. 1.



En passant aux effets qu'on peut obtenir, surtout par un beau soleil, je citerai la chambre obscure de M. Posch, et particulièrement celle qu'il avait projetée; en voici la représentation : AA, *fig.* 2, représentent quatre compartimens ou quatre petites chambres obscures; sur les tables B viennent se peindre les objets extérieurs à travers les verres objectifs C; toute la charpente *a b c d*, formant une rotonde, est en bois, et mobile sur

le pivot D. On introduit le public dans les quatre chambres, et le mouvement imprimé à toute la rotonde fait passer sous les yeux des spectateurs tous les objets du dehors, en parcourant successivement les divers points de l'horizon; car tout ce qui environne l'édifice vient se présenter tour à tour par les objectifs, et charme les sens par une éloquente variété d'aspects. Une telle chambre est encore à exécuter. M. Posch l'avait cependant commencée; il avait dessein de prendre pour base un diamètre de 20 pieds. Ce moyen de déplacer le public, et de rendre les spectateurs mobiles, a été employé par MM. Daguerre et Bouton dans le Diorama, à Paris.

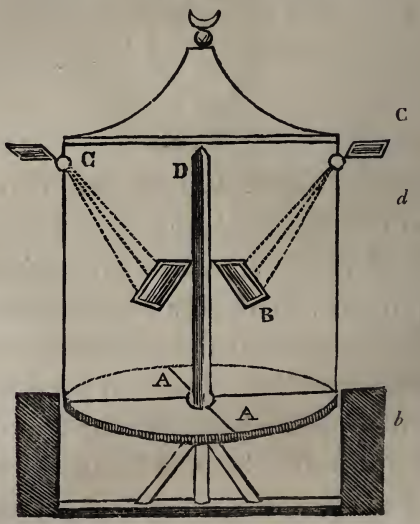
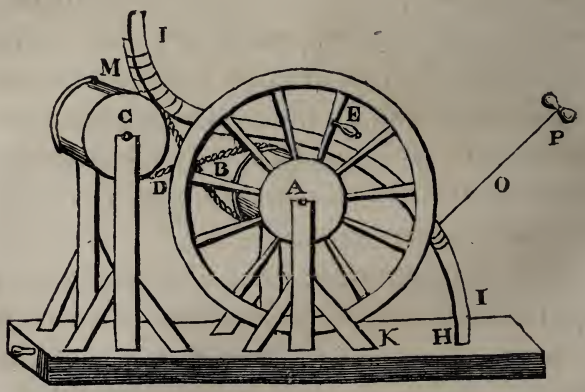


Fig. 2.

Après le récit de ces illusions, qu'il me soit permis de placer la description d'un instrument que j'ai vu à Vienne, lequel ne servait aussi qu'au plaisir, mais dont on pourrait tirer un parti plus sérieux. Observateur de tout ce qui tient aux lois générales de la nature et de la physique, j'ai toujours donné une attention particulière, dans mes voyages, à tous les procédés qui peuvent intéresser la santé, aux inventions utiles à nos besoins, non moins qu'à celles qui servent à nos délassemens. L'instrument dont je veux parler, et dont je donne le dessin, pourrait fort bien s'appeler *trémophore ;* on va voir pourquoi. Cette machine, uniquement destinée à produire des sons, est entièrement inconnue en France. Qu'on imagine une forte tige d'acier ou de fer II, recourbée et opérant un frottement sur un tambour en bois MC, saupoudré de résine, la manivelle E met en mouvement la grande roue A, et une corde sans fin BD accélère la rotation du tambour C. Le mouvement de rotation du cylindre excite une vibration très forte, d'où naît un son grave et imposant.

Cet instrument semble jusque-là n'avoir de rapport qu'avec l'acoustique; mais l'art de guérir ne pourrait-il pas en tirer un grand parti ? La vibration de cette tige est si prononcée, qu'elle s'étend

à tout ce qui l'environne : qu'une personne la touche ou se mette en communication avec elle en tenant la corde OP, un frémissement se fera sentir dans tout le système de l'économie animale ; le sang, les fluides dont se nourrit le corps humain, les muscles et les nerfs, ne doivent-ils pas éprouver, soit un déplacement, soit un ébranlement favorable, dans une foule d'affections obstructives? L'électricité, remise à la mode à Paris au moment où j'écris, et dont on cite quelques effets surprenans, en taisant sans doute beaucoup d'insuccès, a-t-elle une action comparable, elle dont le fluide n'agit qu'en rayonnant vers les surfaces, à l'ébranlement qui pénètre, par le *trémophore*, dans toutes les parties de l'organisation intérieure humaine.



Après ces diverses descriptions, je puis, je crois, quitter Vienne sans prendre congé de quelques autres artistes plus ignorés. Ce n'est point par le chemin de Riga que je retourne à Saint-Pétersbourg; je suis une autre route, celle de la Pologne. Mais en hiver, et surtout avec les hivers de ces contrées, on est moins disposé à mettre le nez à la portière qu'à s'enfoncer la tête dans sa fourrure. Je ne dirais donc rien du voyage, attendant, pour en parler, une saison plus favorable, où je le fis une seconde fois, si je n'étais arrêté tout court par un petit accident près de Bialistock. Les balises qui tracent les chemins et guident les postillons dans ces plaines, toutes blanches et couvertes de trois ou quatre pieds de neige, manquaient en certains endroits, de sorte que le nôtre, obligé de courir au hasard, nous conduisit très classiquement dans une fosse où la voiture fit la culbute. Voici un artiste, sa femme et ses deux enfans, avec tout un bagage sens dessus dessous, sortant par la portière pour entrer dans la neige jusqu'aux genoux. Pas une habitation à l'entour; il fallait aller à quatre lieues de là chercher des aides, et il se faisait tard. Nous n'eûmes qu'un parti à prendre, ce fut de rentrer dans la voiture versée, de nous y serrer comme des sou-

ris ou des lapins, les uns contre les autres, et de passer la nuit dans cette auberge improvisée. Au dehors le froid était violent, mais nous avions chaud dans notre niche ; le postillon avait couru au prochain village. Le jour vint nous surprendre et nous éclairer à travers la portière, qui nous servait de plancher, tellement que nous aurions pu nous croire dans ces petites mansardes de Paris, dont les fenêtres sont presque parallèles au firmament. S'il y avait eu quelque château dans le voisinage, l'aventure aurait eu sans doute quelque issue romanesque ; mais je dois avouer qu'elle finit tout platement, c'est-à-dire qu'on releva la voiture, et que des chevaux frais nous conduisirent sans nouvel encombre à la première poste.

Arrivé d'abord par mer à Saint-Pétersbourg, j'eus lieu, à mon retour en Russie, de connaître quelques formalités indispensables lorsqu'on y vient par terre. La première précaution est d'avoir un *podaroschna* ou passeport pour obtenir des chevaux de poste, ce qui ne dispense point d'un second passeport du gouverneur civil. Les chevaux, en 1805, coûtaient 2 copecks par werste : c'était bien peu, et les supplémens qu'il fallait payer largement pour faire avancer la voiture, que les deux ou trois petits chevaux taxés par le

tarif n'auraient pu déplacer, ne rendaient pas même les relais aussi chers qu'ailleurs. Il est, au reste, sévèrement défendu d'emporter de l'argent monnayé russe : il est donc essentiel de se munir, avant le départ, de ducats de Hollande.

Outre le souvenir de ma culbute dans la neige, il m'est encore resté de ce voyage par terre le souvenir de l'impression que fit sur moi l'entrée dans Polangen [1]. Elle a quelque chose de triste et de solennel : le bruit des clefs, le roulement de la voiture sur le pont-levis, puis le roulement des portes sur leurs gonds, et la fermeture des verroux, font naître des arrière-pensées, une sorte de terreur involontaire et de crainte de captivité. Les Cosaques qui gardent cette frontière ne sont pas d'ailleurs les personnages les plus aimables et les plus polis qu'on puisse rencontrer sur son chemin; et j'étais assez disposé à leur demander un peu plus d'aménité pour celui qui venait de si loin porter dans leur pays des progrès de la civilisation encore inconnus parmi eux: mais je réfléchis qu'il passerait encore plus d'une génération de Cosaques sur le sol moscovite avant qu'ils fissent par eux-mêmes quelque usage de la pile ou de l'électromètre.

[1] Une des frontières de l'empire russe.

Il paraît que la garde de toutes les frontières russes est commise aux soins de ces échappés des bords du Don; les étrangers s'en plaignent généralement, et il est peu d'écrivain qui n'ait eu à exprimer quelque mécontentement à cet égard. Dans les bourgs ou dans les villes de district, c'est de la troupe de ligne que l'on rencontre aux barrières le plus ordinairement. Ils prennent avec importance votre *podaroschna*, que très souvent ils ne peuvent lire, par la seule raison qu'ils ne connaissent pas les lettres de l'alphabet; ils ne vous en font pas moins attendre deux heures. Ne croyez pas qu'ils aient quelque formalité à remplir; point du tout, ils veulent seulement vous donner le loisir d'observer que le voyageur impatient peut mettre un terme à son martyre par l'offre d'un rouble. Si vous persistez à ne pas deviner le secret de cette attente, craignez un ressentiment pareil à celui dont je faillis être victime à l'entrée d'une espèce de bourg. Les barrières sont de grandes pièces de bois en bascule, qui se lèvent d'un côté par l'effet d'un contrepoids placé à l'autre extrémité. A peine m'eut-on rendu mon passeport, que le postillon, fatigué d'un long retard, anime les chevaux : la voiture part; mais au moment où nous passons sous la barrière, un bruit af-

freux se fait au-dessus de ma tête : la voiture rétrograde, l'impériale est fracassée.

Les soldats avaient laissé retomber la grande barre; le mal était sans remède. A quoi eussent abouti les plaintes? à augmenter beaucoup le temps que nous avions perdu : il fallut dévorer notre colère. Mais ne semble-t-il pas au lecteur que cette forme de barrière, très dangereuse d'ailleurs, n'appartient qu'à un peuple esclave, à un peuple de serfs, que ses maîtres peuvent écraser sans y attacher grande importance?

Nous n'avions pas oublié cette aventure, lorsque nous en fûmes distraits, sur la route, par l'aspect de quelques vieilles voitures aux armoiries royales, et qui paraissaient être mises là au rebut en plein air, sans crainte d'intempérie. Nous approchions de Mittau, première ville russe où l'on trouve un gouverneur, et où l'on fait viser son passeport. Le postillon, dont je n'entendais point le russe, et qui entendait encore moins mon

français, me fit comprendre, à force de signes, que le *roi de Mittau*, le comte de Provence, depuis Louis XVIII, demeurait dans les environs. Ces voitures sur la route lui servaient en quelque sorte d'enseigne, en avertissant les voyageurs, les Français surtout, qu'ils avaient en ce lieu une royauté à honorer. Les hommages devaient flatter beaucoup; mais la simple curiosité avait son prix pour les Bourbons, qui ne devaient rien craindre tant que l'oubli de la France. Ils espéraient sans doute que les voyageurs, de retour dans leur patrie, ne manqueraient point de répéter les détails de leur réception, quelques mots spirituels ou agréables, quelques unes de ces phrases dans lesquelles la perte du pouvoir et l'exil rendent si éloquent lorsqu'on parle d'idées libérales et de dévouement aux intérêts populaires. Par ce moyen on pouvait vivre encore dans certaines imaginations, et être moins inconnu au retour dont l'espoir n'est jamais abandonné. J'étais descendu à l'auberge depuis bien peu de temps, lorsqu'un Français, frisé, poudré, tout parfumé d'ancien régime, et qu'on aurait pu croire sorti un matin du château de Versailles en 1789, vint s'offrir de me rendre tous les services dont des compatriotes peuvent user en pays étranger. Il nous

apprit que la résidence de Louis XVIII était à proximité de la ville; qu'il nous y introduirait si nous voulions, et que notre qualité de Français nous y ferait très bien accueillir, surtout si nous avions quelques nouvelles de France à communiquer. Je payai ces offres de remercîmens convenables, mais n'en profitai pas: j'étais trop pressé.

Ce nouveau trajet de cinq cents lieues avait été plus long et plus pénible que le précédent, et surtout plus ennuyeux. Nous arrivâmes à Saint-Pétersbourg accablés de fatigue et bien empressés, comme on peut le croire, de goûter le repos dans de bons lits. Nous nous fîmes conduire à l'hôtel de Bordeaux, près la place d'Isaac, le premier hôtel de Saint-Pétersbourg. Mais là se confirma l'observation que j'ai déjà faite, du peu de commodité qu'offraient ces hôtels: on n'eut aucun égard à nos longues veilles, et il nous fut impossible d'obtenir des draps avant le jour; les maîtres n'étaient point accoutumés à troubler leur repos pour hâter celui des voyageurs.

Je n'avais vu encore Saint-Pétersbourg que sous une face, sous celle qui lui est commune avec toutes les grandes villes; il me restait à la connaître sous cet aspect tout particulier que lui donne la rigueur de l'hiver. Alors elle pose

toute entière sur un sol de glace, et la superficie de la Néva ne diffère en rien des rues, qui sont, comme le fleuve, sillonnées par de rapides traîneaux : le bruit et le mouvement des roues ont cessé entièrement. Immobiles sur des patins où elles sont retenues, elles ne sont plus d'aucun aide aux voitures, qui filent avec vitesse et ne font que glisser. Pour qui n'en a pas encore été spectateur, la vue de ces courses rapides et paisibles est très pittoresque ; et comme, dans cette saison, tous les seigneurs habitent la ville et y déploient tout le luxe qu'ils peuvent étaler, c'est le moment favorable que l'on doit choisir pour y trouver le tableau le plus animé, le plus brillant, le plus pompeux que puisse offrir une grande cité du nord.

Vole à la gloire ! mon ami M***,

CHAPITRE VII.

Le baptême de la Néva. — Pourquoi les montagnes russes n'ont pas duré en France. — Les parures de femmes sur la perspective de Newsky. — Le plaisir et l'art de dégringoler. — Le traînage. — Marchés aux cochons. — Blocs de glace. — Nativité de Jésus-Christ, et perruques blondes des apôtres. — Exil des jésuites. — Le bal du jour de l'an. — Alexandre jugé par les femmes. — Mariage du prince de Saxe-Weimar. — Une fête de Barras. — Le grand chambellan Nariskin. — Le danseur de M. Rospini. — Le bassier de M. Maëtzel. — Chauffage expéditif.

Au temps de mon retour à Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire précisément pour les fêtes de Noël, il se pratiquait dans cette ville une cérémonie assez bizarre pour mériter d'être décrite, et qui l'aura sans doute été dans quelque livre : il s'agit du baptême de la Néva, ou de la bénédiction des eaux. Je ne rechercherai point l'origine de cette cérémonie, tout à la fois religieuse et militaire : son but, sans doute, est un hommage à ce fleuve, source de tant de bienfaits pour la capitale. Le 6 janvier, toutes les troupes, en grande tenue, et le czar à leur tête, se réunissaient en face du palais, sur la Néva, dont les eaux sont emprisonnées sous une voûte glacée de plusieurs pieds d'épaisseur, et capable de supporter toutes les armées de l'Europe. Ce qui me surprit beaucoup,

moi frileux, moi homme presque du midi, sous cet âpre climat, ce fut de voir ces soldats, et le souverain lui-même, braver pendant plusieurs heures un froid de 25 degrés, le corps serré dans un simple habit de drap, sans fourrure et sans aucune précaution contre la température; bien plus, j'ai remarqué plusieurs fois l'empereur la tête découverte. Il faut connaître le ciel de la Russie, et tous le soin que les habitans prennent contre sa rigueur, pour apprécier combien ma surprise était naturelle. Il est vrai qu'il s'agissait d'un objet de culte, et que la religion a chez les Russes toute sa ferveur primitive: ce n'est plus en France que l'on se gèle pour l'amour de Dieu.

Les impératrices et toute la cour assistaient à la bénédiction des eaux, des fenêtres du palais. Le clergé, en grande pompe, précédé de son archimandrite, s'avançait en procession solennelle et descendait sur la glace. L'archimandrite pénétrait dans un temple soutenu par des colonnes, élevé sur la glace même, et où elle présentait une ouverture, afin que le grand-prêtre pût communiquer avec ses flots qui se dérobaient aux regards dans toute l'étendue de la ville. Anciennement, m'a-t-on dit, l'archimandrite y donnait le baptême à des enfans. Ce bap-

tême ressemblait à celui d'Achille, moins le plongeon : le prêtre, les tenant par un pied, leur faisait toucher de la tête la surface de l'eau. On m'assura qu'un jour, en ayant laissé échapper un de ses mains, il se retourna sans être déconcerté, et dit avec beaucoup de sang-froid: *Davaï drougoïe, donnez-en un autre.* C'est un fait pour lequel d'ailleurs je ne m'engage point à fournir de pièce justificative.

Cette cérémonie, tout-à-fait nationale, se termine par des exercices et une revue générale. Ce n'est point là le seul honneur que l'on rend à la Néva. Lorsqu'elle s'est dépouillée de son enveloppe d'hiver, et qu'elle permet de nouveau l'aspect de son cours, qui doit redevenir si paisible au 15 avril, époque de la débacle, le gouverneur de la citadelle a seul le droit d'en reprendre possession le premier, et de rouvrir la navigation : il le fait en traversant le fleuve pour porter au souverain, dans un gobelet d'or, de l'eau nouvelle que l'empereur boit aussitôt. Tout cela naît évidemment de la même cause qui obligeait autrefois le doge de Venise à épouser l'Adriatique.

Cette Néva, que je viens de montrer portant une foule pieuse, on la voit journellement, en hiver, devenir le champ des plaisirs les plus vifs,

et servant de plaine à des milliers de chars rapides. La saison la plus agréable en Russie est l'hiver, sans contredit : elle y offre des genres d'amusemens tout-à-fait inconnus ailleurs; et au premier rang il faut placer les montagnes de glace, dont il a été tant parlé en France depuis qu'on a essayé de les imiter par des montagnes de planches. Cet essai n'a eu qu'un temps ; quelques années de vogue ont suffi pour en faire passer la mode. On en peut donner plusieurs raisons : d'abord celle des dangers que plusieurs exemples n'ont que trop donné le droit d'appréhender, et qui n'existe pas en Russie; puis, il y manquait l'attrait du climat, de la saison, de la nationalité. On s'amuse à Saint-Pétersbourg en quelque sorte pour secouer le froid; sans tout ce mouvement hibernal, les Moscovites n'auraient de choix qu'entre le sommeil et la table.

Une fois le froid bien pris, vous y avez l'avantage d'une température uniforme et invariable; ni pluie ni brouillard ne troublent vos parties. Après une neige qui tombe pendant quinze jours environ, succède un ciel pur, et qui est constamment sans nuages. On ne résiste point alors au désir de la promenade, et le monde élégant afflue à la perspective de Newsky. Cette rue, d'une lieue de long et bor-

dée d'arbres de chaque côté, comme les boulevards de Paris, est, depuis une heure jusqu'à trois, le seul rendez-vous de la bonne compagnie. On y étale alors un luxe et une richesse de costumes que l'on ne comprendrait pas dans tout autre pays; mais la Russie, qui abonde elle-même en fourrures dans sa partie européenne, n'en a aucune à désirer dans les contrées asiatiques de son empire. La perspective offre donc de toutes parts, à l'admiration des étrangers, la marte zibeline mariée avec tant de grâce au satin rose ou bleu, et le chincilla, qui fait une si riche bordure au velours blanc ou ponceau. Une seule parure coûtait alors quelquefois jusqu'à neuf ou dix mille roubles (dix-huit ou vingt mille francs). Combien de têtes de paysans ne faut-il pas pour suffire à une telle dépense? Pour répondre à cet éclat, on y voit aussi les traîneaux les plus magnifiques rivaliser d'élégance, de vitesse et de luxe; on les voit, prompts comme l'éclair, glisser sur la glace, ornés de bronze et d'or, leurs guides recouverts de peaux d'ours, et les chevaux qui les emportent parés d'ornemens et de harnais où l'argent éclate avec profusion.

Quant à l'amusement des montagnes, quoiqu'il soit fait en général pour le peuple, il est très divertissant, si l'on en jouit ailleurs qu'aux

montagnes communes. Pour les construire, on place l'un à côté de l'autre, et les uns sur les autres, d'énormes glaçons, coupés comme des dalles de pierre; puis, par une nuit bien froide, on verse dans les interstices de l'eau qui se congèle à l'instant, et ne fait plus de tous ces lacs qu'une surface unie et glacée. Je donnerai plus loin quelques détails sur M. Saucerotte, alors dentiste de l'empereur, et dont l'accueil a toujours été si obligeant pour ses compatriotes français. Ce fut à lui que je dus de connaître pour la première fois l'agrément de cet exercice. Il savait toujours ménager à ses hôtes quelque charmante partie. Un jour, après déjeuner, il nous offrit de nous mener prendre ce plaisir à Kaminostrow, sur les montagnes que le comte de Strogonoff avait fait construire. Nous montâmes tous en traîneaux, et partîmes au galop; car c'est ainsi que les traîneaux doivent aller lorsqu'on se rend à *Krasnoï-Kabak*, qui signifie la *taverne rouge*, ou bien à *Petershof*, et d'autres lieux consacrés, comme à Paris les Champs-Élysées, le bois de Boulogne, Saint-Cloud, et les autres environs de la capitale. Nous montâmes deux cents marches environ d'un échaffaudage en bois, et parvînmes à une petite plateforme d'où nous dominions toute la pente lui-

sante. On nous fit asseoir sur de petites planches étroites, à peu près longues de deux pieds, garnies par-dessous de patins en fer, et l'on nous précipita en nous poussant par le dos. Ce n'est point une glissade, mais une véritable chute qu'on éprouve dans ces premiers instants, où l'on tombe si rapidement; c'est une sorte de chatouillement vers le nombril, qui vous force à vous replier en deux, sensation insupportable pour certaines personnes, mais à laquelle les femmes en général doivent sans doute le délicieux petit effroi qui rend si vif pour elles ce plaisir de dégringoler. L'adresse et l'habitude ne sont point sans utilité dans cet exercice : il importe de savoir se diriger et de suivre autant que possible la ligne droite. On vous adapte exprès aux mains des gants de peau, où vos bras s'enfoncent jusqu'au coude, de façon que vous paraîtriez avoir les mains bottées. N'êtes-vous point habile à gouverner votre traîneau? il vous emporte tantôt à droite tantôt à gauche, et va vous enterrer dans la neige qui borde la montagne de chaque côté à la hauteur de trois ou quatre pieds; d'autres fois vous tournez sur vous-même comme un toton; le traîneau qui suivait de près le vôtre vous pousse par derrière et vous entraîne assis ou renversé. Avec de l'habileté, au

contraire, vous prolongez l'impulsion donnée à votre véhicule, et vous parcourez encore une distance très-considérable sur la surface horizontale de la rivière : elle vous conduit à un nouvel échaffaudage que vous gravissez, et d'où vous repartez pour parcourir un trajet parallèle en sens contraire. On peut ainsi prolonger tout à son aise cette récréation moscovite.

L'hiver n'est point seulement en Russie la saison des plaisirs, il est aussi celle des affaires : le froid, qui, dans nos contrées, éloigne les distances et rend les communications difficiles, rapproche au contraire les lieux, et facilite les communications dans les pays du nord. Les voyages de long cours et les transports importans sont remis à cette époque de l'année. C'est vers le 55e degré de latitude environ que l'on peut mettre à profit toute l'utilité du traînage, c'est-à-dire d'un moyen de locomotion rapide et sans roues. Le traînage s'établit assez ordinairement, pour les parties les plus méridionales, sur la fin d'octobre. De toutes les parties de l'empire commencent alors à affluer vers Saint-Pétersbourg, et dans les grandes villes, les denrées qui doivent servir à leur approvisionnement. Les plus longs intervalles sont franchis alors avec une vitesse incroyable; on économise moitié des

frais de transport et moitié du temps de route. La richesse et l'abondance qui règnent alors dans les marchés est sans égale. Le poisson, le gibier, les viandes de boucherie arrivent des endroits les plus éloignés, sans avoir à craindre la putréfaction. Il n'est personne qui, ayant habité Saint-Pétersbourg, n'ait eu la curiosité de visiter les marchés dans cette saison, et qui n'ait remarqué le spectacle pittoresque de ces piles de cochons dépourvus de leur soie, bien raclés, bien blancs, élevés sur leurs pates de derrière, placés debout et en rond, ayant quelquefois l'air de s'embrasser, d'autrefois de se tendre mutuellement les bras. Cela se voit d'ailleurs en petit dans les cours des particuliers, où la viande abandonnée au grand air attend la hache du cuisinier, qui vient journellement en détacher ce qui lui est nécessaire. On n'a nulle crainte que les animaux domestiques se permettent les moindres attaques sur les corps gelés. Quant aux légumes, c'est dans les caves que les approvisionnemens ont lieu et qu'ils se vendent, par l'intermédiaire des hommes. En général, on voit peu de femmes dans les boutiques des Russes, soit qu'ils n'aient point de confiance en leurs moitiés, soit qu'ils ignorent cette politesse raffinée qui met aux prises avec la délicatesse de l'acheteur les séductions

d'un autre sexe. A peine si à Saint-Pétersbourg on abandonne aux femmes les magasins de modes et des bagatelles françaises, qu'elles seules d'ailleurs savent faire valoir. Je dirai, relativement à ces marchands de légumes, qu'ils m'ont fourni quelquefois des indices de la grossièreté qui règne dans les classes de ce peuple encore peu civilisé ; j'en ai vu pousser l'effronterie et la brutalité jusqu'à montrer, en certains cas, l'instinct luxurieux de certaines espèces de singes au Jardin des plantes.

Parmi les provisions des Russes, celles de glace pour rafraîchir les caves méritent d'être citées. Dans l'hiver, alors que l'on court sur la Néva dégarnie de son pont de bateaux, et dont la surface, salie par les piétons, offre plutôt l'apparence de la terre que de la glace, l'illusion serait complète, si l'on ne remarquait en grande quantité d'énormes glaçons taillés en blocs. A la transparence près, on les prendrait pour de grosses pierres de taille, et un étranger pourrait croire qu'elles ont été exposées là pour servir à quelque construction dans le voisinage ; car ils n'ont pas moins de trois ou quatre pieds d'épaisseur. Ils présentent d'ailleurs un phénomène agréable à l'œil : ce sont d'autres transparences partielles et plus diaphanes, causées par les bul-

les d'air, d'abord de la largeur du doigt, et de la forme des larmes bataviques, qui vont s'élargissant en raison du froid, et pourraient passer pour des incrustations. Tout le monde a entendu parler du fameux palais que Catherine fit construire avec ces glaçons quadrangulaires, et qui affronta si long-temps les regards du soleil : mais le soleil est un puissant czar, et le palais, par son intervention, finit par s'en aller en eau. Les mougicks, pour détacher ces glaçons, se servent de la scie, absolument comme nos tailleurs de pierre; un seul homme suffit à les tirer à terre : il enfonce dans l'eau l'extrémité de son traîneau, y attire avec un croc le glaçon flottant, et n'a plus ensuite qu'à fouetter son cheval.

La bénédiction des eaux n'est point la seule superstition, ou le seul vestige singulier des vieilles mœurs religieuses, dont je me sois trouvé témoin à cette époque de l'année. On célébrait encore au temps de Noël la fête de la crèche, avec un faste propre à attirer un grand concours : hommes, femmes, enfans, tout le monde, en effet, se précipitait vers l'église des Jésuites sur la perspective; on se pressait pour assister à la mystérieuse nativité de Jésus-Christ. Mais on peut dire qu'au temps où notre Seigneur vint au monde, il ne se serait pas trouvé dans toute

la Terre-Sainte un tailleur capable d'accoutrer le Sauveur ou un de ses apôtres, comme ils l'étaient tous dans cette solennité. Que l'on se figure sur une sorte d'estrade circulaire, pas trop élevée, les treize disciples en cire, depuis saint Pierre jusqu'à Judas-Iscariote, rangés aux deux côtés de leur maître, et tous en perruques blondes et en habits de soie : je n'oserais dire, crainte d'erreur en un sujet si grave, qui approchait plus du marquis, du comte ou du baron. Mais des perruques blondes dans Bethléem, des perruques blondes à Jean, à Marc et à Matthieu! Loin de porter perruque à cette date de l'ère chrétienne, les pieux évangélistes devaient être encore en nourrice. Aussi les Anglais, très profanes comme on sait, riaient de cette cérémonie avec une impiété fort moqueuse, demandant aux sacristains à quel degré il gelait dans Bethléem le jour de Noël, si les trois rois avaient des pelisses, et s'ils étaient venus en *drowsky* ou en ballon? Mais la réputation de mécréans, quant aux Anglais, est suffisamment établie. Les Jésuites sont bien meilleurs chrétiens; ils étaient seuls en droit d'exploiter cette cérémonie. A la suite de prédications plus séduisantes que de coutume, après avoir lancé des flots d'encens sur la multitude, et en avoir parfumé sobrement la sainte cohorte, les révé-

rents Pères faisaient présenter à la piété des fidèles, les tirelires consacrées, que ces quêtes remplissaient plusieurs fois. Je ne sais si cette fête subsiste encore à présent; personne du moins ne peut en avoir perdu le souvenir. J'ai lieu de croire toutefois que l'empereur Alexandre a fini par interdire aux apôtres cérumineux la fréquentation de ces trop nombreux visiteurs. Ce qui me le donne à penser, c'est que ce souverain a été obligé de défendre à Moscou la construction de nouvelles églises et de nouveaux couvens. On comptait alors dans cette dernière ville quarante fois quarante églises.

A Saint-Pétersbourg, comme dans les autres villes de l'Europe, les Jésuites ne manquèrent point à leur ardeur de propagande, et à leur régime de séduction. Toujours jaloux de recruter des âmes à Dieu, ils étaient parvenus à s'introduire, il y a une douzaine d'années, dans le sein d'un grand nombre de familles russes, et à subjuguer l'esprit de plusieurs femmes. Ils les avaient déjà déterminées à quitter la religion grecque pour entrer dans le giron de l'église catholique, lorsqu'Alexandre se fâcha. Fort habile à gagner les femmes à un culte qui n'était ni celui du pape ni celui de l'archimandrite, il ne voulut point sans doute d'autre convertisseur que

lui-même, et il exila les Jésuites. Les Pères de la ruse se retirèrent à Polosk, attendant tout, suivant leur caractère, du temps et de leur zèle persévérant. La Russie était devenue d'ailleurs leur terre de promission lorsque l'Europe entière les avait expulsés; ils s'étaient même rendus utiles à l'instruction : pourquoi allèrent-ils trop loin?

Les pratiques religieuses dont j'ai parlé ne nuisent en rien à l'éclat des fêtes mondaines qui ont lieu aux mêmes époques de l'année, et sont loin de rendre les mœurs plus austères. Avant toutes les autres fêtes, je place le bal magnifique donné au palais impérial, à l'occasion du premier jour de l'an. Trois à quatre mille billets sont alors distribués de la part de l'empereur à toutes les personnes des classes aisées; les étrangers qui jouissent de quelque considération ne sont point oubliés. On ne saurait imaginer rien de plus brillant que ce bal, où l'on peut se rendre, suivant son plaisir, costumé ou non. C'est là surtout que l'on pourrait prendre une idée de l'espèce de culte dont j'ai dit qu'Alexandre était l'objet de la part de son peuple, et de la passion, si je puis parler ainsi, qu'il inspirait à toutes les femmes. De quelque côté qu'il se dirigeât, toutes se précipitaient sur son passage,

et un coup d'œil suffisait pour causer un frémissement de plaisir à celle que le hasard ou sa beauté favorisait. La beauté avait, aux yeux d'Alexandre, des droits dans toutes les conditions; fût-elle plébéienne, elle n'en obtenait pas moins l'honneur de danser avec Alexandre, très digne en vérité, à vingt-cinq ans qu'il avait alors, d'inspirer un tendre retour de sa galanterie. Au premier bal auquel j'assistai avec madame Robertson, il s'en fallut peu que je ne fusse écrasé. J'ignorais le genre de danse, qui est la polonaise, ou plutôt la promenade, espèce de *galopade*, comme on la nomme aujourd'hui, et tout aussi entraînante. Aussitôt que l'empereur passait avec sa dame d'un salon dans un autre, c'était un mouvement, un remuement dont on ne se fait pas d'idée, une sorte de révolution féminine. Toutes les dames se déplaçaient aussitôt pour se retrouver sur son passage; on se trouvait poussé, pressé, écarté, presque terrassé par ce sexe faible et fragile, comme nous disons, mais auquel j'ai pu voir alors combien la curiosité et l'ambition de plaire peuvent donner d'énergie. La traduction assez bizarre de quelques mots latins, par la ressemblance des termes, servirait au besoin à montrer quelle impression il laissait dans l'imagination des femmes. J'avais eu occasion de

peindre le portrait d'Alexandre ; sur le piédestal j'avais écrit ces mots : *Magnus in pace et in bello.* Madame Robertson me félicita sur cette inscription, me disant qu'elle n'était point difficile à comprendre, et elle la traduisit de cette manière : *Le magnifique page des belles.* Je puis ajouter : *Ab unâ disce omnes.*

Le défaut de précautions peut devenir fatal à la suite de ces réunions, où l'agglomération d'un si grand nombre de personnes élève la température au-dessus de 25 degrés, lorsqu'elle est au dehors à 20 ou 25 degrés au-dessous de zéro : il suffirait, en sortant, de ne point retrouver à temps son domestique et sa pelisse, pour éprouver une influence mortelle. J'ai perdu de cette manière plusieurs compatriotes, de ceux qui m'étaient les plus chers, parmi les Français domiciliés à Saint-Pétersbourg.

Je me souviens que je fus témoin la même année, et dans la même saison, des fêtes qui eurent lieu lors du mariage du prince de Saxe-Weimar avec la sœur de l'empereur Alexandre. Un motif très suffisant m'empêchera toujours d'oublier que ce mariage fut célébré en hiver; car ce jour-là le froid étoit au moins de 25 degrés, et je faillis être gelé lorsqu'on tira le feu d'artifice. La table, à laquelle dîna l'empereur avec

toute la famille impériale, pouvait contenir cent trente couverts: tous les ministres et les membres du corps diplomatique étaient au nombre des convives. L'empereur siégeait à côté de l'impératrice au bout de la table. La circonstance qui fixa le plus mon attention, comme observation de mœurs, fut celle-ci : au dessert on présenta à l'empereur un vase contenant des confitures; il fit usage d'une cuillère en vermeil. On offrit ensuite le vase à l'impératrice, qui se servit de la même cuillère, et la cuillère et le vase passèrent successivement à tous les convives. Ainsi, près de trois cents lèvres avaient fait subir aux parois de la cuillère de nouvelles ablutions lorsqu'elle revint au point de départ.

Ce festin me parut sans doute splendide et bien ordonné; mais on ne pouvait, sous aucun rapport, le comparer à celui auquel j'avais assisté comme convive, en France, quelques années auparavant. C'était le directeur Barras qui traitait, et il le fit merveilleusement: il célébrait le 9 vendémiaire. Une étonnante profusion de cristaux et de porcelaines du plus grand prix, prodiguée à plus de quatre cents personnes, rendirent cette fête très remarquable. Madame Bonaparte en fit les honneurs; et plusieurs fois dans la nuit Barras se plaça auprès d'elle sur un

canapé, sans doute pour la féliciter sur sa grâce. On ne se retira qu'à cinq heures du matin. On voit que la simplicité et l'austère modestie ne sont point les attributs forcés de toute république, puisque l'éclat d'un dîner républicain éclipsait ainsi tout le luxe d'un autocrate. J'avais dû la faveur de jouir de cette belle fête à madame Chevalier, dont le fils [1], comme on l'a vu dans le premier volume, était alors confié à mes soins.

Si l'on s'amusait à la cour pendant l'hiver, les divertissemens ne manquaient pas non plus chez les seigneurs, parmi la noblesse, et dans les maisons des riches marchands. Je recevais de nombreuses invitations, et j'allais partager tous ces plaisirs. J'aurais à me reprocher de ne point citer en première ligne les égards dont me comblait le grand chambellan Alexandre Nariskin : chez lui, il ne se donnait pas une fête que je n'y fusse invité, et toutes ses fêtes étaient charmantes. Peu de seigneurs russes ont fait autant d'honneur à leur nation que ce bon prince, affable envers tous les Français, qu'il aimait particulièrement, et qu'il protégeait. Il était directeur des théâtres; mais ses revenus ne suffirent

[1] Aujourd'hui baron de Conan.

pas toujours à payer ses dettes, que l'empereur se chargea plusieurs fois d'acquitter. Du moins, c'était de sa part une prodigalité fructueuse, et dont profitaient tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Il passait d'ailleurs pour très grand mangeur, et était réellement amateur des bons morceaux et vrai connaisseur: on a quelquefois servi sur sa table des huîtres qui, disait-on, n'avaient pas coûté moins de trois francs pièce.

Au reste, tous les plaisirs que la rigueur et la durée de l'hiver peuvent faire imaginer se succédaient chez M. Nariskin, où M. Frogère brillait surtout par sa gaîté, ses saillies, ses contes ingénieux, et par un vrai talent de comédien. Heureux, quel qu'il soit, l'homme qui en Russie sait apporter des distractions au sein du monde, jeter de l'*entrain* dans la société, animer par sa présence, par ses facéties, que dirai-je, même par ses grimaces! Il est certain d'être admis dans tous les salons, et de forcer toutes les entrées, jusqu'à celles de la cour: bien plus, on s'empresse d'aller au-devant de lui, tant le besoin de varier les distractions est impérieux sous ce climat glacé, où l'inclémence du ciel emprisonne en quelque sorte les habitans pendant sept mois de l'année! Que l'on juge donc du succès des

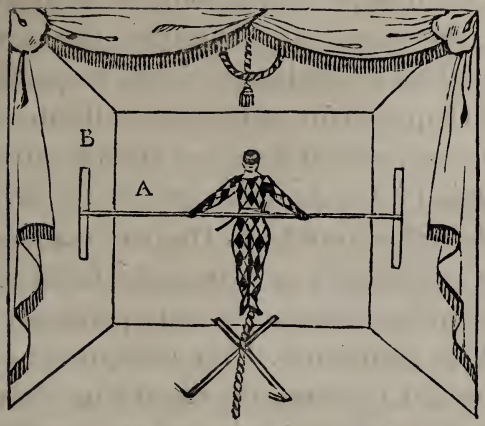
Français, généralement si aimables par la légèreté de leur humeur, la gaîté de leur conversation, les ressources de leur esprit, et l'inconstance même de leurs désirs. Les moindres bagatelles obtenaient quelquefois une vogue inexplicable, et qu'elles ne devaient souvent qu'à l'avantage le plus futile. Je veux en citer plusieurs qui eurent un succès éclatant. Un jeune homme attaché à l'ambassade de la cour de Vienne avait rapporté une petite figure de la hauteur d'environ quinze pouces, peinte avec beaucoup de goût. On se la passait de main en main dans la société, comme une curiosité nouvelle, mais sans trop deviner à quoi elle pouvait servir. Elle revint au jeune homme, qui la plaça sans affectation sur ses genoux, et donna le temps de l'oublier. La conversation vint à languir, et n'ayant plus à parler, on se mit à se regarder. Tout à coup les yeux se dirigèrent du côté du jeune homme, ou plutôt de son joujou. Que faisait donc le petit pantin ? Il se remuait de lui-même, et exécutait divers mouvemens. La vie des grenouilles mortes, obéissant pour la première fois au fluide électrique, ne surprit pas davantage Galvani. On se récria d'admiration. Ce fut bien autre chose lorsque le bonhomme de carton dansa au son du violon et du piano, moins bien que

Vestris, à la vérité, mais non pas sans agrément. Bientôt il obéit à tous les mouvemens d'une baguette que tenait le jeune magicien. C'en fut assez pour amuser tout le reste de la soirée. Chacun de se demander pourquoi et comment? On chercha beaucoup; on devina dix fois la vérité sans y croire, d'autant plus que l'habile machiniste jetait du doute à dessein. Cependant, rien n'est plus simple.

Prenez de bon carton, qui ait de la consistance; découpez-le en danseur de la dimension que j'ai indiquée; la tête et les bras ne feront qu'une pièce avec le tronc; les jambes seules mobiles aux genoux et les cuisses aux articulations, seront réunies par un simple fil de soie. Notre acteur ainsi procréé, voulez-vous produire le joli badinage de ses divers mouvemens? Attachez d'avance un fil de soie noire à votre genoux gauche; votre main droite, négligemment placée le long de la cuisse opposée, tient l'autre extrémité du fil; ce fil, à cause de sa couleur, est inaperçu; vous suspendez aisément le pantin par les deux cornes du chapeau, et vous n'avez plus qu'à faire mouvoir le fil qui est dans votre main, pour le livrer aux gambades les plus risibles. Ce qui émerveille les spectateurs quand on le leur présente, c'est de n'y trouver

ni fil de fer ni aimant, de ne point imaginer par conséquent par quel moyen il reste suspendu, et ce qui lui donne la faculté de se mouvoir. Cependant il faut de l'adresse, comme en toutes choses, le talent du peintre n'est pas moins essentiel.

Je répète que cette petite pantinerie a produit, dans sa nouveauté dix fois plus d'effet que des choses sérieuses, et qui avaient coûté bien d'autres frais d'imagination. M. Rospini, de Vienne, a reproduit le même jeu d'une manière peut-être plus ingénieuse. La figure plus petite, en rond de bosse et en bois, représente un arlequin dansant sur la corde. Les cuisses et les jambes sont seules mobiles, comme dans la figure précédente; il est placé d'ailleurs dans un petit théâtre de deux pieds de haut, de deux pieds et demi de large et autant de profondeur. On lève la toile; une personne assise par derrière et masquée par le théâtre, qu'elle embrasse aisément, tient les deux extrémités du balancier qui entrent dans les rainures de côté; il imprime ainsi à son petit mannequin tous les mouvemens qu'il lui plaît, en lui faisant toucher la corde élastique, tantôt des pieds, tantôt des genoux, et en le mettant quelquefois dans une posture plus risible. On n'imagine point combien ce spectacle divertit.



Les Parisiens viennent de tirer parti de cet amusement. On trouve à présent dans le magasin si connu de M. Susse, au passage des Panoramas, des pantins très ingénieux, entre autres celui de M. Maëlzel, mécanicien de Vienne. Au milieu du petit théâtre dont je viens d'offrir la représentation, il place un petit joueur de basse en cuivre, et lui fait exécuter un concerto de violoncelle, très habilement, en vérité! Il faut voir ce rival de M. Baudiot, de la race des Mayeux par sa conformation, s'abandonner à toutes sortes de grimaces et de contorsions pour se tirer des passages difficiles, se démener de son archet avec la vivacité la plus rapide: on éclate, on pouffe de rire, et on applaudit avec d'autant

plus de transport, que tout en s'amusant on jouit d'une excellente musique (car le violoncelle est un artiste habile, si l'on en possède de tel); et quelqu'un caché sous le théâtre tire le fil moteur, suivant la mesure et les modulations. Ce joujou si simple a fait seul tout le succès de M. Maëlzel à New-York. On trouvera peut-être que c'est s'étendre un peu sur des futilités; mais je déclare qu'elles ne le sont point par leurs résultats pécuniaires. C'est ainsi que le joueur d'échecs et le trompette mécanique du même M. Maëlzel, pièces si coûteuses et si importantes, n'ont pu rivaliser avec un morceau de carton. La moindre marionnette fait vivre celui qui la promène, et quelquefois le génie meurt de faim.

Puisque j'en suis aux inventions des Russes pour passer leurs longues soirées, je veux dire comment la nécessité fit inventer un moyen ingénieux de sortir d'un embarras qu'il paraissait impossible de surmonter. Nous étions dans une maison de campagne auprès de Saint-Pétersbourg. Après le dîner, la présence de M. Frogère donna l'idée de jouer la comédie à l'instant même: mais on était alors en plein hiver; et le moyen, pour des convives bien repus, de tenir dans une salle de spectacle où il gelait à 20 degrés! D'un autre côté, chauffer la salle deman-

dait un espace de temps qui aurait pris tout le reste de la soirée. Cet inconvénient allait faire rejeter la comédie, au déplaisir général, lorsque le maître de l'habitation annonça tout à coup une idée lumineuse, et se fit fort, en moins d'une demi-heure, de répandre dans la salle une température convenable. Il fit ordonner sur-le-champ aux paysans de sa terre d'aller s'enfermer dans la salle, pressés, serrés les uns contre les autres, jusqu'à ce qu'elle fût comble; on y en mit tant qu'elle en put contenir; on ferma soigneusement les portes : les pauvres mougiks, en peu de temps, suaient et étouffaient pour le plus grand plaisir de leur seigneur. Il fallut moins d'une demi-heure pour qu'ils eussent communiqué à l'air intérieur tout le calorique dont on avait besoin. On les fit sortir précipitamment, sans craindre pour eux les refroidissemens ou les fluxions de poitrine. On parfuma la salle, qui aurait conservé sans cela certaine odeur de bouc que l'on peut imaginer, puisque tous ces hommes étaient couverts de peaux de mouton, et toute la compagnie entra dans la salle, battant des mains, au milieu d'une température embaumée, et élevée de 15 degrés.

CHAPITRE VIII.

M. le comte d'Hédouville. — M. de Renneval. — La famille de M. Saucerotte. — Les chiens errans. — Les bains russes. — Bains de rivière à Wilna. — Empreintes dans la neige. — Précautions contre le froid. — Signes curieux. — Les corneilles dans les rues. — Vêtemens des mougiks. — Le peintre Orlosky.

Après avoir cité le palais de M. Alexandre Nariskin comme le lieu de rendez-vous de tous les plaisirs nouveaux, et comme celui où je trouvais le plus de charme, je dois parler encore des réunions de l'ambassadeur français, M. le comte d'Hédouville, dont je reçus aussi le meilleur accueil, et chez lequel j'allais fréquemment en soirée, profitant avec empressement de la bienveillance qu'il témoignait aux Français. M. d'Hédouville représentait bien; il avait de la corpulence, et avait pu être beau dans sa jeunesse. Sa physionomie brillait moins par la vivacité, qu'elle n'était agréable par une expression continuelle de prévenance et de bonté; il ne manquait point de dignité dans le maintien, et il avait l'âme toute française. Un goût très vif chez lui, goût qu'il a partagé avec bien d'autres personnages, était le plaisir de se livrer

à des ouvrages de menuiserie. Je l'ai rencontré vingt fois dans son atelier, maniant la varlope plébéienne avec autant de succès que le rabot diplomatique, aussi vivement occupé d'aplanir les aspérités d'un morceau de bois, que celles d'une convention commerciale, et mettant sa plus grande jouissance à fabriquer en même temps des traités et des persiennes.

Je voyais souvent chez lui le consul général de France, M. de Lesseps, qui n'en sortait pas. Je parlerai ailleurs de cet agent fort habile, avec lequel j'ai eu des relations plus intimes et plus prolongées. M. de Lesseps s'était embarqué avec l'infortuné Lapeyrouse, lors de son dernier voyage, et avait quitté l'expédition sur la côte du Kamtschatka, qu'il traversa pour revenir en France porter des nouvelles de ce navigateur.

J'eus encore l'occasion de connaître à cette époque M. de Renneval, qui a pris depuis un rang élevé dans la hiérarchie diplomatique, et qui était alors simple secrétaire d'ambassade. Je n'ai besoin de faire l'éloge ni de son esprit ni de son érudition: ces qualités frappaient tout le monde, et le dédommageaient amplement des avantages physiques dont la nature ne l'avait pas gratifié. Son caractère et ses dehors aimables, ses talens en musique, faisaient trouver beau-

coup d'agrément dans sa société. M^me^ d'Abrantès dit dans ses Mémoires qu'il était fort distrait. C'est assez l'habitude de toutes les personnes qui n'ont pas la tête assez vide pour la remplir de toutes les sornettes que l'on débite dans le monde : les conversations oiseuses ont peu de prise sur des cerveaux bien remplis, et il est alors très ordinaire de paraître écouter, et de ne point entendre.

Je ne négligerai point non plus de consacrer ici un souvenir à messieurs Saucerotte, dont l'un était dentiste de l'empereur à Saint-Pétersbourg, et l'autre exerçait très honorablement la même profession à Moscou. Il n'est pas de Français, je le crois, qui n'ait eu à se louer de ces deux frères, établis depuis long-temps en Russie, et faisant en quelque sorte les honneurs du pays aux nouveaux venus, avec la plus parfaite cordialité. C'est par eux que les Français, en arrivant, étaient mis au fait de toutes les curiosités, de tous les amusemens, et de ce qu'il pouvait leur importer de connaître. L'emploi de M. Saucerotte de Saint-Pétersbourg le mettait d'ailleurs en position de rendre des services auxquels il ne s'est jamais refusé. La plupart des Français se regardaient, dans cette contrée lointaine, comme dans un exil, volontaire il est vrai,

mais nécessaire pour faire leur fortune, avec l'espoir de retourner par la suite en jouir en France, au sein de la douce patrie. Les messieurs Saucerotte n'ont point manqué à cette destinée. Arrivés en Russie presque sans ressources, ils sont revenus dans leur pays avec une fortune brillante, et ont envoyé, pour leur succéder, des membres de leur famille, qui marchent encore d'un pas plus rapide dans la même voie [1].

C'est dans ce même temps que M. Rhode, premier violon de la cour, M. Boyeldieu, compositeur, M. Didelot, maître des ballets, le peintre Caraffe, M. Baillot, célèbre violon, M. Lamarre, doué d'un grand talent sur la basse, et mademoiselle Philis Andrieux, première cantatrice du théâtre français, florissaient à Saint-Pétersbourg, et recueillaient tout à la fois beaucoup de gloire, et je puis aussi dire beaucoup d'argent.

On sortait quelquefois fort tard de chez M. le comte d'Hédouville. Une nuit que les divertissemens de la soirée nous avaient conduits fort loin, je m'en revenais très rapidement. Mon traîneau heurta sans doute quelque individu de la race

[1] M. Saucerotte père a acheté l'ancien château du roi Stanislas, à la porte de Lunéville, et achève là, dans le bonheur, une carrière paisible.

canine qui dormait dans la rue : au même instant les aboiemens de cinquante ou soixante chiens remplirent les airs; ils se précipitèrent en masse contre ma voiture, et si ce n'eût été la vitesse de mes chevaux, j'étais infailliblement dévoré. Le lecteur est sans doute fort surpris de voir une telle agglomération de chiens : qu'il sache donc qu'à Saint-Pétersbourg les chiens avaient un singulier droit de bourgeoisie. Ces animaux y vivaient par bandes dans toute la ville, sans appartenir à aucun maître, se nourrissant d'aumône, pour ainsi dire, et de ce que la fortune semait sur leur route. Je dirais bien, si je l'osais, de quoi ils vivent à Lisbonne, où nous les retrouverons de même en tribus errantes, et campant sur les places et carrefours : mais à Lisbonne leur genre de nourriture tient à certaine coutume qui n'est point d'un peuple civilisé, à laquelle on ajouterait foi difficilement, surtout à Paris, où la moindre immondice jetée par la fenêtre entraîne la peine de l'amende. A Saint-Pétersbourg, quelque froid qu'il fasse, vous rencontrez ces troupeaux de chiens, le ventre dans la neige, vivant ainsi au grand air, sans cabane, et se portant fort bien, selon toute apparence. Je m'avisai de demander à un Russe la raison de cette tolérance envers tant d'hôtes affamés, inutiles et incom-

modes; il m'en donna une assez singulière. «Pierre-le-Grand, me dit-il, voulait à toute force réunir des créatures vivantes dans sa grande ville : chiens, chats, mougiks, tout lui sembla bon, pourvu que ce fussent des êtres animés; il n'était point difficile alors sur la nature des habitans. Depuis, les hommes s'y sont multipliés, les chiens de même, et l'on n'a point encore songé à borner les progrès de cette double population, bien que la race humaine ait donné d'assez nombreux produits.» Je cite cette idée originale; quant au vrai motif qu'on pourrait y substituer, je ne le connais pas.

Que ces chiens soient voleurs comme des Bédouins, et fainéans comme des moines, on le croit aisément; aussi n'ont-ils pas toujours franche lippée. On ne les soigne pas mieux dans d'autres parties de la Russie, où ils rendent cependant de grands services. Ainsi, en Sibérie, au Kamtschatka, à Irkoutsk, on les attelle aux traîneaux, et les voyageurs n'ont pas d'autre équipage. Ces animaux vont vite, se dirigeant sans se tromper jusqu'à la station voisine, où ils trouvent pour toute nourriture du poisson sec et point de croûtes de pain, le pain étant fort rare dans toute cette étendue de pays. Les pauvres hères, qu'on pourrait comparer aux haridelles

des postes mal montées, se ressentent toujours d'un appétit qu'on ne satisfait jamais entièrement : il est même important, sur les grands chemins, de se méfier de la voracité de ces ichtyophages. Quelque besoin force-t-il le voyageur à mettre pied à terre, qu'il se hâte, car la bande affamée l'entoure et montre l'immonde instinct des compagnons de saint Antoine, avec un excès de gloutonnerie dont ces derniers ne fournissent point d'exemple.

Au reste, la parcimonie dans la nourriture des chiens est naturelle dans un pays où la nourriture des animaux utiles, des animaux domestiques, n'est pas moins rare que celle des hommes. A l'époque du voyage de M. de Lesseps en Siberie, les vaches n'y mangeaient que du poisson séché, ce qui donnait au lait un goût insupportable et qui tenait du goudron.

On ne s'étonne plus de voir en Russie, malgré la rigueur de la température, les animaux dormir dans la neige, lorsqu'on sait que les Russes eux-mêmes s'y plongent le corps tout entier au sortir des salles de bains brûlantes. Les bains russes et les usages qui s'y rapportent ne sont pas une des moindres curiosités parmi certaines coutumes encore bizarres de cette nation. Les jeunes gens de l'ambassade française me propo-

sèrent un jour, au sortir de table, de me conduire en observation dans un lieu qu'ils ne me désignèrent pas. Je promis de la docilité; je suivis ces jeunes étourdis. Bientôt nous pénétrâmes dans une enceinte dont la porte était ouverte à tout venant. Les amateurs de peinture savent de quelle manière l'Albane représente ordinairement la Beauté, les Grâces, et cette innombrable quantité d'Amours que sa palette a créés : eh bien! telles s'offrirent à mes yeux fort surpris, je l'avoue, un assez grand nombre de femmes sorties de l'intérieur où le bain s'administrait, et recevant les impressions de l'air sur toute la surface de leur corps. Adam n'aurait point accepté sans doute toutes ces Ève indistinctement, car il en était parmi elles d'assez vieilles, à qui notre présence inspira un ton aigre et un mécontentement marqué ; les jeunes, au contraire, ne parurent nullement effarouchées. Notre admiration payait un tribut à leurs charmes, et elles le recevaient comme accoutumées à de pareils présents.

Je sais que l'on a contredit les assertions de ce genre émises par quelques voyageurs qui sont allés encore plus loin que moi. Certains ont prétendu qu'en plusieurs villes on voyait quelquefois un pêle-mêle complet des deux sexes

dans les mêmes étuves ou dans les mêmes bains d'eau courante. Ces récits ont éveillé l'amour-propre des Russes qui, voyageant à l'étranger, ont plus d'instruction que leurs compatriotes, ou qui, n'ayant jamais habité que les villes où la civilisation est la plus avancée, n'ont point tout vu dans leur propre pays. Je puis attester du moins qu'à Wilna, parcourant une promenade publique située au bord de la petite rivière de Wilika, j'ai vu des groupes nombreux de femmes, sans aucun autre voile que l'eau dans laquelle elles étaient plongées, se baigner à dix pas des groupes d'hommes, dont tous les vêtemens, sans exception, étaient aussi sur le rivage. Ce serait, de ma part, aller au-delà des scrupules d'un narrateur véridique, si j'attestais avoir remarqué des plongeurs dans ces réunions, qu'il est de mon devoir de croire innocentes jusqu'à preuve contraire ; mais je dois ajouter que la profondeur de l'eau ne me parut pas excéder trois ou quatre pieds.

On sait d'ailleurs que les Russes ne se baignent point généralement par immersion. Ils aiment le bain avec passion. Chez eux, ces sortes d'établissemens sont très multipliés. Le serf ne se refuse pas cette jouissance, et se la procure d'une manière fort simple et fort peu coû-

teuse. Quand son four est chaud, il se place sur la voûte et sue à grosses gouttes, ou bien il s'enfourne en personne après avoir retiré son pain. Dans les villes, on y met plus de façon : des marches s'élèvent graduellement dans toute la largeur de la chambre, depuis le plancher jusqu'au plafond; vis-à-vis de cette espèce d'amphithéâtre, un four de la hauteur de deux ou trois pieds est chauffé jusqu'à ce que la brique devienne rouge : on jette alors, coup sur coup, sur cette brique incandescente, plusieurs seaux d'eau qui se volatilise et inonde au même instant toute la salle d'une vapeur brûlante : la chaleur des différentes couches va en augmentant de bas en haut; de sorte que chacun s'arrête en montant de marche en marche à la température qu'il peut supporter : celle des derniers degrés est telle, qu'on ne peut l'endurer long-temps, et qu'après quelques minutes on rapporterait cuit l'œuf que l'on aurait tenu à la main.

On sait assez que les Russes, après le bain, ont l'habitude de se flageller eux-mêmes avec des branches de bouleau, ou de se faire rendre cette office par les personnes attachées aux bains. Cette coutume ne contribue pas moins que le fréquent usage des bains à faner de

bonne heure le sein des femmes, et à flétrir leur chair; presque toutes ne conservent plus, après la toute première jeunesse, qu'une chair mollasse, des formes sans vigueur, et ont même généralement l'émail des dents altéré. On conçoit avec quelle énergie doit agir cette vapeur que l'on s'habitue à ressentir de jour en jour à un degré plus intense. Il faut, certes, une constitution particulière pour résister à son action répétée, car on en fait usage au moins deux ou trois fois par mois. C'est ordinairement le samedi que la foule afflue vers les bains. Les soldats sont astreints à ces ablutions hebdomadaires, dont aucun n'oserait s'exempter. Le peuple s'y précipite de même avec ardeur, et, en vérité, il en a besoin; car là est tout le soin qu'il prend de sa personne, là est toute sa propreté. C'est ce soin qui le dépouille de la vermine.

A propos de bains, je me rappelle qu'un médecin russe, fort ignorant, avait offert à une dame de ma connaissance, assez coquette, une recette infaillible pour conserver la fermeté des muscles : il lui avait conseillé de faire usage de bains de sel, en se fondant sur ce motif très spécieux, et assez digne d'un moscovite, que le sel sert à conserver les viandes crues. Le rusé docteur oubliait que les viandes se mortifient

en se conservant de cette manière. La dame le crut-elle? Oui vraiment, et elle devint une petite personne très joliment ratatinée.

Comme physicien, j'ai cherché à me rendre compte de cette facilité avec laquelle les Russes, tout inondés de sueur, vont, du milieu de la vapeur la plus ardente, se rouler tout nus sous la neige, sans qu'il en résulte le moindre accident, ni même cette sensation rigoureuse qu'on les supposerait devoir éprouver. Le corps est tellement imprégné de chaleur, que l'on peut, à mon avis, lui enlever impunément tout ce qui excède la chaleur naturelle du sang, sans aucun danger; et c'est d'abord cet excès qui se dégage au premier contact de la neige. Un des grands plaisirs des baigneurs est, au surplus, de former dans la neige la représentation complète de leur individu, de s'y mouler en quelque sorte en creux.

Remarquons encore comme une coutume toute russe, et qui se rapporte à l'usage des bains, que les nouveaux époux y vont en grande cérémonie avant la consommation du mariage : on les voit passer alors avec tous les gens de la noce, chacun portant sous le bras le paquet de bouleau qui doit servir à sa douce flagellation.

Les personnes qui se sentent frissonner à l'idée de ce passage subit de la chaleur des étuves au froid glacial de la neige, seraient fort surprises de connaître toutes les précautions dont les Russes s'entourent pour résister à la température ordinaire de leur climat pendant l'hiver. C'est, grâce aussi à ces précautions multipliées, adoptées avec empressement par les étrangers, que la rigueur d'un climat si disproportionné avec le nôtre y devient plus facilement supportable pour les Français, que la même saison ne l'est à Paris : du moins les incommodités qu'elle fait naître si fréquemment, la toux, les rhumes, les catarrhes ne s'y voient qu'en très petit nombre; et je puis affirmer n'avoir pas été enrhumé plus de deux fois pendant les sept années de mon séjour en Russie.

Tout ce qui peut défendre l'intérieur des appartemens contre l'air glacé du dehors est mis en usage. Les fenêtres sont garnies de doubles croisées, calfeutrées de filasse et de bandes de papier dans toutes leurs jointures; partout aussi existent de doubles portes. Les cheminées des poêles se ferment dans l'appartement même; elles se ferment encore à la partie supérieure du bâtiment; et pour que la chaleur ne puisse s'échapper par la moindre issue, les couver-

cles de ces soupapes de cheminées sont recouverts de sable : le calorique se concentre ainsi sans aucune déperdition dans l'intérieur des appartemens. Cette température permet donc de rester vêtu dans les maisons aussi légèrement qu'à Paris. Mais veut-on sortir? on s'apprête à braver le froid extérieur à grand renfort de manchons, de pelisses, de bonnets rembourrés de ouate, et de bottes bien fourrées.

Que le lecteur regarde ici le portrait d'après nature d'un artiste de talent, M. Rustem, de Wilna, et il pourra dire avoir vu un Russe dans les rues de Saint-Pétersbourg; encore le trouvé-je bien hardi de sortir le nez tout entier hors de sa pelisse, et de n'avoir point les yeux à demi enterrés dans sa coiffure.

Ajoutez à ces précautions celle de consulter sans cesse deux thermomètres placés l'un en dehors et l'autre en dedans, afin de connaître la différence de température, de se vêtir en conséquence, et même de ne point se hasarder à sortir sans y être contraint par des affaires indispensables. Toutefois le mougik, l'homme du peuple, n'a pas besoin de thermomètre pour estimer à quel degré à peu près il gèle ou il doit geler prochainement : le bruit des piétons et des voitures l'en instruit d'une manière très sûre. Gèle-t-il à vingt degrés, les pieds des passans occasionent un froissement qu'on entend d'assez loin; les voitures semblent courir sur un plancher très compacte; il se produit même une sorte de craquement répété. Forster, qui fit un voyage en Sibérie par ordre de l'impératrice Catherine, dit que par quarante degrés au-dessous de zéro le refroidissement de la terre est tel, qu'elle se crevasse et se fend avec un grand bruit.

Divers autres indices servent en Russie à faire connaître l'intensité du froid. Tantôt ce sera la glace broyée qui vole en poussière, la fumée, qui, trouvant de la résistance en s'échappant des cheminées, s'élève peu et semble retomber en ligne courbe sur les toits; ce sera l'haleine des

chevaux transformée en glaçons suspendus à leurs naseaux, ou bien cette diversité de festons que nous remarquons aux bassins de nos fontaines transportés aux longues barbes moscovites; ce sera surtout l'inquiétude de ces milliers de corneilles qui vivent dans les rues de Saint-Pétersbourg, effrontément placées au beau milieu, se dérangeant à peine à l'approche des passans et des équipages. Lorsque l'instinct fait pressentir à ces oiseaux une nuit plus rigoureuse, ils se rassemblent en troupes de sept à huit cents, pour chercher un toit sans neige ou plus échauffé que les toits qui l'environnent, soit à cause de son exposition, soit par l'effet de la distribution de la chaleur dans l'habitation. Il arrive souvent que le froid trop vif les fait périr en assez grand nombre.

Les corneilles ne sont pas, avec les chiens, les seuls animaux qui aient droit d'inviolabilité chez les Russes : les pigeons partagent cette prérogative; ils vivent dans les rues avec les corneilles, dont ils ont les mœurs familières. Les Russes poussent encore à leur égard le respect bien plus loin : jamais il n'en paraît sur leur table, et en tuer un serait à leurs yeux un acte fort criminel. A quelle cause attribuer cette

sorte de vénération, si ce n'est à la ressemblance de forme avec celle qu'il plut au Saint-Esprit de revêtir autrefois? Cette parenté des pigeons avec un de leurs ancêtres leur est comptée avec quelque raison, sans doute; c'est une noblesse d'origine qui vaut bien toutes les autres.

Les gens du peuple, les conducteurs de voitures, forcés de vivre à l'air, se montrent également moins sensibles à ce froid très vif qu'on ne le croirait, tant ils sont bien protégés par la fourrure de leur cafetane. La cafetane est le costume national : c'est une peau de mouton recouverte de drap bleu pour le costume élégant, et qui reste simple peau de mouton pour les mougiks; ce vêtement n'a point seulement l'avantage d'être très chaud, mais il est aussi très économique et à double fin. Dans l'hiver, le mougik met la laine en dedans; il la met en dehors pendant l'été : c'est ce que nous appelons la lessive de Gascon; mais si le Gascon ne change pas beaucoup de chemise, il en a une, du moins, et le peuple russe n'en a point. Outre la chaleur de leur fourrure, de leurs gants grossiers et des bandes de laine qui s'enroulent les unes sur les autres autour de leurs jambes, jusqu'à leur chaussure épaisse en tresse de jonc, les mou-

giks ont pour se réchauffer l'estomac de grandes tasses de thé, promené par les rues dans des aiguières de cuivre, comme font nos marchands de coco pour la tisane de réglisse. Les débitans de ce liquide à Saint-Pétersbourg enveloppent leur réservoir d'une grande quantité de linge, et le portent entre leurs bras pour empêcher que le thé ne se refroidisse.

On peut compter sur la fidélité du costume que j'offre ici pour modèle; c'est celui de mon esvochik, dessiné par le célèbre Orlosky, que la Russie vient de perdre.

Pour ne point reparler d'Orlosky, je finis ce chapitre par quelques détails sur ce pein-

tre célèbre, le plus remarquable et le plus renommé des peintres russes; cependant il ne lui appartient pas par la naissance. Orlosky, beaucoup moins connu en France qu'en Allemagne, en Prusse et en Russie, où l'on en fait beaucoup de cas, était Polonais. Il conservait gravé au fond de l'âme cet amour pour la patrie, qui est le caractère spécial de ses compatriotes: c'est dire assez, qu'il avait les Russes en exécration; et il ne dissimulait point ce sentiment, même devant son protecteur le plus zélé, le grand duc Constantin. Son talent le mettait sans doute dans une position à pouvoir parler avec franchise. C'était un homme d'une stature et de proportions colossales; on peut dire même d'une force extraordinaire. Il se servait d'un fusil de rempart pour faire l'exercice; il prenait une de ces épées appelées *casse-tête*, destinées autrefois à fendre les casques, et dont la garde était d'une pesanteur énorme; il la tenait en équilibre avec une extrême facilité, en l'appuyant par l'extrémité de la pointe entre trois doigts, deux dessous et un dessus. Cette force prodigieuse a donné l'idée de mouler sa main droite après sa mort. On a cité de sa force des traits fort exagérés; celui-ci, par exemple : qu'un jour étant allé chez le duc Constantin sans le rencontrer, on l'invita à laisser

son nom par écrit : cela n'est pas nécessaire, dit-il, en apercevant un de ces longs instrumens de fer qui servent aux boulangers à retirer la braise du four. Il se saisit de l'instrument, de ses deux mains le contourne en forme de nœud, et dit de le remettre au prince comme témoignage de sa visite. En effet, à peine l'eut-on présenté au prince, qu'il demanda s'il s'était écoulé bien du temps depuis qu'Orlosky était venu. Ce trait m'a paru digne d'être rapporté, libre à chacun d'y accorder plus ou moins de foi. Le seul homme qui pût être à Saint-Pétersbourg le rival de cet Hercule, et qui le surpassait même, c'était le comte Orloff. Orlosky racontait qu'il l'avait vu plusieurs fois prendre un grand clou, et, à l'aide de ses seuls doigts, le tourner tête et pointe en sens contraire, de manière à le façonner en tire-bouchon.

Le genre de talent d'Orlosky se rapprochait de celui d'Horace Vernet : on reconnait dans ses dessins quelque chose de la verve et de la hardiesse des Vernet, dont il passait pour imiter les chevaux. La grande réputation de ses ouvrages en Russie semblait perdre beaucoup par la distance, et n'était arrivée en France que bien amoindrie. Il importe de remarquer, au surplus, qu'un grand nombre de dessins ont été mis sous

son nom sans être de lui, et que ses véritables ouvrages sont peu sortis de la Russie et de la Prusse. Il consacrait spécialement son pinceau à reproduire les traits de ses bienfaiteurs. Sa passion pour les belles armes était connue; et il possédait un des plus beaux cabinets en ce genre. Il n'avait épargné ni peine ni argent pour y réunir les armes étrangères les plus précieuses. L'abus des liqueurs fortes, dont il buvait comme de l'eau pure, a dû nécessairement abréger ses jours, et rendait son commerce sans agrément. Je lui ai toujours trouvé le ton bourru. Il avait épousé une Française; dont il a eu des enfans.

CHAPITRE IX.

Une course à Archangel. — Les nez gelés. — Mœurs et aspect. — L'été après l'hiver. — Perfidie des beaux jours. — Les oiseaux en liberté. — Les poumons de Polyphème. — Bibliothèque de la cour. — L'empereur aux aguets. — Sa Majesté en bonne fortune. — La bonne impératrice. — Charmant essaim de jeunes filles. — Le prince Bobrinsky. — Dieu meilleur que ses saints. — Vente de mon cabinet à l'Académie. — Un pantin et le grand-duc. — Charrue à quatre socs.

Dans nos contrées, le moindre rayon de soleil au printemps inspire le désir de se mettre en route, et chacun prend son essor, les uns pour la campagne, les autres pour des voyages plus longs. A Saint-Pétersbourg, au contraire, c'est l'aspect des belles gelées qui vous met en humeur de voyager : on voit le traîneau prêt à voler sur une surface unie jusqu'au lieu de la destination; on franchit d'avance par la pensée les plus grandes distances avec un vitesse incroyable; on s'élance dans la voiture, et dans les premiers jours de février on part, comme moi, par exemple, de Saint-Pétersbourg, et quatre jours après on se trouve à cent cinquante-cinq lieues de la capitale, à Archangel, presque vers l'embouchure de la Dwina dans la mer Blanche.

Un ami qui partait et m'offrait une place à côté

de lui m'inspira le désir de cette excursion. Je crus que je pourrais à Archangel m'élever en aérostat, et me trouvant si près du cercle arctique, dire quelque chose sur l'aplatissement et sur la courbure des pôles. Sérieusement parlant, mon ami m'avait engagé à aller explorer ces lieux, dans l'espoir que je pourrais y porter plus tard un spectacle merveilleux pour ces lointains habitans. Voici comment s'exécutent ces voyages de long cours. Le traîneau a la forme d'un berceau d'enfant; un ou deux matelas sont étendus dans le fond, et le voyageur, très chaudement empaqueté avec des couvertures de laine, malgré sa pelisse et ses bottes fourrées, s'y couche, la tête placée sur un moelleux oreiller, le tout recouvert d'un cuir incliné en forme de toit, depuis le cintre jusqu'à la proue; car cette forme de berceau est également celle d'un petit bateau. L'*esvochik* ou cocher reste assis sur le bord extérieur pour conduire les deux chevaux, qui vont toujours au galop. Il m'est arrivé souvent de verser; mais le cocher, par un simple mouvement de derrière, redressait l'équipage, et nous filions sans presque nous être aperçu de l'accident. Ordinairement on voyage ainsi jour et nuit, tout à la fois pour aller vite et pour éviter les repas coûteux des auberges. On a tou-

jours soin d'ailleurs d'emporter avec soi quelques provisions.

Je restai quinze jours à Archangel; ce fut assez de temps, et beaucoup plus qu'il n'en fallait, pour me convaincre que j'en serais pour mes frais de route et de transport, s'il me prenait jamais fantaisie d'amener là l'enfant de Montgolfier. Quinze mille habitans environ, presque tous mougiks, tous adonnés à la pêche et aux travaux de la mer, y vivent sous des maisons de bois; car je n'en remarquai pas une seule en pierre, si ce n'est je crois l'église et la maison des gouverneurs, bâties en briques. Le lot de ces gens-là sur la terre semble être de supporter 32 à 34 degrés de froid du thermomètre de Réaumur, et d'avoir fréquemment le nez gelé; ce qui fait qu'il n'est pas toujours bon de le mettre à la fenêtre. Il est assez ordinaire, en rencontrant dans la rue quelque connaissance, de l'avertir qu'elle a le nez gelé: c'est lui rendre service, car il faut se garder en cet état d'approcher du feu; la neige seule peut remédier à cet accident, si on l'applique sur cette partie en l'appuyant sans frotter. Lorsque le nez devient brûlant, c'est le signe de la guérison. Là, plus qu'ailleurs, le besoin de la société se fait sentir; aussi l'hospitalité est-elle la première vertu

du nord. Sans le plaisir de la causerie et des réunions, que ferait-on, grand Dieu! dans un pays où l'on ne jouit pas de trois heures de jour, où le soleil se lève, dans la saison hivernale, à dix heures et demie pour se coucher avant trois heures, où la terre ne reste qu'environ cinquante jours de l'année sans neige? La vie devrait donc s'y écouler tout entière dans le sommeil? Au mois de juin, il est vrai, le ciel leur donne un crépuscule si lumineux, qu'à minuit on peut lire à la clarté de la nuit, si je puis le dire. Cependant la belle saison, celle que l'on préfère dans ces climats, c'est l'hiver; car elle offre des moyens de rapprochement peu coûteux, et on voit alors arriver en foule les Lapons de la Suède et de la Norwège pour y trafiquer. Les rennes leur servent à transporter les pelleteries et les autres objets de leur commerce, et aussi les denrées au marché. Ces animaux ne peuvent vivre que dans les neiges. J'ai vu une de ces rennes dans les jardins de l'empereur à Saint-Pétersbourg: elle était languissante, et se cachait continuellement à l'ombre sous un pont, les jambes dans l'eau jusqu'au ventre. Elles ne supportent point le changement de climats. L'aspect général de cette partie du nord n'offre rien d'ailleurs qui puisse dédommager le voyageur d'une si longue course. Le

pays, depuis la mer Blanche jusqu'à Moscou, est plat, et par conséquent monotone. Archangel est peut-être la ville populeuse située la plus au nord. On s'étonne que des hommes aient pu se décider à habiter un site et un climat aussi rude, aussi peu favorisé de la nature, bon tout au plus pour des ours. L'habite donc qui voudra, je n'irai jamais là fixer ma demeure!

Revenir d'Archangel à Saint-Pétersbourg, c'était presque rentrer dans une contrée méridionale; la comparaison me fit trouver moins âpre la température de cette dernière ville, quoique le froid n'y fût point diminué. En effet, le changement de saison, et ce n'est pas le printemps, n'a lieu qu'au mois de mai : l'on ne connaît véritablement en Russie que deux saisons, l'été et l'hiver; les deux autres saisons de transition n'y existent pas : vous passez subitement de l'hiver à l'été; on a même besoin d'habitude pour ne point s'étonner de ce changement trop subit. Quelques jours auparavant vous êtes partis en traîneau sur une glace ferme et compacte; vous revenez dans la boue : alors il faut voir l'activité de la police pour enlever les monceaux de neige fangeuse; elle est vraiment admirable; la ville se nettoie comme par magie, et prend un nouvel aspect comme par enchantement : les

doubles portes, les doubles fenêtres s'enlèvent partout en même temps, les croisées se rouvrent; la Neva redonne le mouvement aux navires; les voitures remontent sur leurs roues, et les jockeys debout sur une planche qui touchait presque à terre remontent et reprennent leurs places élevées; les drawsky, les kibitka, les calèches, recommencent à rouler; enfin le bruit ajoute à l'activité renaissante, et rend les rues plus animées. Un Français arrivé par le traînage, et qui aurait dormi deux fois vingt-quatre heures, ne se croirait plus dans la même ville.

Que l'on se défie cependant des premiers beaux jours qui succèdent à un hiver rigoureux. Je ne saurais trop recommander aux étrangers de prendre alors des précautions dans la manière de se vêtir. On sort légèrement couvert, pendant les belles heures de la journée; mais viennent après les soirées perfides : lorsque le soleil a quitté l'horizon, le climat semble reprendre son âpreté, et je me suis vu souvent, après être sorti par 20 degrés de chaleur, grelotter en rentrant, malgré mon manteau. Bien des étrangers ont payé de leur vie l'ignorance de ces variations de température, ou le peu de cas qu'ils ont fait des avertissemens. Sous un ciel bien opposé, sous le ciel d'Espagne, j'ai pu ob-

server par la suite qu'il fallait aussi consulter quelquefois la direction du vent. Les Castillans avaient coutume de me dire, en sortant du spectacle : Le vent qui n'éteint pas une chandelle tue un homme. Aussi ont-ils l'excellente habitude, toutes les fois qu'ils sortent d'un lieu chaud, de mettre leur mouchoir devant leur bouche.

A cette époque du renouvellement de toutes choses, les Russes ont l'habitude de donner la liberté à un grand nombre d'oiseaux. Des marchands passent avec de grandes cages qui en sont remplies; on en achète, chacun suivant ce qu'il lui plaît de consacrer à cette bonne œuvre, et on les envoie vers le ciel, avec ces mots : *Va-t'en vers Dieu.* J'ai vu des jeunes gens faire le signe de la croix après avoir lâché les captifs. C'est pour racheter des péchés, me disait mon domestique. Je suis toujours préoccupé de l'idée que Pierre-le-Grand n'a rien négligé pour animer cette partie de son empire, dépourvue avant lui d'hommes et d'animaux, et que toutes les pratiques de ce genre tiennent de plus ou moins près à ces premières vues de population. Les oiseaux sont rares dans les environs de Saint-Pétersbourg, parce qu'ils ne trouvent qu'un feuillage peu touffu, et une maigre végétation.

J'étais fort impatient moi-même d'imiter les oiseaux, et de les suivre dans l'empyrée; je sentais le besoin, moi aussi, de déployer mes ailes : on me redemandait une ascension, et il fallait prévenir les départs pour la campagne. L'élève que j'avais fait monter à Vienne me pria tellement de lui laisser renouveler l'expérience de parachute à Saint-Pétersbourg, que je dus céder à ses instances. Ce second essai de mon double parachute, que je n'ai plus besoin de décrire, réussit parfaitement. J'avais seulement ajouté au gréement une rame creuse, qui servait de hampe à l'oriflamme, et qui pouvait, au besoin, servir de rame pour se soutenir sur l'eau; elle pouvait être utile encore pour changer la direction du parachute, si quelque obstacle venait à gêner sa descente. Cette expérience hardie fit une grande sensation. Je l'avais fait précéder de l'ascension d'une grande étoile, au centre de laquelle était le chiffre de sa majesté impériale, d'un aigle à vastes proportions, portant une oriflamme, d'une figure gigantesque, et d'un globe en taffetas de 36 pieds de circonférence, contenant du gaz détonnant : l'explosion très forte de ce gaz, au milieu des airs, imita assez bien un coup de foudre..

Le grand aérostat tomba aux environs du jar-

din de la Tauride, près des casernes des chasseurs et de l'artillerie. Les soldats le mirent en pièces, et en firent des ceintures : je crois que nos soldats, en France, ne l'auraient pas fait, et qu'il s'en serait trouvé parmi eux quelques-uns d'assez avisés pour savoir que c'était un ballon. Quant à ma grande figure, elle représentait Polyphème : ce cyclope ne fit pas plus de peur aux compagnons d'Ulysse qu'aux paysans qui le virent descendre sur la montagne de Newsky; d'abord ils crurent voir un être céleste, et n'osèrent point le toucher. Après beaucoup d'hésitations, ils le transportèrent, à l'aide de harpons et de longues perches, dans l'église, d'où il semblait à chaque instant vouloir s'échapper. Un reste de gaz inflammable le maintenait debout, et lui imprimait des mouvemens que le peuple, saisi de crainte, interprétait de différentes manières. Quelques-uns proposaient de chanter des prières pour que Dieu détournât le mal dont ce géant du ciel semblait les menacer; car ils étaient plutôt tentés de le ranger parmi les mauvais génies que parmi les bons. Enfin, le plus osé de la troupe ayant hasardé de lui assener quelques coups de bâton, le gaz sortit en grande quantité : « Je savais bien que c'était un démon, s'écria-t-il; vous le voyez, il pue

comme le diable. » M. le comte de Strogonoff, qui me racontait cette aventure, riait beaucoup de ce mot pittoresque. Il était bien plus comique, appliqué à Polyphème, dont Voltaire a expliqué d'une manière si risible les ronflemens.

Si je tenais à ne point quitter le fil chronologique des faits qui composeut mes Mémoires, je devrais à présent me mettre en route pour Moscou, m'installer dans cette ville, puis revenir à Saint-Pétersbourg pour exécuter une ascension en présence de l'empereur; mais je préfère épuiser tout de suite ce qui me reste à dire à ce sujet. Lorsqu'on sut à la cour que je m'occupais des préparatifs de mon départ, l'empereur, avant qu'ils fussent achevés, me fit prévenir qu'il désirait connaitre les effets de la fantasmagorie, et fit mettre à ma disposition sa bibliothèque pour lui en préparer une représentation. Cette bibliothèque est bien vaste, et contient les dépôts les plus précieux. L'enlèvement récent des bibliothèques de Varsovie, à la suite de l'insurrection de 1830, n'est que la répétition d'une mesure qui avait eu lieu déjà un demi-siècle auparavant. Au moins Souvarow ne s'était point attaqué aux bibliothèques publiques; il s'était contenté de prendre aux jésuites et

aux couvens 20,000 volumes environ. Un seul trait peint l'ignorance de ceux qui furent préposés à cette spoliation. Des volumes se trouvant de trop grande dimension pour entrer dans les caisses, quel moyen peut-on penser qu'ils imaginèrent pour obvier à cet inconvénient? Ils renouvelèrent sur les malheureux in-folio la fable de Procuste, et la scie eut beau jeu. Remarquez, s'il vous plaît, que l'on se garda bien d'endommager les caisses. Le comte Boutourline, pendant notre révolution, s'était mis aussi à la recherche des ouvrages les plus rares, et des manuscrits peut-être inappréciables du XIII^e^ siècle. Il eut le bonheur de pouvoir recueillir une suite de lettres autographes de tous les rois de France. Quiconque est au fait de l'histoire de la littérature n'ignore point d'ailleurs que Catherine acheta pour la bibliothèque de l'Ermitage les bibliothèques de Voltaire et de Diderot: un grand nombre des livres du premier de ces écrivains sont revêtus de notes marginales écrites de sa propre main. Avec quel respect, quelle avide curiosité je les ai souvent consultées! Combien de fois, seul dans cet immense dépôt de l'esprit humain, dans ce tabernacle de morts illustres, ai-je réfléchi sur la brièveté de leur vie et sur la durée de leurs œuvres! Avec quel en-

thousiasme, me disais-je, si j'étais venu en Russie quelques années plus tôt, Catherine aurait-elle vu les ombres de ces philosophes qu'elle aimait, ressuscités par mon art! Ils auraient apparu entourés de ces fruits de leur génie, dont ils dotèrent l'humanité, au milieu des ouvrages qui amusaient leurs loisirs ou augmentaient leur instruction. Ils auraient pu, à l'inspection des tablettes, se croire dans leur propre cabinet, transportés, comme par un coup de baguette, de Paris à Saint-Pétersbourg, et se seraient étonnés que leur patrie n'eût pas mis une enchère sur le prix qui livrait à des Moscovites des reliques d'un si grand prix. Ce n'est point sans amertume que je trouvai, si loin de la France, ces monumens qui devraient être chers à notre orgueil national. A quoi servaient-ils sous un climat qui refroidit l'imagination, et refuse des inspirations au génie, du moins au génie des lettres et des arts! Cette bibliothèque, d'un prix inestimable, est à l'usage de la cour : c'est dire assez qu'elle est vouée à une solitude absolue. Les courtisans n'ont point de temps à perdre auprès des grands hommes du temps passé.

L'empereur, quelques heures avant le spectacle fantasmagorique, se fit présenter madame

Robertson et ses deux enfans, auxquels il distribua des caresses; il se rendit ensuite avec toute la famille impériale dans sa bibliothèque, où les expériences eurent lieu à la satisfaction générale. Je dirai à cette occasion que les souverains perdent à tout voir dans leurs palais, et à commander des représentations pour eux seuls. D'abord ils ne participent point à cet entraînement d'une réunion publique, qui est pour moitié dans l'effet dramatique de tout spectacle; les acteurs n'oublient pas d'ailleurs en présence de quels personnages ils jouent les leurs; enfin, une foule de circonstances accessoires, combinées pour ajouter à l'impression, manquent alors, soit que la circonspection les fasse omettre, soit que le local où l'on manque d'habitude ne les comporte pas. Cependant la cour fut satisfaite; l'empereur me demanda même la démonstration de mes autres expériences de physique. J'ai déjà dit qu'Alexandre était magnifique dans ses récompenses; j'en eus de nouvelles preuves en cette occasion.

Une circonstance assez singulière n'est point sortie de ma mémoire. Après le spectacle je m'empressai, aidé de madame Robertson et de mon élève M. Michaud, de serrer dans des boîtes les instrumens qui m'avaient servi. J'allai au fond de la bibliothèque pour éteindre une lumière pla-

cée dans un grand vase d'albâtre entre deux colonnes: quelle fut ma surprise d'apercevoir tout à coup derrière une colonne les deux cornes d'un chapeau qui en dépassaient le diamètre; je me penchai un peu en avant, et je reconnus l'empereur. Je ne fis point semblant de l'avoir vu; mais je revins en prévenir à voix basse ma femme et M. Michaud. L'empereur s'aperçut sans doute qu'il était découvert, ou craignit de l'être : il disparut. Et dans quelle intention s'était-il mis ainsi aux aguets? Je l'ignore. Était-ce pour connaître ce que des Français penseraient de sa cour ou de sa personne? était-ce pour le plaisir de débiter, suivant son humeur, quelques galanteries à une jolie femme si le hasard la laissait seule? Ces deux conjectures peuvent très bien avoir l'une et l'autre quelque chose de vraisemblable.

J'ai déjà dit combien Alexandre était galant par caractère. Je l'ai vu en bonne fortune, de mes propres yeux, faisant l'amour en écolier, et s'amusant à passer sous les fenêtres de la belle princesse Nariskin, la femme du grand-veneur. Il a aimé long-temps et passionnément cette princesse, qu'il a comblée de richesses. Il en avait eu une fille dont tout le monde le savait idolâtre : elle mourut à la fleur de l'âge, au grand

désespoir de sa mère. Je me représente d'ici la voiture de madame de Nariskin arrêtée devant le grand mur de la rue du Jardin d'été, et dérobant à la vue des passans l'empereur Alexandre à cheval, faisant la cour par la portière, à peu près comme on représente les jeunes bacheliers de Madrid entretenant leurs dames aux fenêtres: il ne manquait plus au czar qu'une mandoline. Les esvochiks, pour ne point troubler de si doux tête-à-tête, se détournaient prudemment; car ils eussent été rudement réprimandés. Un jour cependant je le surpris bien involontairement : une distraction de mon esvochik me fit arriver près du lieu de la scène, à peu près comme ces malicieuses femmes de chambre qui croient avoir entendu la sonnette de madame au moment où jamais femme ne s'est avisé de sonner. Je me trouvais trop près du souverain pour manquer à la coutume de descendre de voiture en sa présence; mais lui, peu jaloux de cet hommage habituel, se hâta de me faire signe avec humeur de passer mon chemin. Aussi, que ne prévenait-il ses sujets, lorsqu'il voulait garder l'incognito? Ne pouvait-il pas arriver qu'à ma place se fût présentée la bonne Elisabeth, cette excellente impératrice qui eut un grand malheur dans sa destinée : ce fut, comme l'épouse de

Louis XIV, d'adorer son mari. Les infidèles ne sont-ils pas toujours ceux que l'on aime le plus; et, en vérité, c'est qu'ils sont les plus aimables, ne fût-ce que par leur amour des femmes. Lors qu'Alexandre allait à ses rendez-vous en plein air, l'itinéraire que devait éviter l'impératrice était tracé d'avance, et ses gens en étaient informés. Bien des femmes, sans doute, enviaient le sort de l'impératrice, en voyant passer sa voiture, et ne se doutaient point des soucis de l'âme que ce faste peut recéler, et dont il ne console pas.

L'impératrice avait été très satisfaite de mes expériences, ainsi que toute la famille impériale; puis n'y avait elle pas assisté à côté d'Alexandre? L'impératrice-mère, Federowna, ne se contenta pas de me témoigner sa satisfaction; elle voulut que les demoiselles de plusieurs institutions qu'elle protégeait jouïssent de ce spectacle: elle envoya donc plusieurs essaims de jeunes personnes dans mon cabinet, toutes mises avec élégance et fraîcheur, toutes distinguées par ce ton et ces manières de bonne compagnie, que donne une éducation recherchée. La plus âgée n'avait pas dix-huit ans. Avec quel bonheur je m'appliquai à faire en leur présence toutes les démonstrations qui parurent les intéresser. J'é-

tais alors le seul homme qui se trouvât au milieu d'elles, et tous ces égards ingénus de leur âge étaient une récompense bien précieuse du plaisir que mes expériences semblaient leur causer. Quelle gaîté sur ces charmans visages, quel aimable abandon, quelles âmes confiantes dans leurs questions multipliées! Ces quelques heures passées au milieu d'elles eurent le prestige d'un songe; tant il est vrai que les émotions les plus douces et les plus pures sont quelquefois les impressions les plus durables. Près de trente ans se sont écoulés depuis ce jour, dont le souvenir revient inopinément à ma mémoire, et je me le peins encore comme un des plus frais et des plus riants de ma vie.

Au reste, le succès obtenu par mes expériences à Saint-Pétersbourg avait inspiré le désir de les imiter dans la société, plusieurs personnes les ayant suivies avec exactitude, et ayant trouvé auprès de moi tous les renseignemens qu'il leur avait plu de me demander. J'eus à me féliciter en ce genre de toutes mes relations; j'en excepterai cependant celles que j'eus avec le prince Bobrinsky. Il était fils naturel de Catherine-la-Grande et du célèbre Orloff, que cette impératrice aurait épousé secrètement, s'il y avait consenti, afin de légitimer leur fils, et qui est mort,

en 1784, dans un état de démence. Le prince était grand amateur de la fantasmagorie. Non-seulement il était assidu à mes expériences, mais il poussait jusqu'à l'importunité l'empressement à me questionner sur chaque effet nouveau qu'il remarquait : je le trouvais sans cesse sur mes pas au moment de mes plus grandes occupations, mettant ma complaisance à de rudes épreuves, et abusant, c'est le mot, de ma facilité à satisfaire sa curiosité. Une fois qu'il connut tout, il monta une fantasmagorie dans son palais, et ne m'invita jamais à la voir; de sorte que je n'eus pas à compter sur la moindre bienveillance de sa part. Voulait-il donc paraître avoir deviné les secrets de mon art, et ne pas s'être servi de mes conseils : je ne puis réellement accuser que cette puérile vanité de son peu d'égard.

L'empereur, après s'être plu à ces jeux de la physique, dont je l'avais rendu témoin, voulut assister à une de mes ascensions. Si dans tous les pays la présence du souverain est la cause d'un grand concours, on peut imaginer quelle foule devait attirer celle d'Alexandre, le prince, je ne saurais trop le répéter, le plus aimé de son temps. Une multitude innombrable de spectateurs accoururent, en effet, et les résultats de cette

expérience me consolèrent de quelques désagrémens qui l'avaient précédée. L'empereur m'avait accordé la permission de la faire dans l'école du corps des cadets. Cette école était sous la direction spéciale du grand-duc Constantin, et avait pour gouverneur, représentant le duc, le général Klinger, très fort pour la discipline, très zélé pour l'instruction, comme sont en apparence tous ces officiers intermédiaires qui veulent se donner l'importance d'autorités en chef. Les saints valent moins que Dieu, la chose est certaine; voilà pourquoi M. le général Klinger me donna l'ordre absolu, vingt-quatre heures avant l'expérience, d'enlever mon appareil, qui servait à distraire ses élèves. Il est très facile de dire à qui ne porte rien avec lui de plier bagage; mais de s'en aller autre part avec une trentaine de tonneaux, autant de jarres d'acide et de grands tuyaux, cela devient un peu plus embarrassant. Le digne comte de Strogonof vint par bonheur à mon aide, en mettant à ma disposition la cour de l'Académie des beaux-arts. Il paraît, au surplus, que cette petite manie de despotisme s'est transmise avec le grade chez le directeur du corps des cadets: un de mes fils a éprouvé un désagrément du même genre, il y a moins de trois ans, dans le même local. Deux lettres du gouverneur de la

ville ne suffirent point pour déterminer cet officier à révoquer l'ordre d'évacuation; mon fils qui était porteur des lettres ne fut pas même admis à le voir; il retourna chez le gouverneur de la ville: «Comment, dit ce gouverneur étonné, il ne vous a point reçu! Portez-lui cette troisième lettre; il vous recevra, je vous en réponds, sinon c'est moi-même qui me dérangerai.» En effet, la troisième lettre força la réception. «Monsieur, dit froidement le directeur à mon fils, vous pouvez bâtir la tour de Babel, si bon vous semble, dans le corps des cadets, vous en êtes le maître, le corps des cadets vous appartient.» Mon fils ne crut pas devoir user de cette permission dans toute son étendue. Pour moi, je m'installai dans la cour de l'Académie, et je préparai paisiblement, quoique à la hâte, mon ascension : elle eut lieu le 19 juillet 1805, et réussit parfaitement. Je fis monter mon élève avec moi; nous allâmes tomber à l'embouchure de la Néva dans la mer, en précipitant notre descente; autrement le vent qui soufflait avec impétuosité, et nous menaçait d'un ouragan, aurait pu nous emporter en pleine mer. Des milliers de barques couvraient le fleuve: nous fûmes donc promptement ramenés au rivage.

Le désir du nouveau appartient à tous les

hommes, plus ou moins, je le sais, d'après la vivacité de leur imagination ou la légèreté de leur humeur; je conseillerais cependant à quiconque fonde ses succès sur l'attrait de la curiosité, de la tenir chez tous les peuples pour très mobile et très promptement satisfaite. Ainsi l'artiste voyageur qui n'a qu'un seul objet pour ressource fera sagement, ne pouvant changer de spectacle, de changer fréquemment de spectateurs. Une série d'objets curieux, successivement produite par la même personne, cesserait même d'attacher : on aime, dans tous les pays, à voir de nouvelles figures. Je crois avoir possédé ce tact de prévenir à temps l'avertissement que donne la désertion des spectateurs, et je n'eus garde d'attendre que ma faveur vînt à décroître à Saint-Pétersbourg avant de me rendre à Moscou.

Une proposition fort agréable me fut faite alors de la part de l'empereur : ce fut celle de m'acheter mon cabinet de physique pour l'Académie des sciences. L'embarras de conduire un si grand nombre de caisses à travers de si grandes distances, et les frais multipliés causés par le transport d'une multitude d'objets si fragiles, ne me permirent point d'hésiter. Je vendis donc ce cabinet 70,000 francs. Cette somme

représentait le prix qu'il m'avait coûté, en y comprenant les frais de son transport en Russie. J'avais eu le temps de tâter les Russes et d'apprécier ce qui devait suffire pour attirer le public dans les autres villes que je me proposais d'explorer. Il n'existait point là, comme à Paris, le centre de toutes les inventions, où chaque nuit prépare en quelque sorte au jour qui doit suivre quelque surprise nouvelle, il n'existait point, dis-je, cette succession de désirs qu'engendrent si vite l'engouement et le dégoût. Je portais à Moscou mon ballon, ma fantasmagorie, mes jeux hydrauliques et mon théâtre pittoresque et mécanique.

Ce théâtre, dont je n'ai point encore parlé, mérite bien une courte mention. Des cent milliers de spectateurs l'ont vu à Saint-Pétersbourg, à Vienne, à Berlin et à Paris, avec admiration. Les personnages se présentaient en scène avec une aisance incroyable, avec des mouvemens si libres, qu'on ne saurait en avoir l'idée sans avoir assisté à une de ces représentations. Les figures qui avaient paru jusqu'alors sur ces sortes de théâtres sautaient au lieu de marcher: mes figures, au contraire, avaient un mouvement de marche tout-à-fait naturel : l'illusion était complète; le grand duc Constan-

tin y fut trompé. Il m'arriva pour ces petits personnages en relief ce qui m'était arrivé autrefois pour mes ombres. On se rappelle peut-être l'attaque à coup de canne de M. Cazalès contre une tête de mort. Constantin imaginant que les personnages du théâtre mécanique étaient des personnages vivans, vus en raccourci par l'objection de quelque miroir, essaya de toucher la glace avec son épée, et la fit arriver jusque sous le nez d'un de ces automates, qui n'en témoigna nul mécontentement.

Tels étaient les élémens de succès avec lesquels je me mettais en route pour Moscou. Je partais satisfait de Saint-Pétersbourg, ayant employé fructueusement les deux années que je venais d'y passer. J'aurais pu assurément dans ce pays, encore nouveau pour les sciences, donner à mes études une direction plus grave, tendre vers un but plus sérieux.. Déjà ayant remarqué la nature friable et légère du sol dans une grande partie de la Russie, je m'étais rappelé quelques essais d'agriculture auxquels j'avais eu occasion de me livrer autrefois. Appelé pour quelque temps dans ma famille, après la révolution française, je fus chargé de surveiller une métairie de mon frère assez considérable. Les réquisitions avaient dégarni les

campagnes d'hommes et de chevaux, et la culture se ressentait de cette pénurie. L'idée me vint alors d'adapter deux socs à la même charrue. Je fis des essais très imparfaits, je l'avoue, mais qui pouvaient frayer la route vers d'utiles perfectionnemens. Je parvins en Russie à concevoir pour la charrue des améliorations théoriques dont je présentai la description à l'empereur Alexandre. La *Société économique* me pria, par ordre du souverain, de vouloir bien faire exécuter mon modèle en grand, aux frais de la Société, me laissant le choix des ouvriers, et souscrivant à toutes les dépenses que je croirais utiles. Mais ce plan, dont je m'étais occupé dans un moment de loisir, et que le désir d'être utile m'avait engagé à développer, demandait, pour être réalisé, beaucoup plus de soins et de temps que la nature de mes occupations ne m'en laissait alors de disponible; et, avec la meilleure volonté, je ne pus mettre à profit le succès de mes premiers essais. Je prie mes lecteurs de ne pas perdre de vue que les travaux et les observations dont je l'entretiens remontent à une date de trente années. L'agriculture a fait bien des pas depuis cette époque; j'en ai fait beaucoup aussi, comme on le verra par la suite.

CHAPITRE X.

Route ancienne et nouvelle de Saint-Pétersbourg à Moscou. — Les *Tsiganes* russes. — Aspect de l'ancien Moscou. — Costume du peuple en été. — L'ami du diable. — Le cheval en ballon. — Le célèbre escamoteur Pinetti. — L'homme sans tête. — Les pièces d'or dans les petits pâtés. — Le roi de Prusse et le charlatan. — Les aéronautes escamotés. — Triste fin. — Acquisition d'un hôtel. — Combustion spontanée d'un aérostat. — Chute dans la mer. — Robinson aéronaute. — Musique des cors. — Les étrivières. — Les nymphes d'eau. — La prostitution logée chez les prêtres. — Filles de joie. — Filouterie dans diverses classes. — Un chef-d'œuvre de Canova. — Les beaux-arts en Russie.

«Celui qui n'a voyagé que de Saint-Pétersbourg à Moscou, me mandait il y a environ deux ans un de mes amis, ne connaît pas le vrai Russe ni la véritable Russie. La route qui mène d'une capitale à l'autre, fréquentée par tous les étrangers, peut être regardée en quelque sorte comme une promenade continue pour les habitans de ces deux villes. Cette vie, cette activité de communications a, sinon civilisé, du moins dégrossi et apprivoisé les mougiks qui en habitent les campagnes intermédiaires. Les voyageurs y trouvent de bonnes stations établies par le gouvernement, du feu, des alimens à peu près convenables, et même des canapés en cuir,

pour se reposer et dormir. Des services de diligence réguliers vous transportent en trois ou quatre jours, suivant la saison, de la place du Palais Saint-Michel aux remparts du Kremlin, et ce trajet n'a pas moins de 780 wertes ou de deux cents lieues de France. Une chaussée magnifique, commencée sous le règne d'Alexandre, et continuée par son successeur, rendra cette route, lorsqu'elle sera terminée, une des plus belles de l'Europe. Aussi est-il ordinaire d'entendre dire aux personnes qui s'en sont tenues à ce trajet, que nulle part on ne voyage aussi vite qu'en Russie, au lieu de dire simplement qu'on ne voyage nulle part aussi vite que de Saint-Pétersbourg à Moscou. »

Dieu soit loué! je ne veux point de mal à un pays que j'ai trouvé si hospitalier, et auquel je dois une grande part de mes jouissances actuelles : mais en lisant cette description, toute imbue que mon imagination est encore de mes souvenirs de trente ans, je me crois au milieu d'un de ces beaux rêves des Mille et une Nuits, où les fées ont des baguettes si puissantes. Voici la description que j'aurais faite, moi, de la même route :

Avez-vous l'âme fortement chevillée dans le corps? vous êtes-vous aguerri, dans les *coucous*

et autres voitures sans ressorts des environs de Paris, à supporter tous les soubresauts que chaque pavé un peu inégal imprime à ces véhicules gothiques? êtes-vous homme à compter patiemment toutes les demi-toises qui se développent dans l'intervalle de Saint-Pétersbourg à Moscou? ne trouverez-vous point déplaisantes de petites aspersions accidentelles, mais fréquentes, celle, par exemple, d'un jet d'eau qui naîtrait soudain sous les pas d'un cheval, comme l'Hypocrène sous le pied de Pégase, et viendrait vous inonder à l'improviste d'eau bourbeuse? parcourrez-vous aisément cent lieues sans trouver de gîte, je ne dirai point *confortable*, mais de relais fait pour des hommes? Alors vous êtes trempé, constitué pour voyager de Saint-Pétersbourg à Moscou; car votre voiture ne fera pas un mouvement qui ne soit l'effet d'un choc, auquel en succédera un autre, et de choc en choc, sans terme et sans relâche, de rondin en rondin, vous arriverez à destination. Savez-vous comment est pavée cette route? Avec des arbres couchés fort simplement en travers du chemin, à côté les uns des autres : or, comme le terrain est passablement marécageux, que l'eau séjourne sous ce plancher devenu élastique, tel et tel morceau de bois, cédant au poids du cheval,

fait jaillir une gerbe d'eau sale qui dépasse quelquefois la tête de vos quadrupèdes. Telle était l'ancienne route, la route de mon temps.

Alors la Russie n'avait point cette prépondérance qu'elle a acquise en Europe par les événemens de 1815, et lui est venue de ce que la défaite des armées françaises, par les élémens, a eu lieu sur son territoire; de ce que ses déserts incultes et son sol glacé ont enfoui les cadavres de nos soldats, tués par la rigueur meurtrière de son climat. Alors elle a pris, la première parmi les peuples asservis de l'Europe, l'attitude de la victoire; elle s'est mise en marche, la tête haute, vers la France; les peuples, sur son chemin, se sont ralliés à son char, et depuis elle a gardé le sceptre d'Agamemnon, confié à Alexandre. Depuis, les affaires des contrées méridionales ont ressorti au tribunal de ce cabinet du nord, et le sort de Cadix s'est décidé à Saint-Pétersbourg; depuis, les ambassadeurs, les plénipotentiaires, les agens patens ou secrets, ont sillonné les grandes routes qui conduisaient de leurs capitales à celle du czar. Il semble qu'Alexandre ait senti la convenance de donner à la ville de Pierre I^er^ une avenue digne de la nouvelle métropole européenne. D'ailleurs, il était venu en France, dont les belles routes avaient excité

l'admiration des envahisseurs; et il a voulu faire rivaliser avec les belles avenues de Paris le chemin le plus pratiqué de son empire. Mais, comme les hommes qui n'ont que le luxe des vêtemens sans posséder de fortune réelle, et qui ne brillent que par les dehors, la Russie, dotée de cette grande route qui s'achève, n'en offre point d'autres dans son immense étendue. Que l'on se garde de s'enfoncer dans l'intérieur, où l'on retrouve l'ancienne barbarie des mœurs, et les chemins de madriers presque impraticables. J'aurai occasion de revenir sur ce sujet dans des observations plus générales.

On était bien loin, à l'époque de mon voyage, de ces grands désastres, qu'il n'était alors donné à personne de prédire. La gloire de la France allait grandissant, et l'avenir resplendissait déjà de l'éclat du présent; on concevait de si vastes espérances au temps où je parcourais cette longue route pour arriver à Moscou, terme de mon voyage et de tant d'illusions!

Tous les souvenirs auxquels les désastres de l'armée française ont donné naissance aux environs de cette ville ne préoccupaient point l'âme du voyageur. Pour charmer l'ennui d'un aspect assez monotone, il découvrait çà et là des troupes de Bohémiennes, qu'en Russie l'on

nomme *Tsiganes*. Ces familles nomades, au nombre de quinze à vingt personnes, se rencontraient pendant l'été dans les bois. Les mœurs de ces tribus n'ont rien emprunté aux progrès de la civilisation, ni là ni ailleurs : elles vivent toujours dans un état très rapproché de la nature, avec toute l'insouciante gaîté que leur a prêtée Béranger dans sa jolie chanson des Bohémiens, et dans une sorte de pêle-mêle très peu conforme aux lois de la morale, mais qui serait plus coupable si elles étaient plus pénétrées des lois de la société. Les pères font métier de maraudage, et sont pour la plupart maquignons, troquant toujours avec assez d'habileté pour faire une dupe. Les filles, qui rappellent les Bayadères de l'Inde, se livrent, lorsqu'elles sont jolies, à la danse, aux cartes et au métier de devineresse; elles semblent être nées diseuses de bonne aventure. Je m'en suis servi quelquefois dans mes ascensions, où elles apportaient le plaisir et la distraction. Elles se parent avec assez de coquetterie, aiment les bijoux, les paillettes et le clinquant, se drapent assez artistement avec des châles de peu de prix, et dansent gracieusement au son de la guitare, que poursuit le chant d'une de leurs compagnes. Habiles à étudier d'un coup d'œil l'im-

pression qu'elles produisent, elles cherchent à captiver les jeunes seigneurs par des attitudes voluptueuses, et même des postures lascives. On les appelle quelquefois dans les fêtes des châteaux, et tel jeune noble que je pourrais citer a payé de sa fortune la visite d'une jolie Bohémienne et l'empire qu'il lui a laissé prendre sur son cœur. L'exercice leur donne la faculté d'imprimer à la partie charnue de leurs jambes ou de leurs bras une sorte de vibration, de frémissement isolé, assez semblable au mouvement que fait le cheval pour délivrer une partie de son corps des mouches qui l'obsèdent. J'ai rencontré de ces troupes de Bohémiennes en Espagne; elles m'ont paru avoir en tout pays un air de famille : même teint, mêmes traits, mêmes costumes, mêmes habitudes, et toutes une danse pareille, c'est-à-dire, une espèce de trépignement des pieds, avec des mouvemens de corps empreints de lasciveté et des tours de bras qu'embellissent leurs passes légères.

La rencontre de ces troupes vagabondes est à peu près, comme je l'ai dit, la seule distraction à espérer de l'un ou de l'autre côté, jusqu'à Twer, petite ville qui sert de point intermédiaire entre les deux capitales, et située à environ cent lieues de l'une et de l'autre. Là on

trouvait une assez bonne auberge tenue par des Italiens ; car, dans tout ce qui regarde les commodités de la vie ou l'ingénieuse exploitation des sciences et des arts, on était sûr alors de retrouver l'intervention des étrangers. J'ai eu pour cela même l'occasion de me rappeler plus d'une fois le mot d'Alexandre sur le glacis de l'amirauté.

Je n'ai gardé non plus le souvenir d'aucun monument à citer sur cette route ; il faut arriver presque jusqu'aux portes de Moscou pour en trouver un. Catherine a fait construire à une petite distance de cette capitale le château de Petrowsky dans le style gothique. Son aspect offre un joli point de vue, et annonce heureusement l'abord d'une grande ville. Ce fut dans ce château que se retira Napoléon lorsque les progrès de l'incendie l'alarmèrent pour sa personne ; c'est de là qu'il vit brûler les quartiers d'hiver de quatre cent mille hommes auxquels la disparition d'une si grande cité ne laissait plus que des déserts de neige.

Tant s'en faut que l'entrée de Moscou, en venant de Saint-Pétersbourg, soit séduisante : elle est plutôt faite pour inspirer le dégoût. Des rues malpropres, des maisons de bois sans ordre, sans symétrie, des *esbas* peu élevées,

quelques unes sans fenêtres et semblables à des écuries, aspect que leur donne l'extérieur du bois noirci par l'air et sali par la pluie, rien de gai par conséquent pour la vue : voilà pour le premier coup d'œil et la première impression. En avançant, nous parcourûmes un long faubourg à maisons éparses, à travers de longs murs de planches, des huttes, des chaumières, des appentis, puis quelques habitations, puis encore plus avant, des églises, des places, des palais; puis enfin, lorsque notre œil put embrasser le tableau dans son ensemble, ce mélange de palais et de chaumières, de jardins et de marais, les inégalités de terrain, le pittoresque des édifices, ces coupoles dorées, cette confusion de tous les genres d'architecture, l'irrégularité même et le croisement en tous sens des rues, moins larges et moins longues qu'à Saint-Pétersbourg : tout ce panorama nous présenta Moscou sous une forme plus curieuse, plus asiatique, plus étrangère, et par conséquent bien plus nouvelle pour le voyageur que la ville même de Pierre I^er^.

Au reste, le même silence, le même ordre, la même police, s'observent dans les deux villes, où l'on remarque aussi le même mouvement. La variété des costumes étrangers frappe davan-

tage l'attention de l'étranger à Moscou qu'à Saint-Pétersbourg. On y rencontre une foule de physionomies disparates : ce sont autant d'échantillons des peuples si divers et si nombreux dont se compose l'empire russe. Aussi les grandes réunions présentent-elles souvent à l'œil de l'observateur des figures tartares, chinoises, samoïèdes, otsiackes, barates, calmouckes, kamtschatkales, baskyres, causaques, et bien d'autres encore. Une assemblée de représentans des diverses provinces de l'empire russe ressemblerait assez à un bal costumé de Paris. Tant d'élémens hétérogènes attendent-ils du temps un lien qui cimente leur union en rendant leurs mœurs uniformes, ou des fermens de dissolution nés de la diversité de leur climat, de leur origine, de leurs besoins, développés dans l'avenir par les lumières de la civilisation!

Quant aux Russes, ils sont partout, dans les hautes classes, vêtus à la française, et ont déposé depuis long-temps le costume national. J'ai déjà décrit celui que porte le peuple en hiver: on sait que c'est une peau de mouton brute, et souvent très malpropre. En été il a un simple caleçon de toile, avec une blouse ou chemise: ce vêtement, qui est l'un ou l'autre au choix, n'entre point dans le pantalon, mais est retenu

en dehors par une ceinture. Je me souviens, à cette occasion, qu'un seigneur reprochant à son fils quelques paroles inconvenantes sur les Français, lui dit ces mots: « Vous êtes bien heureux qu'ils vous aient appris à mettre votre chemise dans vos culottes. »

Je descendis, dès mon arrivée, à l'auberge la plus renommée de Moscou, à l'*Hôtel de Paris*. Je retrouvai là un Français, M. Désirabode, que j'avais déjà connu à Saint-Pétersbourg, et qui me détermina, par la suite, à acheter l'hôtel même où nous nous trouvions. J'y fus en quelque sorte contraint par la nécessité de me procurer un local que personne ne voulait me céder ailleurs. Qui le croirait, la superstition était telle alors, que l'on me croyait en commerce réglé avec le diable, et que chacun craignait de profaner sa maison en y introduisant un des familiers de Lucifer! Les seigneurs envoyèrent d'abord leurs domestiques, leurs esclaves, à la fantasmagorie, pour voir s'ils en reviendraient vivans, et ils n'y vinrent eux-mêmes qu'après s'être rassurés, et avoir risqué leurs mougiks.

Les craintes superstitieuses me parurent d'autant plus inexplicables, que M. Garnerin venait de quitter Moscou lorsque j'y arrivai. Fort

ignorant en physique, il avait pu du moins connaître, ce qui n'était plus un secret alors, les combinaisons les plus ordinaires de la fantasmagorie : ce n'était pas assez pour s'en faire un moyen d'attirer le public; c'en était du moins assez pour essayer de me nuire et de neutraliser d'avance mes succès. On se rappelle que si M. Garnerin ne m'avait point causé de dommage à Saint-Pétersbourg, c'est qu'il ne l'avait pu; il ne s'y était pas épargné. A Moscou, il imagina d'annoncer la *fantasmagorie pour rire.* Après en avoir produit assez grossièrement les effets, il faisait passer les assistans derrière le rideau, et leur détaillait les procédés; des avis insérés dans les feuilles publiques annonçaient même qu'il transporterait l'appareil chez les personnes qui le demanderaient. Il eut beau faire, il ne parvint pas à me démonétiser. Mais comment ses démonstrations ne guérirent-elles pas les Moscovites de la peur? Serait-ce mon nom de Robert qui leur aurait rappelé les idées d'un pacte avec la bande infernale?

J'avais été prévenu, bien long-temps avant mon arrivée, que la malveillance dont M. Garnerin m'avait donné des preuves à Saint-Pétersbourg se montrait plus active encore à Moscou. Un certain Pinetti, le plus célèbre et le plus

habile des escamoteurs, s'y trouvait en même temps que lui, et m'avait mis au fait de ses manœuvres. « M. Garnerin, me mandait-il, a eu l'intention de faire des copies de votre cabinet; mais il n'est ni physicien ni chimiste, encore moins mécanicien, et il n'a d'autre talent que celui de remplir les ballons par la seule pratique; il n'a pu réussir. Toute la ville parle mal de lui, parce qu'il a été le compagnon de Robespierre, et pour cela personne ne le reçoit en sa compagnie; ce qui l'oblige à ne fréquenter que le petit nombre de Français qui se trouvent à Moscou. J'ai moi-même perdu toute la confiance que j'avais en lui, depuis qu'il a fait imprimer une description de son voyage ici, ouvrage plein de mensonges et de gasconnades. Ledit livre parle fort mal de votre personne, etc. »

Je n'ai rapporté ces dernières lignes que pour montrer seulement l'état de l'opinion à Moscou sur la révolution française; car je ne m'ingère point de distribuer en politique le blâme ou la louange sur qui que ce soit. Quant au mérite réel de M. Garnerin, sur lequel j'aurai occasion d'exprimer une opinion consciencieuse, on verra bientôt que ce n'est point M. Pinetti qui pouvait en être juge compétent.

J'ai à placer ici quelques détails assez curieux

sur ce Pinetti, dont je viens de parler. Ce personnage se faisait appeler le chevalier Pinetti de Merci. Peu de mois après mon arrivée à Saint-Pétersbourg je reçus une lettre qu'il m'écrivait sans que je le connusse, pour me proposer une association dont il concevait, disait-il, la plus grande espérance. Je le remerciai; et ce fut dans sa réponse qu'il me donna les détails qu'on a lus sur M. Garnerin. Il revenait, dans cette réponse, sur sa première proposition : « En cas que vous n'ayez pas apporté votre ballon en Russie, me disait-il, j'ai le mien avec toutes les préparations nécessaires; nous pourrons nous en arranger. Je vous assure que la proposition que je vous avais déjà soumise, de faire partir un petit cheval vivant, sera un spectacle nouveau et très curieux. Je garantis, et je prends sur moi cette condition, que le ballon restera une demi-heure en l'air, avec un mécanisme de mon invention; puis le cheval ouvrira la soupape et descendra fort tranquillement. Dans le cas où vous auriez dessein de venir à Moscou avec votre cabinet, vous vous en trouveriez très bien. Quant à moi, je vous donne ma parole de parler en votre faveur à toute la noblesse et aux habitans de Moscou, etc. »

Il paraîtra sans doute assez singulier de voir

un homme de la profession de M. Pinetti promettre sa protection auprès de la noblesse. Cependant, si l'on se rappelle ce que j'ai dit de l'accueil fait en Russie à quiconque venait apprendre à la société russe à s'amuser et à passer le temps, on pensera bientôt que cette protection pouvait avoir son prix; on en jugera mieux encore lorsqu'on connaîtra l'imperturbable confiance de Pinetti en lui-même, et ce qu'il osait. Quant à la science, il n'en avait pas les premiers élémens, et ses essais d'aérostation pourront divertir un instant mes lecteurs.

Pinetti avait beaucoup voyagé, et a joui pendant long-temps d'une réputation européenne: il avait tout fait pour la conquérir. Jamais homme, je crois, ne porta plus loin l'art du charlatanisme. Arrivé dans une ville où il avait dessein de faire des expériences, il avait soin de préparer son public avant de paraître devant lui, par des traits qui, répétés de bouche en bouche, laissaient toute la population dans l'attente. A Pétersbourg, lorsque j'y arrivai, on citait de lui des exemples de mistification ou d'escamotage tout-à-fait incroyables. Un jour il entre chez un barbier pour se faire raser, s'installe sur une chaise, reçoit la serviette sous le menton,

et rejette la figure en arrière, prête à recevoir la main savonneuse. Le barbier le laisse dans cette posture technique pour prendre de l'eau chaude dans une autre petite pièce: déjà son savon mousse convenablement dans le plat de Figaro; il s'approche presque sans regarder, et, guidé par l'habitude, il applique sur le menton de la pratique le liquide pâteux : ô prodige! il trouve des pieds, des bras, des mains, un corps dans une redingote, et plus de tête. Plus de tête, grand Dieu! Qu'est-ce? Il ouvre la porte, frappé de terreur, et s'enfuit. Mais Pinetti s'élance à la fenêtre et le rappelle. Il avait rentré sa tête avec tant d'habileté dans sa redingote, en la couvrant de son mouchoir, et en laissant dépasser le collet, que la surprise et la frayeur de l'artiste tondeur avaient été toutes naturelles. Le lendemain, cet homme ne manqua point de dire dans tout le quartier que la veille il avait rasé un homme qui ôtait et remettait sa tête à volonté.

Pinetti rencontre dans le jardin d'été un jeune Russe qui vendait de petits gâteaux. Il l'appelle, achète un gâteau, mord dedans, et se plaint de sentir un corps dur. Le jeune homme le regarde: il ouvre le gâteau devant lui, et il s'y trouve un ducat en or. L'escamoteur met la

belle pièce dans sa poche, achète un deuxième, puis un troisième gâteau, et dans chacun y trouve une pièce nouvelle. Il veut acheter le reste des gâteaux. Les promeneurs s'étaient amassés autour du marchand, et tous en voulaient acheter aussi. Le marché leur semblait bon: un ducat pour un copek! douze francs pour un sou! Le jeune homme, au contraire, n'en veut plus vendre. Il se hâte de se retirer à l'écart, et d'ouvrir ce qui lui restait de gâteaux; mais plus de pièce d'or! De la pâte bien feuilletée, et qu'il eût trouvé fort appétissante un moment plus tôt, voilà tout ce qui compose ses petits gâteaux, et ce qui ne lui sourit plus. Il en avait deux encore intacts : il rejoint Pinetti et les lui offre. Pinetti les prend, les paie, les ouvre, et montre dans l'un et dans l'autre les pièces que le petit vendeur n'a point trouvées dans les deux douzaines qu'il a gâtées. Le pauvre garçon se mord les doigts, et regarde Pinetti avec des yeux hébétés. Cette aventure se répand, est contée dans les cercles et dans les réunions. Bientôt le nom du personnage vient donner la clef de l'énigme, et Pinetti est recherché partout avec empressement.

Lorsque Pinetti paraissait sur la scène, il avait l'art d'attirer la noblesse autour de sa ta-

ble, en lui laissant deviner de petites choses, et la rendait complice de son charlatanisme. Il paraissait au milieu de cet entourage, dans des costumes tout brodés en or, et qu'il renouvelait trois ou quatre fois dans une soirée. Il offrait audacieusement de parler toutes les langues, et n'en savait aucune passablement; il ne savait pas même la sienne; mais son effronterie allait au-delà de toutes les bornes. Il n'hésitait point à se parer d'une foule de décorations étrangères, et d'afficher aux dépens de ses créanciers un luxe impudent. Berlin se souvenait encore, lorsque j'allai dans cette ville, d'avoir vu cet empirique courir les rues tout chamarré de broderies, et décoré d'insignes de tous les ordres, dans un carrosse traîné par quatre chevaux blancs. Plusieurs fois il arriva aux soldats des postes de se mettre sous les armes et de les présenter lorsqu'il passait ; car on le prenait pour quelque grand prince, et l'on battait au champ. Un jour le roi de Prusse marchait dans sa modeste voiture à deux chevaux, derrière le prétendu prince; il fut témoin de la méprise des soldats : il s'informa du personnage auquel on rendait de tels honneurs, et ne donna que vingt-quatre heures au chevalier Jean Pinetti de Merci pour sortir de ses états.

Ce qui prouve combien la Russie à cette époque était *l'el-dorado* véritable, c'est la fortune que Pinetti fit rapidement dans cette contrée. Il serait mort certainement fort riche s'il s'en fût tenu à ses tours de gobelets et à cet art d'escamotage qu'il possédait à un degré si rare. Le malheur voulut qu'il se mêlat d'ascensions : de là son discrédit et la perte de ce qu'il avait amassé. En même temps que lui, se trouvait à Moscou un autre Italien nommé Petchi, artiste dont le talent pour la sculpture était réel, et qui tenait un cabinet de figures de cire. Tous deux se lièrent et conçurent un plan assez bizarre. Ils annoncèrent une ascension, et firent construire un vaste amphithéâtre : la dépense ne fut pas évaluée à moins de 25,000 francs. On transporta au milieu de cette enceinte le ballon gonflé d'air atmosphérique; durant plusieurs semaines on le hissait à l'aide d'une poulie, cent fois par jour, au gré des spectateurs, ne soupçonnant pas même qu'un globe si fragile exigeait de grands ménagemens, et se fatiguait à monter et à descendre continuellement. Vinrent les apprêts du remplissage, et là éclata toute l'ignorance du prétendu aéronaute. Notre chevalier se demanda combien il fallait employer de tonneaux pour un aérostat qui devait enlever deux

personnes : cinq tonneaux par personne, se dit-il, voici l'affaire, mais comme ils sont petits j'en mettrai six; va pour douze tonneaux et quatorze bouteilles d'acide anglais : ce fut d'instinct, à vue de nez, d'après ce qu'il croyait avoir remarqué, sans autre calcul des proportions du poids et de la capacité. Or, c'était prendre pour deux ce qui suffisait à peine pour un. Mais le plus plaisant de l'opération fut sa manière d'introduire le gaz dans le ballon. Il avait sans doute entendu répéter cet axiome de géométrie, que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, et il ne vit pas pourquoi il ferait prendre au gaz tant de détours. Les douze tuyaux coudés à un-demi pied au-dessus de chaque tonneau allaient donc expirer l'hydrogène dans l'aérostat sans qu'il passât par aucun réfrigérent. L'intérieur de l'appareil pneumatique n'avait pas été mieux ordonné, c'est-à-dire que l'eau et l'acide, dont les doses n'étaient nullement calculées, s'y livraient le combat le plus inégal, au point que la matière des tonneaux entrait dans l'appendice avec le gaz. Un des tuyaux où cet accident ne se manifestait pas en éprouva un d'un genre différent : la chaleur y devint telle, qu'il commençait à se dessouder, lorsqu'on le refroidit avec de la glace. Vingt personnes s'employè-

rent à modérer la température dans tous les tuyaux, et ne réussirent point sans beaucoup d'efforts.

Certes c'était bien assez de mésaventures pour que l'on renonçât décidément au remplissage : on abandonna tout espoir d'y parvenir, et il ne resta plus qu'à engager le public, qui, de tous côtés venait en foule, à s'éloigner du lieu de la scène.

Cet essai ridicule offre peut-être l'exemple de la plus grande maladresse qui ait jamais présidé à pareille opération; néanmoins je n'ai pas dit encore tout ce que cette ascension devait offrir de bizarre. Le chevalier Pinetti n'avait nullement dessein, si j'en crois des personnes d'ailleurs bien informées, d'aventurer en plein air ses habits brodés, son chapeau à plumes, ses cordons, et, moins que tout cela, sa personne. Quelques jours avant celui de l'ascension, sa femme, composant le modèle de l'affiche, lui demanda s'il fallait annoncer qu'il monterait en personne : *Fa sempre* l'affiche, répondit-il, c'est égal. — Mais es-tu bien décidé, répliqua-t-elle, monteras-tu ? — Tu vas voir, dit-il en pâlissant : je veux *fare una testa come la mia, ed una del mio compagnone*, habillées tout comme *noi;* nous arrangerons *il tutto* afin que le poublic *ne veda* la gondole *che quando sarà un poco elevata* : *alore* le poublic s'émer-

veillera et criera *vivat* Pinetti, *vivat* oune grande *fisico*. Son dessein, me dit son domestique, d'origine française, et de qui je tiens ces détails, était de faire exécuter par son associé Petchi leurs deux images en cire, et de les placer habilement dans la nacelle, en disparaissant eux-mêmes en dessous par un chemin disposé d'avance : c'eût été pousser la mistification du public plus loin que personne ne l'a jamais imaginé. Cette idée facétieuse était digne d'ailleurs d'un escamoteur, auquel il ne restait plus rien à tenter dans cette profession que de s'escamoter lui-même.

L'insuccès de cette expérience occasiona l'incarcération de l'un des associés, la ruine de l'autre, et la brouille de tous deux: il y eut procès. Pinetti soutenait que le ballon confectionné par Petchi était mauvais: est-ce que moi je suis *oune taillioure*, disait-il. Petchi, au contraire, reprochait à Pinetti que son gaz n'était pas bon... Pas bon! répliquait Pinetti: Monsou Petchi ne peut pas dire ça de bonne foi; il sait bien *come* mon gaz il a *della virtou*.

En effet, M. Petchi avait été à même de connaître toute la *virtou* du gaz de Pinetti. Avant qu'ils s'associassent, Pinetti avait voulu lui donner un échantillon de son savoir; il l'invita

donc à assister au remplissage d'un petit aérostat. Petchi jugeant la prudence nécessaire avec le physicien hasardeux, refusa d'entrer dans la remise où était l'appareil, et se tint sur la porte. Je veux, lui dit Pinetti, que vous jugiez par vos propres yeux que mon gaz est du véritable gaz *inflammable*. Il approcha tout aussitôt une bougie allumée du courant d'air. On juge de la rapidité de l'embrasement : la barrique éclata en mille pièces, et les éclats le frappèrent, lui et les assistans : le ballon fut réduit en cendres ; quelques spectateurs eurent leurs habits brûlés en divers endroits. Assurément c'était du gaz *inflammable*, du gaz qui possédait *della virtou*.

Depuis cet événement la fortune abandonna Pinetti. Les richesses que lui avait procurées son incomparable charlatanisme vinrent se fondre dans les plateaux de la balance que porte Thémis. Le procès fut long, sa caisse se vidait; il perdit la confiance en lui-même et l'assurance de son débit : il cessa d'avoir le verbe élevé et cet accent de l'homme qui ne doute de rien, qui impose à la foule ignorante. Après avoir été mis hors de cour, à la suite de nombreuses tribulations, il vint mourir accablé de misère et de dettes à Bartitchoff, dans la Volhinie. La recette de sa malencontreuse expérience s'était élevée, dit-

on, à la somme énorme de 20 mille roubles, ou 60 mille francs, exemple étonnant de ce que peuvent réaliser le charlatanisme et l'audace.

Pinetti avait épousé une demoiselle russe, fille d'un fabricant de voitures; il en eut deux enfans. Il n'avait guère que cinquante ans lorsqu'il mourut. Je passais quelque temps après son décès, à Bialistock; sa veuve vint me chercher pour me montrer son cabinet de physique, espérant pouvoir me le vendre; mais j'y trouvai fort peu d'objets intéressans. Je me bornai à lui acheter un médaillon en diamants, et une bague d'une dimension ridicule, qu'il tenait de la munificence d'Alexandre. On aura peine à croire que Pinetti avait eu la hardiesse de demander à l'empereur qu'il daignât tenir un de ses enfans sur les fonts baptismaux. Ce qui paraîtra plus incroyable encore, c'est que l'empereur y consentit, soit qu'il fût trompé sur le mérite imaginaire de l'escamoteur, soit qu'il ne crût pas pouvoir manquer à un principe de sa religion qui défend, je crois, à toute personne, sans distinction de rang, de refuser en pareille occasion.

Si je n'avais eu devant moi que les souvenirs laissés par Pinetti dans la carrière des ascensions, ma part eût été trop belle; mais Garnerin, doué d'une hardiesse que je n'ai jamais méconnue,

était passé par là et avait réussi. Je crus donc, avant d'annoncer un voyage aérien, devoir me livrer pendant quelques mois à des expériences de physique. Après avoir cherché long-temps un local convenable à mes exhibitions, je me vis contraint d'en accepter un dans l'auberge même où j'étais descendu; mais l'on voulut m'imposer la responsabilité du feu s'il venait à prendre; je craignis que la malignité ne profitât de cette clause: il me parut plus convenable d'acquérir la maison entière. Elle appartenait au prince Sibirsky, dont les pertes au jeu avaient fort dérangé les affaires: il me la vendit pour 60 mille roubles, alors 180 mille francs. J'en étais propriétaire depuis peu de temps, lorsqu'un grand et magnifique théâtre en brique, situé vis-à-vis de ma maison, devint la proie des flammes, on ne sut trop par quel accident; on crut que la malveillance en pouvait être complice, et que le désir d'ôter à la noblesse russe un lieu de rendez-vous qui la détournait de certains endroits qui avaient alors le privilége de la réunir, ne fut pas étranger à ce malheur. Le toit de mon hôtel était de tôle: bientôt il devint presque rouge; et si les pompiers ne l'eussent arrosé plusieurs fois, ma maison aurait certainement brûlé.

Mes expériences de physique et de fantasmagorie, faites dans cet hôtel, obtinrent tout le succès que l'on m'avait prédit, et que je pouvais désirer. Elles me firent connaître de la ville entière, et préparèrent favorablement le public pour l'ascension que j'annonçai dès les premiers jours du printemps. Le 1^er^ mai 1806 j'avais déjà construit un nouvel aérostat destiné à cette expérience. Il avait vingt pieds de diamètre, une forme complétement sphérique, et une pesanteur d'environ quinze livres, qui fut de quarante lorsqu'il eut reçu ses deux couches de vernis. On peut admettre comme à peu près régulier que le poids du vernis fait plus que doubler celui de l'enveloppe.

Une circonstance particulière s'attache à la construction de cet aérostat : ce fut le danger qu'il courut de s'enflammer par lui-même. Une heure après l'avoir verni, je quittai le lieu de l'opération pour dîner. Ma surprise fut grande à mon retour, d'avoir l'odorat surpris par une vive odeur de térébenthine, dont les exhalaisons pénétrantes attaquaient les yeux, et empêchaient même d'approcher de l'aérostat. Telle était la fermentation de l'enduit que j'y avais posé, que la chaleur fit monter à 72 degrés le thermomètre introduit dans l'enveloppe: il était

impossible d'y tenir la main. Il fallut s'empresser, pour le soustraire à une combustion imminente, de le transporter dans un vaste local, et de le souffler par l'air atmosphérique, seul moyen de prévenir cet accident. Ce danger montre l'importance de ne point laisser un ballon fraîchement verni sans le développer. Lorsque les plis sont ramassés, la fermentation s'explique très-bien par l'absence du contact de l'air atmosphérique. C'est la même cause qui fait que le foin entassé dans une grange avant d'avoir été étendu et séché, s'enflamme si souvent. Au surplus, la fermentation a lieu seulement lorsque le vernis est appliqué immédiatement sur la soie; mais si elle a déjà reçu d'autres couches, et qu'on n'y ajoute qu'un vernis nouveau, les accidens sont moins à craindre.

La foule, extrêmement nombreuse, se rendit au lieu de mon ascension. Je n'aurais point cru, succédant de si près à un autre aéronaute, qu'il pût se manifester un aussi vif empressement. A sept heures cinquante-cinq minutes, je partis avec mon élève du jardin de M. le conseiller aulique et chevalier Zoubof, jardin connu sous le nom de Niscouchny. Un violent orage venait à peine de s'apaiser. Le ballon monta rapidement: à une certaine hauteur, j'essayai une manœuvre

qui intéressa les spectateurs. J'avais eu soin de ne remplir l'aérostat qu'aux trois quarts; plusieurs cordes attachées à l'équateur, et venant aboutir à la nacelle, me donnaient la faculté de faire rentrer entièrement telle partie qu'il me plaisait, et de présenter au vent une surface convexe au lieu d'une surface concave, en lui offrant ainsi plus de résistance; ce qui faisait dévier le ballon à mon gré, tantôt à gauche, tantôt à droite. On conçoit sans doute facilement qu'un ballon, lorsque sa forme est d'une sphéricité parfaite, monte paisiblement sans tourner. Au contraire, pour peu qu'il soit difforme, le vent a prise sur la moindre saillie, et portant plus alors sur cette partie que sur les autres, imprime au ballon une sorte de direction en spirale : il monte, pour ainsi dire, en tire-bouchon.

Nous nous élevâmes très haut, et nous rencontrâmes, au point de notre plus grande élévation, des courans d'une telle violence, que nous pûmes craindre très sérieusement la rupture de notre fragile équipage. Après ces commotions inquiétantes, il devint comme le jouet d'un tourbillon rapide ou d'une espèce de trombe aérienne : ce mouvement de rotation augmenta progressivement et se ralentit de même. J'attri-

buai ces effets au déplacement de l'air dans le vide formé par la résolution des nuages en pluie et en grêle qui avaient précédé de très près l'ascension. Un froid excessif se fit sentir aussi et gela notre encre, effet produit évidemment par la même cause. Nous avions vu déjà le soleil se coucher avant notre départ : élevés au-dessus de l'horizon terrestre qui trompa si longtemps les hommes sur la disparition de cet astre, et fit croire, à la fin de chaque jour, à l'extinction de ses rayons dans les flots, nous le vîmes, encore radieux pour nous, éteint pour la contrée que nous venions de quitter, et portant déjà l'aurore dans d'autres climats. Nous descendîmes heureusement au milieu d'une plaine, à Nicolana-Percwerke.

A six semaines seulement de distance, je fis suivre cette expérience d'un nouvel essai de mon double parachute, pour lequel j'avais construit le ballon dont je viens de parler; il réussit comme les précédens. J'eus à m'applaudir beaucoup du plaisir que je causai par cette descente à la noblesse de Moscou; j'en jugeai ainsi par l'affluence des équipages autour de la caserne de Croutizky où je m'étais établi; car à l'intérieur, je dois avouer qu'il y eut peu de monde. Le jardin de M. Zoubof, théâtre de ma première ascension,

est situé à quelque distance de Moscou, sur une hauteur plantée de jardins entremêlés de maisons; il fallait donc entrer dans l'enceinte pour voir s'élever l'aérostat. Au contraire le monastère de Croutizky, alors caserne de la police, situé dans une pleine, permettait aux personnes placées dans les voitures de regarder par-dessus les murs et de voir sans bourse délier; comme si, dans certaines conditions d'opulence, l'on ne devait pas se faire un noble scrupule de ne point accepter du hasard un bénéfice qui est le prix du travail d'un artiste; comme si la délicatesse d'un homme riche ne devait point se trouver compromise, de s'amuser aux dépens de qui que ce soit.

On rendit justice, je le répète, à la beauté de l'expérience; et lorsque les chances heureuses ne manquent pas d'ailleurs en d'autres temps, cette justice console toujours. J'ai éprouvé qu'elle éveille partout la jalousie, et que les succès d'un étranger ne manquent point de stimuler l'amour-propre national. On a vu comment les Viennois avaient essayé de m'opposer un rival dans M. Mayer; un Russe, nommé Cachinsky, se présenta de même à Moscou, et joua fort bizarrement le rôle de Robinson aéronaute. Il avait annoncé le départ d'une montgolfière : soit défiance de

lui-même ou méfiance de ses concitoyens, il s'installa seul sur une petite plate-forme, au milieu d'un grand étang du jardin de M. Demidoff, à la *Slabode allemande*. La montgolfière ne put jamais s'élever, et brûla long-temps par terre au bruit des sifflets. Le public, enchaîné sur le bord, à peu près comme Louis XIV au rivage, lui envoyait des huées de tous côtés, et se vengeait par des cris, ne pouvant mieux. Pour Cachinsky, paisible au milieu de son enceinte liquide, il regardait tranquillement brûler son navire, et attendait que la nuit vînt le délivrer des assiégeans, bien sûr qu'ils n'essayeraient point de franchir ses remparts. Un an plus tard, le même Cachinsky renouvela tout à la fois l'expérience et l'échec, quoiqu'il eût fait un ballon de taffetas au lieu d'une montgolfière.

J'avais employé dans mes ascensions un genre de musique tout-à-fait ignoré en France, mais bien connu de quiconque a visité les deux grandes villes de la Russie, c'est la musique des cors. Il y a autant de musiciens que de tons dans la musique: l'un, par exemple, ne souffle que l'*ut*, son voisin, le *re*, un troisième le *mi*, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'échelle diatonique. La succession des notes, la précision de l'exécution sont admirables, et dans le loin-

tain l'harmonie qui en résulte a quelque chose de ravissant, d'indéfinissable. Je devais à la bienveillance du prince Schérémétof d'avoir pu ajouter cet attrait à celui de mon expérience; il avait eu l'obligeance de me prêter son corps de musique. On sent bien que ces corps sont fort rares, et ne peuvent se trouver que dans de fort riches maisons. Qui pourrait en France nourrir un homme pour l'attacher à une seule note, par exemple, et lui faire remplir la fonction d'un trou de flûte? On dit que les Russes seuls peuvent exécuter cette harmonie : je le crois bien; il faut avoir un esclave pour le condamner à souffler toute sa vie un *sol* dièse ou un *la* bémol. Mais, en Russie, l'obéissance n'a point de limites, et les saints-simoniens n'y feraient pas fortune. Il n'est d'autre capacité que celle assignée par le seigneur à chaque individu : l'un sera barbier, l'autre peintre, l'autre musicien, parce que tel est son bon plaisir, parce qu'il lui faut un barbier, un peintre, un musicien, et non par aucun autre motif. Si le premier a la main maladroite, le second la vue myope, un troisième l'oreille inharmonique, une éducation progressive de coups de fouets rectifie tout cela, et sert à l'émancipation intellectuelle, comme nous disons en France depuis quelques

années. La musique des cors de chasse a bien un inconvénient, c'est celui de pouvoir se trouver incomplète au moment où l'on veut en jouir. Une foule de causes peuvent déranger quelques notes dans ce clavier d'hommes; tantôt le *fa* sera malade, tantôt le *si* aura reçu les étrivières, et voilà toute la gamme en souffrance.

Quand je parle des étrivières, c'est que je sais par l'expérience d'un de mes domestiques, du nom de Timaphé, comment s'administraient, même à la ville, les corrections infligées par les maîtres. Il faut bien remarquer que la grande majorité des habitans d'une ville russe sont des serfs, les marchands même les plus riches, à moins qu'ils n'aient obtenu par l'or leur affranchissement. Tout le revenu des seigneurs russes se tire de la valeur de leurs paysans ou de leurs esclaves. Chacun paie à son seigneur une redevance, qui se nomme l'*abrok*, suivant son gain. On vient d'abord avertir son seigneur que l'on trouve telle condition, et là-dessus le maître règle la redevance; les plus avares ou ceux qui s'obèrent au jeu, sont quelquefois trop exigeans. Un jour Timaphé m'avait demandé la permission de sortir pour aller porter son abrok à sa maîtresse. Je m'aperçus le lendemain qu'il avait encore les yeux rouges; je lui en demandai la raison.

Ma maîtresse, me dit-il, le cœur gonflé, n'a point trouvé mon abrok suffisant, et elle m'a fait fouetter! Il paraît qu'on avait descendu le pauvre garçon à l'écurie, et qu'on l'avoit dépouillé de ses vêtemens pour le frapper à coups de courroies. L'impitoyable maîtresse, ne s'en rapportant pas au zèle de ses esclaves, était descendue elle-même, les lunettes sur le nez, pour s'assurer si les cicatrices étaient assez profondes. Timaphé ne faisait point du tout l'éloge de cette vieille dame.

Ce domestique m'a quelquefois étonné par certaines craintes superstitieuses qu'il partageait d'ailleurs avec tous ses compatriotes. Ainsi j'aurais fait tout en vain pour le décider à aller puiser de l'eau le soir à la rivière : la raison qu'il me donnait était la crainte d'être attiré au fond par quelque nayade ou nymphe d'eau. Ne croit-on pas entendre parler un Grec avec la riante imagination de son culte et de son beau ciel! Il est difficile de ne pas croire que ces restes de fictions ne leur soient venues par des Grecs errans et vagabonds depuis l'esclavage de leur patrie, à peu près comme les Juifs depuis leur dispersion. Quoi qu'il en soit, on éprouve une certaine surprise à retrouver les noms des créations gracieuses de la mythologie hellénienne

dans la bouche d'un mougik. La bénédiction des eaux, et d'autres préjugés sur les fleuves et les rivières, pourraient faire cependant que l'idée d'êtres supérieurs qui les habitent appartînt au pays même.

Si l'effet naturel de la superstition est de nourrir la vénération du peuple pour les prêtres, il faut avouer qu'elle ne présente guère ce résultat parmi les habitans de Moscou. Il est vrai aussi que la vie du clergé n'y est nullement exemplaire, et que, loin de commander le respect, elle justifie le mépris dont leur immoralité reçoit l'affront. Combien de fois, de ma maison près du pont des Maréchaux, n'ai-je pas envoyé mon *précatchik* relever et sortir de la boue ces ecclésiastiques pris de vin, et offrant le dégoûtant spectacle qui n'est donné dans d'autres pays que par la crapule! Là ne se borne point le scandale de leurs mœurs et le vice de leur ignorance: ils possèdent, parmi leurs priviléges, celui d'avoir leurs églises, leurs habitations, et tout ce qui en est même dépendant, à l'abri de la surveillance de la police, qui doit s'arrêter sur leur seuil. Comment usent-ils de cette prérogative? En donnant asile à des filles publiques, là, plus qu'ailleurs, le rebut de la société, et en leur permettant d'établir leur domicile

dans les lieux qu'ils protégent. N'est-ce pas outrager avec impudence la morale et les croyances religieuses ? Ces mœurs expliquent donc suffisamment l'anomalie apparente entre les idées superstitieuses d'un peuple qui ne passerait devant aucune croix, aucune image, aucune église, sans faire une grande profusion de signes de croix, qui est peut-être, de tous les peuples du monde, le plus fidèle à l'observance du carême, et le dédain que ce même peuple professe pour les organes de son culte. L'idée singulière qu'il attache à la rencontre d'un habit ecclésiastique témoigne bien de son antipathie, car il croit que s'il en trouve un sur sa route le matin, il lui arrivera quelque accident funeste dans la journée.

On ne saurait se faire une idée des femmes adonnées à la prostitution dans Saint-Pétersbourg et Moscou, par celles qui sillonnent, à l'approche de l'obscurité, la plupart des rues de Paris, surtout celles qui étalent sur certains boulevards un luxe bien plus éclatant jadis sous les galeries du Palais-Royal : aussi lorsque les Alliés envahirent notre capitale, les Russes ne revenaient point du ravissement où les plongeait la réunion de tout ce qui peut satisfaire la sensualité humaine dans un même bazar. Je les ai vus s'extasier sur ce sérail permanent, dont leur

pays ne leur avait point donné l'idée, où ils trouvaient, pour la tournure, la beauté, la richesse des vêtemens, ce qu'ils eussent rêvé dans le harem du grand seigneur, et où ils engloutissaient sans ménagement leur solde et l'argent qu'ils empruntaient. En Russie, les femmes publiques ne sortent point dans les rues: elles sont reléguées dans un seul quartier, comme celles de Paris l'étaient autrefois dans le quartier des Lombards; et aucune autre famille n'habite cette retraite de la prostitution, fréquentée seulement par les militaires et les étrangers. Le peuple n'est ni assez corrompu par la civilisation, ni assez riche pour rechercher ce genre de plaisir aux dépens de sacrifices pécuniaires. Il tient à un kopeck plus qu'un ouvrier parisien ne tient à un napoléon; l'argent qu'il possède est certes bien gagné. On pourrait presque dire que s'il vole, c'est moins pour acquérir que pour économiser et dépenser le moins possible du salaire de son travail. Voilà pourquoi il filoute tout ce qu'il peut saisir. A Moscou, mon *dwornich* ne se fit point scrupule de me voler dans ma remise tous les cuivres qui bordaient les panneaux de ma voiture. Une bonne d'enfant, mariée à un soldat, ayant volé plusieurs paires de bas à madame Robertson, celle-ci prévint

le mari de la domestique, en lui montrant à quelle punition sévère cette femme s'exposait si elle donnait lieu à l'avenir d'informer la police de pareils faits. Le soldat, grand comme un grenadier de Frédéric, eut bientôt arrêté une correction, qu'il exécuta sur-le-champ en présence de plusieurs personnes : le sentiment de la justice l'emportant chez lui sur l'instinct de la pudeur, il prit sa femme lestement, la courba sur sa cuisse, et après l'avoir mise en certaine posture comme s'il se fût agi d'une toute petite fille, il lui administra de sa main robuste un châtiment très consciencieux. C'était-là un digne mari, dirent les assistans.

La filouterie n'est pas moins en usage dans la classe marchande: vous examinez, par exemple, et choisissez telle étoffe; si vous détournez un moment votre attention, si on parvient à l'attirer vers quelque autre objet, vous êtes certain que l'étoffe que vous venez de payer est changée contre une autre de qualité inférieure. Mes démonstrations de physique me mettaient souvent dans le cas d'acheter un *poud* entier (environ 40 livres) de bougie. Qui le croirait? j'ai ignoré pendant un an que j'étais frustré chaque fois d'au moins cinq livres de marchandises; cependant je voyais peser devant mes yeux,

je mettais moi-même les poids dans la balance, tantôt dans un bassin, tantôt dans l'autre : le marchand accrochait fort habilement un poids de 5 livres sous la corbeille qui contenait la bougie, et me trompait avec impunité au moment ou j'avais les yeux le mieux ouverts.

Mais ce n'est point à ces dernières classes que doit s'appliquer seulement le reproche d'avarice et de rapacité; je devrai plus tard généraliser cette observation. En somme, je n'ai point trouvé dans la classe des seigneurs une libéralité proportionnée à celle du souverain. Entourés de tant d'hommes qui ne possèdent rien, il leur semble que le peu qu'ils donnent doit sembler beaucoup, et ils apprécient toujours avec un jugement faux la valeur des hommes et des choses, à moins que ces hommes et ces choses ne soient des mougiks. Le prince Yousoupof, encore existant, et l'un des plus riches propriétaires de Moscou, m'en fournit un exemple. Je possédais un magnifique *tamtam* : cet instrument lui faisait envie; plusieurs fois il me proposa d'en faire l'acquisition, mais sans m'offrir jamais plus d'un tiers de ce qu'il m'avait coûté du duc de Chaulnes. Il pensait sans doute, très raisonnablement, qu'avec ce tiers il ferait la fortune d'un mougik, et je n'étais point un

seigneur. Le désir que je donnasse, en conversant, quelques notions de physique à ses fils, et le plaisir de s'entretenir d'ailleurs avec moi des phénomènes que je démontrais, m'avaient ouvert la maison de ce prince, chez lequel j'avais coutume de dîner à peu près régulièrement tous les quinze jours. Le prince Yousoupof avait beaucoup voyagé; après avoir couru l'Europe, il était venu passer une vieillesse toute philosophique et épicurienne dans son beau palais de Moscou. Tout ce qui avait flatté ses goûts dans ses voyages s'y trouvait réuni, depuis le cuisinier français le plus habile, jusqu'à la nymphe de coulisses la plus légère. Un essaim de jeunes et jolies filles russes, auxquelles il avait fait apprendre à danser et à jouer la comédie, pouvaient exécuter au besoin les plus agréables ballets de notre grand Opéra. Les productions des arts brillaient dans ce palais, mais mal distribuées, et trouvant d'ailleurs fort peu d'appréciateurs. En traversant une grande salle enfumée, je remarquai au milieu un groupe en marbre de la plus gracieuse légèrete; j'approchai: c'était l'Amour dérobant un baiser à Psyché pendant son sommeil. Jamais le marbre n'a pris de formes plus souples, plus voluptueuses et

plus aériennes. J'avais devant moi l'un des principaux chefs-d'œuvre de Canova!

Cette belle composition, au milieu d'une salle déserte et presque abandonnée, me semble pouvoir donner l'idée de ce que font tant de belles productions des arts au milieu de la Russie. On ne saurait s'imaginer, en effet, à moins d'avoir comme moi habité long-temps les deux capitales de cet empire, les richesses incalculables qu'elles renferment. Ces villes ne le cèdent qu'à Paris et à Londres pour le nombre ou la valeur des statues, des antiques, des bibliothèques, des manuscrits, des médailles, des galeries de tableaux, des pierres précieuses, et de tout ce qui compte dans le domaine des sciences et des arts. Mais où sont les hommes assez instruits, dont le goût a été assez cultivé pour en sentir le mérite et leur donner du relief? Ce sont pour ainsi dire des instrumens dont ils ne savent pas se servir: ce n'est point pour en jouir que les seigneurs les possèdent, mais pour les montrer, et par pure ostentation. Catherine II a donné l'impulsion à ce désir de disputer aux collections étrangères ce qu'elles avaient d'inapréciable. Cette impératrice voulait que son empire brillât de toutes les gloires; elle accaparait tout en Europe, jusqu'aux

grands hommes, qu'elle rendit ses correspondans et ses tributaires, et qu'elle eût voulu naturaliser Russes. Ces exemples imposèrent à la noblesse, corps où les faits et actes du souverain sont toujours singés, pour l'être ensuite par les classes inférieures. La noblessse se mit à se ruiner pour plaire à la souveraine, et à faire de tous côtés des emplettes d'objets d'art, qui semblent être jetés là en dépôt, comme dans un vaste garde-meuble.

CHAPITRE XI.

Départ pour la Suède. — Jésuites de Polosk. — Des hommes changés en petits acteurs. — Un Jésuite dansant sur un clocher. — Éden maritime. — Aspect de Stokholm. — Gustave-Adolphe. — Le comte de Fersen. — Un gentilhomme costumé. — Beau panorama. — Projet de suicide en ballon. — Charles-Quint au Panthéon. — Cerveaux félés. — Gustave III. — La maison de Gustave Wasa. — Mines de Falhun. — Iles et rochers de Stockholm. — Routes dans les terres. — Arrivée à Copenhague.

Un de ces malheurs pour lesquels toute affliction est impuissante, de même que toute consolation est superflue, me fit m'éloigner précipitamment de Moscou vers la fin du printemps. Je venais de perdre une petite fille que j'aimais à l'adoration, et j'avais besoin de me distraire d'une idée poignante que la présence des lieux où sa mère et moi lui avions si souvent prodigué nos caresses ne cessait de ramener à mon esprit. Le chagrin prit même tant d'empire sur moi, que mon médecin en vint à craindre sérieusement pour ma santé; il me prescrivit impérieusement de m'éloigner, et me força de me mettre en route sans délai. Je partis avec mon aide, M. Michaud, pour Stockholm.

Nous traversâmes rapidement la Russie, en courant vers le Nord et suivant à peu près le

cours de la Düna, non pas cependant jusqu'à son embouchure dans la Baltique; tout ce pays était alors inondé. Nous comparions cet abandon de la terre, que l'art et la prévoyance d'un gouvernement ne protégent point contre l'envahissement des eaux, à ces travaux immenses des Hollandais en lutte et en victoire continuelles avec l'Océan. Mais l'œil du maître, si actif de Saint-Pétersbourg à Moscou, ne saurait veiller à toutes les parties d'un si vaste empire, et se concentre dans quelques lieux destinés à tromper les étrangers sur l'état véritable de la civilisation dans ce gouvernement colossal. Combien d'années faudra-t-il encore avant que le sol, couronné d'une population proportionnée à son étendue et à sa fertilité, rende aux hommes toutes les richesses de production qu'il pourrait leur fournir, avant que l'agriculture vienne les lui demander! En attendant, rien n'est ordonné pour la salubrité des terrains submergés, pour l'assainissement et la pratique de ces vastes forêts, d'où ma voiture, après mille détours, ne pouvait sortir qu'en forçant le nombre des chevaux.

Nous suivîmes les bords de la Düna jusqu'à Polosk. Je m'arrêtai un jour entier dans cette ville, afin de visiter en détail l'établissement

que les Jésuites y ont formé à l'époque de leur expulsion de France. Les bâtimens en sont considérables, et offrent l'aspect ordinaire des couvents; mais le pourtour du grand escalier présente les emblèmes des sciences que l'on y cultive; la peinture a reproduit sur les murailles la plupart des objets qui servent à les enseigner; ils appartiennent presque tous à l'optique, ou à la géométrie descriptive : on voit ici l'image d'une machine électrique, ailleurs celle d'une pompe pneumatique, et beaucoup de peintures de ce genre. Le révérend Père directeur de l'établissement nous reçut d'une manière très affable, et nous servit de guide dans plusieurs grandes salles, toutes remplies d'instrumens relatifs à l'enseignement des sciences physiques. Le Père Kircher, célèbre membre de cette société, avait établi à Rome un musée du même genre; ce savant jésuite en a donné la description latine avec figures, en un volume in-folio, devenu rare, et qui contient des renseignemens fort curieux sur diverses inventions d'optique. Je crus retrouver dans ces salles tout le cabinet de l'abbé Nollet. Mais combien tous ces objets se sont perfectionnés depuis soixante ans! Aujourd'hui la théorie ne diffère pas moins que l'application de ce que

l'on savait et de ce que l'on faisait au temps de Louis XV.

On mit de l'hésitation à m'introduire dans la salle de fantasmagorie; mais je ne tardai pas à leur montrer que j'étais là dans mon empire, et que la baguette des fantômes était mon sceptre. Mes questions embarrassèrent bientôt leur orgueil plus encore que leur réserve. Ils comprirent qu'ils ne possédaient qu'une partie des illusions fantascopiques, et manifestèrent beaucoup de regret de ne pas pouvoir faire exécuter en Russie les verres grossissans dont je leur expliquai l'usage. Ils ne me comprirent pas lorsque je leur parlai galvanisme. Ils me demandèrent néanmoins beaucoup de notions sur les découvertes modernes et sur les progrès de la ville des lumières dans les sciences, car c'est ainsi qu'ils nommaient notre Paris. Je m'aperçus bientôt qu'ils étaient plus avides de phénomènes que de théorie, et je leur enseignai plusieurs expériences fort curieuses, qu'ils regardaient comme un prix bien flatteur, me dirent-ils, de leur bonne reception.

Ainsi, ayant remarqué plusieurs miroirs concaves, je leur montrai les moyens de les utiliser agréablement, entre autres celui-ci : « Vous trouverez sans doute amusant, leur dis-je,

de jouir tous en même temps de la vue d'une pantomime représentée par de petits acteurs. Il s'agit surtout de placer les spectateurs convenablement: le moyen que je vais vous indiquer pourrait passer pour un nouveau procédé de fantasmagorie. Comme dans les expériences de cet art il faut disposer d'abord deux chambres, la premiere A, où sont les acteurs, a environ 21 pieds; l'autre, où se placent les spectateurs, doit être plus grande. A la cloison qui sépare ces deux pièces vous pratiquerez une ouverture en carré, de 20 pouces; le petit théâtre B est placé devant cette ouverture; il a 18 pouces de profondeur: il est à la hauteur de 3 pieds 9 pouces, de manière que les yeux des spectateurs assis effleurent son plancher. A côté est placé un petit miroir concave *d*, de 10 pouces de foyer, et à peu près du même diamètre; il reçoit l'image des objets qui se trouvent en A, et les renverse en *a*. Le miroir *c*, de 17 pouces de diamètre et 19 de foyer, reçoit cette image renversée et la réfléchit au milieu du petit théâtre, dont l'ouverture postérieure est de 8 pouces de hauteur sur 6 de largeur. Le centre du miroir *c* est à la hauteur de 4 pieds 2 pouces. Derrière le miroir un châssis tendu en noir doit masquer la place où agissent les acteurs,

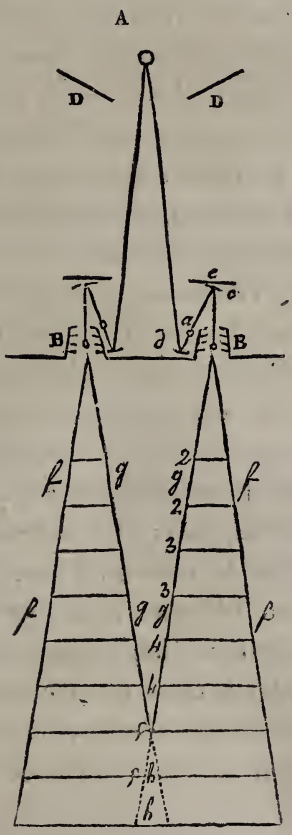
qui ont la faculté d'avancer ou de rétrograder de 7 pieds. Les acteurs qui exécutent en A leur scène mimique doivent être vivement éclairés par la clarté de 12 lampes à courant d'air. Il serait préférable, mes révérends Pères, qu'ils le fussent par celle du gaz hydrogène; vous le pourriez si vous étiez encore à Paris (les révérends Pères qui m'écoutaient poussèrent tous ensemble un soupir étouffé); mais en Russie on ne se doute point de ce que peut être l'éclairage par le gaz : contentons-nous des lampes. Elles sont suspendues aux écrans DD, qu'il faut espacer d'environ 4 pieds et demi. Quant au petit théâtre B, il doit être modérément éclairé par 8 petites bougies placées entre les coulisses, mais de manière qu'elles n'éclairent pas les miroirs [1].

« Les choses ainsi disposées, ajoutai-je, 34 personnes peuvent jouir de cette illusion : il faut les placer dans l'autre chambre, de manière que leurs yeux ne dépassent pas les lignes divergentes *ff* et *gg*, qui forment un angle de 17 degrès. A 6 pieds du théâtre on place deux personnes au premier rang, deux au second, trois au troi-

[1] Plus le miroir *a* sera grand, plus il y aura de perfection dans cette illusion, et les miroirs seront moins obliques.

sième, trois au quatrième, quatre au cinquième, et ainsi de suite : on pourrait même doubler le nombre des spectateurs en faisant une deuxième ouverture à la cloison, et y plaçant un autre petit théâtre comme l'indique la figure ci-après. »

Fig. 1.



En donnant ces détails aux révérends Pères,

j'avais tracé devant eux la figure que le lecteur retrouve ici, et qui ne laissa point la moindre obscurité dans mes démonstrations.

Le directeur avait grande envie que nous fissions cette expérience à l'instant même. Mais, ne pouvant pas m'arrêter assez de temps dans la maison, je lui demandai la permission d'en essayer une encore plus neuve, et surtout plus plaisante. J'ai promis, dans mon premier volume [1], de la faire connaître à mes lecteurs, et je saisis l'occasion de remplir ma promesse. J'exigeai qu'on ne s'informât point de ce que devait produire l'expérience, et que l'on en attendît le résultat. J'envoyai à notre hôtel M. Michaud chercher quelques objets qui m'étaient nécessaires; le reste je le trouvai dans l'établissement.

Je choisis, pour mon projet, une chambre parfaitement disposée; elle se trouvait vis-à-vis du clocher de la maison. J'avais observé qu'à l'extrémité du bâtiment, où s'ouvrait la croisée, un religieux était debout sur une terrasse. J'adaptai à cette fenêtre une boîte [2] de deux pieds et demi de longueur, sur un pied en hauteur et en largeur. A l'extrémité de cette

[1] Page 351. [2] Ou un tube.

boîte, je disposai un miroir oblong, dont j'avais enlevé l'étain à la partie inférieure, et que j'inclinai de 25 degrés par le moyen d'une corde sans fin.

Je priai alors le Père directeur d'approcher son œil d'un petit tube de quelques pouces, menagé exprès. A peine le révérend Père eut-il regardé, qu'il se mit à rire, puis à rire plus fort, puis à rire aux éclats, aux larmes même, et à se prendre par les côtés. Chacun s'empressa de mettre son œil à la lunette, chacun se retira au milieu d'un rire convulsif. Toute la communauté y vint, toute la communauté fut saisie du même rire inextinguible; et je riais, moi, s'il était possible, plus fort qu'eux tous. Ce qu'on voyait par cette merveilleuse lunette, c'était un des Pères les plus graves de la maison, dansant, gambadant, gesticulant, se tenant à merveille sur la girouette du clocher. Qu'on se figure son grand chapeau tricorne, ses grandes manches, sa grande robe noire, tout cela perché si haut, et notre religieux, que l'on croyait toujours prêt à se casser le cou et à dégringoler! Non, je ne verrai jamais rien d'aussi bouffon qu'un père jésuite dansant sur la pointe d'une giroquette. Je laissai ainsi le couvent en belle humeur, et nous nous séparâmes gaiement, fort satisfaits les uns

des autres. M. Michaud avait partagé notre fou rire, et presque oublié complétement son cierge.

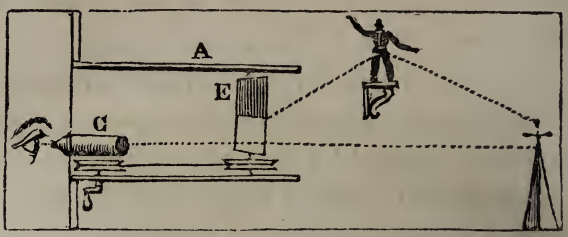


Fig. 2.

Cette illusion est certainement l'une des plus divertissantes et des plus surprenantes, quoique des plus simples, de la catoptrique. Vous placez, comme d'un coup de baguette, un individu quelconque sur l'aiguille d'un clocher ou sur la pointe de tout autre édifice : on le donne en cent pour deviner comment il peut se tenir en l'air ! C'est par la partie non étamée que le spectateur voit le clocher, et c'est la glace inclinée qui ramène l'image de l'acteur sur le clocher. Ce clocher doit être à quelque distance; il faut que l'image de la personne à montrer se dessine sur le ciel, c'est-à-dire qu'il n'y ait derrière elle ni maisons, ni arbres, ni aucun autre corps solide. Quant à la gesticulation du personnage, l'on comprend aisément que le mouvement du miroir pourrait y contribuer; mais il vaut mieux s'entendre avec la personne qui figure dans cette charmante il-

lusion. Voici la gravure, page 362, qui en montre les dispositions [1].

[1] A la boîte, B le clocher, D l'acteur sur la terrasse ou un balcon, E le miroir, que l'on rend mobile par la manivelle et la corde sans fin qui passe sur les deux poulies, F petit tube par où s'effectue l'expérience.

Les combinaisons de l'optique offrent un champ inépuisable à l'homme curieux et instruit; c'est pour lui que je décris ici une expérience par laquelle un seul et même miroir concave renverse deux fois les mêmes objets. La voici dans la figure 3. B est le même petit théâtre; il est placé avec son ouverture *a*, à huit pieds de la croisée A. Le miroir concave *c* est éloigné de *a* à peu près de trois pieds, ou deux fois son foyer; l'ouverture *a* doit être réduite à cinq pouces de hauteur sur trois quarts de large, en forme de croisée. Le petit théâtre doit représenter un appartement. *d* est un miroir plan placé sous l'ouverture *a*; il fait avec la table un angle de soixante-huit degrés. Un objet en A, qui passe par l'ouverture *a*, est, par le miroir concave, jeté sur le miroir *d*, qui le renvoie au miroir concave, mais en même temps il réfléchit aussi le miroir concave; de manière qu'un deuxième miroir concave semble se trouver en *c*, lequel renvoie en *c* les objets qu'il en a reçus, et produit la même illusion que le petit théâtre ci-dessus, pag. 359.

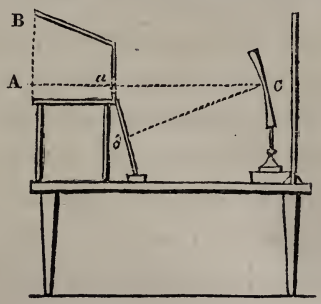


Fig. 3.

Les bons Pères se trouvant en belle humeur, je me permis de plaisanter quelque peu sur certains points de leur mode d'instruction, qu'ils défendirent par d'assez bonnes raisons, et je fus près de me laisser convaincre que l'indocilité de certains enfans ne pouvait guère être contenue par le simple raisonnement. « Soyez persuadé, me dirent-ils, que nous étudions avec plus de soin que vous ne semblez le croire les inclinations de chaque enfant et les moyens de les corriger. Par exemple, nous avons eu occasion de tirer de bons effets même de la fantasmagorie. Un jeune garçon de quinze ans, fils d'une veuve qui l'aimait tendrement, et qui découvrait en lui, avec désespoir, des penchans qu'elle avait tout mis en œuvre pour prévenir, nous conjura d'en faire l'objet de notre attention spéciale. Nous essayâmes beaucoup de moyens de l'arracher à la dissipation et à quelques vices plus sérieux; tout fut inutile. Ce jeune homme avait conservé de son père un pieux souvenir, et malgré sa légèreté n'en parlait jamais sans attendrissement. Nous n'hésitâmes point à tromper pour un temps son imagination, afin de prévenir l'endurcissement de son cœur. Après lui avoir reproché plusieurs fois de troubler le repos des mânes de son père,

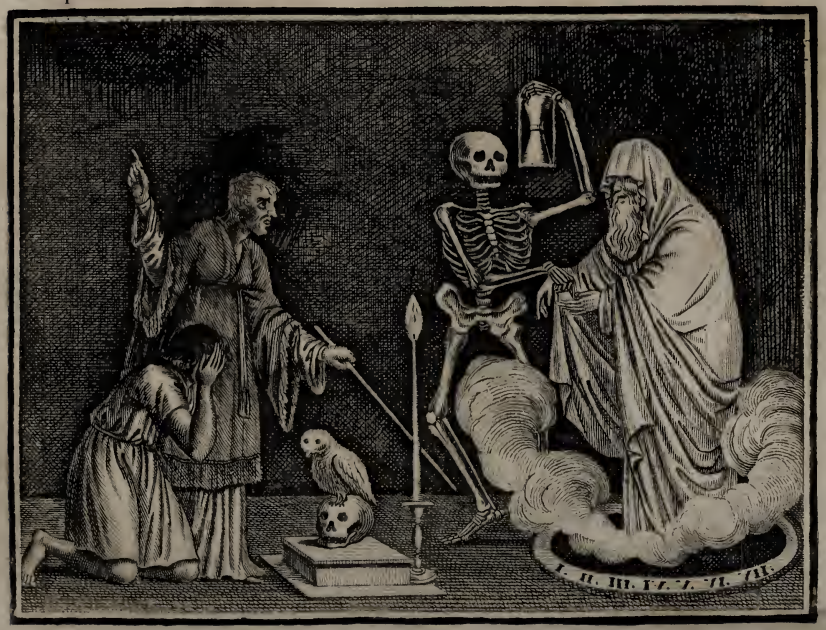
nous lui prédîmes que, s'il ne mettait un terme aux chagrins de sa mère, il le verrait lui apparaître quelque jour en linceul, et la tristesse empreinte sur le visage. En effet, l'un de nos Pères l'ayant fait venir un soir, le conduisit, sans le prévenir, dans une salle tapissée de noir et faiblement éclairée : là, profitant du trouble où l'esprit de l'enfant était jeté par le ton lugubre de la salle, il lui prescrivit de s'agenouiller, et lui annonça presque aussitôt que son père était prêt à sortir de terre, conduit par le spectre de la mort : la curiosité, qui ne fut pas moindre que l'étonnement, empêcha d'abord le jeune homme de détourner ses regards ; mais à peine eût-il vu s'accomplir ce qu'on venait de lui prédire, qu'il se cacha la figure avec sa main, et au même instant son visage fut inondé de larmes. Cette vision, quoique rapide, fit sur lui une impression qui ne s'est jamais effacée depuis, quoique le temps ait pu l'affaiblir, mais qui nous a rendus maîtres de ses penchans, et certes ce jeune homme nous devra tout à la fois son bonheur et la vertu. » Malgré le succès de cette expérience hasardeuse, dont je félicitai les bons Pères, je ne crois pas, quant à moi, qu'il fût bien prudent de la renouveler, à moins sans doute de quel-

que cas désespéré; car alors on recourt à l'axiome des médecins, qu'un remède douteux est préférable à un mal certain. J'ai cru devoir, au surplus, reproduire un petit dessin de cette expérience, qu'ils en avaient eux-mêmes conservé.

Nous continuâmes notre voyage fatigant, courant jour et nuit; enfin nous parvînmes à Riga, où nous nous embarquâmes pour la Suède.

Le navire qui nous reçut avait un chargement de blé; comme il prenait quatorze pieds d'eau, nous fûmes obligés, après quatre jours d'attente et d'incertitude, d'alléger le poids, et nous voguâmes après à pleines voiles. On peut difficilement se faire une idée de la beauté d'un tel voyage, surtout à l'approche des côtes de la Suède. Nous entrâmes alors dans un archipel ravissant. Il semblerait que la Baltique se soit tout-à-coup tracé mille routes sinueuses au milieu d'une campagne verdoyante, au moment de la plus brillante végétation, et l'ait partagée en une foule d'îles toutes parées d'arbres, de feuillages, de prairies et de champs variés. Le canal est quelquefois si peu large, que le navire paraît sur le point d'effleurer ces jardins enchanteurs, et de les entraîner après lui. Tout cet archipel animé semble mobile et flottant, lorsque le navire file des nœuds rapides, et le

T. II p. 366



navigateur se demande pourquoi toute cette féerie le fuit si vite? Quelques-unes de ces îles offrent même au milieu des autres un contraste pittoresque: chauves et dénuées de végétation, comme ces têtes humaines que le rasoir a dépouillées d'un reste inutile de chevelure, elles élèvent au-dessus des eaux leur sommet de roche lisse en forme de gros mamelon. Les Grecs se seraient demandé quels monstres marins avaient été tout-à-coup frappés d'immobilité, et leur génie fécond aurait imaginé pour ces rochers quelque métamorphose. Plusieurs de ces monticules sont surmontés de petits forts ou *vigies*, qui servent, m'a-t-on dit, à fermer le passage au moyen de grosses chaînes tendues de l'un à l'autre. Il serait imprudent de naviguer la nuit dans cet Éden maritime. Nous y séjournâmes donc deux ou trois nuits; puis un jour, à quatre heures du matin, nous fûmes comme stupéfaits d'apercevoir une ville toute entière, bien bâtie et très pittoresque; l'effet fut le même pour nous que celui qui serait produit par l'aspect d'un magnifique château, sur un promeneur enterré jusqu'alors dans les allées d'un grand parc, et qui ne s'attendrait point à trouver à l'issue d'une avenue la présence d'un édifice.

Une fois débarqué à Stockholm, et sorti d'un premier sommeil auquel je m'abandonnai avec délices, je fus étonné du peu de mouvement que présentait cette ville; je m'étais fait une autre idée de la capitale de la Suède. Elle me parut petite, renfermant peu de monde, car les habitans me semblaient rares, du moins dans les rues, sans voitures, sans activité, sans ce bruit et cette fermentation industrielle qu'entraîne une grande agglomération de l'espèce humaine. Le port offrait seul de la variété et quelque apparence de vie commerciale. Je mis donc Stockholm au rang de nos villes de province du troisième ordre, et franchement, après un séjour d'environ cinq semaines, j'en emportai avec moi cette idée. Ma surprise n'a pas été médiocre, lorsqu'ayant eu tout récemment besoin de connaître au juste sa population, je l'ai vue portée à 80,000 âmes; de bonne foi, il faut que, de mon temps, elle en ait dissimulé la moitié. Je ferai cependant quelques observations à ce sujet: d'abord, un certain nombre d'années se sont écoulées depuis mon voyage; à cette époque, il s'y trouvait si peu de troupes que je ne pus obtenir quelques soldats pour mon ascension; la Suède souffrait aussi depuis long-temps des désastres de la guerre, et continuait à s'é-

puiser d'hommes et d'argent; de plus, le roi n'habitait pas la capitale, et n'habitait même la Suède que par intervalles. Alors régnait ce Gustave-Adolphe, ce prince aventureux qui voulut être d'abord le second tome de Charles XII, puis, déchu du titre de roi, s'appela tour à tour comte de Gotorpp, duc de Holstein; puis, ne pouvant devenir frère morave, de pélerin de Jérusalem, de *frère noir*, s'est fait colonel sans régiment, sous le nom de Gustafson; a fini par solliciter le droit de bourgeoisie à Bâle, et, après l'avoir obtenu, est allé vivre à Francfort. Ce roi, comme son prédécesseur, ne pouvait tenir en place : il n'était pas en Suède lors de mon séjour à Stockholm. Une grande partie de la noblesse avait abandonné la capitale par mécontentement des changemens politiques, comme nous avons vu la noblesse française s'éloigner de Paris après la révolution de juillet, et se retirer dans les provinces. Le roi Bernadotte, au contraire, depuis son avénement, n'a point quitté Stockholm, et personne n'ignore quel accroissement de richesse, d'industrie, et, par suite, de population, produit la résidence permanente de la cour d'un souverain dans une ville. Quinze années de paix absolue et d'élan industriel dans toute l'Europe, durent augmenter d'ailleurs nécessairemeut de beau-

coup le nombre des hommes dans toutes les contrées de cette partie du monde.

L'impression que produisit sur moi l'aspect de Stockholm, sous le rapport de son importance, peut se mesurer sur la persuasion où j'étais que je ne pourrais point m'y indemniser des frais de mon long voyage. Je me trompai fort heureusement, mais non de manière à me faire croire que je fusse aussi loin de la vérité, quoique tous les habitans me parussent réunis pour jouir d'un spectacle dont leur ville n'avait jamais été témoin. M. le comte de Fersen, grand maréchal de la cour, le même qui témoigna en France tant de sollicitude pour la famille de Louis XVI, et fit tant de démarches pour la servir au temps de ses malheurs, m'encouragea de sa protection spéciale. Le sort funeste qui a terminé les jours de ce noble Suédois me paraît encore incroyable, tant je l'ai vu, à Stockholm, environné d'hommages, et dans une position qui lui attirait le respect général. En 1810, le peuple le soupçonnant d'avoir contribué, par le poison, à la mort du prince royal Frédéric Augustembourg, dont Bernadotte a été le successeur, le lapida au convoi même du prince.

M. d'Edelcrantz, membre de l'Académie, et le professeur Schwarts, se mirent aussi au nom-

bre de mes protecteurs. L'expérience se fit le dimanche 7 septembre 1806, dans le jardin public. Au moment où j'allais monter dans ma nacelle, on m'annonça l'arrivée d'un gentilhomme d'honneur de S. A. R. le duc de Sudermanie. Dans une lettre pleine d'expressions obligeantes S. A. R. m'avait fait témoigner son regret de ne pouvoir assister à mon ascension, sa faible santé ne lui permettant pas de quitter son joli palais de Rosemberg. Elle envoyait du moins son gentilhomme, M. Bergmstrahle, me remettre un cadeau qu'elle se plaisait à m'offrir. Je rapporte cette petite circonstance à cause de l'effet que produisit sur moi le costume de ce gentilhomme, exactement habillé comme le sont les Espagnols dans nos pièces de théâtre : bas de soie blancs, culotte de satin avec des bouffettes à gros nœuds bleus et jaunes, un petit manteau sur l'épaule, et sur la tête une toque avec des plumes : c'était le vrai Lindor de l'Opéra-Comique. Il s'acquitta noblement du message de son altesse. Je le reçus avec une reconnaissance sincère, et avec autant de gravité qu'il me fut possible; mais je le suivis des yeux dans l'allée du jardin, jusqu'à ce qu'il fût remonté en voiture. Je crois, peut-être cependant erré-je sur ce point, que les spectateurs pensèrent d'abord

que ce personnage allait prendre place dans la nacelle.

Je ne fus pas privé, toutefois, de la présence des autres membres de la famille royale qui se trouvaient alors à Stockholm : la grande duchesse de Sudermanie répondit à mon invitation, et se trouva au milieu d'une grande partie de la noblesse. Un public nombreux attendait avec une vive curiosité le départ de l'aérostat. L'acide que j'avais été obligé de me procurer sur les lieux mêmes, bien inférieur à l'acide anglais, car il contenait de l'acide nitrique, et dégageait un gaz nitreux fort pesant, retarda mon ascension d'une heure. Je partis à sept heures du soir de Hummel-Garden. A une élévation moyenne, j'embrassai tout entier le tableau d'une ville qui ne ressemble à aucune autre en Europe. Toutes les îles que j'ai décrites, des palais et des maisons entrecoupés par les flots qui se déroulaient à l'entour des rochers arides ; l'image d'un archipel presque au sein d'une ville dont il ne laisserait point soupçonner l'existence; des lacs et des cabanes, des bois de sapin, des sites sauvages et des champs cultivés; des tours, des églises, et les pointes des arbres, le bruit du fleuve dans les endroits resserrés où il cherche, en quelque sorte, à briser le passage, et son

cours paisible lorsqu'il peut s'étendre en nappe dormante : tout cet ensemble me présentait la vue la plus romantique et la plus admirable qu'on puisse imaginer. La pesanteur du gaz mélangé qui remplissait mon aérostat ne me permit de m'élever qu'à 1300 pieds, toujours en présence de ce beau panorama, sur lequel je planais lentement en m'approchant de la mer. N'ayant d'autre perspective pour effectuer ma descente, si je prolongeais mon voyage, que la Baltique ou les forêts, je crus satisfaire les spectateurs en donnant plus vite à leur curiosité le spectacle opposé à celui qu'ils venaient d'applaudir, et en les rendant témoins de la descente après leur avoir montré l'ascension. Je touchai terre à l'extrémité du parc royal; le public accourut en foule, comme je l'avais prévu, battit des mains, et me ramena monté dans mon ballon jusqu'au milieu de la ville.

Je n'avais, fort heureusement, apporté de Moscou qu'un petit ballon de dix-neuf pieds de diamètre, incapable, par conséquent, de suffire à deux personnes. Si j'en eusse possédé ce jour-là un de plus grande dimension, le cours de mes voyages aérostatiques se serait, selon toute probabilité, terminé à Stockholm. Plusieurs jours avant l'expérience et au moment même de l'as-

cension, un jeune négociant de la ville me fit les plus vives instances pour que je consentisse à lui accorder une place dans ma nacelle; l'impossibilité absolue mit seul obstacle à ma condescendance. Cependant la ténacité de ce jeune homme m'avait surpris. Le lendemain de l'ascension, je le vis entrer chez moi de bonne heure : « Vous auriez pu, me dit-il, me rendre hier un grand service, vous ne l'avez point fait, et vous auriez, sans doute, été moins disposé encore à le faire, si vous aviez connu le motif de ma prière. » Ce jeune homme alors m'avoua franchement que son dessein était de se précipiter en bas, pour s'immortaliser en se délivrant d'une existence pénible. Cet aveu me fit éprouver un frisson subit : « Mais, monsieur, lui dis-je, c'est comme si vous aviez juré ma mort en même temps que la vôtre. » Il n'avait point calculé ce résultat, cependant facile à prévoir; il est évident que le ballon, débarrassé du poids d'au moins cent cinquante livres, se serait élevé si rapidement que je n'aurais point eu le temps de donner au gaz une issue assez rapide pour prévenir l'effet de son expansion; surpris d'ailleurs à l'improviste par la secousse, j'aurais pu suivre de très près cet insensé, et descendre, contre mon habitude, sans mon aérostat. J'in-

sistai pour connaître la cause de sa résolution désespérée : il ne me l'avoua qu'en partie; mais ensuite je la connus toute entière. Épris d'une jeune et charmante Suédoise, il était parvenu à s'en faire nommer le tuteur. Il la plaça dans un pensionnat où il lui faisait de fréquentes visites; il finit par s'établir si bien dans ce cœur plein d'innocence, que la tendresse de la jeune fille ne sut rien refuser à ses vœux, d'autant moins qu'il demandait tout au nom d'un hymen dont il répétait tous les jours la promesse. Le moment du repentir vint pour la jeune fille crédule, en même temps que celui de la honte. Elle l'informa de sa position; mais l'ardeur de son séducteur s'était refroidie, ses visites devenaient rares. Elle lui écrivit enfin qu'elle l'attendait *décidément* tel jour et à telle heure; mais il manqua au rendez-vous : la pauvre enfant était résolue; elle alla se précipiter dans la mer, d'où elle fut retirée morte. Cette aventure fit du bruit dans Stockholm ; toutes les femmes se déclarèrent contre l'amant égoïste; on le montrait au doigt dans les rues; sa conscience le poursuivait aussi, et c'était pour échapper au remords et à la réprobation générale qu'il avait arrêté ce saut périlleux.

La bizarrerie de ce dessein me rappela une

anecdote arrivée à Rome, il y a deux siècles. L'empereur Charles-Quint étant appuyé sur la balustrade de la coupole du Panthéon, regardait en bas; en levant les yeux, comme pour interroger ceux des personnes qui l'accompagnaient, il remarqua un mouvement fort extraordinaire de la part d'un seigneur suédois attaché à sa personne. Il dissimula et attendit prudemment qu'ils fussent descendus pour lui demander la cause du mouvement qui avait attiré son attention : « J'éprouvais en cet instant, lui répondit le Suédois, la plus forte tentation d'embrasser Votre Majesté et de me précipiter avec elle en bas de la coupole, pour m'immortaliser. » Charles-Quint le remercia beaucoup de croire que sa mort pouvait le conduire à l'immortalité, et ne tarda pas à l'éloigner de sa cour. J'aurais fait comme Charles-Quint, et je sus mauvais gré au compatriote du seigneur suédois d'avoir voulu me traiter en empereur d'Allemagne.

Ces traits singuliers, et bien d'autres que l'on pourrait réunir, confirmeraient cette observation, que nombre de Suédois ont reçu un coup de marteau sur le front, et peuvent coiffer le petit bonnet qui se termine en pointe avec des grelots. On le voit souvent dans les relations habituelles avec eux; vous les trouvez rarement

les mêmes d'un jour à l'autre ; ils vous comblent aujourd'hui de démonstrations affectueuses, demain ils négligent de vous saluer, et semblent ne vous pas connaître. Les idées extravagantes leur sont familières : Charles XII et Gustave IV ne devaient point naître chez un autre peuple.

On avait mis à ma disposition, pour gonfler mon ballon, la salle de l'Opéra : il posait à l'endroit même où Gustave III avait été tué d'un coup de pistolet, au milieu d'un bal, par Anckestroëm, à la même place que l'on montre encore aujourd'hui aux étrangers. Ce n'était pas seulement des motifs de vengeance personnelle qui avaient guidé le meurtrier, puisqu'il déclara avoir juré précédemment la mort de Gustave au pied de l'échafaud du colonel Hœtsko, condamné pour faits politiques. On sait que toute la vie de Gustave III fut employée à lutter contre la liberté et la constitution suédoises, à conquérir, à perdre et à ressaisir le despotisme. Cette lutte offre une singularité : c'est que la résistance aux empiétemens du pouvoir vint toujours du corps de la noblesse, et que les trois autres ordres, du clergé, des bourgeois et des paysans, se prêtèrent bien plus aisément aux tentatives réitérées de souveraineté absolue. Ce qui prouve com-

bien le peuple juge avec des vues courtes et aime le changement, quel qu'il soit, c'est que Gustave III passe en Suède pour avoir voulu augmenter la liberté du peuple: voilà pourquoi les nobles l'ont fait assassiner, me disait le portier du théâtre. Je ne dois pas omettre, comme trait caractéristique, que le soldat placé en faction à la porte de ce théâtre, accourait me demander l'aumône lorsqu'il m'apercevait.

Pendant que M. Michaud s'occupait de l'arrangement de nos effets, je formai le projet d'aller visiter l'habitation où un autre Gustave s'était caché, avec l'espoir de rendre l'indépendance aux Suédois. Là je me trouverais à peu de distance des célèbres mines de Fahlun, et je profiterais de ce voisinage pour connaître l'exploitation des mines de cuivre, dont les mines de charbon de ma patrie ne peuvent point donner l'idée. Je partis avec un guide, et nous entrâmes dans la Dalécarlie. Après avoir passé par Guna et Tagnef, nous arrivâmes à un lieu appelé *Ornoes;* c'est là que l'on conserve la maison du libérateur de la Suède. La structure en est assez bizarre; comme dans les maisons anciennes, l'escalier est placé au dehors. J'ai visité les chambres de plusieurs grands hommes, celles de Voltaire et de Rousseau, entre autres;

l'effet qu'on y éprouve vient tout entier de l'impression profonde que leur souvenir, devenu vivant dans les lieux où ils furent eux-mêmes, produit sur l'âme et sur l'imagination; mais la chambre de Gustave Wasa frappe par l'aspect d'objets matériels, par des bizarreries de personnages, de costumes et d'attitudes. Cette chambre, à peu près carrée, est située à un deuxième étage; aux deux côtés de la porte on retrouve les deux fidèles Dalécarliens *gris*, compagnons de Gustave : ils sont encore habillés d'étoffes de laine blanche, armés de pied en cap, et coiffés de chapeaux en pointe de pain de sucre, comme on les portait en 1520. Le troisième héros de la fidélité, le domestique dévoué à Gustave, qu'il n'abandonnait jamais, se présente aussi debout au pied du lit; enfin un quatrième personnage recueille sur lui toute l'attention, dès qu'on s'en occupe: c'est Gustave lui-même, placé dans un angle; de la main droite il tient le bâton du commandement, et il a la main gauche placée sur une Bible. Sur la même table où est cette Bible se trouvait aussi les gants et le casque du grand roi. Des cartes de géographie tapissent les murs, auxquels sont appendus encore d'assez mauvais portraits des rois et des reines de Suède depuis son règne. On

montre aux visiteurs, d'ailleurs fort rares, jusqu'à l'endroit plus que secret d'où il s'échappa pour opérer ensuite la réunion de Mora. Lorsque je me rendis dans ce dernier lieu, remarquable par le charme et l'agrément de son lac, je demandai à voir la pierre où Gustave harangua les Dalécarliens, pour aller ensuite chasser les Danois de Stockholm. Une singularité que l'on n'omit pas de me rappeler, c'est que Gustave III encouragea ses troupes au même endroit (il y avait bien peu d'années de ce dernier événement) à marcher contre Stockholm, où le parti de la constitution avait pris les armes pour sa défense.

La sorte d'innocence qu'il y a sans doute à conserver la chambre de Gustave Wasa telle que je viens de la dépeindre, assez semblable à un petit salon de figures de cire, est parfaitement en harmonie avec la rudesse, encore grossière, des mœurs dalécarliennes; ce pays eût pu passer, dans l'antiquité, tout à la fois pour le magasin et l'atelier de Vulcain, et au besoin même de cet Amphion qui semble avoir été le premier maçon connu, et qui élevait des murs en charmant le travail par des chansons, comme font encore à Paris la plupart de nos Limousins. La Dalécarlie paraît formée toute

entière de pierres et de métaux; partout des mines de porphyre, d'argent et de cuivre, mais de cuivre surtout. Le pays abonde nécessairement en forgerons, gens de peine et de fatigue, peu faits pour la civilisation raffinée des villes, usant encore du privilége de donner une poignée de main aux princes et aux rois lorsqu'ils les rencontrent. Les Dalécarliens ont conservé d'ailleurs un grand amour de la liberté; ils ne comprennent point l'idée de despotisme, et dans leur roi ne voient pas un maître, mais un chef. Comment n'en serait-il pas ainsi, lorsque l'on trouve chez ce peuple le souvenir de Gustave Wasa aussi présent, aussi répandu que peut l'être dans nos campagnes celui de Napoléon, lorsque toutes les classes en parlent comme si l'événement était de la veille, comme si chacun d'eux avait été personnellement le compagnon de ses périlleux travaux. J'ai dit que les deux Dalécarliens de la chambre de Gustave étaient *gris :* c'est que toute la population se divise en Dalécarliens *gris* et *noirs;* ils sont habillés seulement de ces deux couleurs, probablement suivant qu'ils travaillent ou ne travaillent pas aux mines. Les uns et les autres sont remarquables d'ailleurs par leur propreté.

On n'eut pas besoin de m'avertir que j'ap-

prochais de Fahlun; je le devinai de loin, comme j'aurais deviné l'île de Lemnos, par le nombre de fourneaux allumés qui faisaient paraître la ville tout en feu; déjà une insupportable odeur de soufre empestait l'odorat à une demi-lieue de distance. Cette atmosphère sulfureuse devint mon tourment nuit et jour, et me fit regretter, franchement, d'avoir entrepris ce voyage : aucune exhalaison n'est plus contraire à mon tempérament et moins respirable pour moi. Que les personnes à qui l'odeur d'une allumette cause une impression désagréable s'enferment pendant quarante-huit heures dans une chambre où l'on en fera brûler continuellement plusieurs paquets, et elles auront l'idée de ma position. Je passai la nuit dans la seule auberge qui existe dans cette petite ville de forgerons, où l'on compte de cinq à six mille habitans, et ou l'on remarque l'église, à cause de son toit de cuivre. On y voit très peu d'étrangers: certes, ce n'est pas moi qui les encouragerai; qu'ils prennent conseil avant tout de leur médecin.

A 500 toises environ de la ville, on trouve la fameuse mine de *Kopparberg*. La sauvagerie des lieux, le désordre du terrain, l'entrecroisement des pierres, et une espèce de pêle-

mêle de quartiers de rocs, tout y présente l'image ou les traces d'un bouleversement de la nature. Rien de plus effrayant et d'un pittoresque plus horrible que le gouffre qui couronne l'ouverture de la mine de fer de Kopparberg. Comment décrire les dehors de cette mine; combien l'entrée diffère de ce puits régulier des mines de Liége et de Cracovie, où une simple ouverture perpendiculaire et symétrique vous conduit au sein de la terre! Mais, ici, qui donc a dressé tout autour ces masses énormes de rochers avançant leurs saillies les unes au-dessus des autres, et présentant une vaste excavation que leurs pointes semblent interrompre pour recouvrir de nouvelles cavernes dans leurs flancs. Ces rochers, comme des géants recourbés, allongent la voûte de leurs dos immenses. Pour arriver jusqu'au pic le plus avancé on passe sur un pont léger en bois, qui semble suspendu en l'air : vous êtes alors sur le bord du cratère; vous prenez un costume de mineur, et l'on vous embarque dans une caisse carrée; vous vous trouvez suspendu sur un abîme: si la corde cassait...! Mais la corde ne casse point, du moins l'on ne cite pas d'exemple d'un tel accident. Comme l'acide vitriolique attaque le

chanvre et même le fer, cette corde est en cuir, et on la renouvelle tous les dix mois.

Comment l'homme a-t-il pu fouiller à de telles profondeurs, pour savoir seulement qu'il existait bien au-dessous de ces montagnes de pierre des richesses minérales? Il semblerait que la terre ait été obligée, pour le lui apprendre, de déchirer elle-même son sein, d'engloutir dans ses entrailles des hommes vivans et de les rendre ensuite à la lumière avec le secret de leurs découvertes. Plus d'une fois d'ailleurs de vastes éboulemens ont eu lieu dans cette mine, et l'on cite surtout celui de 1789 qui dura deux jours.

Il faut des flambeaux pour remplacer le jour dans l'intérieur des mines de Fahlun : c'est à l'aide de cette lumière seulement que l'on peut voir un grand nombre de galeries à différens degrés de profondeur. On donne à ces galeries des noms tirés de diverses circonstances, comme pour les vaisseaux d'un port ; leur direction vers un point cardinal, un nouveau règne, quelque ressemblance accidentelle dans des blocs, un événement survenu en cet endroit, servent à les baptiser : ainsi on distingue la galerie de la *Flotte*, de *Gustave*, du *Frère*, de *Sophie-Albertine*, du *Nord*, de *Mars*, de *Charles-Fré-*

déric, de *l'Étoile polaire*, du *Cavalier*, etc. Parmi les galeries, il est un endroit qu'on appelle le salon du conseil, où s'assemblent, m'a-t-on dit, les actionnaires des mines. On y voit des tables et un lustre. Le roi s'est arrêté à cette place le 2 septembre 1788; il a même écrit son nom sur une pierre de pyrite tirée de la mine. On a eu bien soin de l'encadrer et de la mettre sous verre; car on n'ignore pas plus dans le fond de la terre que dans nos brillans hôtels des monnaies l'art de la flatterie pour les souverains, et l'art aussi de faire valoir ces souvenirs pour les étrangers.

Les ouvriers coupent et détachent le minerai par éclats; ils se servent presque généralement de poudre, qui produit quelquefois de très fortes explosions. Je ne m'arrêtai pas longtemps à les voir travailler, l'odeur du soufre me suffoquait; je gravissais aussi vite que possible une pente adoucie en forme de marches, tellement facile, que les chevaux la montent et la descendent presque jusqu'au fond de la mine: la profondeur totale est je crois d'environ six cents toises, peut-être davantage. Au bas de cet escalier il ne reste plus à descendre qu'un petit nombre de toises pour lesquelles on emploie une échelle de fer. J'aurais pu sans doute me

procurer des détails plus précis, mais j'avais une extrême impatience de hâter mon retour. Je comparais cet air vicié à l'air pur des hautes régions, si bienfaisant pour ma poitrine, et que j'étais habitué à respirer depuis si longtemps. J'aimerais mieux refaire mes soixante ascensions, que de renouveler cette descente de l'Averne.

Je sortis par la grande ouverture, immense embrasure qui a 40 toises de hauteur, 200 toises de long et 120 de large. J'oubliais de dire que l'exploitation intérieure de la mine est partagée en plusieurs districts et en douze cents actions. L'on m'a assuré que les ouvriers ne gagnaient pas plus de cinq à six rixdales par mois, c'est-à-dire de 25 à 30 francs.

Le premier grillage du minerai, lorsqu'il est dehors, se fait en plein air, dans des fourneaux de pierre de 100 à 150 tonneaux. Ce minerai est placé en forme de pyramide plus ou moins élevée, sur deux couches de bois auxquelles on met le feu, et on le laisse brûler ainsi pendant quinze ou vingt jours. On soumet ensuite ce même minerai à l'action d'un feu plus violent, et avec beaucoup de précautions, dans l'intérieur des maisons, et il passe ensuite aux

fondeurs. L'effet du grillage semble être de chasser le soufre et de calciner le fer.

On m'engagea bien à visiter aussi à Fahlun, ou dans les environs, une immense fabrique de vitriol; mais Fahlun n'était pas ce que j'aimais de la Suède : je rêvais d'autres rochers ; c'étaient ceux des îles de Stockholm, et je m'empressai de regagner cette capitale.

Avant de quitter Stockholm, je fis une promenade nautique vers ces îles enchantées qui m'avaient paru si agréables à mon arrivée. Sur l'un des mamelons pierreux dont j'ai parlé, je trouvai un pêcheur abrité sous une pauvre baraque, qui passait là, au pied d'un rocher de plusieurs centaines de toises, une bonne partie de l'année; je m'amusai à lui faire diverses questions, et celle-ci entre autres : s'il savait que ces rochers eussent toujours été hors des flots à une si grande élévation. Il me répondit que son père se souvenait d'un temps où ils n'avaient leurs sommets qu'à fleur d'eau, pour la plupart, et les autres à une hauteur beaucoup moindre. Cette assertion vient, avec mille autres preuves, démontrer que le niveau de la mer se déplace continuellement, et que la masse liquide s'appuie d'un côté du globe, qu'elle envahit chaque jour en abondonnant l'autre. Mes

voyages m'ont fourni à cet égard quelques remarques qui trouveront leur place en lieu convenable.

J'étais pressé de partir, d'achever, en passant par Copenhague, la tournée rapide que je m'étais proposée pour me distraire, et de rejoindre ma famille à Moscou. Je fus déterminé par cette considération à ne point m'exposer aux chances d'un voyage sur mer, et à me diriger vers le Danemarck par la route de terre. La manière dont on voyage dans ce pays mérite d'être rapportée. Un voyageur achète ordinairement une petite voiture non couverte, à un seul cheval; il s'assied dans sa petite charrette, place ses effets sous ses pieds, prend les guides d'une main, le fouet de l'autre, et se met en route seul à seul avec l'animal qu'il conduit, pour aller tant qu'il leur plaît de laisser du chemin derrière eux. On marche sur la roche même, car la Suède y semble incrustée presque en entier. Aussi les routes sont-elles les plus belles et les plus unies de l'Europe, souvent sans ornières, les légères voitures de voyage ne pouvant mordre sur un sol aussi dur, et n'étant pas assez multipliées pour l'user par le frottement. Il est utile de remarquer que l'on a soin, dans ces voyages, de se munir d'un manteau,

vêtement dont les Suédois font généralement usage. Nous partîmes donc, M. Michaud et moi, chacun dans notre petite voiture, conduisant nous-mêmes notre véhicule, puisqu'on est ainsi son propre guide, marchant nuit et jour, au soleil et à la belle étoile, dormant sans inquiétude, et laissant à nos chevaux la bride sur le cou. Je ne craignais aucune incartade du mien; mais l'occasion d'une eau claire vint à le tenter, et la soif le poussant, il quitta la chaussée pour se diriger vers un petit lac. Il me versa fort heureusement avant d'y arriver : autrement la plus belle eau du monde serait devenue pour moi l'onde noire.

On ne peut point se figurer la paix, la tranquillité, le repos de l'âme et de toutes les facultés organiques qu'on éprouve dans un tel voyage. Le silence, l'aspect tranquille et varié de la nature, et son calme profond, vous enthousiasment; les diligences ne sont point connues sur ces routes; vous n'y êtes jamais dérangé par les transports du commerce, et une de nos grosses voitures de roulier jetterait toutes les bonnes gens de ce pays dans l'extase. On sent facilement la raison de cette absence de vie commerciale; les routes n'y servent point de liens entre des cités populeuses, et la mer est la

grande voie de communication qui conduit à la capitale, et la seule pratiquée par le commerce et par les étrangers. La perspective à droite et à gauche s'offre souvent riante et toujours agreste : des lacs, des bois, des accidens de terrains diversifiés, sans montagnes néanmoins, sans aucune de ces habitations seigneuriales qui rappelleraient là, inopportunément, au milieu de douces rêveries, le luxe, les tourmens et les exigences de la vie des cités. Sur les toits des demeures villageoises nous regardions avec surprise d'énormes nids de cigogne, auxquelles les habitans se plaisent à ménager ainsi l'hospitalité. Ces animaux y sont en quelque sorte regardés comme les génies des cabanes; car on s'abstient de toute offense envers eux, et, en fait de superstitions, il n'y a de différence entre celles des paysans russes et des paysans suédois, que des corneilles aux cigognes.

On ne trouve d'auberges que dans les villes, et à d'assez longs intervalles ; mais on rencontre sur le chemin des maisons de poste rustiques, où l'on change de cheval, où l'on est souvent obligé d'attendre qu'on soit allé chercher dans la prairie l'heureux quadrupède auquel on permet ainsi toute la liberté de la vie champêtre. Les mœurs de leurs maîtres sont, il est vrai, d'une grande

simplicité. Un tableau suave, si ma plume me fournissait assez de nuances délicates pour le retracer, ferait sourire mes lecteurs. J'entrai un jour dans une petite maison basse et isolée : la porte était ouverte; je traversai deux chambres, et pénétrai dans une troisième : une jeune fille de dix-neuf ans peut-être, au front paisible, au teint blanc et rosé, que je choisirais pour personnifier la santé, était occupée à filer dans cette dernière pièce. Il faisait chaud; une chemise à courtes manches retombait ouverte jusqu'à la ceinture, et ne dérobait rien à la vue d'un buste dont les formes étaient parfaites. La jeune fille me parla sans se déplacer, sans paraître en rien surprise de ma présence : s'il y eut de l'embarras d'un côté, ce fut du mien; elle avait trop d'innocence pour rougir et s'alarmer; en vérité, cette supériorité m'humiliait : je balbutiai une seule question et je sortis.

Un temps magnifique activa notre voyage. Nous arrivâmes sains et saufs à Helsingborg : là, nous vendîmes nos petites voitures, et une chaloupe nous conduisit en très peu de temps à Copenhague. Le soleil, la poussière, le défaut de changement de linge depuis huit jours, ne nous avaient pas mis dans un état fort présentable; le désordre de notre coiffure ajoutait à notre

extérieur pittoresque. Nous n'y pensions guère cependant, et nous nous présentâmes à *l'Hôtel-Royal*; mais MM. Smetzer et Rausc, propriétaires de cet hôtel, nous regardèrent à deux fois, et parurent d'abord fort indécis de savoir s'ils nous hébergeraient : nous dûmes cette faveur à notre qualité de Français. Après avoir pris du repos et fait notre toilette, nous ne tardâmes point à reparaître sous les dehors d'honnêtes gens et à passer pour tels dans l'opinion de nos hôtes.

Maison de Gustave Wasa.

CHAPITRE XII.

Mouvement de Copenhague et du port. — Caractère des villes allemandes. — Le grand-maréchal de Hauch. — La déconvenue de Kierstrup. — Bon accueil. — Probité des Danois. — Ascension entre deux mers. — Anecdote sur la prétendue folie du roi Christiern. — Terreur nocturne. — Le parachute en reliques. — Personnage monstrueux. — Prédiction de Duginine. — Dangereuse facétie de quelques matelots.

Il n'en fut pas de l'aspect de Copenhague comme de la vue de Stockholm : l'une avait presque jeté le découragement dans mon esprit, l'autre, au contraire, me ranima dès le premier coup d'œil. Copenhague, en effet, est une ville où l'on vit, où l'on se meut, où le commerce se montre avec son système actif de circulation; on s'aperçoit qu'il y a dans cette enceinte cent mille habitans qui font tourner au profit de leur industrie, de leur bien-être, de leurs richesses, l'élément qui les entoure; on ne s'étonne point que cette ville puisse équiper pour son compte près de trois cent cinquante navires par année, et que son port en voie aborder plus de six mille. Mais, à l'époque de mon séjour, un spectacle plus imposant encore que ce mouvement quotidien du port et de la rade attachait invinciblement mes regards : c'était avant la dé-

loyale agression des Anglais. Rien de plus majestueux que la réunion de cette flotte magnifique, que cette belle ligne de vaisseaux de guerre, qui semblaient là se reposer en toute sécurité de la fatigue des ouragans et de la tourmente des combats! Ils n'avaient qu'à naviguer quelques brasses pour s'approcher des magasins qui contenaient chacun leur grément complet. Nous étions alors, nous autres Français, à l'apogée de notre gloire militaire, et il était difficile d'avoir une idée qui n'en eût point quelque reflet. Combien de fois, en pensant aux triomphes de Napoléon sur terre, et au malheureux combat de Trafalgar, n'ai-je point envié la possession de ces vaisseaux pour mon pays! Je dirai plus, sans crainte même qu'on m'accuse d'avoir le pressentiment des faits lorsqu'ils sont accomplis : je me demandais pourquoi Napoléon ne venait point réclamer le concours de cette flotte; et je me défiais de nos ennemis; je craignais les Anglais : peu de temps après mon départ les événemens m'ont prouvé que je n'avais pas mal jugé leur bonne foi.

Copenhague a d'ailleurs, pour le coup d'œil, l'aspect d'une ville allemande, où la propreté se montre plus que le faste, où la vivacité des habitans ne va point jusqu'à la pétulance. Les

Danois sont d'une grande douceur de mœurs et de caractère; ils sont probes et hospitaliers. Les maisons, bâties en brique ou en bois, abondent à Copenhague, mais elles sont entretenues avec soin. Je trouvai à cette ville quelque ressemblance avec Hambourg.

Mes premières démarches, après les visites de rigueur aux ambassadeurs de France et de Russie, me conduisirent chez M. le grand maréchal de Hauch, qui me reçut avec une bienveillance parfaite. Il me témoigna son enchantement de voir exécuter à Copenhague une expérience d'autant plus faite pour exciter la curiosité de ses compatriotes, qu'elle leur était inconnue, et qu'il se mêlait lui-même de physique avec beaucoup de succès; M. de Hauch avait composé sur cette science un Dictionnaire en langue danoise. Un patronage aussi puissant me fit obtenir promptement toutes les permissions nécessaires, et même celle dont j'osais me flatter à peine, d'exécuter mon ascension dans la cour des exercices de *Rosemborg*.

A Copenhague, comme dans la plupart des villes que j'ai déjà traversées, je trouvai cependant des souvenirs de quelque tentative malheureuse ou maladroite d'aérostation. Ainsi, deux ans avant mon arrivée, au mois d'octobre 1804,

un certain Kierstrup avait essayé de s'élever dans une montgolfière. Il l'avait fabriquée de fort grosse toile, encore épaissie par une forte couche de couleur rouge à l'huile, et y avait adapté une galerie en fer: tout cela pesait tellement que le feu y perdit sa puissance et que l'on fit flamber de la paille en pure perte; la machine ne parvenait point à se développer; deux hommes, placés à l'extrémité de deux mâts, attendirent pendant quatre heures le signal pour couper les cordes. On profita d'un moment où la montgolfière sembla montrer de la bonne volonté: les cordes furent coupées, la machine, à moitié remplie, monta de quelques toises, et tomba sur le public, où elle mit le désordre qu'on peut imaginer. Le Prince royal et sa fille, spectateurs des mieux placés pour ne rien perdre des plaisirs de la soirée, faillirent être victimes de la chute; peu s'en fallut que la *maison* ne leur tombât sur la tête. Toutefois une première épreuve avait eu lieu en présence du prince; la montgolfière, il est vrai, n'était point partie, mais du moins elle avait été gonflée: c'en fut assez pour satisfaire avant la représentation. On vendit la machine de Kierstrup pour payer les dettes, et bientôt tous les chariots de la ville furent couverts des débris de l'infortuné

ballon. Le peuple ne voyait point passer sans quelques soupirs ces lambeaux qu'il avait trop bien payés; mais il lui resta une consolation, dont il finit par être satisfait, celle de se venger de Kierstrup, en trouvant dans les lettres de son nom une anagramme assez bizarre, composée d'un adjectif-féminin français et d'un substantif allemand : malgré cette double origine, cette expression ne saurait se prononcer décemment dans aucune langue de la terre, si ce n'est peut-être chez les Romains qui avaient un dieu de ce nom.

Si la bienveillance et les encouragemens spontanés du public imposent le devoir de réussir, jamais un échec n'aurait pu me causer plus de chagrin qu'à Copenhague, tant chacun s'empressa de nous témoigner de l'intérêt, de nous exprimer le désir de voir notre succès, et de sceller toutes ces assurances par de nombreuses souscriptions. Le roi et le corps diplomatique s'étaient mis tout d'abord en tête des souscripteurs.

J'annonçai mon ascension pour le 1^er^ octobre. Je n'ai pas besoin de dire que toute la ville se porta au lieu du départ. La foule arriva de tous côtés avec tant d'ensemble, et se pressa autour de l'enceinte avec tant d'ardeur, que je

me vis obligé, par humanité, d'ouvrir les portes pour dégorger les rues voisines, d'où l'on entendait partout les cris des femmes suffoquées par la multitude. C'était renoncer à une grande partie de la recette; mais je ne pouvais point hésiter, et je n'hésitai pas. Ce qui paraîtra surprenant sans doute, et ce qui me causa de l'admiration, c'est que je n'éprouvai aucun dommage de cet abandon. Je me plais à rendre ici ce témoignage à la probité des Danois : le peuple, entraîné malgré lui dans l'enceinte, jetait par terre l'argent de la place, tant il lui répugnait d'entrer sans payer! Combien il y a loin de ces scrupules plébéiens à cette aisance aristocratique de la noblesse de Moscou, qui s'installait commodément dans ses voitures pour jouir, sans bourse délier, d'une expérience qui occasione toujours de si grands frais!

La beauté de l'ascension dédommagea le public de ses avances; il le témoigna du moins par la vivacité de sa joie et de ses applaudissemens lorsque je quittai la terre pour suivre la route que m'avait tracée d'avance un petit ballon précurseur, dont son altesse royale la princesse Juliani avait daigné couper les rubans: il n'y a pas d'exagération à dire que 70 mille personnes battirent des mains au moment de mon

départ. L'émotion de quelques dames fut si vive, qu'elles se trouvèrent mal. L'empressement que l'on témoignait autour d'elles attira toute mon attention ; et je n'oublierai jamais combien cet incident tint mes regards attachés vers la terre pendant que mon aérostat m'en éloignait si rapidement, et comme à mon insu.

J'avais pu juger, quelques jours auparavant, du spectacle qui m'attendait en l'air, en montant à la singulière tour de l'Observatoire. On parvient au sommet de cette tour sans descendre de voiture : de là on découvre aisément, outre les édifices de la ville, la mer, l'île de Zélande et les côtes de Suède. Mais de la hauteur où mon ballon m'avait porté, on imagine combien la scène s'était agrandie, et le magnifique observatoire où j'étais placé. Je dominais en souverain ces détroits dont la nature a fait les portes de la Baltique, et dont elle a remis les clefs au Danemarck. Je planais entre deux mers, dont l'aspect m'avertissait de ne pas trop me fier à l'inconstance des vents si je ne voulais devenir l'Icare du Sund ou de la mer du Nord. Aussi, après une élévation à perte de vue pour les spectateurs terrestres, je commençai à descendre, et j'arrivai perpendiculairement au-dessus d'une prairie dépendante du village d'Estrup, où mon char

s'abattit. J'avais observé dans l'ascension, que pendant plus de trois quarts d'heure le mercure n'avait ni monté ni descendu d'un 10e de ligne dans le baromètre.

A mon arrivée sur terre, je me trouvai entouré d'une cavalcade de jeunes gens de la ville; bientôt le peuple se joignit à eux, et la foule me reconduisit, au milieu des applaudissemens, jusqu'à l'hôtel ou je logeais.

Une sorte de souvenir historique se lie pour moi à cette ascension, et a été provoquée, il y a quelques années seulement, dans mon esprit par la lecture d'un article du journal *le Voleur*. L'auteur de cet article prétendait que le roi de Danemarck Christiern VII, que toutes les biographies font mourir fou, et qui passa pour tel aux yeux de toute l'Europe dans les dernières années de sa vie, n'avait jamais eu le cerveau désorganisé, et que des raisons d'ambition politique avaient habilement ménagé et exploité cette prétendue folie. Cette opinion fut pour ma mémoire un trait de lumière. Je me souvins que, lors de mes démarches auprès du grand maréchal de la cour, pour les préliminaires de mon ascension, ce seigneur, en me prodiguant toutes les preuves d'obligeance, m'avait cependant recommandé, si le roi s'appro-

chait de moi pour me questionner, de ne pas lui répondre, quelque demande qu'il pût m'adresser; il me déclara même que si j'agissais autrement, je m'exposerais à être privé des marques de munificence de la cour. La condition me parut assez bizarre, mais je ne m'en inquiétais guère, ne sachant pas si le roi jugerait à propos de s'occuper de moi et de mes expériences. Au moment où j'étais tout affairé du remplissage de mon ballon, Christiern vint dans l'enceinte que je m'étais réservée, et me témoigna le désir de connaître par quel procédé se formait le gaz. Je me trouvais dans une situation assez embarrassante, d'autant plus que le grand maréchal m'avait lancé au même instant un regard fort significatif: je fis donc la sourde oreille et me baissai, frappant sur mes tonneaux, ayant l'air d'être absorbé pour écouter le bouillonnement à l'intérieur; mais Christiern s'avança encore plus près de moi, et, me touchant légèrement l'épaule, me dit avec beaucoup de sang froid et un peu de sévérité : « Monsieur, quand je vous fais l'honneur de vous parler, veuillez avoir la politesse de me répondre. » Alors il me fut bien impossible de faire autrement; d'ailleurs je rougissais moi-même d'une malhonnêteté gratuite, qui est si peu dans nos mœurs : je

donnai au roi toutes les explications dont il se montra curieux, et il parut les saisir parfaitement. Le maréchal jugea bien quelle avait été la difficulté de ma position, et ne m'en reparla point. Mais n'est-il pas à présumer que l'on avait voulu laisser croire aux nombreux spectateurs de mon expérience que le roi me disait sans doute des choses extravagantes, et que je prenais le parti de ne pas répondre à un fou !

Il m'est resté encore, de la nuit qui suivit cette journée, un souvenir d'une nature bien différente et une impression que je crois éprouver encore. Il est facile de se figurer combien, après une ascension faite en présence d'une si grande multitude, l'esprit de l'aéronaute doit se ressentir de l'agitation dont il était le témoin et l'objet : le moral a été d'ailleurs affecté par l'incertitude de la réussite; car, quelque bien prises que soient les mesures d'une pareille expérience, le moindre oubli, la moindre imprévoyance peuvent la faire manquer; et lorsqu'on a mis toute une ville en mouvement, ce n'est point une inquiétude légère que l'idée de la responsabilité qui pèse sur vous. Puis, lorsque le grand travail est enfin achevé, que la scène a eu lieu, qu'à ce grand tumulte a succédé le silence de la solitude aérienne, puis le triomphe du retour,

alors vient l'isolement dans une auberge, au milieu d'une ville étrangère, où l'on est sans amis, sans famille, pour les épanchemens, pour les confidences de l'amour-propre et la joie du succès. Le sommeil, souvent difficile, qui vient clore une telle journée trouve un cerveau disposé à tous les ébranlemens, que les moindres accidens peuvent troubler et éveiller en sursaut. Telle était la disposition de mon esprit, retiré dans ma chambre, et ayant à côté de mon lit la recette que j'avais renfermée sans compter, tant la fatigue me pressait de me reposer, mais que j'avais évaluée, sans erreur, à plus de vingt mille francs. Il était deux heures du matin, et mes paupières venaient de se fermer avec peine, lorsque des cris affreux, et comme à demi étouffés, troublèrent tout à coup mon sommeil : je prêtai l'oreille, saisi d'effroi; les cris continuèrent, puis des gémissemens, avec ces mots : « Oh mon Dieu! mon Dieu! il va donc mourir! » et bientôt un râlement prononcé, mais qui se ralentit par degrés, enfin un profond silence, comme si tout venait d'être consommé... C'est assurément une scène à peindre, que de me voir assis sur mon lit, couvert d'une sueur froide, les cheveux hérissés, avide d'écouter et craignant de trop entendre. L'explication de ce mystère

ne pouvait être douteuse : des misérables avaient voulu m'assassiner pour s'emparer de mon argent, et s'étaient trompés de chambre; qui sait! mon tour allait peut-être venir... Ces idées et la scène que j'avais entendue exaltèrent mon imagination; je sautai à bas du lit, j'ouvris la fenêtre et me mis à crier au feu! à l'assassin! Mes cris n'éveillèrent personne, car ma chambre donnait sur un vaste jardin. Il me fallut passer la nuit habillé et dans des transes auxquelles la venue du jour put seule mettre fin. Je me hâtai, dès qu'il parut, d'aller trouver l'hôte et de lui demander quelles personnes il avait logées dans la chambre contiguë à la mienne : « Un jeune homme et une jeune femme, me répondit-il; ils sont arrivés d'hier seulement à Copenhague, et uniquement pour assister à votre ascension. » — « Les malheureux! lui dis-je, ils ont été assassinés cette nuit. — Que dites vous? s'écria l'hôte, en changeant de figure et en tremblant de tous ses membres. » — Je lui racontai alors toute la scène de la nuit. Nous montâmes aussitôt l'un et l'autre; il alla frapper doucement à la chambre du crime. Quelqu'un vint ouvrir avec précaution et en marchant sur la pointe du pied : c'était la jeune dame, en négligé du matin; elle avait sur son charmant visage

l'empreinte de la fatigue, et l'on s'apercevait qu'elle avait pleuré. Mon hôte lui demanda ce qui lui était arrivé, et lui exprima en peu de mots à quel point j'avais été effrayé. Les yeux de cette pauvre jeune femme se remplirent de larmes; elle nous dit que son mari avait été saisi pendant la nuit d'une attaque des plus violentes d'épilepsie, et qu'elle avait craint de le voir expirer; il reposait à présent... Elle n'avait plus osé se livrer au sommeil, et restait à pleurer près de lui en voyant l'accablement et les traces de la crise restées sur son visage. Nous consolâmes du mieux que nous pûmes cette malheureuse femme, et nous lui offrîmes tous les services qui dépendaient de nous.

L'impression de cette nuit ne s'évanouit pas tout de suite, je l'avoue, et me fatigua plus d'un jour. Mais d'autres idées me préoccupèrent bientôt tout entier. Mon ascension avait eu trop d'éclat et m'avait trop bien concilié la faveur des habitans, pour que je ne donasse pas à la fête son lendemain; j'avais d'ailleurs un spectacle encore plus merveilleux à mettre sous leurs yeux. Ils avaient vu un homme s'envoler vers les nuages, porté sur une machine qui l'avait ramené à terre; il fallait les étonner davantage en leur montrant ce que les mortels

ont osé de plus audacieux, un homme abandonnant le globe vagabond auquel sa vie est comme suspendue, et renonçant, à six ou huit cents toïses de terre, au pouvoir de différer ou de ralentir sa chute. Je résolus d'exécuter la descente de parachute. Elle eut lieu au même endroit que l'ascension, le 8 octobre 1806. L'étonnement et l'admiration ne furent pas moindres que je l'avais prévu. Le vent soufflait au moment du départ, et 15 livres de forces ascensionnelles me parurent insuffisantes. On comprend aisément que la puissance du vent tend à chasser le ballon dans une direction horizontale, et qu'il lui faut alors un bien plus grand effort pour résister à cette impulsion, en surmontant déjà l'obstacle de la gravité; il s'éleva cependant à une hauteur de 800 toises. Un coup de pistolet donna le signal, et à l'instant on vit le parachute et le ballon se séparer, l'un pour monter dans l'espace, l'autre pour retomber sur le sol. Le développement du parachute n'eut pas lieu à l'instant même; un coup de vent l'ouvrit tout à coup, puis le fit se balancer: le public regardait avec intérêt, et vit que l'homme ne s'était point trompé dans ses calculs pour lutter avec les élémens. Le parachute toucha terre; malheureusement il ne fut pas soustrait assez

lestement à l'enthousiasme public : ces bons Danois, pour me prouver le cas qu'ils faisaient de ma merveilleuse machine, se précipitèrent sur le parachute et le mirent en pièces afin d'en faire des reliques ; chacun en emporta un petit morceau ; quelques-uns même en prirent deux, trois, pour en gratifier leurs parens et leurs amis. Le roi et toute sa famille avaient assisté à cette expérience.

Je n'avais plus que des remerciemens à adresser aux hôtes qui m'avaient si bien accueilli ; et là se borneraient mes souvenirs de Copenhague, s'il ne me restait quelques mots à dire de certain personnage fort curieux par ses dimensions physiques et sa force prodigieuse, puisque six à huit personnes n'étaient pas un poids au-dessus de la vigueur de ses muscles. Un matin, je vis plusieurs jeunes gens qui habitaient l'hôtel traverser la cour pour se diriger vers l'écurie ; en même temps mon hôte m'appelait à grands cris. Je descendis promptement, et je me trouvai devant une immense tortue, cuirassée d'une écaille de cinq à six pieds de long : on l'entourait avec surprise ; déjà plusieurs personnes étaient montées sur son bouclier mobile ; nous y montâmes huit, et elle marcha sans paraître s'occuper beaucoup de ce

fardeau. C'était bien, pour le coup, la reine des tortues; si elle ne portait pas une maison sur son dos, elle en avait tous les habitants. Je voulus acheter cet énorme testacé; j'en offris même un prix fort raisonnable, de trois à quatre cents francs, autant qu'il m'en souvient: mon dessein était de faire fabriquer une grande caisse trouée dans laquelle je l'aurais emprisonnée; on aurait attaché la caisse au navire, et elle serait ainsi arrivée à Saint Pétersbourg, où je pensais que la curiosité publique me dédommagerait bien de cette emplette. Mais mon hôte lui avait assigné une autre destination, et les assistans avaient applaudi à son projet. Dès le surlendemain, cinquante à soixante convives furent réunis dans une salle de l'hôtel; il en coûta vingt francs par tête :

La tortue y parut en pompeux équipage...

Le mets était de taille; et depuis ce temps là je n'ai plus ri en voyant Homère faire apporter des cochons rôtis tout d'une pièce sur la table de ses héros.

Il fallait partir de Copenhague : c'était au mois de novembre, dans une saison où la mer est sujette à des tourmentes et aux fureurs des vents. Un naturaliste russe, M. Duginine, se prépa-

rait dans le même temps à retourner à Saint-Pétersbourg, mais il était bien décidé à prendre la voie de terre. Il me fit les plus vives instances pour que je l'acccompagnasse par le nord de la Suède. J'étais trop impatient de rejoindre ma famille; je resistai à ses sollicitations, je dirai même à ses menaces, car il se mit à faire comme Cassandre, à me pronostiquer mille accidens et une tempête dans le genre de celles de Virgile : les oracles n'en prophétisèrent pas de pire à Énée lorsqu'il alla chercher le Latium. J'allais, pour moi, beaucoup plus loin, dans une mer étrangère au chef des Troyens, et vers une terre fort connue; par conséquent toutes les comparaisons du bon M. Duginine ne m'effrayèrent pas; je soutins qu'elles manquaient de justesse. Nous verrons bientôt qui avait raison.

Aucun navire ne partant pour la Russie, nous fûmes obligés d'attendre l'occasion un mois entier; ce retard nous conduisait de plus en plus à la saison orageuse. Enfin un petit navire mit à la voile pour Riga. Nous allâmes le rejoindre à un quart de lieue en mer, où il nous attendait. J'eus dans ce trajet préliminaire comme un avant-goût du naufrage. Les matelots, sachant qu'ils conduisaient Robertson, voulurent savoir s'il était aussi intrépide sur les flots que dans les airs.

Ils se divertirent à pincer le vent, et cinglèrent tellement leurs voiles, que les pierres qui servaient de lest au fond de la chaloupe, s'étant rejetées d'un seul côté, faillirent bien réellement la faire chavirer. Cet instant pouvait mettre un terme à mes voyages aérostatiques. Je n'ai jamais su nager, et, tout léger que je puisse paraître dans l'air, je me serais trouvé assez lourd pour aller au fond de l'eau. Je soutins néanmoins bravement la plaisanterie, en les avertissant charitablement de ne point la renouveler : ils avaient été plus loin qu'ils ne voulaient, et ne recommencèrent pas. Nous arrivâmes sains et saufs à bord du navire *Hedvig-Christine*, capitaine Philippson.

Nous sortîmes lestement du canal; le lendemain nous voguions en pleine mer. Les vagues ne devaient pas tarder à me rappeler le souvenir de M. Duginine.

CHAPITRE XIII.

Affreuse tempête sur la Baltique. — Les lames phosphoriq ues — Le cierge gros comme un mât de navire, — La Baltique déserte. — On prend l'or et on laisse le papier. — La bataille d'Iéna et les chevaux de poste. — Un voyage à la Constantin. — Me voici Russe. — Pas pour long-temps.

Un soir, à la chute du jour, j'étais assis à la poupe du navire avec mon compagnon de voyage; nous gardions le silence l'un et l'autre, absorbés dans la contemplation de cette vaste étendue d'eau, sur laquelle nous volions rapidement sans que rien autour de nous témoignât notre déplacement. L'aspect de la pleine mer plonge l'âme dans une étonnante monotonie de sensations. Nous étions près du gouvernail, un vent favorable soufflait avec violence; j'aurais voulu ajouter encore à son impétuosité, et rendre sa marche aussi rapide que celle d'un aérostat, tant j'étais pressé d'arriver. Le vaisseau filait sept nœuds, c'est-à-dire, parcourait environ 4000 toises en un quart-d'heure. Le capitaine ne paraissait pas aussi satisfait que moi de la vivacité de notre allure. Je remarquai son inquiétude et celle des matelots; comme j'en demandai la cause, il me montra du doigt un petit point

noir, isolé derrière nous à l'horizon, et qui s'élevait par degrés. La mer devint de plus en plus houleuse ; les vagues commençaient à se gonfler et rouler les unes sur les autres en petites montagnes ; puis elles acquirent une ampleur prodigieuse ; à mesure qu'elles étaient chassées, une vaste cavité s'ouvrait derrière elles. On admirerait ce spectacle si l'on pouvait se placer, comme au Diorama, hors du tableau. C'en était fait, la tempête était déchaînée, et livrait les flots pour jouets à l'ouragan. Que l'on imagine une vallée profonde, un entonnoir immense, au centre duquel le navire se précipite comme englouti, pour remonter non moins brusquement au-dessus de la vague. Au fond du précipice, on ne voit autour de soi, et bien au-dessus de sa tête, que des montagnes d'eau ; du sommet de la lame on domine ensuite, mais une minute seulement, la superficie toute bouleversée de la mer, et on retrouve à ses pieds un nouvel abîme ; et ainsi, d'abîme en abîme, de sommet en sommet, l'on avance dans ce chaos des vagues entre cette affreuse lutte de deux élémens.

Naturellement nous n'avions de courage que celui du capitaine ; lui seul connaissait tout le danger, et nous cherchions à lire notre sort dans ses yeux. Cependant un phénomène dont

je n'avais jamais été le témoin attira mon attention et vint distraire mon esprit, naturellement observateur. Tandis que le capitaine et les matelots s'empressaient de recueillir les objets qui se trouvaient sur le pont, et en attachaient la plupart avec des cordes, je regardais avec étonnement la couleur et l'éclat de la mer : elle me paraissait toute en feu, surtout lorsqu'elle venait frapper le navire; alors les planches retenaient pendant quelques secondes cette lumière phosphorique, même après que l'onde s'était éloignée. Je recueillis sur l'extérieur de mon chapeau cette substance lumineuse, et je descendis dans la chambre du capitaine pour l'examiner à la clarté de la lampe; car l'obscurité nous avait enveloppés subitement. Je dirai plus loin mon sentiment sur ce phénomène.

Cependant le mauvais temps grossissait toujours davantage. Le capitaine endossa un manteau de peau de veau-marin, et, dans la crainte d'être emporté par une de ces lames qui montaient quelquefois par-dessus le pont, se passa une corde autour du corps. Il nous intima l'ordre de descendre dans la cahutte où nous couchions. A peine eûmes-nous dépassé la petite trappe de l'écoutille, qu'on la referma sur notre tête; elle fut clouée et soigneusement calfatée.

Cette circonstance produisit sur notre esprit une impression pénible; il semblait qu'on venait de nous enfermer dans un cercueil. Les secousses du navire étaient affreuses. Ne pouvant rester debout sans nous accrocher des deux mains à ce qui nous entourait, nous entrâmes dans les petites armoires que l'on appelait nos lits. Là, tout notre corps étant supporté, nous pouvions du moins résister au roulis et au tangage du navire. Mon compagnon de voyage gardait le silence le plus absolu, et laissait voir la physionomie d'un patient à mesure qu'il fait un pas de plus vers le lieu du supplice. Pendant toute cette tempête il ne prononça pas un seul mot. Étendus et couchés comme on l'est sur mer, on comprend bien que nous ne conservions nullement une position horizontale : tantôt je me trouvais presque d'aplomb sur mes pieds, tantôt j'avais les jambes en l'air et la tête en bas. Quant aux meubles et aux divers effets de notre chambre, c'était un déménagement continuel; suivant que le navire penchait à droite ou à gauche, ils obéissaient à la pente, roulaient tous d'un côté, et l'instant d'après retournaient tous du côté opposé. Malgré les précautions du calfatage autour de la trappe, l'eau se faisait jour et inondait

notre plancher. Nous n'étions pas sur des lits de roses.

Je ne songeais guère, je le confesse, à vaincre la taciturnité de M. Michaud : j'étais trop occupé à craindre et à réfléchir pour avoir la faculté de parler. Un rapprochement involontaire me faisait comparer cette nuit à celle de Copenhague, où je tremblais également pour ma vie et ma fortune, et je me représentais toutes les agitations de cette existence d'artiste, tant de peines, tant de périls pour conquérir un peu de gloire et de fortune! Après des traverses si multipliées, parvient-on enfin au but, c'est le moment où l'on va en atteindre un autre qui vous enlève au fruit de vos travaux et vous en montre la vanité. Au milieu de ces belles méditations, entremêlées de frayeurs continuelles et toujours subites, l'horloge du navire sonna minuit. J'entendis déclouer la trappe, et le capitaine descendit vers nous d'un air sombre et résigné : Eh bien! lui dis-je, la tempête...—Ça va mal, très mal, me répondit-il; et, sans rien ajouter, il se mit à rassembler tous les papiers relatifs à son expédition, les enferma dans une boîte de fer-blanc, et les attacha sur sa poitrine. Cette précaution était d'un mauvais pronostic. Le capitaine commençait sans doute à dés-

espérer de notre salut. M. Michaud le regardait faire d'un air comme hébété, mais il le comprenait trop bien.

Pendant que le capitaine était occupé de la sorte, je me hasardai à mettre le nez aux écoutilles. Il est impossible à l'imagination de se représenter l'horrible sifflement du vent dans les cordages; tous, suivant leur grosseur, donnaient des sons différens, semblables à des mugissemens prolongés, qui, au milieu des coups de tonnerre et des craquemens répétés du navire, formaient des notes diaboliques et une musique infernale. Ce beau tapage dura tout le reste de la nuit, et ce ne fut que vers dix heures du matin que l'on voulut bien ouvrir notre caveau quasi-sépulcral. Nous ne sortîmes cependant qu'après avoir regardé plusieurs fois par les écoutilles. Éloignés des côtes comme nous l'étions, il nous parut évident que jamais chaloupe n'aurait pu sauver des passagers d'un tel naufrage, et qu'au milieu des vagues elle eût été submergée vingt fois dans une heure. Cependant la mer, quoiqu'elle eût perdu beaucoup de sa fureur, n'était point apaisée : Elle en a pour huit jours à nous faire la mine avant qu'elle rentre dans le calme, me dit le capitaine. Ainsi il en est des élémens comme de

nous : la colère d'un homme, lorsqu'elle a été très violente, ne cesse pas tout à coup; l'ébranlement de ses nerfs, de ses muscles, aussi bien que de ses facultés morales, continue encore après que son courroux a cessé : de même une masse d'eau si monstrueuse, mise une fois en mouvement, ne reprend son équilibre qu'après de longs balancemens; elle ressemble alors au lion, qui fuit et se retourne en mugissant; ses menaces sont encore épouvantables, même quand elles deviennent impuissantes.

Enfin nous étions sauvés! A quelle Dame de bon secours devions-nous en rendre grâces? C'était, sans le savoir, à M. Michaud; s'il ne disait rien pendant la tempête, il en pensait davantage. L'ouragan n'était pas encore si loin de nous, que mon compagnon crût pouvoir impunément lui manquer de parole; car il avait fait une promesse mentale. Il vint, très confus, me parler d'un vœu indiscret, puis ne voulut pas me l'avouer. Enfin, sur mes instances, il me déclara, avec le plus comique embarras, qu'il avait juré ses grands dieux à la bonne Vierge de Nazareth, si elle nous faisait échapper, qu'aussitôt son arrivée à terre il lui consacrerait un cierge gros comme le plus grand mât du navire... Un rire inextinguible s'empara de moi à cette

confession, et il me fallut toute la peine imaginable et toute la crainte de sa rancune pour ne pas égayer le capitaine et les matelots de cette plaisante invention. A-t-il accompli son *ex voto?* Pour ma part je ne l'ai point vu; mais je n'ai pas visité toutes les chapelles de bonne Vierge de l'Europe. Ainsi je n'oserais l'accuser d'avoir confirmé encore une fois le proverbe italien : *Passato il pericolo, è gabato il santo.*

Cette indiscrétion de la peur montre quelles idées bizarres fait naître le danger, quoique celle-ci puisse paraître assurément la plus singulière qu'aucune tempête ait inspirée. Je l'avoue néanmoins, il est impossible à l'homme le plus insouciant de contempler les effets d'un tel désordre de la nature, et de sentir trembler sous ses pieds et prête à s'entr'ouvrir ou à être engloutie la simple planche qui le sépare de l'abîme, sans élever involontairement ses pensées vers le ciel, sans chercher à se réconcilier avec la seule puissance qui vous voie, qui vous entende, qui soit entre vous et la mort, et de qui la volonté seule peut votre perte ou votre salut.

Combien ne m'étais-je pas repenti, au milieu de mes frayeurs, de n'avoir pas suivi la route de terre avec M. Duginine! Il avait eu raison de me dire que la mer Baltique était peu fré-

quentée dans cette saison : nous ne rencontrâmes, en effet, qu'un seul vaisseau vers l'île de *Christianso;* il s'échappait en toute hâte d'un des nombreux ports de cette mer, où la plupart des bâtimens sont forcés d'hiverner. Notre capitaine craignait, au contraire, d'arriver trop tôt, et que ce qui restait d'agitation sur l'eau ne nous fît échouer; on avait ôté toutes les voiles et jeté à la mer une grande quantité de cordages que le navire traînait à la remorque, comme un moyen de ralentir un peu sa marche. Toutefois nous entrâmes dans le port sans malheur, et on jeta l'ancre. La mer était encore si houleuse, qu'un câble se rompit pendant la nuit, et que nous perdîmes le plus fort de nos deux ancres. Il se passa quatre jours avant que les douaniers osassent se hasarder à venir nous visiter et à nous donner la liberté de descendre... Enfin nous nous trouvâmes sur un plancher qui ne tremblait plus sous nos pieds : nous avions pris terre !

C'est en sortant de telles angoisses que l'homme sent évidemment le bienfait de la vie et le bonheur d'exister! Cette situation ne peut pas se comparer d'ailleurs à celle d'un malade heureusement sauvé d'une crise mortelle : la santé revient graduellement, la convalescence vous retient long-

temps sur les limites du mal, et la faiblesse succède nécessairement à la douleur; mais pour nous c'était le passage instantané de la mort à la vie, avec toute la plénitude de nos facultés; c'était le tressaillement du malheureux qui reçoit sa grâce au moment où il met le pied sur l'échelle. M. Michaud était rayonnnant, peut-être ne l'étais-je pas moins; mais je n'avais pas comme lui ce flux de paroles qui s'étaient sans doute accumulées en dedans, et qui avaient nécessairement besoin de se répandre au dehors. Je vis le moment où notre peureux allait vanter son stoïcisme; mais le hasard ayant fait qu'il se plaignit de la chandelle qui nous éclairait fort mal : En vérité, lui dis-je, mon cher M. Michaud, cela ne vaut pas votre cierge! Il me bouda un peu, et parla beaucoup moins. Ayant retrouvé notre voiture en bon état, nous partîmes le lendemain pour Saint-Pétersbourg.

J'étais d'autant plus gai, que je n'avais pas réellement manqué de bonheur : outre celui d'avoir échappé à la mer Baltique, je venais d'être encore assez heureux pour tromper la vigilance de la douane. S'il est défendu d'exporter de la Russie l'or et l'argent, l'introduction du papier-monnaie est aussi prohibée, une fois qu'il en est sorti ; système qui, réduit à sa plus sim-

ple expression, veut dire : nous gardons l'or, gardez le papier. Or, je rapportais de mon voyage 15 à 20 mille roubles : je ne trouvai d'autre moyen que d'en rembourrer mes bottes et mes habits; les commis russes ne s'ingénièrent pas à deviner ce genre de doublure, et je passai intact.

Nous continuâmes notre route le jour suivant. A Stelna, dernière poste avant d'arriver à Saint-Pétersbourg, les chevaux nous furent refusés; en voici la raison. Au moment où je quittais le Danemarck, il venait de se passer de grands événemens sur la terre-ferme; et tandis que les élémens se battaient sur mer, une autre tempête d'une nature non moins destructive avait grondé sur le continent. Si les débris de l'une avaient été poussés sur les côtes, l'autre avait aussi jonché de ruines et de cadavres le sol prussien. Napoléon venait de gagner la fameuse bataille d'Iéna, après avoir averti son frère Guillaume qu'il la perdrait, et l'avoir engagé à la paix. Le général Ney avait complété le succès de cette campagne par la prise de Magdebourg. Les fuyards échappés à des désastres si rapides avaient cherché une retraite dans tous les lieux où ils avaient espéré être accueillis. Un grand nombre s'étaient retirés à Altona; il en était venu

même à Copenhague. Ces nouveaux triomphes de Napoléon avaient dû porter l'alarme jusqu'au cœur de la Russie. La police veillait sévèrement sur toutes les routes. On nous répondit donc, lorsque nous arrivâmes à l'avant-dernière poste de Saint-Pétersbourg, qu'il n'y avait point de chevaux, et qu'il s'écoulerait probablement quelques heures avant qu'on pût nous en donner. Je ne doute point qu'à la vue d'un Français, un courrier n'eût été envoyé sur-le-champ auprès de l'intendant de police; on devait craindre ou soupçonner quelque mission secrète. En effet, je reconnus bientôt M. Herstel, arrivé en voyageur de Saint-Pétersbourg. Je fis semblant de ne pas savoir qui c'était. Il ne me parla pas non plus; mais, après avoir pris ses informations, et s'être convaincu que je ne venais point de France, il donna ordre secrètement que l'on me fournît des chevaux. Arrivé à Saint-Pétersbourg, où le gouvernement ne publiait pas, comme on peut bien le penser, les bulletins de nos victoires, il me fut bien difficile de me taire sur les succès de mes compatriotes et les nouveaux lauriers de nos généraux. La police en fut informée. M. Herstel me fit venir en sa présence, me reprocha mon indiscrétion, et prononça le grand mot qui devait m'en corriger ou

m'en punir; et, en vérité, je crois qu'il me vit frémir au mot de Sibérie. Je devins plus circonspect.

Si je n'avais pas vu, par mes propres yeux, combien les ordres absolus de l'autorité, dans cet empire, sont expéditifs, combien, dès que le pouvoir l'ordonne, on se dépêche de rompre, sans délai et sans répit, tous les liens qui attachent à la cité, à la famille, aux intérêts privés, un fait arrivé en 1829 à Varsovie, sous le grand-duc Constantin, aurait pu me l'apprendre: c'était à l'époque de la dernière guerre de la Russie contre les Turcs. On venait de répandre dans cette ville le bruit de la prise de Varna. Un étranger arrive dans un hôtel, et, en parlant de l'événement qui faisait le sujet des conversations, dit, sans intention aucune, que Varna n'était pas encore prise. Le lendemain matin cet homme ne s'attendait à rien, et s'occupait à déballer ses effets; on vient lui dire qu'il est mandé chez le grand-duc. Cette annonce seule suffisait ordinairement pour plonger dans l'inquiétude celui à qui on l'adressait. « Que me veut le grand-duc? dit cet homme; mon passe-port est en règle, et il a déjà passé sous ses yeux. » Il se rend néanmoins au palais de Constantin. « C'est donc vous, monsieur, lui dit le grand-duc, qui prétendez que

la ville de Varna n'est point prise. Eh bien! vous allez partir à l'instant même, et aller vérifier le fait par vos yeux; vous nous direz, à votre retour, ce que vous en pensez. » Toutes les supplications du pauvre négociant n'avancèrent à rien; on ne lui en permit même pas de fort longues : sans lui laisser le loisir de retourner à son hôtel mettre ordre à ses affaires ou changer de vêtemens, on le fit monter en traîneau, et, tout d'une course, il fut conduit et ramené à Varsovie à ses frais. C'était bien là un tour à la Constantin, et je me suis estimé heureux, depuis que ce trait m'a été raconté, d'être tombé entre les mains de l'intendant de police plutôt qu'entre celles du vice-roi.

Je ne restai à Saint-Pétersbourg que le temps strictement nécessaire pour prendre quelque repos. Comme nous nous trouvions dans la saison où, grâce aux traîneaux, les lieues de Russie deviennent des milles, et où trois n'en font qu'une, je parcourus avec une grande rapidité la route de Saint-Pétersbourg à Moscou, et me trouvai bientôt au sein de ma famille, plus riche qu'à mon départ, la mémoire et l'imagination pleines de souvenirs, pleines des images pittoresques des contrées que j'avais visitées, et aussi

des dangers que j'avais courus sur les flots courroucés de la Baltique.

Propriétaire, comme on l'a vu, d'une grande maison à Moscou, et ne songeant point encore à quitter la Russie, terre de fortune pour moi, j'aurais été péniblement affecté si quelqu'une de ces circonstances, plus impérieuses que toute volonté humaine, m'eût obligé à m'en éloigner subitement : voilà cependant ce qui faillit arriver. Les victoires de Napoléon, dont je ressentais un orgueil patriotique, furent au moment de me ruiner en partie; je me trouvais dans une position difficile : le contre-coup de la conquête de la Prusse et du décret de Berlin pour le système continental était l'expulsion de l'empire russe de tous les Français, Italiens, et, en général, des habitans des États réunis ou alliés à la France; on ne leur permettait de rester qu'à une seule condition, celle de prêter le serment de sujet.

J'avoue que les termes de ce serment étaient de nature à mettre dans un grand embarras la conscience de beaucoup de Français; mais je crois qu'il est permis de se rendre compte à soi-même, en pareil cas, des conséquences spéciales qu'il peut entraîner individuellement pour celui qui le prête. J'avais assurément la certitude que

je n'aurais jamais rien à faire contre les intérêts de ma patrie ; mes occupations, mes habitudes, l'éloignement où je m'étais toujours tenu des affaires et des sociétés politiques, m'en étaient garans. Qui donc, à ma place, aurait renoncé tout d'un coup, sans aucun intérêt réel pour son pays ou ses compatriotes, au fruit de tant d'années de travaux et aux seules ressources de l'avenir d'une jeune famille? qui donc n'aurait dit, comme moi, non pas, certes, *Ubi benè, ibi patria!* car la patrie, pour n'être plus sur les lèvres, n'en reste pas moins dans le cœur, mais ceux-là, *Ubi fortuna, ibi penates!* là où est ma fortune, là sont mes dieux pénates? D'ailleurs, est-ce un serment bien valable, que celui qu'on vous arrache en vous menaçant de vous dévaliser? Non, tout serment exigé au prix de votre existence ou de votre fortune légitimement acquise, vous n'êtes point libre de le refuser, car il vous est demandé le pistolet sur la gorge. Au reste, bien des Français quittèrent alors Saint-Pétersbourg et Moscou, les uns par peur, les autres par scrupule. Qu'en arriva-t-il? c'est qu'ils étaient de retour, pour la plupart, après moins d'un an, presque entièrement ruinés. On ne les accueillit ni bien ni mal en France, où on ne leur tint aucun compte de leur dévouement, et ils ne furent

plaints nullement en Russie, où on leur avait su mauvais gré de leur départ. Me voilà donc Russe désormais, mais avec la douce perspective et l'espoir constant de redevenir bientôt Français. Ici la forme n'emporte point le fond.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PAGES.

CHAPITRE PREMIER. Les œuvres complètes et les événemens. — Révolutions de France, de Belgique et de Pologne. — M. Surlet de Chokier. — La vie de Plombières. — Le jeu et les secrets d'une roulette. — Madame Bonaparte et le trou du capucin. — Le général Ney et le balcon. — Un homme coupé en deux. — Le vieillard de cent dix ans. — Dépérissement de mes fantômes. — Abandon de Fitz-James. — Services des aérostats aux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin. — Mongolfière en Égypte. — Bonaparte et les muphtis. — L'ambassadeur turc près du Directoire. — Première expérience en parachute de Garnerin. 1

CHAP II. Voyages de Paris à Saint-Pétersbourg, à trente ans d'intervalle. — L'or sous les pieds. — Les habits rouges. — Le barbier négociant. — Prospérité de Hambourg. — Le général Moreau émigré. — Tout pour l'argent. — Garnerin et le conseiller d'Hermbstaedt. — Lettres de ce professeur. — Craintes bizarres du sénat de Hambourg, — Début orageux. — Belle ascension du 18 juillet. 38

CHAP. III. Stations dans l'air. — Jusqu'où peut s'élever un aérostat. — Forme et aspect supérieur des nuages. — Expériences atmosphériques. — Analyse de l'air rapporté. — Guerre aux paratonnerres de Hambourg. — Les petits jardins et les jolies *madchen*. — Mes expériences, répétées par MM. Biot et Gay-Lussac. — Hors de l'Institut point de salut. — *Briquets pneumatiques*, malgré l'Académie des sciences. — Pourquoi M. Gay-Lussac plutôt que moi ? 84

CHAP. IV. Paul I^er^ et la métamorphose des bêtes. — Le rob

PAGES.

de Laffecteur et la croix de Sainte-Anne. — Navigation sur la glace. — La ville d'un siècle. — Mort de Paul Ier. — L'autocrate et le républicain. — Le grand-duc et l'acteur. — Paul Ier décoiffé — Amours du Czar. — Le sérail de Bonaparte. — Les rues de Paris et de Saint-Pétersbourg. — Émaux de Henri II. — Le peintre Caraffe. — Le premier consul sans tête. — M. Lovitz et l'eau filtrée. — Ascension avec M. Sacharoff. 119

Chap. V. Le Czar en jacobin. — Équipée de M. Garnerin. — Appétit de bouts de chandelles. — Les Russes grands mangeurs. — Petit repas avant le dîner. — Voyage à Riga. — Portrait de Kotzebue. — Description de l'ascension de Riga. — Nouvel aspect des nuages. — Ancres de nacelles. — Le maître de poste et l'actrice — Triste aspect des routes. — Maisons portatives. — La poste endormie. — Visite à M. Cobentzel. — Le crucifix qui parle. — Le trou qui se rouvre. — L'ange qui se tue. — La croix de Migné. — Le curé, ses ouailles et les moutons. 175

Chap. VI, Première montgolfière à Vienne. — Deux échecs de Blanchard sur trois essais. — Lettre datée du ciel. — Environs de Vienne. — Bonhomie de l'empereur. — Belle voile inutile. — Vocation de M. Degen. — Essais disgracieux de M. Mayer. — Vengeance en couplets. — Double parachute. — Chambre de fantasmagorie. — Le temple de la Nuit. — Beau tonnerre. — Rotonde mobile. — Le *trémophore*. — La verse et l'auberge improvisée. — Messieurs les Cosaques des frontières. — Le coup de barrière. — Le roi de Mittau. — Un site du nord au mois de janvier. 211

Chap. VII. Le baptême de la Néva. — Pourquoi les montagnes russes n'ont pas duré en France. — Les parures de femmes sur la perspective de Newsky. — Le plaisir et l'art de dégringoler. — Le traînage. — Marchés aux cochons. — Blocs de glace. — Nativité de Jésus-Christ, et perruques blondes des apôtres. — Exil des jésuites. — Le bal du jour de l'an. — Alexandre jugé par les femmes. — Mariage du prince de Saxe-Weimar. — Une fête de Barras. — Le grand chambellan Nariskin. — Le

PAGES.

danseur de M. Rospini. — Le bassier de M. Maëtzel. — Chauffage expéditif. 241

Chap. VIII. M. le comte d'Hédouville. — M. de Renneval. — La famille de M. Saucerotte. — Les chiens errans. — Les bains russes. — Bains de rivière à Wilna. — Empreintes dans la neige. — Précautions contre le froid. — Signes curieux. — Les corneilles dans les rues. — Vêtemens des mougiks. — Le peintre Orlosky. 266

Chap. IX. Une course à Archangel. — Les nez gelés. — Mœurs et aspect. — L'été après l'hiver. — Perfidie des beaux jours. — Les oiseaux en liberté. — Les poumons de Polyphème. — Bibliothèque de la cour. — L'empereur aux aguets. — Sa Majesté en bonne fortune. — La bonne impératrice. — Charmant essaim de jeunes filles. — Le prince Bobrinsky. — Dieu meilleur que ses saints. — Vente de mon cabinet à l'Académie. — Un pantin et le grand-duc. — Charrue à quatre socs. 287

Chap. X. Routes ancienne et nouvelle de Saint-Pétersbourg à Moscou. — Les *Tsiganes* russes. — Aspect de l'ancien Moscou. — Costume du peuple en été. — L'ami du diable. — Le cheval en ballon. — Le célèbre escamoteur Pinetti. — L'homme sans tête. — Les pièces d'or dans les petits pâtés. — Le roi de Prusse et le charlatan. — Les aéronautes escamotés. — Triste fin. — Acquisition d'un hôtel. — Combustion spontanée d'un aérostat. — Chute dans la mer. — Robinson aéronaute. — Musique des cors. — Les étrivières. — Les nymphes d'eau. — La prostitution logée chez les prêtres. — Filles de joie. — Filouterie dans diverses classes. — Un chef-d'œuvre de Canova. — Les beaux-arts en Russie. 311

Chap. XI. Départ pour la Suède. — Jésuites de Polosk. — Des hommes changés en petits acteurs. — Un Jésuite dansant sur un clocher. — Éden maritime. — Aspect de Stockholm. — Gustave-Adolphe. — Le comte de Fersen. — Un gentilhomme costumé. — Beau panorama. — Projet de suicide en ballon. — Charles-Quint au Panthéon. — Cerveaux félés. — Gustave III. — La maison de Gustave Wasa. — Mines de Falhun. — Iles et

PAGES.

rochers de Stockholm. — Routes dans les terres. — Arrivée à Copenhague. 353

CHAP. XII. Mouvement de Copenhague et du port. — Caractère des villes allemandes. — Le grand-maréchal de Hauch. — La déconvenue de Kierstrup. — Bon accueil. — Probité des Danois. — Ascension entre deux mers. — Anecdote sur la prétendue folie du roi Christiern. — Terreur nocturne. — Le parachute en reliques. — Personnage monstrueux. — Prédiction de Duginine. — Dangereuse facétie de quelques matelots. 381

CHAP. XIII. Affreuse tempête sur la Baltique. — Les lames phosphoriques. — Le cierge gros comme un mât de navire. — La Baltique déserte. — On prend l'or et on laisse le papier. — La bataille d'Iéna et les chevaux de poste. — Un voyage à la Constantin. — Me voici Russe. — Pas pour long-temps. 411

FIN DE LA TABLE DU DEUXIEME VOLUME.

COLLECTION DE MANUELS

FORMAT IN-18,

Formant une Encyclopédie des Sciences et des Arts, par une réunion de Savans et de Praticiens :

MM. AMOROS, directeur du Gymnase; **ARSENNE**, peintre; **BOISDUVAL**, naturaliste; **BOSC**, de l'Institut; **CHORON**, directeur de l'Institut royal de musique; **JULIA-FONTENELLE**, professeur de chimie; **LACROIX**, membre de l'Institut; **LAUNAY**, fondeur de la colonne de la place Vendôme; **SÉBASTIEN LENORMAND**, professeur de technologie; **LESSON**, correspondant de l'Institut; **RIFFAULT**, ancien directeur des poudres et salpêtres; **RICHARD**, professeur; **TERQUEM**, professeur aux écoles royales; **THILLAYE**, professeur de chimie; **TOUSSAINT**, architecte; **VERGNAUD**, etc., etc.

Tous les Traités se vendent séparément. Les suivans sont en vente; les autres paraîtront successivement. Pour les recevoir francs de port, on ajoutera 50 cent. par volume in-18. La plupart des volumes sont de 300 à 400 pages.

Manuel d'Astronomie, 2 fr. 50 c. — D'Arpentage et Art de lever les plans, 2 fr. 50 c. — Arithmétique, 2 fr. 50 c. — Algèbre, 3 fr. 50 c. — Géométrie, 3 fr. 50 c. — Chimie, 3 fr. 50 c. — Chimie amusante, 3 fr. — Mécanique, 3 fr. 50 c. — Mathématiques amusantes, 3 fr. — Produits chimiques, 2 vol., 7 fr. — Constructeur de Machines à vapeur, 2 fr. 50 c. — Optique, 2 vol., 6 fr. — Physique, 2 fr. 50 c. — Physique amusante, 3 fr. — Sorciers, ou Magie blanche dévoilée, 3 fr. — Météorologie, 2 fr. 50 c. — Électricité, Paratonnerres et Paragrêles, 2 fr. 50 c. — Écoles primaires, moyennes et normales, 2 fr. 50 c. — Dessinateur, 3 fr. — Perspective, 3 fr. — Constructeur de cartes, 3 fr. — Géographie, 3 fr. 50 c. — Géographie de la France, 2 fr. 50. — Voyageur dans Paris, 3 fr. 50 c. Voyageur aux environs, 3 fr. — Bonne compagnie, 2 fr. 50 c. — Jeunes gens, ou Sciences et Arts, et récréations qui leur conviennent, 2 vol., 6 fr. — Demoiselles, ou Arts et métiers qui leur conviennent, 3 fr. — Musique, 1 fr. 50 c. — Danse, 3 fr. 50 c. — Gymnastique, 2 gros vol. et atlas, 10 fr. 50 c. — Jeux de Société, 3 fr. — Jeux de calculs, ou Académie des jeux, 3 fr. — Calligraphie, ou l'Art d'écrire, 3 fr. — Style épistolaire, 3 fr. — Littérature, 1 fr. 75. — Philosophie expérimentale, 3 fr. 50 c. — De l'Orthographiste, 2 fr. 50 c. — Biographie, 2 vol., 6 fr. — Histoire naturelle ou *Genera* complet, contenant les trois règnes de la nature, 2 vol., 7 fr. — Minéralogie, 3 fr. 50 c. — Botanique élémentaire, 3 fr. 50 c. — Flore française, 3 vol., 10 fr. 50 c. — Histoire des crustacés, 2 vol., 6 fr. — Entomologie, ou Histoire naturelle des insectes, 2 vol., 7 fr. — Mollusques et coquilles, 3 fr. 50 c. — Ornithologie, ou Histoire des oiseaux, 2 vol., 7 fr. — Mammalogie, ou Histoire naturelle des mammifères 3 fr. 50 c. — Histoire naturelle médicale, 2 vol., 5 fr. — Naturaliste, ou l'Art d'empailler les animaux, 2 fr. 50 c. — Habitans de la campagne, 2 fr. 50 c. — Herboriste, Épicier, Droguiste et Grainetier, Pépiniériste, 2 vol., 7 fr. — Physiologie végétale, 3 fr. — Cultivateur français, 2 vol., 5 fr. — Cultivateur forestier, 2 vol., 5 fr. — Jardinier, 2 vol., 5 fr. — Jardinier des primeurs, 3 fr. — Abeilles, Vers à soie, 3 fr. — Zoophile ou l'art d'élever les animaux domestiques, 2 fr. 50 c. — Destructeur des animaux nuisibles, 3 fr. — Chasseur, 3 fr. — Gardes-Champêtres, 2 fr. 50 c. — Propriétaire et Locataire, 2 fr. 50 c. — Praticien, ou Traité de la science du Droit, 3 fr. 50 c. — Des Officiers municipaux, 3 fr. — Poids et mesures, 3 fr. — Contributions directes, 2 fr. 50 c. — Gardes nationaux, 1 fr. 25 c. — Sapeur-Pompier, 1 fr. 50 c. — Hygiène, ou l'art de conserver sa santé, 3 fr. — Dames, ou l'art de la toilette, 3 fr. — Maîtresse de maison et Parfaite Ménagère, 2 fr. 50 c. — Économie domestique, 2 fr. 50 c. — Gardes-malades, ou l'Art de se soigner et de soigner les autres, 2 fr. 50 c. — Médecine et Chirurgie domestique, 3 fr. 50 c. — Vétérinaire, 3 fr. — Amidonnier et Vermicellier, 3 fr, — Architecture, ou Traité de l'art de bâtir, 2 vol., 7 fr. — Toisé des bâtimens, 1re partie, Maçonnerie, 2 fr. 50 c. — 2me partie, Menuiserie, Peinture, etc., 2 fr. 50. — Artificier, Salpêtrier, Poudrier, 3 fr. — Armurier-fourbisseur, 3 fr. — Banquier, Agent de Change et Courtier, 2 fr. 50 c. — Bijoutier, Joaillier et Orfèvre, 2 vol., 7 fr. — Blanchiment et blanchissage, 3 fr. 50 c. — Bonnetier et Fabricant de bas, 3 fr. — Boîtier et Cordonnier, 3 fr. — Boulanger et Meunier, 3 fr. 50 c. — Bourrelier et Sellier, 3 fr. — Brasseur, 2 fr. 50 c. — Cartonnier, Cartier et Fabricant de cartonnages, 3 fr. — Charpentier, 3 fr. 50 c. — Chamoiseur, Maroquinier, Peaussier et Parcheminier, 3 fr. — Chandelier et Cirier, 3 fr. — Charcutier, 2 fr. 50 c. — Charron et Carrossier, 2 vol., 6 fr. — Chaufournier, Art de faire les mortiers, cimens, etc., 3 fr. — Coiffeur, 2 fr. 50 c. — Cuisinier et Cuisinière, 2 fr. 50 c. — Distillateur, Liquoriste, 3 fr. — Fabricant de cidre et de poiré, 2 fr. 50 c. — Fabricant de draps, 3 fr. Fabricant d'huiles, 3 fr. — Fabricant de chapeaux en tous genres, 3 fr. — Fabricant de papier, 2 vol., et Atlas, 10 fr. 50 c. — Fabricant de sucre, 3 fr. 50 c. — Ferblantier et Lampiste, 3 fr. — Fleuriste et Plumassier, 2 fr. 50 c. — Fondeur sur tous métaux, 2 vol., 7 fr. — Maître de Forges, 2 vol., 6 fr. — Graveur en tous genres, 3 fr. — Horloger, 3 fr. 50 c. — Imprimeur en lettres, 3 fr. — Limonadier, Confiseur, 2 fr. 50 c. — Lithographie, 3 fr. — Marchand de Bois et de Charbons, 3 fr. — Mécanicien, Fontainier, Plombier, 3 fr. — Menuisier et Ébéniste, 2 vol., 6 fr. — Mouleur en plâtre, 2 fr. 50 c. — Mouleur en médailles, 1 fr. 50 c. — Négociant et Manufacturier 2 fr. 50 c. — Parfumeur, 2 fr. 50 c. — Pharmacie populaire, 2 vol., 6 fr. — Marchand Papetier et Régleur, 3 fr. — Pâtissier, 2 fr. 50 c. — Pêcheur, 3 fr. — Peintre en bâtimens, 2 fr. 50 c. — Peintre en Miniature, Gouache, Lavis à la sépia et à l'aquarelle, 3 fr. — Peintre d'histoire et Sculpteur, 2 vol., 6 fr. — Poêlier-Fumiste, 3 fr. — Porcelainier, Faïencier, Potier de terre, 2 vol., 6 fr. — Relieur, 3 fr. — Savonnier, 3 fr. — Serrurier, 3 fr. — Tailleur d'habits, 2 fr. 50 c. — Tanneur-Corroyeur, 3 fr. 50 c. — Tapissier, Décorateur et Marchand de Meubles, 2 fr., 50 c. — Teinturier-Dégraisseur, 3 fr. — Teneur de Livres en partie simple et en partie double, 3 fr. — Tourneur, 2 vol., 6 fr. — Verrier, Fabricans de Glaces, Cristaux, 3 fr. — Vigneron et Art de faire le vin, 3 fr. — Jaugeage et Débitans de boissons, 3 fr. — Vinaigrier-Moutardier, 3 fr. — Fabricant d'étoffes imprimées et de papiers peints, 3 fr. — Fabricant d'indiennes, 3 fr. 50 c. — Luthier, 2 fr. 50 c.

Pour plus de détails, voir le catalogue, qui se distribue gratis chez l'éditeur.

Ouvrages sous presse.

Manuel du Bibliophile et de l'Amateur de livres. — du Coloriste. — du Coutelier. — de Correspondance commerciale. — de Chronologie. — d'Économie politique. — du Facteur d'orgues. — du Filateur en général et du Tisserand. — du Fabricant de soie. — de Géographie générale. — de Géologie. — de Locutions vicieuses. — du Maçon, Plâtrier, etc. — de Musique vocale et instrumentale, par M. Choron. — de Mythologie. — de Sténographie

MANUEL DES ARBITRES, ou Traité des principales connaissances nécessaires pour instruire et juger les affaires soumises aux décisions arbitrales, soit en matières civiles ou commerciales, contenant les principes, les lois nouvelles, les décisions intervenues depuis la publication de nos Codes, et les formules qui concernent l'arbitrage, ouvrage indispensable aux personnes qui consentent à être nommées arbitres, ou qui sont attachées à l'ordre judiciaire, ainsi qu'aux notaires, négocians, propriétaires, etc.; par M. Ch., ancien jurisconsulte, auteur du *Manuel des Experts*. Nouvelle édition. 8 fr.

VOYAGE MÉDICAL AUTOUR DU MONDE, exécuté sur la corvette du Roi *la Coquille*, commandée par le capitaine *Duperrey*, pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825, suivi d'un MÉMOIRE SUR LES RACES HUMAINES RÉPANDUES DANS L'OCÉANIE, LA MALAISIE ET L'AUSTRALIE; par M. *Lesson*, 1 vol. in-8., 4 fr. 50 c.

PROMENADE AUTOUR DU MONDE, par M. *Arago*, 2 gros volumes et atlas de 25 planches. 35 fr.

CARTE TOPOGRAPHIQUE DE SAINTE-HÉLÈNE, très-bien gravée. 1 fr. 50 c.

CHIMIE APPLIQUÉE AUX ARTS, par *Chaptal*, membre de l'Institut. Nouvelle édition avec les additions de M. *Guillery*. 5 liv. en un seul gros volume in-8., grand papier. 20 fr.

NOSOGRAPHIE GÉNÉRALE ÉLÉMENTAIRE; ou Description et Traitement rationel de toutes les maladies; par M. *Seigneur-Gens*, docteur de la Faculté de Paris. Nouvelle édition. 4 vol. in-8. 20 fr.

CODE DES MAITRES DE POSTE, *des Entrepreneurs de diligences et de roulage, et des Voituriers en général par terre et par eau*, ou Recueil général des Arrêts du Conseil, Arrêts de réglement, Lois, Décrets, Arrêtés, Ordonnances du roi et autres actes de l'autorité publique, concernant les Maitres de postes, les Entrepreneurs de diligences et voitures publiques en général, les Entrepreneurs et Commissionnaires de roulage, les Maitres de coches et de bateaux, etc.; par M. *Lunoë*, avocat à la Cour royale de Paris. 2 vol. in-8. 12 fr.

GALERIE DE RUBENS, dite du Luxembourg, faisant suite aux Galeries de Florence et du Palais-Royal; par MM. *Mathei et Castel*. 15 livraisons contenant 25 planches. 1 gros vol. in-folio (ouvrage terminé).

Prix de chaque livraison, figures noires. 6 fr.
Avec figures coloriées. 10 fr.

MÉMOIRES SUR LA GUERRE DE 1809 EN ALLEMAGNE, avec les opérations particulières des corps d'Italie, de Pologne, de Saxe, de Naples et de Walcheren; par le général *Pelet*, d'après son journal fort détaillé de la campagne d'Allemagne, ses reconnaissances et ses divers travaux, la correspondance de Napoléon avec le major-général, les maréchaux, les commandans en chef; accompagnés de pièces justificatives et inédites. 4 vol. in-8. 28 fr.

PRÉCIS HISTORIQUE SUR LES RÉVOLUTIONS DES ROYAUMES DE NAPLES ET DE PIÉMONT en 1820 et 1821 suivi de documens authentiques sur ces événemens; par le comte D... 2e édit. 1 vol. in-8. 4 fr. 50 c.

PROCÈS DES EX-MINISTRES. Relation exacte et détaillée, contenant tous les débats et plaidoyers recueillis par les meilleurs sténographes. 3e édit. 3 gros vol. in-18, ornés de quatre portraits gravés sur acier. 7 fr. 50 c.

Rien n'a été négligé pour que cette relation soit la plus complète. Les séances du procès ont été collationnées sur le *Moniteur*.

L'ART DE CONSERVER ET D'AUGMENTER LA BEAUTÉ, de corriger et déguiser les imperfections de la nature; par *Lamy*, 2 jolis vol. in-18, ornés de gravures. 6 fr.

ORDONNANCE SUR L'EXERCICE ET LES MANŒUVRES D'INFANTERIE, du 4 mars 1831. (École du soldat et de peloton). 1 vol. in-18, orné de figures. 75 c.

NOUVEAU COURS DE THÈMES pour les sixième, cinquième, quatrième, troisième et deuxième classes à l'usage des colléges; par M. *Planche*, professeur de rhétorique au collége royal de Bourbon, et M. *Carpentier*. Ouvrage recommandé pour les colléges par le Conseil royal de l'Université. 2e édit., entièrement refondue et augmentée, 5 volumes in-12. 10 fr.

Les mêmes avec les corrigés à l'usage des maitres. 10 vol. in-12. 22 fr. 50 c.

On vend séparément :

Cours de sixième à l'usage des élèves, 2 fr.
Le corrigé à l'usage des maitres, 2 fr. 50 c.
Cours de cinquième à l'usage des élèves, 2 fr.
Le corrigé, 2 fr. 50 c.
Cours de quatrième à l'usage des élèves, 2 fr.
Le corrigé, 2 fr. 50 c.
Cours de troisième à l'usage des élèves, 2 fr.
Le corrigé, 2 fr. 50 c.
Cours de seconde à l'usage des élèves, 2 fr.
Le corrigé, 2 fr. 50 c.

ŒUVRES POÉTIQUES DE BOILEAU, nouvelle édition, accompagnée de notes faites sur Boileau par les commentateurs ou littérateurs les plus distingués: par M. *J. Planche*, professeur de rhétorique au Collége royal de Bourbon, et M. *Noël*, inspecteur-général de l'Université. Un gros vol. in-12, 1 fr. 50 c.

MANUEL DE LITTÉRATURE A L'USAGE DES DEUX SEXES, contenant un précis de rhétorique, un traité de la versification française, la définition de tous les différens genres de compositions en prose et en vers, avec des exemples tirés des prosateurs et des poètes les plus célèbres, et des préceptes sur l'art de lire à haute voix; par M. *Vigée*, 3e édit., revue par madame la comtesse *d'Hautpoul*. 1 vol. in-18. 1 fr. 75 c.

ART DE BRODER, ou Recueil de modèles coloriés analogues aux différentes parties de cet art, à l'usage des demoiselles; par *Augustin Legrand*. 1 vol. obl. 7 fr.

LA SCIENCE ENSEIGNÉE PAR LES JEUX, ou Théorie scientifique des jeux les plus usuels, accompagnée de recherches historiques sur leur origine, servant d'introduction à l'étude de la mécanique, de la physique, etc.; imité de l'anglais, par M. *Richard*, professeur de mathématiques. Ouvrage orné d'un grand nombre de vignettes gravées sur bois, par M. *Godard fils*. 2 jolis vol. in-18. 7 fr.

LES BEAUTÉS DE LA NATURE, ou Description des arbres, plantes, cataractes, fontaines, volcans, montagnes, mines, etc., les plus extraordinaires et les plus admirables, qui se trouvent dans les quatre parties du monde; par M. *Antoine*. 1 vol., orné de six gravures. 2 fr. 50 c.

LA BOTANIQUE DE J.-J. ROUSSEAU, contenant tout ce qu'il a écrit sur cette science, augmentée de l'exposition de la méthode de Tournefort et de Linnée, suivi d'un Dictionnaire de botanique et de notes historiques; par M. *Deville*. 2e édit. 1 gros vol., orné de 8 planches. 4 fr.

Figures coloriées. 5 fr.

LES CHIENS CÉLÈBRES, 5e édition, augmentée de traits nouveaux et curieux sur l'instinct, les services, le courage, la reconnaissance et la fidélité de ces animaux; par M. *Fréville*. 1 gros vol. in-12, orné de planches. 3 fr.

LES ANIMAUX CÉLÈBRES, anecdotes historiques sur les traits d'intelligence, d'adresse, de courage, de bonté, d'attachement, de reconnaissance, etc., des animaux de toute espèce, ornés de gravures; par *M. Antoine*. 2 vol. in-12. 6 fr.

M. GRAISSINET, ou Qu'est-il donc? Histoire comique, satirique et véridique, publiée par *Duval*. 4 vol. in-12. 10 fr.

Ce roman, écrit dans le genre de ceux de Pigault, est un des plus amusans que nous ayons.

PENSÉES ET MAXIMES DE FÉNELON, 2 vol. in-18. Portrait. 3 fr.

PENSÉES DE J.-J. ROUSSEAU. 2 vol. in-18. Portrait. 3 fr.

—— DE VOLTAIRE. 2 vol. in-18. Portrait. 3 fr.

ÉVERAT, imprimeur, rue du Cadran, n° 16.

Nouveau Cours complet [illegible]

[illegible] section d'agriculture de l'homme, 16 vol. in-8. [illegible]

Fig. 1. Bêche d'AGRICULTURE, de Jardinage, d'Économie rurale et domestique; par MM. Noisette et Bellard.